This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

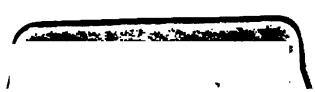
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



FABLE
CHOISIES
DE LA
FONTAINE
Jacobus Lieren fecit.

FABLES CHOISIES.

MISES EN VERS

PAR MONSIEUR

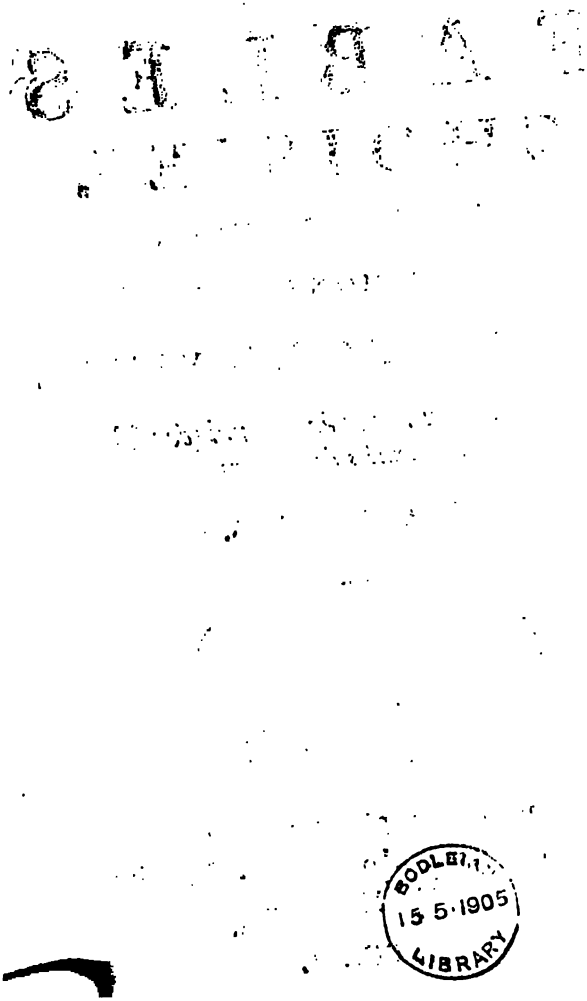
DE LA FONTAINE,

Et par luy reveuës, corrigées & augmentées de pluſieurs

FABLES.

A AMSTERDAM
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
ſur le Vygendam.

M. DCC V.


BODLEIAN
15 5 1905
LIBRARY

A

MONSEIGNEUR

LE

DAUPHIN.

MONSEIGNEUR.

S'il y a quelque choſe d'ingenieux dans la République des Lettres, on

peut dire que c'eſt la maniere dont Eſope a debité ſa Morale. Il ſeroit veritablement à ſouhaiter que d'autres mains que les miennes y euſſent ajoûté les ornemens de la Poëſie ; puiſque le plus ſage des Anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'oſe, MONSEIGNEUR, vous en preſenter quelques Eſſais. C'eſt un entretien convenable à vos premieres années. Vous êtes en un âge où l'amuſement & les jeux ſont permis aux Princes ; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos penſées à des réflexions ſerieuſes. Tout cela ſe rencontre aux Fables que nous devons à Eſope. L'apparence en eſt puerile, je le confeſſe ; mais ces puerilitez ſervent d'enveloppe à des verités importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des Inven-

ventions ſi utiles, & tout enſemble ſi agreables: car, que peut-on ſouhaiter davantage que ces deux poincts? Ce ſont eux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Eſope a trouvé un art ſingulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de ſon Ouvrage répand inſenſiblement dans une ame les ſemences de la Vertu, & lui apprend à ſe connoître, ſans qu'elle s'apperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre choſe. C'eſt une adreſſe dont s'eſt ſervi tres-heureuſement celui ſur lequel ſa Majeſté a jetté les yeux pour vous donner des Inſtructions. Il fait en ſorte que vous apprenez ſans peine, ou, pour mieux parler, avec plaiſir, tout ce qu'il eſt neceſſaire qu'un Prince ſache. Nous eſperons beaucoup de cette Conduite; mais à dire la verité, il y a des choſes dont nous eſperons

infiniment davantage. Ce ſont, MONSEIGNEUR, les qualitez que nôtre Invincible Monarque vous a données avec la Naiſſance; c'eſt l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voiez former de ſi grands deſſeins; quand vous le conſiderez qu'il regarde ſans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remuë pour le détourner de ſon entrepriſe; quand il penetre dés ſa premiere démarche juſques dans le cœur d'une Province où l'on trouve à chaque pas des Barrieres inſurmontables, & qu'il en ſubjugue une autre en huit jours, pendant la ſaiſon la plus ennemie de la guerre, lors que le repos & les plaiſirs regnent dans les Cours des autres Princes; quand non content de dompter les hommes, il veut triompher auſſi des Elemens; & quand

au

au retour de cette expedition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ſes peuples comme un Auguſte ; avoüez le vrai, MONSEIGNEUR, vous ſoûpirez pour la gloire auſſi bien que lui, malgré l'impuiſſance de vos années ; vous attendez avec impatience le temps, où vous pourrez vous declarer ſon Rival dans l'amour de cette divine Maitreſſe. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prevenez. Je n'en veux pour temoignage que ces nobles inquietudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'eſprit, de courage, & de grandeur d'ame que vous faites paroître à tous les momens. Certainement c'eſt une joye bien ſenſible à nôtre Monarque, mais c'eſt un ſpectacle bien agreable pour l'Univers, que de voir ainſi croitre une jeu-

ne plante, qui couvrira un jour de ſon ombre tant de Peuples & de Nations. Je devrois m'étendre ſur ce ſujet; mais comme le deſſein que j'ay de vous divertir eſt plus proportionné à mes forces que celui de vous loüer, je me hâte de venir aux Fables, & n'ajoûterai aux veritez que je vous ai dites que celle-ci: C'eſt, MONSEIGNEUR, que je ſuis avec un zele reſpectueux.

Voſtre tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-fidelle ſerviteur,

DE LA FONTAINE.

PRE-

PREFACE.

L'Indulgence que l'on a euë pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'eſperer la même grace pour ce Recueil. Ce n'eſt pas qu'un des Maîtres de nôtre Eloquence n'ait desapprouvé le deſſein de ettre en Vers. Il a creu que leur principal orne-t eſt de n'en avoir aucun, que d'ailleurs la con-ıte de la Poëſie jointe à la ſeverité de nôtre Langue mbaraſſeroient en beaucoup d'endroits, & banient de la plûpart de ces recits la breveté, ın peut fort bien appeller l'ame du conte, puiſque elle il faut neceſſairement qu'il languiſſe. Cette ıion ne ſçauroit partir que d'un homme d'excelgoût : je demanderois ſeulement qu'il en relat quelque peu, & qu'il crût que les Graces Lacedoniennes ne ſont pas tellement ennemies des Muſes Françoiſes, que l'on ne puiſſe ſouvent les faire cher de compagnie.

prés tout, je n'ai entrepris la choſe que ſur l'exle, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire it à conſequence pour moi, mais ſur celui des dernes. C'eſt de tout temps, & chez tous les peuqui ſont profeſſion de Poëſie, que le Parnaſſe a ceci de ſon appanage. A peine les Fables qu'on buë à Eſope virent le jour, que Socrate trouva à pro-

propos de les habiller des livrées des Muſes. Ce que Platon en rapporte eſt ſi agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette Preface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier ſupplice, l'on remit l'execution de l'arrêt à cauſe de certaines fêtes. Cebes l'alla voir le jour de ſa mort. Socrate lui dit que les Dieux l'avoient averti pluſieurs fois pendant ſon ſommeil, qu'il devoit s'appliquer à la Muſique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce ſonge ſignifioit : car comme la Muſique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? il faloit qu'il y eut du myſtere là-deſſous; d'autant plus que les Dieux ne ſe laſſoient point de lui envoyer la même inſpiration. Elle lui étoit encore venuë une de ces fêtes. Si bien qu'en ſongeant aux choſes que le Ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit aviſé que la Muſique & la Poëſie ont tant de rapport, que poſſible étoit-ce de la derniere qu'il s'agiſſoit : Il n'y a point de bonne Poëſie ſans harmonie; mais il n'y en a point non plus ſans fiction; & Socrate ne ſavoit que dire la verité. Enfin il avoit trouvé un temperament. C'étoit de choiſir des Fables qui continſſent quelque choſe de veritable, telles que ſont celles d'Eſope. Il employa donc à les mettre en Vers les derniers momens de ſa vie.

Socrate n'eſt pas le ſeul qui ait conſideré comme ſœurs, la Poëſie & nos Fables. Phedre a témoigné qu'il étoit de ce ſentiment; & par l'excellence de ſon Ouvrage nous pouvons juger de celui du Prince des Philoſophes. Aprés Phedre, Avienus a traité le même ſujet. Enfin les Modernes les ont ſuivis. Nous en avons des exemples non-ſeulement chez les Etrangers; mais chez nous. Il eſt vrai que lors que nos

gens

gens y ont travaillé, la Langue étoit ſi differente de ce qu'elle eſt, qu'on ne les doit conſiderer que comme Etrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entrepriſe; au contraire, je me ſuis flaté de l'eſperance que ſi je ne courois dans cette carriere avec ſuccez, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera poſſible que mon travail ſera naitre à d'autres perſonnes l'envie de porter la choſe plus loin. Tant s'en faut que cette matiere ſoit épuiſée, qu'il reſte encore plus de Fables à mettre en Vers, que je n'en ay mis. J'ay choiſi veritablement les meilleures, c'eſt-à-dire celles qui m'ont ſemblé telles. Mais outre que je puis m'etre trompé dans mon choix, il ne ſera pas difficile de donner un autre tour à celles là même que j'ay choiſies; & ſi ce tour eſt moins long, il ſera ſans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toûjours obligation; ſoit que ma temerité ait été heureuſe, & que je ne me ſois point trop écarté du chemin qu'il faloit tenir, ſoit que j'aye ſeulement excité les autres à mieux faire.

Je penſe avoir juſtifié ſuffiſamment mon deſſein; quant à l'execution, le Public en ſera juge. On ne trouvera pas ici l'élegance ni l'extréme breveté, qui rendent Phedre recommandable; ce ſont des qualitez au deſſus de ma portée. Comme il m'étoit impoſſible de l'imiter en cela, j'ai crû qu'il faloit en recompenſe égayer l'Ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes: la Langue Latine n'en demandoit pas davantage; & ſi l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cét Auteur le vrai caractere & le vrai genie de Terence. La ſimplicité eſt magnifique chez ces grands hommes:

moi

moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont euës, je ne la puis élever à un ſi haut point. Il a donc falu ſe recompenſer d'ailleurs; c'eſt ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardieſſe que Quintilien dit qu'on ne ſçauroit trop égayer les Narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raiſon; c'eſt aſſez que Quintilien l'a dit. J'ai pourtant conſideré que ces Fables étant ſçuës de tout le monde, je ne ferois rien ſi je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevaſſent le goût. C'eſt ce qu'on demande aujourd'hui. On veut de la nouveauté & de la gayeté. Je n'appelle pas gayeté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agreable qu'on peut donner à toutes ſortes de ſujets, même les plus ſerieux.

Mais ce n'eſt pas tant par la forme que j'ai donnée à cet Ouvrage qu'on en doit meſurer le prix, que par ſon utilité & par la matiere. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'eſprit, qui ne ſe rencontre dans l'Apologue? C'eſt quelque choſe de ſi divin, que pluſieurs perſonnages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choiſiſſant pour leur ſervir de Pere, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne ſais comme ils n'ont point fait décendre du Ciel ces mêmes Fables, & comme ils ne leur ont point aſſigné un Dieu qui en eût la direction, ainſi qu'à la Poëſie & à l'Eloquence. Ce que je dis n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement; puiſque s'il m'eſt permis de meſler ce que nous avons de plus ſacré parmi les erreurs du Paganiſme, nous voyons que la verité a parlé aux hommes par Paraboles; & la Parabole eſt-elle autre choſe que l'Apologue; c'eſt-à-dire, un exemple fabuleux, & qui s'inſinuë avec d'autant plus de facilité

cilité & d'effet, qu'il eſt plus commun & plus familier. *Qui* ne nous propoſeroit à imiter que les maîtres de la Sageſſe, nous fourniroit un ſujet d'excuſe; il n'y en a point quand des Abeilles & des Fourmis ſont capables de cela même qu'on nous demande.

C'eſt pour ces raiſons que Platon ayant banny Homere de ſa Republique, y a donné à Eſope une place tres-honorable. Il ſouhaite que les enfans ſuccent ces Fables avec le lait: il recommande aux nourrices de les leur apprendre; car on ne ſçauroit s'accoûtumer de trop bonne-heure à la Sageſſe & à la Vertu. Plûtôt que d'être reduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles ſont encore indifferentes au bien ou au mal. Or quelle methode y peut contribuer plus utilement que ces Fables? Dites à un enfant que Craſſus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur Pais ſans conſiderer comment il en ſortiroit: que cela le fit perir lui & ſon armée, quelque effort qu'il fit pour ſe retirer. Dites au même enfant, que le Renard & le Bouc deſcendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur ſoif: que le Renard en ſortit s'étant ſervi des épaules & des cornes de ſon camarade comme d'une échelle: au contraire le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, & par conſequent il faut conſiderer en toute choſe la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impreſſion ſur cet enfant, ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins diſproportionné que l'autre à la petiteſſe de ſon eſprit? Il ne faut pas m'alleguer que les penſées de l'enfance ſont d'elles-mêmes aſſez enfantines, ſans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces Badineries ne ſont telles qu'en apparence, car dans le fonds

elles

elles portent un ſens tres-ſolide. Et comme par la definition du Point, de la Ligne, de la Surface, & par d'autres principes tres-familiers nous parvenons à des connoiſſances qui meſurent enfin le Ciel & la Terre; de même auſſi par les raiſonnemens, & conſequences que l'on peut tirer de ces Fables on ſe forme le jugement & les mœurs, on ſe rend capable des grandes choſes.

Elles ne ſont pas ſeulement Morales; elles donnent encore d'autres connoiſſances. Les proprietez des Animaux, & leurs divers caracteres y ſont exprimez; par conſequent les nôtres auſſi, puiſque nous ſommes l'abregé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les creatures irraiſonnables. Quand Promethée voulut former l'Homme, il prit la qualité dominante de chaque béte. De ces pieces ſi differentes il compoſa nôtre eſpece; il fit cét Ouvrage qu'on appelle le petit Monde. Ainſi ces Fables ſont un tableau où chacun de nous ſe trouve dépeint. Ce qu'elles nous repreſentent, confirme les perſonnes d'âge avancé dans les connoiſſances que l'uſage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils ſachent. Comme ces derniers ſont nouveau-venus dans le monde, ils n'en connoiſſent pas encore les habitans, ils ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. On ne les doit laiſſer dans cette ignorance que le moins qu'on peut: il leur faut apprendre ce que c'eſt qu'un Lion, un Renard, ainſi du reſte; & pourquoy l'on compare quelquefois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'eſt à quoy les Fables travaillent: les premieres notions de ces choſes proviennent d'elles.

J'ay déja paſſé la longueur ordinaire des Prefaces, cependant je n'ay pas encore rendu raiſon de la conduite

duite de mon Ouvrage. L'Apologue eſt compoſé de deux parties, dont on peut appeller l'une le Corps, l'autre l'Ame. Le Corps eſt la Fable, l'Ame la Moralité. Ariſtote n'admet dans la Fable que les animaux; il en exclut les hommes & les plantes. Cette regle eſt moins de néceſſité que de bienſeance, puiſque ni Eſope, ni Phedre, ni aucun des Fabuliſtes ne l'a gardée; tout au contraire de la Moralité dont aucun ne diſpenſe. Que s'il m'eſt arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où il eſt aiſé au Lecteur de la ſuppléer. On ne conſidere en France que ce qui plait. C'eſt la grande regle, & pour ainſi dire la ſeule. Je n'ay donc pas creu que ce fût un crime de paſſer par-deſſus les anciennes coûtumes, lors que je ne pouvois les mettre en uſage ſans leur faire tort. Du temps d'Eſope la Fable étoit contée ſimplement, la Moralité ſeparée, & toûjours en ſuite. Phedre eſt venu qui ne s'eſt pas aſſujetti à cét ordre: il embellit la Narration, & tranſporte quelquefois la Moralité de la fin au commencement. Quand il ſeroit neceſſaire de lui trouver place, je ne manque à ce precepte que pour en obſerver un qui n'eſt pas moins important. C'eſt Horace qui nous le donne. Cet Auteur ne veut pas qu'un Ecrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de ſon eſprit, ni contre celle de ſa matiere. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut reüſſir n'en vient juſques-là: il abandonne les choſes dont il voit bien qu'il ne ſçauroit rien faire de bon.

Et quæ
Deſperat tractata nitescere poſſe, relinquit.

C'eſt ce que j'ay fait à l'égard de quelques Moralitez, du ſuccez deſquelles je n'ay pas bien eſperé.

Il ne reſte plus qu'à parler de la vie d'Eſope. Je n
vois preſque perſonne qui ne tienne pour fabuleuſ
celle que Planude nous a laiſſée. On s'imagine qu
cét Auteur a voulu donner à ſon Heros un caractere
& des avantures qui répondiſſent à ſes Fables. Cel
m'a paru d'abord ſpecieux ; mais j'ay trouvé à la fi
peu de certitude en cette critique. Elle eſt en parti
fondée ſur ce qui ſe paſſe entre Xantus & Eſope ; on
trouve trop de niaiſeries : & qui eſt le Sage à qui d
pareilles choſes n'arrivent point ? Toute la vie de So
crate n'a pas été ſérieuſe. Ce qui me confirme en moi
ſentiment, c'eſt que le caractere que Planude donn
à Eſope, eſt ſemblable à celui que Plutarque lui
donné dans ſon Banquet des ſept Sages, c'eſt-à-dir
d'un homme ſubtil, & qui ne laiſſe rien paſſer. O
me dira que le Banquet des ſept Sages eſt auſſi une in
vention. Il eſt aiſé de douter de tout : quant à mo
je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voul
impoſer à la poſterité dans ce Traité-là, lui qui fait pro
feſſion d'être veritable par tout ailleurs, & de conſer
ver à chacun ſon caractere. Quand cela ſeroit, j
ne ſçaurois que mentir ſur la foi d'autrui ; me croira
t-on moins que ſi je m'arrête à la mienne ? Car ce qu
je puis eſt de compoſer un tiſſu de mes conjectures
lequel j'intituleraï, Vie d'Eſope. Quelque vrai-ſem
blable que je le rende, on ne s'y aſſeurera pas ; &
Fable pour Fable, le Lecteur preferera toûjours celle
de Planude à la mienne.

LA VIE D'ESOPE LE PHRYGIEN.

NOus n'avons rien d'aſſeuré touchant la naiſſance d'Homere & d'Eſope. A peine même ſait-on ce qui leur eſt arrivé de plus remarquable. C'eſt de quoi il y a lieu de s'étonner, veu que l'Hiſtoire ne rejette pas des choſes moins agreables & moins neceſſaires que celle-là. Tant de deſtructeurs de Nations, tant de Princes ſans merite ont trouvé des gens qui nous ont appris juſqu'aux moindres particularitez de leur vie, & nous ignorons les plus importantes de celles d'Eſope & d'Homere, c'eſt-à-dire des deux perſonnages qui ont le mieux merité des ſiecles ſuivans. Car Homere n'eſt pas ſeulement le Pere des Dieux, c'eſt auſſi celui des bons Poëtes. Quant à Eſope, il me ſemble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Grece s'eſt tant vantée; lui qui enſeignoit la veritable Sageſſe, & qui l'enſeignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des definitions & des regles. On a veritablement recueilli les vies de ces deux grands Hommes; mais la plupart des Savans les tiennent toutes deux fabuleuſes; particulierement celle que Pla-

nude a écrite. Pour moi je n'ai pas voulu m'engager dans cette Critique. Comme Planude vivoit dans un ſiecle où la memoire des choſes arrivées à Eſope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai crû qu'il ſavoit par tradition ce qu'il a laiſſé. Dans cette croiance je l'ai ſuivi, ſans retrancher de ce qu'il a dit d'Eſope que ce qui m'a ſemblé trop puerile, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bien-ſeance.

Eſope étoit Phrygien, d'un bourg appellé Amorium. Il naquit vers la cinquante ſeptiéme Olympiade, quelques deux cens ans aprés la fondation de Rome. On ne ſauroit dire s'il eut ſujet de remercier la Nature, ou bien de ſe plaindre d'elle: car en le doüant d'un tres-bel eſprit, elle le fit naître difforme & laid de viſage, ayant à peine figure d'homme; juſqu'à lui refuſer preſque entierement l'uſage de la parole. Avec ces defauts, quand il n'auroit pas été de condition à être Eſclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reſte ſon ame ſe maintint toûjours libre, & indépendante de la fortune. Le premier Maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre; ſoit qu'il le jugeât incapable de toute autre choſe, ſoit pour s'ôter de devant les yeux un objet ſi deſagreable. Or il arriva que ce Maître étant allé voir ſa maiſon des champs, un Païſan lui donna des figues: il les trouva belles, & les fit ſerrer fort ſoigneuſement, donnant ordre à ſon Sommelier appellé Agathopus, de les lui apporter au ſortir du bain. Le hazard voulut qu'Eſope eut affaire dans le logis. Auſſi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus ſe ſervit de l'occaſion, & mangea les figues avec quelques-uns de ſes Camarades, puis ils rejetterent cette friponnerie ſur Eſope, ne croyant pas qu'il ſe pût jamais juſtifier, tant il étoit

begue,

begue, & paroiſſoit idiot. Les chatimens dont les *Anciens* uſoient envers leurs eſclaves, étoient fort cruels, & cette faute tres-puniſſable. Le pauvre Eſope ſe jetta aux pieds de ſon Maître, & ſe faiſant entendre du mieux qu'il pût, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on ſurſît de quelques momens ſa punition. Cette grace lui aiant été accordée, il alla querir de l'eau tiede, la bût en preſence de ſon Seigneur, ſe mit les doigts dans la bouche, & ce qui s'enſuit; ſans rendre autre choſe que cette eau ſeule. Aprés s'étre ainſi juſtifié, il fit ſigne qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura ſurpris: on n'auroit pas crû qu'une telle invention pût partir d'Eſope. Agathopus & ſes Camarades ne parurent point étonnez. Ils bûrent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & ſe mirent les doigts dans la bouche; mais ils ſe garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laiſſa pas d'agir, & de mettre en évidence les figues toutes cruës encore, & toutes vermeilles. Par ce moien Eſope ſe garantit; ſes accuſateurs furent punis doublement, pour leur gourmandiſe & pour leur mechanceté. Le lendemain aprés que leur Maître fut parti, & le Phrygien étant à ſon travail ordinaire: quelques Voiageurs égarez (aucuns diſent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prierent au nom de Jupiter Hoſpitalier qu'il leur enſeignât le chemin qui conduiſoit à la Ville. Eſope les obligea premierement de ſe repoſer à l'ombre; puis leur aiant preſenté une legere collation, il voulut étre leur guide & ne les quitta qu'aprés qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au Ciel, & prierent Jupiter de ne pas laiſſer cette action charitable ſans recompenſe. A peine Eſope les eut quittez, que

le chaud & la laſſitude le contraignirent de s'endormir. Pendant ſon ſommeil il s'imagina que la fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, & par même moien lui faiſoit preſent de cet art dont on peut dire qu'il eſt l'Auteur. Réjoui de cette avanture il s'éveilla en ſurſaut; & en s'éveillant, qu'eſt ceci? dit-il, ma voix eſt devenuë libre; je prononce bien un râteau, une charruë, tout ce que je veux. Cette merveille fut cauſe qu'il changea de Maître. Car comme un certain Zenas qui étoit là en qualité d'Oeconome, & qui avoit l'œil ſur les eſclaves, en eut batu un outrageuſement pour une faute qui ne le meritoit pas, Eſope ne pût s'empêcher de le reprendre; & le menaça que ſes mauvais traitemens ſeroient ſçûs; Zenas pour le prevenir, & pour ſe vanger de lui, alla dire au Maître qu'il étoit arrivé un prodige dans ſa maiſon: que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en ſervoit qu'à blaſphemer, & à médire de leur Seigneur. Le Maître le crût, & paſſa bien plus avant, car il lui donna Eſope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zenas de retour aux champs, un Marchand l'alla trouver, & lui demanda ſi pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de ſomme. Non pas cela, dit Zenas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai ſi tu veux un de nos eſclaves. Là-deſſus ayant fait venir Eſope, le Marchand dit, eſt-ce afin de te mocquer que tu me propoſes l'achat de ce perſonnage? On le prendroit pour un outre. Dés que le Marchand eut ainſi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Eſope le rappella, & lui dit: Achete-moi hardiment, je ne te ſerai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui ſoient méchans, ma mine

les

les fera taire : on les menacera de moi comme de la Bête. Cette raillerie plût au Marchand. Il acheta nôtre Phrygien trois oboles, & dit en riant. Les Dieux ſoient loüez ; je n'ay pas fait grande aquiſition à la verité ; auſſi n'ay-je pas débourſé grand argent. Entre-autres denrées, ce Marchand trafiquoit d'eſclaves. Si bien qu'allant à Epheſe pour ſe defaire de ceux qu'il avoit : ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi ſelon leur emploi & ſelon leurs forces. Eſope pria que l'on eut égard à ſa taille ; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, ſi tu veux, lui repartirent ſes Camarades. Eſope ſe picqua d'honneur, & voulut avoir ſa charge comme les autres. On le laiſſa donc choiſir. Il prit le Panier au pain ; c'étoit le fardeau le plus peſant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtiſe : mais dés la dinée le Panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant ; ainſi le ſoir, & de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon ſens & le raiſonnement du perſonnage furent admirez. Quant au Marchand, il ſe défit de tous ſes eſclaves à la reſerve d'un Grammarien, d'un Chantre, & d'Eſope, leſquels il alla expoſer en vente à Samos. Avant que de les mener ſur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il pût, comme chacun farde ſa marchandiſe. Eſope au contraire ne fut vétu que d'un ſac, & placé entres ſes deux Compagnons, afin de leur donner luſtre. Quelques acheteurs ſe preſenterent ; entre-autres un Philoſophe appellé Xantus. Il demanda au Grammairien & au Chantre ce qu'ils ſavoient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel

air. Planude rapporte qu'il s'en falut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le Marchand fit ſon Chantre mille oboles, ſon Grammairien trois mille, & en cas que l'on achetât l'un des deux il devoit donner Eſope par deſſus le marché. La cherté du Grammairien & du Chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez ſoi ſans avoir fait quelque emplete, ſes diſciples lui conſeillerent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de ſi bonne grace: on en feroit un épouvantail; il divertiroit les gens par ſa mine. Xantus ſe laiſſa perſuader, & fit prix d'Eſope à ſoixante oboles. Il lui demanda devant que de l'acheter, à quoi il lui ſeroit propre; comme il l'avoit demandé à ſes Camarades. Eſope répondit, à rien, puiſque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les Commis de la Doüane rémirent genereuſement à Xantus le ſol pour livre, & lui en donnerent quitance ſans rien payer. Xantus avoit une femme de goût aſſez délicat, & à qui toutes ſortes de gens ne plaiſoient pas; ſi bien que de lui aller preſenter ſerieuſement ſon nouvel eſclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, & ſe faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un ſujet de plaiſanterie; & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune eſclave le plus beau du monde & le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui ſervoient ſa femme ſe penſerent battre à qui l'auroit pour ſon ſerviteur; mais elles furent bien étonnées quand le Perſonnage parut. L'une ſe mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cry. La Maitreſſe du logis dit que c'étoit pour la chaſſer qu'on lui amenoit un tel monſtre: qu'il y avoit long temps que le Philoſophe ſe laſſoit d'elle.

De

De parole en parole le differend s'échauffa, juſqu'à tel point que la femme demanda ſon bien, & voulut ſe retirer chez ſes parens. Xantus fit tant par ſa patience, & Eſope par ſon eſprit, que les choſes s'accommoderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoûtumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel eſclave. Je laiſſerai beaucoup de petites choſes où il fit paroître la vivacité de ſon eſprit: car quoi qu'on puiſſe juger par là de ſon caractere, elles ſont de trop peu de conſequence pour en informer la poſterité. Voici ſeulement un échantillon de ſon bon ſens & de l'ignorance de ſon Maître. Celui-ci alla chez un Jardinier ſe choiſir lui-même une ſalade. Les herbes cueillies, le Jardinier le pria de lui ſatisfaire l'eſprit ſur une difficulté qui regardoit la Philoſophie auſſi-bien que le Jardinage. C'eſt que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand ſoin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produiſoit d'elle-même, ſans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coûtume de faire quand on eſt court. Eſope ſe mit à rire; & ayant tiré ſon Maître à part, il lui conſeilla de dire à ce Jardinier qu'il lui avoit fait une réponſe ainſi generale, parce que la queſtion n'étoit pas digne de lui; il le laiſſoit donc avec ſon garçon, qui aſſeurément le ſatisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du Jardin, Eſope compara la terre à une femme, qui aiant des enfans d'un premier mari en épouſeroit un ſecond, qui auroit auſſi des enfans d'une autre femme: Sa nouvelle épouſe ne manqueroit pas de concevoir de l'averſion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les ſiens en profitaſſent. Il en étoit ainſi de la

terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui reſervoit toute ſa tendreſſe & tous ſes bien-faits pour les ſiennes ſeules, elle étoit marâtre des unes, & mere paſſionnée des autres. Le Jardinier parut ſi content de cette raiſon, qu'il offrit à Eſope tout ce qui étoit dans ſon Jardin. Il arriva quelque temps aprés un grand different entre le Philoſophe & ſa femme. Le Philoſophe étant de feſtin mit à part quelques friandiſes; & dit à Eſope: Va porter ceci à ma bonne Amie. Eſope l'alla donner à une petite chienne, qui étoit les delices de ſon Maître. Xantus de retour ne manqua pas de demander des nouvelles de ſon preſent, & ſi on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage: On fit venir Eſope pour l'éclaircir. Xantus qui ne cherchoit qu'un pretexte pour le faire battre, lui demande s'il ne lui avoit pas dit expreſſement: Va-en porter de ma part ces friandiſes à ma bonne amie? Eſope répondit là-deſſus, que la bonne amie n'étoit pas la femme qui, pour la moindre parole menaçoit de faire un divorce, c'étoit la chienne qui enduroit tout, & qui revenoit faire des careſſes aprés qu'on l'avoit battuë. Le Philoſophe demeura court; mais ſa femme entra dans une telle colere, qu'elle ſe retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, ſans que les raiſons ni les prieres y gagnaſſent rien. Eſope s'aviſa d'un ſtratagême. Il acheta force gibier comme pour une nôce conſiderable, & fit tant qu'il fut rencontré par un des domeſtiques de ſa Maiſtreſſe. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'appreſts. Eſope lui dit, que ſon Maître ne pouvant obliger ſa femme de revenir, en alloit épouſer une autre. Auſſi-tôt que la Dame

ſçeut

ſçeut cette nouvelle, elle retourna chez ſon Mari par eſprit de contradiction, ou par jalouſie. Ce ne fut pas ſans la garder bonne à Eſope, qui tous les jours faiſoit de nouvelles pieces à ſon Maître, & tous les jours ſe ſauvoit du chatiment par quelque trait de ſubtilité. Il n'étoit pas poſſible au Philoſophe de le confondre. Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit deſſein de régaler quelques-uns de ſes amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, & rien autre choſe. Je t'apprendrai, dit en ſoy-même le Phrygien, à ſpecifier ce que tu ſouhaites, ſans t'en remettre à la diſcretion d'un eſclave. Il n'acheta donc que des langues, leſquelles il fit accommoder à toutes les ſauſſes, l'Entrée, le Second, l'Entremets, tout ne fut que langues. Les Conviez loüerent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégoûterent. Ne t'ay-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Et qu'y a-t-il de meilleur que la Langue? reprit Eſope. C'eſt le lien de la vie civile, la clef des ſciences, l'organe de la verité & de la raiſon. Par elle on bâtit les villes, & on les police; on inſtruit, on perſuade, on regne dans les Aſſemblées; on s'acquite du premier de tous les devoirs qui eſt de loüer les Dieux. Et bien (dit Xantus qui prétendoit l'attraper) achete moy demain ce qui eſt de pire: ces mêmes perſonnes viendront chez moy, & je veux diverſifier. Le lendemain Eſope ne fit ſervir que le même mets, diſant que la Langue eſt la pire choſe qui ſoit au monde. C'eſt la mere de tous debats, la nourrice des procez, la ſource des diviſions & des guerres. Si l'on dit qu'elle eſt l'organe de la verité, c'eſt auſſi celui de l'erreur, & qui pis eſt de la calomnie. Par elle on

detruit

detruit les villes, on perſuade de méchantes choſes. Si d'un côté elle loüe les Dieux, de l'autre elle profere des blaſphêmes contre leur puiſſance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que veritablement ce Valet lui étoit fort neceſſaire; car il ſavoit le mieux du monde exercer la patience d'un Philoſophe. Dequoi vous mettez vous en peine? reprit Eſope: Et trouve moi, dit Xantus, un homme qui ne ſe mette en peine de rien. Eſope alla le lendemain ſur la place; & voyant un Païſan, qui regardoit toutes choſes avec la froideur & l'indifference d'une ſtatuë, il amena ce Païſan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme ſans ſouci que vous demandez. Xantus commanda à ſa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un baſſin, puis de laver elle-même les pieds de ſon nouvel hôte. Le Païſan la laiſſa faire, quoi qu'il ſçut fort bien qu'il ne meritoit pas cét honneur, mais il diſoit en lui-même: C'eſt peut-être la coûtume d'en uſer ainſi. On le fit aſſeoir au haut bout; il prit ſa place ſans ceremonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre choſe que blâmer ſon Cuiſinier: rien ne luy plaiſoit; ce qui étoit doux il le trouvoit trop ſalé; & ce qui étoit trop ſalé il le trouvoit doux. L'homme ſans ſouci le laiſſoit dire, & mangeoit de toutes ſes dents. Au deſſert on mit ſur la table un gateau que la femme du Philoſophe avoit fait: Xantus le trouva mauvais; quoi qu'il fut tres-bon. Voilà, dit-il, la patiſſerie la plus méchante que j'aye jamais mangée: il faut brûler l'Ouvriere; car elle ne fera de ſa vie rien qui vaille: qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le Païſan, je m'en vais querir ma femme; on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait deſarçonna le Philoſophe,

phe, & luy ôta l'eſperance de jamais attraper le Phrygien. Or ce n'étoit pas ſeulement avec ſon Maître qu'Eſope trouvoit occaſion de rire & de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit: il rencontra en chemin le Magiſtrat qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Eſope fut diſtrait, ou pour une autre raiſon, il répondit qu'il n'en ſavoit rien. Le Magiſtrat tenant à mépris & irreverence cette réponſe, le fit mener en priſon. Comme les Huiſſiers le conduiſoient: Ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ay tres-bien répondu? Savois-je qu'on me feroit aller où je vas? Le Magiſtrat le fit relacher; & trouva Xantus heureux d'avoir un eſclave ſi plein d'eſprit. Xantus de ſa part voioit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Eſope; & combien la poſſeſſion d'un tel eſclave lui faiſoit d'honneur. Même un jour faiſant la débauche avec ſes diſciples, Eſope qui les ſervoit, vit que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, auſſi-bien au Maître qu'aux Ecoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrez; le premier de volupté, le ſecond d'yvrognerie, le troiſiéme de fureur. On ſe moqua de ſon obſervation, & on continua de vuider les pots. Xantus s'en donna juſqu'à perdre la raiſon, & à ſe vanter qu'il boiroit la Mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus ſoûtint ce qu'il avoit dit, gagea ſa maiſon qu'il boiroit la Mer toute entiere; & pour aſſeurance de la gageure il dépoſa l'anneau qu'il avoit au doigt. Le jour ſuivant, que les vapeurs de Bacchus furent diſſipées, Xantus fut extremement ſurpris de ne plus trouver ſon anneau, lequel il tenoit fort cher. Eſope lui dit qu'il étoit perdu, & que ſa maiſon l'étoit auſſi, par la gageure qu'il avoit faite.

Voilà

Voilà le Philoſophe bien alarmé. Il prià Eſope de lui enſeigner une défaite. Eſope s'aviſa de celle-ci. Quand le jour que l'on avoit pris pour l'execution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la Mer pour être témoin de la honte du Philoſophe. Celui de ſes Diſciples qui avoit gagé contre lui triomphoit déja. Xantus dit à l'Aſſemblée : Meſſieurs, j'ay gagé veritablement que je boirois toute la Mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans : C'eſt pourquoi que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours ; & puis je feray ce que je me ſuis vanté de faire. Chacun admira l'expedient que Xantus avoit trouvé pour ſortir à ſon honneur d'un ſi mauvais pas. Le Diſciple confeſſa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à ſon Maître. Xantus fut reconduit juſqu'en ſon logis avec acclamations. Pour recompenſe Eſope lui demanda la liberté. Xantus la lui refuſa, & dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu : ſi toutefois les Dieux l'ordonnoient ainſi, il y conſentoit ; partout qu'il prit garde au premier préſage qu'il auroit étant ſorti du logis : s'il étoit heureux, & que par exemple deux Corneilles ſe preſentaſſent à ſa veuë, la liberté lui ſeroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne ſe laſſât point d'être eſclave. Eſope ſortit auſſi-tôt. Son Maître étoit logé à l'écart, & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine nôtre Phrygien fut hors, qu'il apperçeut deux Corneilles qui s'abatirent ſur le plus haut. Il en alla avertir ſon Maître, qui voulut voir lui-même s'il diſoit vray. Tandis que Xantus venoit, l'une des Corneilles s'envola. Me tromperas-tu toûjours ? dit-il à Eſope : qu'on lui donne les étrivieres. L'ordre fut

executé. Pendant le ſupplice du pauvre Eſope, on vint inviter Xantus à un repas ; il promit qu'il s'y trouveroit. Helas ! s'écria Eſope, les preſages ſont bien menteurs ! moi qui ay veu deux Corneilles je ſuis battu : mon Maitre qui n'en a veu qu'une eſt prié de nôces. Ce mot plût tellement à Xantus qu'il commanda qu'on ceſſat de foüetter Eſope : mais quant à la liberté, il ne ſe pouvoit reſoudre à la lui donner ; encore qu'il la lui promît en diverſes occaſions. Un jour ils ſe promenoient tous deux parmi de vieux monumens, conſiderant avec beaucoup de plaiſir les Inſcriptions qu'on y avoit miſes. Xantus en apperceut une qu'il ne pût entendre, quoi qu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit compoſée des premieres lettres de certains mots. Le Philoſophe avoüa ingenûment que cela paſſoit ſon eſprit. Si je vous fais trouver un Treſor par le moyen de ces lettres, lui dit Eſope, quelle recompenſe auray-je ? Xantus lui promit la liberté, & la moitié du Treſor. Elles ſignifient, pourſuivit Eſope, qu'à quatre pas de cette colomne nous en rencontrerons un. En effet ils le trouverent, aprés avoir creuſé quelque peu dans la terre. Le Philoſophe fut ſommé de tenir parole ; mais il reculoit toûjours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Eſope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me ſera un autre treſor plus precieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, pourſuivit Eſope, comme étant les premieres lettres de ces mots ἀπόβας, βήματα &c. c'eſt à-dire. *Si vous reculez quatre pas, & que vous creuſiez, vous trouverez un Treſor.* Puiſque tu es ſi ſubtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi : n'eſpere donc

donc pas que je t'affranchiſſe. Et moi, repliqua Eſope, je vous dénoncerai au Roi Denys; car c'eſt à lui que le Treſor appartient, & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le ſignifient. Le Philoſophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît ſa part de l'argent & qu'il n'en dît mot, de quoi Eſope déclare ne lui avoir aucune obligation, ces lettres aiant été choiſies de telle maniere qu'elles enfermoient un triple ſens & ſignifioient encore, *En vous en allant vous partagerez le Treſor que vous aurez rencontré.* Dés qu'ils furent de retour, Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien, & que l'on lui mit les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette avanture. Helas! s'écria Eſope, eſt-ce ainſi que les Philoſophes s'acquittent de leurs promeſſes? Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchiſſiez malgré vous. Sa prediction ſe trouva vraye. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un Aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque ſceau que l'on appoſoit aux déliberations du Conſeil) & le fit tomber au ſein d'un eſclave. Le Philoſophe fut conſulté là-deſſus, & comme étant Philoſophe, & comme étant un des premiers de la République. Il demanda temps, & eut recours à ſon Oracle ordinaire, c'étoit Eſope. Celui-ci lui conſeilla de le produire en public; parce que s'il rencontroit bien, l'honneur en ſeroit toûjours à ſon Maître; ſinon, il n'y auroit que l'eſclave de blâmé. Xantus approuva la choſe, & le fit monter à la Tribune aux harangues. Dés qu'on le vit, chacun s'éclate de rire, perſonne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raiſonnable d'un homme fait de cette maniere. Eſope leur dit qu'il ne faloit pas conſiderer la forme du vaſe, mais

mis la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crierent qu'il dit donc ſans crainte ce qu'il jugeoit de ce Prodige. Eſope s'en excuſa ſur ce qu'il n'oſoit le faire. La fortune, diſoit-il, avoit mis un debat de gloire entre le Maître & l'Eſclave : ſi l'Eſclave diſoit mal il ſeroit battu ; s'il diſoit mieux que le Maître, il ſeroit battu encore. Auſſi-tôt on preſſa Xantus de l'affranchir. Le Philoſophe reſiſta longtemps. A la fin le Prevôt de ville le menaça de le faire de ſon office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme Magiſtrat ; de façon que le Philoſophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Eſope dit que les Samiens étoient menacez de ſervitude par ce Prodige ; & que l'Aigle enlevant leur ſceau ne ſignifioit autre choſe qu'un Roi puiſſant qui vouloit les aſſujettir. Peu de temps aprés Creſus Roi des Lydiens fit denoncer à ceux de Samos qu'ils euſſent à ſe rendre ſes tributaires ; ſinon qu'il les y forceroit par les armes. La plûpart étoient d'avis qu'on lui obeit. Eſope leur dit que la Fortune preſentoit deux chemins aux hommes ; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la ſuite tres-agreable ; l'autre d'eſclavage, dont les commencemens étoient plus aiſez, mais la ſuite laborieuſe. C'étoit conſeiller aſſez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambaſſadeur de Creſus avec peu de ſatisfaction. Creſus ſe mit en état de les attaquer. L'Ambaſſadeur lui dit que tant qu'ils auroient Eſope avec eux, il auroit peine à les reduire à ſes volontez, veu la confiance qu'ils avoient au bon ſens du Perſonnage. Creſus le leur envoya demander, avec promeſſe de leur laiſſer la liberté s'ils le lui livroient. Les principaux de la Ville

trouverent ces conditions avantageuſes, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achéteroient aux dépens d'Eſope. Le Phrygien leur fit changer de ſentiment en leur contant que les Loups & les Brebis aiant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs Chiens pour ôtages. Quand elles n'eurent plus de défenſeurs, les Loups les étranglerent avec moins de peine, qu'ils ne faiſoient. Cet Apologue fit ſon effet: les Samiens prirent une deliberation toute contraire à celle qu'ils avoient priſe. Eſope voulut toutefois aller vers Creſus, & dit qu'il les ſerviroit plus utilement étant prés du Roi que s'il demeuroit à Samos. Quand Creſus le vit, il s'étonna qu'une ſi chétive creature lui eut été un ſi grand obſtacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppoſe à mes volontez! s'écria-t-il. Eſope ſe proſterna à ſes pieds. Un homme prenoit des Sauterelles, dit-il: une Cigale lui tomba auſſi ſous la main. Il s'en alloit la tuer comme il avoit fait les Sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme: je ne ronge point vos bleds; je ne vous procure aucun dommage: vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me ſers fort innocemment. Grand Roi, je reſſemble à cette Cigale; je n'ay que la voix, & ne m'en ſuis point ſervi pour vous offenſer. Creſus touché d'admiration & de pitié, non ſeulement lui pardonna; mais il laiſſa en repos les Samiens à ſa conſideration. En ce temps-là le Phrygien compoſa ſes Fables, leſquelles il laiſſa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens qui decernerent à Eſope de grands honneurs. Il lui prit auſſi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverſes choſes avec ceux que l'on appelloit Philoſophes.

pas. Enfin il ſe mit en grand credit prés de Lycerus Roi de Babilone. Les Rois d'alors s'envoioient les uns aux autres des Problémes à ſoudre ſur toutes ſortes de matieres, à condition de ſe payer une eſpece de tribut ou d'amende, ſelon qu'ils répondroient bien ou mal aux queſtions propoſées: en quoi Lycerus aſſiſté d'Eſope avoit toûjours l'avantage, & ſe rendoit illuſtre parmi les autres, ſoit à reſoudre, ſoit à propoſer. Cependant nôtre Phrygien ſe maria; & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appellé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, & fut ſi méchant que d'oſer ſouiller le lit de ſon bienfaiteur. Cela étant venu à la connoiſſance d'Eſope, il le chaſſa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres par leſquelles il ſembloit qu'Eſope eut intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycerus. Lycerus perſuadé par le cachet & par la ſignature de ces lettres, commanda à un de ſes Officiers nommé Hermippus, que ſans chercher de plus grandes preuves il fit mourir promptement le traitre Eſope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien lui ſauva la vie, & à la faveur de tout le monde la nourrit long-temps dans un Sepulchre: juſqu'à ce que Nectenebo Roi d'Egypte ſur le bruit de la mort d'Eſope crut avoir rendre Lycerus ſon tributaire. Il le défia, le provoqua, & le défia de lui envoyer des Architectes qui ſçeuſſent bâtir une tour en l'air, & par même moien un homme prêt à répondre à toutes ſortes de queſtions. Lycerus ayant lû les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de ſon Etat, chacun d'eux demeura court, ce qui fit que le Roi regreta Eſope, quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, & le fit venir. Le Phrygien fut

tes bien reçeu, se justifia, & pardonna à Ennu
Quant à la lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que r
re, & manda qu'il envoieroit au Printemps les Arch
tectes & le Répondant à toutes sortes de question
Lycerus remit Esope en possession de tous ses biens
& lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroi
Esope le reçeut comme son enfant, & pour toute pu
nition lui recommanda d'honorer les Dieux & so
Prince; se rendre terrible à ses ennemis, facile
commode aux autres; bien traiter sa femme, sa
pourtant lui confier son secret: parler peu, & chass
de chez soi les babillards; ne se point laisser abatt
aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il va
mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'ét
importun à ses amis pendant son vivant; sur tout n'
tre point envieux du bonheur ni de la vertu d'autru
d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennu
touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esope
comme d'un trait qui lui auroit penetré le cœu
mourut peu de temps après. Pour revenir au dé
de Nectenabo, Esope choisit des Aiglons, & l
fit instruire (chose difficile à croire:) il les fit, dis-j
instruire à porter en l'air chacun un panier dan
lequel étoit un jeune enfant. Le Printemps venu
il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage, non sa
tenir en grande admiration & en attente de son de
sein les peuples chez qui il passoit. Nectenabo, q
sur le bruit de sa mort avoit envoyé l'Enigme, fut e
trémement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoi
pas, & ne se fut jamais engagé dans un tel défi cont
Lycerus, s'il eut crû Esope vivant. Il lui demand
s'il avoit amené les Architectes & le Répondan
Esope dit, que le Répondant étoit lui-même; & qu

fer

feroit voir les Architectes quand il ſeroit ſur le lieu. On ſortit en pleine campagne, où les Aigles enlevoient les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Eſope à Nectenabo, que je vous ai trouvé les Ouvriers, fourniſſez-leur des materiaux. Nectenabo avoüa que Lycerus étoit le vainqueur. Il propoſa toutefois ceci à Eſope. J'ay des Cavales en Egypte qui conçoivent au hannissement des Chevaux qui ſont devers Babylone: Qu'avez-vous à répondre là-deſſus? Le Phrygien remit ſa réponſe au lendemain; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un Chat, & de le mener foüettant par les ruës. Les Egyptiens qui adorent cét animal ſe trouverent extrémement ſcandaliſez du traitement que l'on lui faiſoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent ſe plaindre au Roi. On fit venir en ſa preſence le Phrygien. Ne ſçavez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal eſt un de nos Dieux? Pourquoy donc le faites-vous traiter de la ſorte? C'eſt pour l'offenſe qu'il a commiſe envers Lycerus, reprit Eſope: car la nuit derniere il lui a étranglé un Coq extrémement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartît le Roi; comment ſeroit-il poſſible que ce chat eut fait en ſi peu de temps un ſi long voyage? Et comment eſt-il poſſible, reprit Eſope, que vos Jumens entendent de ſi loin nos Chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre? En ſuite de cela le Roi fit venir d'Heliopolis certains perſonnages d'eſprit ſubtil, & ſavans en queſtions Enigmatiques. Il leur fit un grand regal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas ils propoſerent à Eſope diverſes choſes; celle-ci entr'autres. Il y a un

grand Temple qui eſt appuyé ſur une Colomne entourée de douze Villes, & autour de ces Arcboutans ſe promenent l'une aprés l'autre deux Femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Eſope, cette queſtion aux petits enfans de nôtre païs. Le Temple eſt le Monde, la Colomne l'An, les Villes ce ſont les Mois, & les Arcbourans les Jours, autour deſquels ſe promenent alternativement le Jour & la Nuit. Le lendemain Nectenabo aſſembla tous ſes amis. Souffrirez vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton ſoit la cauſe que Lycerus remporte le prix, & que j'aye la confuſion pour mon partage. Un d'eux s'aviſa de demander à Eſope qu'il leur fit des queſtions de choſes dont ils n'euſſent jamais entendu parler. Eſope écrivit une Cedule par laquelle Nectenabo confeſſoit de devoir deux mille talens à Lycerus. La Cedule fut miſe entre les mains de Nectenabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrit, les amis du Prince ſoûtinrent que la choſe contenuë dans cet écrit étoit de leur connoiſſance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria: Voilà la plus grande fauſſeté du monde: Je vous en prens à témoin tous tant que vous êtes. Il eſt vray, repartirent ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ay donc ſatisfait à vôtre demande, reprit Eſope. Nectenabo le renvoya comblé de preſens, tant pour lui que pour ſon maître. Le ſejour qu'il fit en Egypte eſt peut-être cauſe que quelques-uns ont écrit qu'il fut Eſclave avec Rhodopé, celle-là qui des liberalitez de ſes amans fit élever une des trois Pyramides qui ſubſiſtent encore, & qu'on voit avec admiration: c'eſt la plus petite, mais celle qui eſt bâtie avec le plus d'art. Eſope à ſon retour dans Babylone fut receu

de

de Lycerus avec de grandes demonſtrations de joye & de bien-veillance : ce Roi lui fit ériger une ſtatuë. L'envie de voir & d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la Cour de Lycerus où il avoit tous les avantages qu'on peut ſouhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grece encore une fois. Lycerus ne le laiſſa point partir ſans embraſſemens & ſans larmes, & ſans le faire promettre ſur les Autels qu'il reviendroit achever ſes jours auprés de lui. Entre les Villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écouterent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Eſope piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent ſur l'onde. On s'imagine de loin que c'eſt quelque choſe de conſiderable, de prés on trouve que ce n'eſt rien. La comparaiſon lui coûta cher. Les Delphiens en concurent une telle haine, & un ſi violent deſir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriez par lui) qu'ils reſolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cacherent parmi ſes hardes un de leurs Vaſes ſacrez, pretendant que par ce moien ils convaincroient Eſope de vol & de ſacrilege, & qu'ils le condamneroient à la mort. Comme il fut ſorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accuſerent d'avoir dérobé leur Vaſe. Eſope le nia avec des ſermens ; on chercha dans ſon équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Eſope pût dire n'empeſcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être precipité. Rien ne lui ſervit de ſe défendre avec ſes armes ordinaires, & de raconter des Apologues ; les Delphiens s'en moquerent

rent. La Grenoüille, leur dit-il, avoit invité le Rat à la venir voir ; afin de lui faire traverſer l'onde, elle l'attacha à ſon pied. Dés qu'il fut ſur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le deſſein de le noyer, & d'en faire enſuite un repas. Le malheureux Rat reſiſta quelque peu de temps. Pendant qu'il ſe debattoit ſur l'eau, un Oyſeau de proye l'apperçeut, fondit ſur lui, & l'aiant enlevé avec la Grenoüille qui ne ſe pût détacher, il ſe repût de l'un & de l'autre. C'eſt ainſi, Delphiens abominables, qu'un plus puiſſant que nous me vangera : je periray ; mais vous perirez auſſi. Comme on le conduiſoit au ſupplice, il trouva moien de s'échaper, & entra dans une petite Chapelle dediée à Apollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet Aſile, leur dit-il, parce que ce n'eſt qu'une petite Chapelle ; mais un jour viendra que vôtre mechanceté ne trouvera point de retraite ſeure, non pas même dans les Temples : il vous arrivera la même choſe qu'à l'Aigle, laquelle nonobſtant les prieres de l'Eſcarbot enleva un Lievre qui s'étoit refugié chez lui : la géneration de l'Aigle en fut punie juſque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchez de tous ces Exemples, le precipiterent. Peu de temps aprés ſa mort une peſte tres-violente exerça ſur eux ſes ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moiens ils pourroient appaiſer le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & ſatisfaire aux Manes d'Eſope. Auſſi-tôt une Pyramide fut élevée. Les Dieux ne temoignerent pas ſeuls combien ce crime leur déplaiſoit ; les hommes vengerent auſſi la mort de leur Sage. La Grece envoia des Commiſſaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuſe.

FABLES

FABLES CHOISIES.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

JE chante les Heros dont Eſope eſt le Pere.
Troupe de qui l'Hiſtoire, encor que menſongere,
Contient des veritez qui ſervent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, & même les Poiſſons.
Ce qu'ils diſent s'adreſſe à tous tant que nous ſommes.
Je me ſers d'Animaux pour inſtruire les Hommes.
ILLUSTRE REJETTON D'UN PRINCE aimé des Cieux,
Sur qui le Monde entier a maintenant les yeux,

Et qui faiſant fléchir les plus ſuperbes Têtes,
Conter'a deſormais ſes jours par ſes Conquêtes?
Quelqu'autre te dira d'une plus forte voix
Les faits de tes Ayeux & les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres Avantures,
Te tracer en ces vers de legeres Peintures.
Et ſi de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

FABLE I.

La Cigale & la Fourmi.

LA Cigale ayant chanté
Toût l'Eté
Se trouva fort dépourvuë
Quand la bize fut venuë.
Pas un ſeul petit morceau
De mouche ou de vermiſſeau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi ſa voiſine;
La priant de lui prêter
Quelque grain pour ſubſiſter
Juſqu'à la ſaiſon nouvelle.
Je vous payray, lui dit-elle,
Avant l'Oust, foi d'animal,
Interêt & principal.
La Fourmi n'eſt pas préteuſe:

C'eſt-là ſon moindre défaut.
Que faiſiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuſe.
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaiſe.
Vous chantiez? j'en ſuis fort aiſe
Et bien, danſez maintenant.

II.

Le Corbeau & le Renard.

MAître Corbeau ſur un arbre perché
Tenoit en ſon bec un fromage.
Maître Renard par l'odeur alleché
Lui tint à peu prés ce langage.
Et bon jour, Monſieur le Corbeau.
Que vous êtes joli! que vous me ſemblez beau!
Sans mentir, ſi vôtre ramage
Se rapporte à vôtre plumage,
Vous êtes le Phœnix des hôtes de ces bois.
A ces mots le Corbeau ne ſe ſent pas de joye:
Et pour montrer ſa belle voix,
Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proye.
Le Renard s'en ſaiſit, & dit; Mon bon Monſieur,
Apprenez que tout flateur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage ſans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

III.

La Grenoüille qui ſe veut faire auſſi groſſe que le Bœuf.

UNe Grenoüille vid un Bœuf,
Qui lui ſembla de belle taille.
Elle qui n'étoit pas groſſe en tout comme un c
Envieuſe s'étend, & s'enfle, & ſe travaille,
Pour égaler l'animal en groſſeur,
Diſant, regardez bien ma ſœur,
Eſt-ce aſſez? dites moi, n'y ſuis-je point encc
Nenni. M'y voici donc? Point du tout. M'y vc
Vous n'en approchez point. La chetive pecore,
S'enfla ſi bien qu'elle creva.
Le monde eſt plein de gens qui ne ſont pas plus ſa
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands
gneurs;
Tout petit Prince a des Ambaſſadeurs;
Tout Marquis veut avoir des Pages.

IV.

Les deux Mulets.

DEux Mulets cheminoient; l'un d'avoine char
L'autre portant l'argent de la Gabelle.
Celui-ci glorieux d'une charge ſi belle,

N'eût voulu pour beaucoup en être ſoulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faiſoit ſonner ſa ſonnette:
Quand l'ennemi ſe preſentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fiſc une troupe ſe jette,
Le ſaiſit au frein, & l'arrête.
Le Mulet en ſe defendant
Se ſent percer de coups, il gemit, il ſoûpire.
Eſt-ce donc là, dit-il; ce qu'on m'avoit promis?
Ce mulet qui me ſuit, du danger ſe retire,
Et moi j'y tombe & je peris.
Ami, lui dit ſon camarade,
Il n'eſt pas toûjours bon d'avoir un haut emploi.
Si tu n'avois ſervi qu'un Meûnier, comme moi,
Tu ne ſerois pas ſi malade.

V.

Le Loup & le Chien.

UN Loup n'avoit que les os & la peau;
Tant les Chiens faiſoient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue auſſi puiſſant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eut fait volontiers.
Mais il faloit livrer bataille;
Et le Mâtin étoit de taille
A ſe défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde humblement,

Entre

Entre en propos, & lui fait compliment
Sur ſon embonpoint qu'il admire :
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être auſſi gras que moi, lui repartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y ſont miſerables,
Cancres, haires & pauvres Diables,
Dont la condition eſt de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'aſſuré : point de franche lipée ;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi ; vous aurez un bien meilleur deſtin.
Le Loup reprit, que me faudra-t'il faire ?
Preſque rien, dit le Chien, donner la chaſſe aux gens
Portans bâtons, & mendians ;
Flatter ceux du logis, à ſon Maître complaire ;
Moyennant quoi votre ſalaire
Sera force reliefs de toutes les façons ;
Os de poulets, os de pigeons ;
Sans parler de maints careſſes.
Le Loup déja ſe forge une felicité,
Qui le fait pleurer de tendreſſe.
Chemin faiſant il vit le col du Chien pelé.
Qu'eſt-ce là ? lui dit-il. Rien. Quoi rien ? Peu de choſe.
Mais encor ? Le colier dont je ſuis attaché.
De ce que vous voyez eſt peut-être la cauſe.
Attaché ? dit le Loup, vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? Pas toujours, mais qu'importe
Il importe ſi bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune ſorte.
Et ne voudrois pas même à ce prix un treſor.
Cela dit, Maître Loup s'enfuit, & court encor.

VI.

La Geniſſe, la Chevre, & la Brebis, en ſocieté avec le Lion.

LA Geniſſe, la Chevre, & leur ſœur la Brebis,
Avec un fier Lion Seigneur du voiſinage,
Firent ſocieté, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain & le dommage.
Dans les laqs de la Chevre un Cerf ſe trouva pris.
Vers ſes aſſociez auſſi-tôt elle envoye,
Eux venus, le Lion par ſes ongles conta,
Et dit: Nous ſommes quatre à partager la proye;
Puis en autant de parts le Cerf il dépeça:
Prit pour lui la premiére en qualité de Sire,
Elle doit être à moi, dit-il, & la raiſon,
C'eſt que je m'appelle Lion.
A cela l'on n'a rien à dire.
La ſeconde par droit me doit échoir encor:
Ce droit, vous le ſçavez, c'eſt le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétens la troiſiéme.
Si quelqu'une de vous touche à la quatriéme.
Je l'étrangle tout d'abord.

VII. *La*

VII.

La Beſace.

JUpiter dit un jour: Que tout ce qui reſpir
S'en vienne comparoître aux pieds de ma
deur.
Si dans ſon compoſé quelqu'un trouve à r
Il peut le declarer ſans peur:
Je mettrai remede à la choſe.
Venez Singe, parlez le premier; & pour cau
Voyez ces animaux: faites comparaiſon
De leurs beautez avec les vôtres.
Etes-vous ſatisfait? Moi, dit-il, pourquoi ne
N'ay-je pas quatre piés auſſi bien que les au
Mon portrait juſqu'ici ne m'a rien reproché,
Mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'éba
Jamais, s'il me veut croire, il ne ſe fera pei
L'Ours venant là-deſſus, on crut qu'il s'alloit
dre.
Tant s'en faut; de ſa forme il ſe loüa tres-fo
Gloſa ſur l'Elephant: dit qu'on pourroit enc
Ajoûter à ſa queuë, ôter à ſes oreilles:
Que c'étoit une maſſe informe & ſans beauté
L'Elephant étant écouté,
Tout ſage qu'il étoit, dit des choſes pareille
Il jugea qu'à ſon appetit,
Dame Baleine étoit trop groſſe.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croyant pour elle un coloſſe.
Jupin les renvoya s'étant cenſurez tous:

Du reſte content d'eux ; mais parmi les plus fous
Nôtre eſpece excelle ; car tout ce que nous ſommes,
Linx envers nos pareils, & Taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, & rien aux autres hommes.
On ſe voit d'un autre œil qu'on ne voit ſon prochain.
Le fabriquateur ſouverain
Nous crea Beſaciers tous de même maniere,
Tant ceux du temps paſſé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

VIII.

L'Hirondelle & les petits Oyſeaux.

UNe Hirondelle en ſes voyages
Avoit beaucoup appris. Quiconque a beaucoup veu,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prevoioit juſqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fuſſent éclos
Les annonçoit aux Matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre ſe ſeme
Elle vit un Manant en couvrir maints ſillons.
Ceci ne me plait pas, dit-elle aux Oiſillons,
Je vous plains : Car pour moi, dans ce peril extrême
Je ſçaurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra, qui n'eſt pas loin,
Que ce qu'elle répand ſera vôtre ruïne.

De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper;
Fatale manne & mainte machine,
Qui causera dans la saison
Vôtre mort ou vôtre prison;
Gare la cage ou le chaudron.
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, & croyez-moi.
Les Oyseaux se moquerent d'elle:
Il trouvoient aux champs trop dequoi.
Quand le chenevière fut verte,
L'Hirondelle leur dit: Arrachez brin à brin
Ce qui a produit ce maudit grain,
Ou soyez seurs de vôtre perte.
Prophete de mal-heur, babillarde, dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout à fait crue,
L'Hirondelle ajoûta: Ceci ne va pas bien;
Mauvaise graine est tôt venuë.
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dés que vous verrez que la terre
Sera couverte, & qu'à leurs bleds
Les gens n'étant plus occupez
Feront aux oisillons la guerre;
Quand reginglets & rezeaux
Attraperont petits oiseaux;
Ne volez plus de place en place:
Demeurez au logis, ou changez de climat
Imitez le Canard, la Grue, & la Becasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer comme nous les deserts & les ondes

Ni d'aller chercher d'autres mondes ;
C'eſt pourquoi vous n'avez qu'un parti qui ſoit ſeur :
C'eſt de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oiſillons las de l'entendre,
Se mirent à jazer auſſi confuſément,
Que faiſoient les Troyens quand la pauvre Caſſandre
Ouvroit la bouche ſeulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint Oiſillon ſe vit eſclave retenu.
Nous n'écoutons d'inſtincts que ceux qui ſont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il eſt venu.

IX.

Le Rat de ville, & le Rat des champs.

AUtrefois le Rat de ville
Invita le Rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'Ortolans.
Sur un Tapis de Turquie
Le couvert ſe trouva mis.
Je laiſſe à penſer la vie
Que firent ces deux amis.
Le regal fut fort honnête ;
Rien ne manquoit au feſtin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.
A la porte de la ſalle
Ils entendirent du bruit.

Le Rat de ville détale,
Son camarade le ſuit,
Le bruit ceſſe, on ſe retire:
Rats en campagne auſſi-tôt:
Et le Citadin de dire,
Achevons tout nôtre rôt.
C'eſt aſſez, dit le Ruſtique;
Demain vous viendrez chez moi:
Ce n'eſt pas que je me pique
De tous vos feſtins de Roi,
Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout à loiſir.
Adieu donc; fy du plaiſir
Que la crainte peut corrompre.

Le Loup & l'Agneau.

LA raiſon du plus fort eſt toûjours la meilleure,
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un Agneau ſe déſaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup ſurvient à jeun qui cherchoit avanture,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend ſi hardi de troubler mon breuvage;
Dit cét animal plein de rage;
Tu ſeras châtié de ta temerité.
Sire, répond l'Agneau, que vôtre Majeſté
Ne ſe mette pas en colere;
Mais plûtot qu'elle conſidere

Que

Que je me vas déſalterant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au deſſous d'elle ;
Et que par conſequent en aucune façon
Je ne puis troubler ſa boiſſon.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je ſçais que de moi tu médis l'an paſſé.
Comment l'aurois-je fait ſi je n'étois pas né ?
Reprit l'Agneau, je tête encor ma mere.
Si ce n'eſt toi, c'eſt donc ton frere :
Je n'en ay point. C'eſt donc quelqu'un des tiens ;
Car vous ne m'épargnez guere,
Vous, vos bergers, & vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-deſſus au fond des forêts
Le Loup l'emporte, & puis le mange,
Sans autre forme de procez.

XI.

L'Homme, & ſon image. Pour M. L. D. D. L. R.

UN homme qui s'aimoit ſans avoir de rivaux,
Paſſoit dans ſon eſprit pour le plus beau du monde.
Il accuſoit toûjours les miroirs d'être faux ;
Vivant plus que content dans ſon erreur profonde.
Afin de le guerir, le ſort officieux
Preſentoit par tout à ſes yeux

Les Conſeillers muets dont ſe ſervent nos Dames ;
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des galands,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait nôtre Narciſſe ? il ſe va confiner
Aux lieux les plus cachez qu'il peut s'imaginer,
N'oſant plus des miroirs éprouver l'avanture ;
Mais un canal formé par une ſource pure
Se trouve en ces lieux écartez.
Il s'y voit ; il ſe fâche ; & ſes yeux irritez
Penſent appercevoir une chimere vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi, le canal eſt ſi beau
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous ; & cette erreur extrême
Eſt un mal que chacun ſe plaît d'entretenir.
Nôtre ame c'eſt cét homme amoureux de lui-même.
Tant de miroirs ce ſont les flatteurs d'autrui ;
Miroirs de nos défauts les Peintres legitimes.
Et quant au Canal, c'eſt celui
Que chacun ſçait, le Livre des Maximes.

XII.

Le Dragon à pluſieurs têtes, & le Dragon à pluſieurs queues.

UN Envoyé du Grand Seigneur
Préſentoit, dit l'Hiſtoire, un jour chez l'Empereur,

Les forces de ſon Maître à celles de l'Empire.
Un Alleman ſe mit à dire :
Nôtre Prince a des dépendans
Qui de leur Chef ſont ſi puiſſans,
Que chacun d'eux pourroit ſoudoyer une armée.
Le Chiaoux, homme de ſens,
Lui dit : Je ſçais par renommée
Ce que chaque Electeur peut de monde fournir ;
Et cela me fait ſouvenir
D'une avanture étrange, & qui pourtant eſt vraye.
J'étois en un lieu ſeur, lors que je vis paſſer
Les cent têtes d'une Hydre au travers d'une haye.
Mon ſang commença à ſe glacer,
Et je crois qu'à moins on s'effraye.
Je n'en eus toutefois que la peur ſans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne pût venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je révois à cette avanture,
Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un ſeul chef,
Et bien plus d'une queuë, à paſſer ſe preſente.
Me voilà ſaiſi de crechef
D'étonnement & d'épouvante.
Ce chef paſſe, & le corps & chaque queuë auſſi.
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je ſoûtien qu'il en eſt ainſi
De vôtre Empereur & du nôtre.

XIII.

Les Voleurs & l'Ane.

POur un Ane enlevé deux voleurs ſe battoient:
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poing trottoient;
Et que nos champions ſongeoient à ſe défendre,
Arrive un troiſiéme larron,
Qui ſaiſit Maître Aliboron.
L'Ane c'eſt quelquefois une pauvre Province.
Les Voleurs ſont tel & tel Prince;
Comme le Tranſilvain, le Turc, & le Hongrois.
Au lieu de deux j'en ay rencontré trois:
Il eſt aſſez de cette marchandiſe.
De nul deux n'eſt ſouvent la Province conquiſe.
Un quart Voleur ſurvient qui les accorde net,
En ſe ſaiſiſſant du Baudet.

XIV.

Simonide preſervé par les Dieux.

ON ne peut trop loüer trois ſortes de perſonnes,
Les Dieux, ſa Maîtreſſe, & ſon Roi.
Malherbe le diſoit: j'y ſouſcris quant à moi:

Ce ſont maximes toûjours bonnes.
La loüange chatoüille, & gagne les eſprits.
Les faveurs d'une belle en ſont ſouvent le prix.
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.
Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un Athlete; & la choſe eſſayée,
Il trouva ſon ſujet plein de recits tout nus.
Les parens de l'Athlete étoient gens inconnus,
Son pere un bon bourgeois, lui ſans autre merite;
Matiere infertile & petite.
Le Poëte d'abord parla de ſon Heros.
Aprés en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire;
Il ſe jette à côté; ſe met ſur le propos
De Caſtor & Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux luteurs glorieux;
Eleve leurs combats, ſpecifiant les lieux
Où ces freres s'étoient ſignalez davantage.
Enfin l'éloge de ces Dieux
Faiſoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'Athlete avoit promis d'en payer un talent:
Mais quand il le vit, le galant,
N'en donna que le tiers, & dit fort franchement
Que Caſtor & Pollux acquitaſſent le reſte.
Faites-vous contenter par ce couple celeſte.
Je vous veux traiter cependant.
Venez ſouper chez moi, nous ferons bonne vie.
Les conviez ſont gens choiſis.
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre outre ſon deû le gré de ſa loüange.
Il vient; l'on feſtine, l'on mange
Chacun étant en belle humeur,

Un domeſtique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement
Il ſort, de table, & la cohorte
N'en perd pas un ſeul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gemeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace, & pour prix de ſes ve
Ils l'avertiſſent qu'il déloge;
Et que cette maiſon va tomber à l'envers,
La prédiction en fut vraye.
Un pilier manque: & le plat-fonds,
Ne trouvant plus rien qui l'etaye,
Tombe ſur le feſtin, briſe plats & flacons,
N'en fait pas moins aux échanſons.
Ce ne fut pas le pis; car pour rendre complete
La vengeance deuë au Poëte,
Une poutre caſſa les jambes à l'Athlete.
Et renvoya les conviez
Pour la plus-part eſtropiez.
La renommée eut ſoin de publier l'affaire.
Chacun cria miracle; on doubla le ſalaire
Que meritoient les vers d'un homme aimé des Dieu
Il n'étoit fils de bonne mere
Qui les payant à qui mieux,
Pour ſes ancêtres n'en fit faire.
Je reviens à mon texte, & dis premierement
Qu'on ne ſçauroit manquer de loüer largement.
Les Dieux & leurs pareils; de plus que Melpomen
Souvent ſans déroger trafique de ſarpeine.
Enfin qu'on doit tenir nôtre art en quelque prix.
Les Grands ſe font honneur dés lors qu'ils nous fo
grace.
Jadis l'Olympe & le Parnaſſe
Etoient freres & bons amis.

XV.

La Mort & le Mal-heureux.

XVI.

La Mort & le Bucheron.

UN Mal-heureux appelloit tous les jours
La Mort à ſon ſecours.
O mort, lui diſoit-il, que tu me ſembles belle!
Vien vite, vien finir ma fortune cruelle.
La mort crut en venant l'obliger en effet.
Elle frape à ſa porte, elle entre, elle ſe montre.
Que vois-je! cria-t'il, ôtez-moi cet objet;
Qu'il eſt hideux! que ſa rencontre
Me cauſe d'horreur & d'effroi!
N'approche pas ô mort, ô mort retire toi.
Mecenas fut un galant homme:
Il a dit quelque part. Qu'on me rende impotent,
Cu de jatte, gouteux, manchot, pourvu qu'en ſomme
Je vive, c'eſt aſſez, je ſuis plus que content.
Ne vien jamais ô mort, on s'en dit tout autant.

Ce ſujet a été traité d'une autre façon par Eſope, comme la Fable ſuivante le fera voir. Je compoſai celle-ci pour une raiſon, qui me contraignait de rendre la choſe ainſi generale. Mais quelqu'un me

me fit connoître que j'euſſe beaucoup mieux fait de ſuivre mon original ; & que je laiſſois paſſer un des plus beaux traits qui fut dans Eſope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne ſçaurions aller plus avant que les Anciens : ils ne nous ont laiſſé pour nôtre part que la gloire de les bien ſuivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Eſope ; non que la mienne le merite : mais à cauſe du mot de Mecenas que j'y fais entrer, & qui eſt ſi beau & ſi propos que je n'ai pas crû le devoir omettre.

UN pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot auſſi bien que des ans,
Gemiſſant & courbé marchoit à pas peſans,
Et tâchoit de gagner ſa chaumine enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas ſon fagot, il ſonge à ſon malheur.
Quel plaiſir a-t-il eu depuis qu'il eſt au monde?
En eſt-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ſes enfans, les ſoldats, les impots,
Le creancier, & la coryée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la mort; elle vient ſans tarder:
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'eſt, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois, tu ne tarderas guere.
Le trépas vient tout guerir;
Mais ne bougeons d'où nous ſommes.
Plûtot ſouffrir que mourir,
C'eſt la deviſe des hommes.

XVII

L'Homme entre deux âges, & ſes deux Maîtreſſes.

UN homme de moyen âge,
Et tirant ſur le griſon,
Jugea qu'il étoit ſaiſon
De ſonger au mariage.
Il avoit du contant,
Et partant
Dequoi choiſir. Toutes vouloient lui plaire;
En quoi, nôtre amoureux ne ſe preſſoit pas tant.
Bien adreſſer n'eſt pas petite affaire.
Deux Veuves ſur ſon cœur eurent le plus de part:
L'une encor verte, & l'autre un peu bien mûre;
Mais qui reparoit par ſon art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux Veuves en badinant,
En riant, en lui faiſant fête,
L'alloient quelquefois ſeſtonnant,
C'eſt-à-dire ajuſtant ſa tête.
La Vieille à tous momens de ſa part emportoit
Un peu du poil noir qui reſtoit,
Afin que ſon amant en fût plus à ſa guiſe.
La Jeune faiſoit les poils blancs à ſon tour.
Toutes deux firent tant que nôtre tête griſe
Demeura ſans cheveux, & ſe douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,

Qui

Qui m'avez ſi bien tondu;
Je n'ai plus gagné que perdu.
Car d'Hymen, point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à ſa façon
Je vécuſſe, & non à la mienne.
Il n'eſt tête chauve qui tienne;
Je vous ſuis obligé, Belles, de la leçon.

XVIII.

Le Renard & la Cicogne.

COmpere le Renard ſe mit un jour en frais,
Et retint à dîner commere la Cicogne.
Le régal fut petit, & ſans beaucoup d'apprets;
Le galant pour toute beſogne
Avoit un broüet clair, (il vivoit chichement)
Ce broüet fut par lui ſervi ſur une aſſiette:
La Cicogne au long bec n'en pût attraper miette
Et le drôle eut lappé le tout en un moment.
Pour ſe venger de cette tromperie,
A quelque-tems de là la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point ceremonie.
A l'heure dite il courut au logis
De la Cicogne ſon hoteſſe,
Loüa bien fort la politeſſe,
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appetit ſur tout; Renards n'en manquent point.
Il ſe rejoüiſſoit à l'odeur de la viande
Miſe en menus morceaux; & qu'il croyoit friand

On ſervit pour l'embarraſſer
En un vaſe à long col, & d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien paſſer,
Mais le morceau du Sire étoit d'autre meſure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queuë, & portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'eſt pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.

XIX.

L'Enfant & le Maître d'Ecole.

DAns ce recit je pretens faire voir
D'un certain ſot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau ſe laiſſa choir,
En badinant ſur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un ſaule ſe trouva
Dont le branchage, après Dieu, le ſauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce ſaule
Par cét endroit paſſe un Maître d'école.
L'Enfant lui crie, au ſecours, je periſ.
Le Magiſter ſe tournant à ſes cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'aviſe
De le tancer. Ah le petit baboüin!
Voyez, dit-il, où l'a mis ſa ſottiſe!
Et puis prenez de tels fripons le ſoin.
Que les parens ſont mal-heureux, qu'il faille
Toûjours veiller à ſemblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur ſort!

Ayant tout dit, il mit l'enfant à bort.
Je blâme ici plus de gens qu'on ne penſe.
Tout babillard, tout oiſeur, tout pedant,
Se peut connoître au diſcours que j'avance:
Chacun des trois fait un peuple fort grand;
Le Createur en a beni l'engeance.
En toute affaire ils ne ſont que ſonger
Aux moyens d'exercer leur langue.
Hé mon ami, tire-moy de danger;
Tu feras aprés ta harangue!

XX.

Le Coq & la Perle.

UN jour un Coq détourna
Une Perle qu'il donna
Au beau premier Lapidaire.
Je la crois fine, dit-il,
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.
Un ignorant herita
D'un manuſcrit qu'il porta,
Chez ſon voiſin le Libraire.
Je crois, dit-il, qu'il eſt bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

XXI.

Les Frêlons, & les Mouches à miel.

A l'œuvre on connoit l'Artiſan.
Quelques rayons de miel ſans maître ſe trouvèrent.
Des Frêlons les reclamerent.
Des Abeilles s'oppoſant,
Devant certaine Gueſpe on traduiſit la cauſe.
Il étoit mal-aiſé de decider la choſe.
Les témoins dépoſoient qu'autour de ces rayons
Des animaux aîlez, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée; & tels que les Abeilles
Avoient long-tems paru. Mais quoi, dans les Frêlons
Ces enſeignes étoient pareilles.
La Gueſpe ne ſçachant que dire à ces raiſons,
Fit enquête nouvelle; & pour plus de lumiere
Entendit une fourmillere.
Le point n'en pût être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci?
Dit une Abeille fort prudente.
Depuis tantôt ſix mois que la cauſe eſt pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel ſe gâte.
Il eſt tems deſormais que le Juge ſe hâte:
N'a-t-il point aſſez leché l'Ours?
Sans tant de contredits & d'interlocutoires,
Et de fatras, & de grimoires,
Travaillons, les Frêlons & nous:

On verra qui ſçait faire avec un ſuc ſi doux
Des cellules ſi bien bâties.
Le refus des Frêlons fit voir
Que cét art paſſoit leur ſçavoir:
Et la Gueſpe adjugea le miel à leurs parties.
Pleut à Dieu qu'on reglat ainſi tous les procez!
Que des Turcs en cela l'on ſuivit la methode!
Le ſimple ſens commun nous tiendroit lieu de Co
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge,
On nous mine par des longueurs:
On fait tant à la fin que l'huitre eſt pour le Jug
Les écailles pour les plaideurs.

XXII.

Le Chene & le Rozeau.

LE Chene un jour dit au Rozeau:
Vous avez bien ſujet d'accuſer la Nature.
Un Roitelet pour vous eſt un peſant fardeau.
Le moindre vent, qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baiſſer la tête:
Cependant que mon front au Caucaſe pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous eſt Aquilon; tout me ſemble Zephi
Encor ſi vous naiſſiez à l'abri du feüillage
Dont je couvre le voiſinage;
Vous n'auriez pas tant à ſouffrir;

Je vous défendrois de l'orage.
Mais vous naiſſez le plus ſouvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent.
La Nature envers vous me ſemble bien injuſte.
Vôtre compaſſion, lui répondit l'Arbuſte,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce ſouci.
Les vents me ſont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, & ne romps pas. Vous avez juſqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Reſiſté ſans courber le dos:
Mais attendons la fin. Comme il diſoit ces mots:
Du bout de l'Orizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le Nort eut porté juſques-là dans ſes flancs.
L'arbre tient bon, le Roſeau plie:
Le vent redouble ſes efforts,
Et fait ſi bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel étoit voiſine,
Et dont les pieds touchoient à l'Empire des Morts.

XXIII.

Contre ceux qui ont le gout difficile.

QUand j'aurois en naiſſant reçeu de Calliope
Les dons qu'à ſes amans cette Muſe a promis,
Je les conſacrerois aux Menſonges d'Eſope:
Le Menſonge & les Vers de tout tems ſont amis.

Mais je ne me crois pas ſi cheri du Parnaſſe
Que de ſavoir orner toutes ces fictions:
On peut donner du luſtre à leurs inventions:
On le peut, je l'eſſaye, un plus ſçavant le faſſe
Cependant juſqu'ici d'un langage nouveau
J'ay fait parler le Loup & repondre l'Agneau:
J'ay paſſé plus avant; les arbres & les plantes
Sont devenus chez moi creatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement?
Vraiment me diront nos Critiques,
: Vous parlez magnifiquement
De cinq ou ſix contes d'enfant.
Cenſeurs, en voulez-vous qui ſoient plus authentiqu
Et d'un ſtile plus haut? En voici. Les Troyens
Aprés dix ans de guerre autour de leurs murailles
Avoient laſſé les Grecs, qui par mille moyens,
Par mille aſſauts, par cent batailles,
N'avoient pû mettre à bout cette fiere Cité:
Quand un Cheval de bois par Minerve inventé,
D'un rare & nouvel artifice,
Dans ſes énormes flancs receut le ſage Uliſſe,
Le vaillant Diomede; Ajax l'impetueux,
Que ce Coloſſe monſtrueux
Avec leurs eſcadrons devoit porter dans Troye
Livrant à leur fureur ſes Dieux mêmes en proy
Stratagéme inoüi, qui des fabriquateurs
Paya la conſtance & la peine.
C'eſt aſſez, me dira quelqu'un de nos Auteurs
La periode eſt longue, il faut reprendre haleine
Et puis vôtre Cheval de bois,
Vos Heros avec leurs Phalanges,
Ce ſont des contes plus étranges,
Qu'un Renard qui cajole un Corbeau ſur la v

lus il vous ſied mal d'écrire en ſi haut ſtile.
ien, baiſſons d'un ton. La jalouſe Amarille
;coit à ſon Alcippe, & croyoit de ſes ſoins
'oir que ſes Moutons & ſon Chien pour temoins.
is qui l'apperceut, ſe gliſſe entre des ſaules,
tend la Bergere adreſſant ces paroles
i doux Zephir, & le priant
: les porter à ſon Amant.
vous arrête à cette rime,
ra mon Cenſeur à l'inſtant.
ne la tiens pas legitime,
d'une aſſez grande vertu.
ttez pour le mieux ces deux vers à la fonte.
udit Cenſeur te tairas-tu?
aurois-je achever mon conte?
un deſſein tres dangereux
d'entreprendre de te plaire.
lelicats ſont malheureux;
ne ſauroit les ſatisfaire

XXIV.

Conſeil tenu par les Rats.

N Chat nommé Rodilardus,
Faiſoit de Rats telle déconfiture,
'on n'en voyoit preſque plus,
il en avoit mis dedans la ſepulture.
u qu'il en reſtoit n'oſant quitter ſon trou,
ouvoit à manger que le quart de ſon ſou,
ıdilard paſſoit chez la gent miſerable

XXVI.

Les deux Taureaux & une Grenoüille.

DEux Taureaux combattoient à qui poſſederoit
Une Geniſſe avec l'Empire.
Une Grenoüille en ſoûpiroit.
Qu'avez-vous? ſe mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croaſſant:
Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chaſſant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne regnera plus ſur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais regner ſur les roſeaux,
Et nous foulant aux pieds juſques au fond des eaux,
Tantôt l'une, & puis l'autre; il faudra qu'on pâtiſſe
Du combat qu'a cauſé Madame la Geniſſe.
Cette crainte étoit de bon ſens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher à leurs dépens,
Il en écraſoit vingt par heure.
Helas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des ſottiſes des Grands.

XXVII.

La Chauveſouris & les deux Belettes.

UNe Chauveſouris donna téte baiſſée,
Dans un nid de Belette; & ſi-tot qu'elle y fut,
L'autre envers les Souris de long-temps courroucée
Pour la devorer accourut.
Quoi? vous oſez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Aprés que vôtre race a tâché de me nuire?
N'étes vous par Souris? Parlez ſans fiction.
Oüy vous l'étes, ou bien je ne ſuis pas Belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette.
Ce n'eſt pas ma profeſſion.
Moi Souris! des méchans vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'Auteur de l'Univers
Je ſuis Oyſeau; voyez mes aîles:
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raiſon plût, & ſembla bonne.
Elle fait ſi bien qu'on lui donne
Liberté de ſe retirer.
Deux jours aprés nôtre étourdie
Aveuglement ſe va fourrer
Chez une autre Belette aux Oyſeaux ennemie.
La voila derechef en danger de ſa vie.
La Dame du logis avec ſon long muſeau,
S'en alloit la croquer en qualité d'oyſeau,
Quand elle proteſta qu'on lui faiſoit outrage.
Moi pour telle paſſer? vous n'y regardez pas.
Qui fait l'Oiſeau? c'eſt le plumage.

Je ſuis Souris; vivent les Rats.
Jupiter confonde les Chats.
Par cette adroite repartie
Elle ſauva deux fois ſa vie.
Pluſieurs ſe ſont trouvez qui d'écharpe changeau
Aux dangers ainſi qu'elle, ont ſouvent fait la figu
Le Sage dit, ſelon les gens,
Vive le Roi, vive la Ligue.

XXVIII.

L'Oiſeau bleſſé d'une fléche.

MOrtellement atteint d'une fléche empennée
Un Oiſeau déploroit ſa triſte deſtinée.
Et diſoit en ſouffrant un ſurcroit de douleur,
Faut-il contribuer à ſon propre mal-heur?
Cruels humains, vous tirez de nos aîles
Dequoi faire voler ces machines mortelles;
Mais ne vous mocquez point, engeance ſans piti
Souvent il vous arrive un ſort comme le nôtre.
Des enfans de Japet toûjours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

XXIX.

XXIX.

La Lice & ſa Compagne.

UNe Lice étant ſur ſon terme,
Et ne ſachant où mettre un fardeau ſi preſſant,
Fait ſi bien qu'à la fin ſa Compagne conſent,
De lui préter ſa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque-tems ſa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchoient, diſoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce ſecond terme échû, l'autre lui redemande
Sa maiſon, ſa chambre, ſon lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit:
Je ſuis préte à ſortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étoient déja forts.
Ce qu'on donne aux méchans, toûjours on le regrette.
Pour tirer d'eux ce qu'on leur préte,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combatre.
Laiſſez leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien tôt pris quatre.

XXX. *L'Aig-*

XXX.

L'Aigle & l'Eſcarbot.

L'Aigle donnoit la chaſſe à Maître Jean Lapin
Qui droit à ſon terrier s'enfuyoit au plus vîte
Le trou de l'Eſcarbot ſe rencontre en chemin
Je laiſſe à penſer ſi ce gîte
Etoit ſeur ; mais où mieux ? Jean Lapin s'y bloti
L'Aigle fondant ſur lui nonobſtant cét azile,
L'Eſcarbot intercede & dit :
Princeſſe des Oiſeaux, il vous eſt fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cét affront, je vous prie :
Et puiſque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la lui de grace, ou l'ôtez à tous deux :
C'eſt mon voiſin, c'eſt mon compere.
L'Oiſeau de Jupiter, ſans répondre un ſeul mot,
Choque de l'aîle l'Eſcarbot,
L'étourdit, l'oblige à ſe taire ;
Enleve Jean Lapin. L'Eſcarbot indigné
Vole au nid de l'Oyſeau, fracaſſe en ſon abſence
Ses œufs, ſes tendres œufs, ſa plus douce eſperance
Pas un ſeul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour & voyant ce menage,
Remplit le Ciel de cris, & pour comble de rage
Ne ſait ſur qui venger le tort qu'elle a ſouffert.
Elle gemit en vain, ſa plainte au vent ſe perd.
Il falut pour cét an vivre en mere affligée.
L'an ſuivant elle mit ſon nid en lieu plus haut.

L'Eſcarbot prend ſon temps, fait faire aux œufs le ſaut.
La mort de Jean Lapin derechef eſt vengée.
Ce ſecond deüil fut tel que l'echo de ces bois
N'en dormit de plus de ſix mois.
L'Oiſeau qui porte Ganimede,
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide;
Dépoſe en ſon giron ſes œufs, & croit qu'en paix
Ils ſeront dans ce lieu, que pour ſes interets
Jupiter ſe verra contraint de les défendre.
Hardi qui les iroit là prendre.
Auſſi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du Dieu fit tomber une crote:
Le Dieu la ſecoüant jetta les œufs à bas.
Quand l'Aigle ſeut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner ſa Cour, d'aller vivre au deſert;
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter ſe tut.
Devant ſon Tribunal l'Eſcarbot comparut,
Fit ſa plainte, & conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord.
Le Monarque des Dieux s'aviſa, pour bien faire,
De tranſporter le temps où l'Aigle fait l'amour.
En une autre ſaiſon, quand la race Eſcarbote
Eſt en quartier d'Hyver, & comme la Marmote
Se cache & ne voit point le jour.

XXXI.

Le Lion & le Moûcheron.

VA-t-en chetif inſecte, excrement de la terre.
C'eſt en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moûcheron.
L'autre lui declara la guerre.
Penſes-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi
Me faſſe peur, ni me ſoucie?
Un bœuf eſt plus puiſſant que toi;
Je le meine à ma fantaiſie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui-méme il ſonna la charge.
Fut le Trompette & le Heros.
Dans l'abord il ſe met au large;
Puis prend ſon temps, fond ſur le cou
Du Lion qu'il rend preſque fou.
Le quadrupede écume, & ſon œil étincelle;
Il rugit, on ſe cache, on tremble à l'environ:
Et cette allarme univerſelle
Eſt l'ouvrage d'un Moûcheron.
Un avorton de Moûche en cent lieux le harcelle
Tantôt pique l'échine, & tantôt le muſeau,
Tantôt entre au fond du nazeau.
La rage alors ſe trouve à ſon faiſte montée.
L'inviſible ennemi triomphe & rit de voir,
Qu'il n'eſt griffe ni dent, en la béte irritée,
Qui de la mettre en ſang ne faſſe ſon devoir.
Le mal-heureux Lion ſe déchire lui-méme,

Fa

Fait reſonner ſa queuë à l'entour de ſes flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais, & ſa fureur extrême
Le fatigue, l'abat; le voila ſur ſes dents.
L'inſecte du combat ſe retire avec gloire:
Comme il ſonna la charge, il ſonne la victoire;
Va par tout l'annoncer; & rencontre en chemin
L'embuſcade d'une araignée.
Il y rencontre auſſi ſa fin.
Quelle choſe par là nous peut être enſeignée?
J'en vois deux, dont l'une eſt qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre ſont ſouvent les plus petits;
L'autre qu'aux grands perils tel a pû ſe ſouſtraire,
Qui perit pour la moindre affaire.

XXXII.

L'Ane chargé d'éponges, & l'Ane chargé de ſel.

UN Anier, ſon Sceptre à la main,
Menoit en Empereur Romain
Deux Courſiers à longues oreilles.
L'un d'éponges chargé marchoit comme un Courier;
Et l'autre ſe faiſant prier
Portoit, comme on dit, les bouteilles.
Sa charge étoit de ſel. Nos gaillards pelerins
Par monts, par vaux, & par chemins
Au gué d'une riviere à la fin arriverent,
Et fort empéchez ſe trouverent.
L'Anier qui tous les jours traverſoit ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,

Chaſ-

Chaſſant devant lui l'autre béte,
Qui voulant en faire à ſa téte
Dans un trou ſe precipita,
Revint ſur l'eau, puis échapa:
Car au bout de quelques nagées
Tout ſon ſel ſe fondit ſi bien,
Que le Baudet ne ſentit rien
Sur ſes épaules ſoulagées.
Camarade Epongier prit exemple ſur lui,
Comme un Mouton qui va deſſus la foi d'autru
Voilà mon Ane à l'eau, juſqu'au col il ſe plong
Lui, le conducteur, & l'éponge.
Tous trois beurent d'autant; l'Anier & le Griſo
Firent à l'éponge raiſon.
Celle-ci devint ſi peſante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane ſuccombant ne pût gagner le bord.
L'Anier l'embraſſoit dans l'attente
D'une prompte & certaine mort:
Quelqu'un vint au ſecours: qui ce fut, il n'importe
C'eſt aſſez qu'on ait veu par là qu'il ne faut poi
Agir chacun de même ſorte.
J'en voulois venir à ce point.

XXXIII.

Le Lion & le Rat.

XXXIV.

La Colombe & la Fourmi.

IL faut autant qu'on peut obliger tout le monde.
On a ſouvent beſoin d'un plus petit que ſoi.
De cette verité deux Fables feront foi;
Tant la choſe en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat ſortit de terre aſſez à l'étourdie.
Le Roi des animaux en cette occaſion
Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bien-fait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais crû,
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au ſortir des Forêts,
Ce Lion fut pris dans des rets.
Dont ſes rugiſſemens ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par ſes dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience & longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

L'Autre exemple eſt tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruiſſeau beuvoit une Colombe:

Quand ſur l'eau ſe panchant une Fourmis y tomba
Et dans cét Ocean l'on eut veû la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe auſſi-tôt uſa de charité.
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jetté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle ſe ſauve; & là-deſſus
Paſſe un certain Croquant qui marchoit les piés nus
Ce Croquant par hazard avoit une arbaléte.
Dés qu'il voit l'oiſeau de Venus
Il le croit en ſon pot, & déja lui fait féte.
Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'appréte,
La Fourmis le pique au talon.
Le Vilain retourne la téte.
La Colombe l'entend, part, & tire de long.
Le ſoupé du Croquant avec elle s'envole:
Point de Pigeon pour une obole.

XXXV.

L'Aſtrologue qui ſe laiſſe tomber dans un puits.

UN Aſtrologue un jour ſe laiſſa choir
Au fonds d'un puits. On lui dit, pauvre bête
Tandis qu'à peine à tes piés tu peux voir,
Penſes-tu lire au deſſus de ta téte?
Cette avanture en ſoi, ſans aller plus avant,
Peut ſervir de leçon à la plûpart des hommes.
Parmi ce que de gens ſur la terre nous ſommes,
Il en eſt peu qui fort ſouvent
Ne ſe plaiſent d'entendre dire,

Qu'a

'au Livre du Deſtin les mortels peuvent lire.
is ce Livre qu'Homere & les ſiens ont chanté,
'eſt-ce que le hazard parmi l'Antiquité,
Et parmi nous la Providence ?
Or du hazard il n'eſt point de ſcience.
S'il en étoit, on auroit tort,
: l'appeller hazard, ni fortune, ni ſort,
Toutes choſes tres-incertaines.
Quant aux volontez ſouveraines
: celui qui fait tout, & rien qu'avec deſſein,
ıi les ſçait que lui-ſeul ? comment lire en ſon ſein ?
ıroit-il imprimé ſur le front des étoiles
: que la nuit des temps enferme dans ſes voiles ?
quelle utilité ? pour exercer l'eſprit
: ceux qui de la Sphere & du Globe ont écrit ?
ur nous faire éviter des maux inevitables ?
ous rendre dans les biens de plaiſir incapables ;
cauſant du dégout pour ces biens prevenus
s convertir en maux devant qu'ils ſoient venus ?
ſt erreur, ou plûtôt c'eſt crime de le croire.
Firmament ſe meut ; les Aſtres font leur cours
Le Soleil nous luit tous les jours ;
ous les jours ſa clarté ſuccede à l'ombre noire ;
ns que nous en puiſſions autre choſe inferer
te la neceſſité de luire & d'éclairer,
amener les ſaiſons, de meurir les ſemences,
: verſer ſur les corps certaines influences.
ı reſte, en quoi répond au ſort toûjours divers
train toûjours égal dont marche l'Univers ?
Charlatans, faiſeurs d'horoſcope,
ittez les Cours des Princes de l'Europe.
ımenez avec vous les ſoufleurs tout d'un temps.
us ne meritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop; revenons à l'hiſtoire
De ce Speculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de ſon art menſonger
C'eſt l'image de ceux qui batillent aux chimeres
Cependant qu'ils ſont en danger,
Soit pour eux, ſoit pour leurs affaires.

XXXVI.

Le Lievre & les Grenoüilles.

UN Lievre en ſon gîte ſongeoit,
(Car que faire en un gîte à moins que l'on ne ſonge?)
Dans un profond ennui ce Lievre ſe plongeoit:
Cét animal eſt triſte, & la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, diſoit-il, bien mal-heureux.
Ils ne ſçauroient manger morceau qui leur profite
Jamais un plaiſir pur: toûjours aſſauts divers.
Voila comme je vis: cette crainte maudite
M'empéche de dormir ſinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque ſage cervelle.
Et la peur ſe corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainſi raiſonnoit nôtre Lievre,
Et cependant faiſoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet:
Un ſouffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fievre.

Le melancolique animal
En révant à cette matiere
Entend un leger bruit; ce lui fut un ſignal
Pour s'enfuïr devers ſa taniere.
Il s'en alla paſſer ſur le bord d'un étang.
Grenoüilles auſſi-tôt de ſauter dans les ondes.
Grenoüilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! ma preſence.
Effraye auſſi les gens, je mets l'alarme au camp!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment, des animaux qui tremblent devant moi?
Je ſuis donc un foudre de guerre.
Il n'eſt, je le vois bien, ſi poltron ſur la terre,
Qui ne puiſſe trouver un plus poltron que ſoi.

XXXVII.

Le Coq & le Renard.

SUr la branche d'un arbre étoit en ſentinelle
Un vieux Coq adroit & matois,
Frere, dit un Renard adouciſſant ſa voix,
Nous ne ſommes plus en querelle.
Paix generale cette fois.
Je viens te l'annoncer; décends que je t'embraſſe.
Ne me retarde point de grace:
Je dois faire aujourd'hui vingt poſtes ſans manquer;
Les tiens & toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte à vos affaires;
Nous vous y ſervirons en freres.

Faites-en les feux dés ce ſoir.
Et cependant vien recevoir
Le baiſer d'amour fraternelle.
Ami ; reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce & meilleure nouvel
Que celle
De cette paix.
Et ce m'eſt une double joye
De la tenir de toi. Je vois deux Levriers
Qui je m'aſſeure ſont coûriers,
Que pour ce ſujet on envoye.
Ils vont vitę, & ſeront dans un moment à nc
Je deſcends ; nous pourrons nous entrebaiſer
Adieu, dit le Renard ; ma traite eſt longue à f
Nous nous réjoüirons du ſuccés de l'affaire.
Une autre fois. Le galant auſſi-tôt
Tire ſes gregues, gagne au haut,
Mal-content de ſon ſtratagême,
Et nôtre vieux Coq en ſoi-même
Se mit à rire de ſa peur ;
Car c'eſt double plaiſir de tromper le trompeu

XXXVIII.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle

L'Oiſeau de Jupiter enlevant un Mouton,
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glou
En voulut ſur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau ;

Marque entre cent Moutons le plus gras, le plus beau,
Un vrai Mouton de ſacrifice.
On l'avoit reſervé pour la bouche des Dieux.
Gaillard Corbeau diſoit, en le couvant des yeux.
Je ne ſçai qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroit en merveilleux état.
Tu me ſerviras de pâture.
Sur l'animal bélant à ces mots il s'abat.
La Moutonniere créature
Peſoit plus qu'un fromage; outre que ſa toiſon
Etoit d'une épaiſſeur extrême,
Et mélée à peu prés de la même façon
Que la barbe de Polipheme.
Elle empêtra ſi bien les ſerres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne pût faire retraitte;
Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
Le donne à ſes enfans pour ſervir d'amuſette.
Il faut ſe meſurer, la conſequence eſt nette.
Mal prend aux Volereaux de faire les voleurs.
L'exemple eſt un dangereux leurre.
Tous les mangeurs de gens ne ſont pas grands Seigneurs,
Où la Gueſpe a paſſé le Moucheron demeure.

XXXIX.

Le Pan ſe plaignant à Junon.

LE Pan ſe plaignoit à Junon.
Deeſſe, diſoit-il, ce n'eſt pas ſans raiſon
Que je me plains, que je murmure;

Le chant dont vous m'avez fait don
Déplait à toute la Nature :
Au lieu qu'un Roſſignol, chetive creature,
Forme des ſons auſſi doux qu'éclatans ;
Eſt lui ſeul l'honneur du Printemps.
Junon répondit en colere ;
Oiſeau jaloux & qui devrois te taire ;
Eſt-ce à toi d'envier la voix du Roſſignol ?
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent ſortes de ſoyes,
Qui te panades, qui déployes
Une ſi riche queuë, & qui ſemble à nos yeux
La boutique d'un Lapidaire ?
Eſt-il quelque oiſeau ſous les Cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes proprietez,
Nous vous avons donné diverſes qualitez,
Les uns ont la grandeur & la force en partage ;
Le Faucon eſt leger, l'Aigle plein de courage,
Le Corbeau ſert pour le préſage,
La Corneille avertit des mal-heurs à venir :
Tous ſont contens de leur ramage :
Ceſſe donc de te plaindre, ou bien pour te punir
Je t'ôterai ton plumage.

XL.

La Chate metamorphoſée en Femme.

UN homme cheriſſoit éperdument ſa Chate.
Il la trouvoit mignonne, & belle, & delicat

Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les foux.
Un homme donc par prieres, par larmes,
Par ſortileges & par charmes,
Fait tant qu'il obtient du deſtin,
Que ſa Chate en un beau matin
Devint femme, & le matin même
Maître ſot en fait ſa moitié,
Le voila fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la Dame la plus belle
Ne charma tant ſon favori,
Que fait cette épouſe nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadouë, elle le flate,
Il n'y trouve plus rien de Chate :
Et pouſſant l'erreur juſqu'au bout
La croit femme en tout & par tout.
Lors que quelques Souris qui rongeoient de la natte
Troublerent le plaiſir des nouveaux mariez.
Auſſi-tôt la femme eſt ſur piés :
Elle manqua ſon avanture.
Souris de revenir, femme d'être en poſture.
Pour cette fois elle accourut à point ;
Car ayant changé de figure
Les Souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toûjours une amorce,
Tant le naturel a de force.
Il ſe mocque de tout, certain âge accompli,
Le Vaſe eſt imbibé, l'étoffe a pris ſon pli.
En vain de ſon train ordinaire
On le veut des-acoûtumer.
Quelque choſe qu'on puiſſe faire,

On ne ſauroit le reformer.
Coups de fourche ni d'étrivieres
Ne lui font changer de manieres?
Et fuſſiez-vous embâtonnez,
Jamais vous n'en ſerez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

XLI.

Le Lion & l'Ane chaſſant.

LE Roi des animaux ſe mit un jour en té
De giboyer. Il celebroit ſa fête.
Le gibier du Lion ce ne ſont pas moineaux;
Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs bo
beaux.
Pour reüſſir dans cette affaire.
Il ſe ſervit du miniſtere
De l'Ane à la voix de Stentor.
L'Ane à Meſſer Lion fit office de Cor.
Le Lion le poſta, le couvrit de ramée,
Lui commanda de braire, aſſuré qu'à ce ſon
Les moins intimidez fuïroient de leur maiſon
Leur troupe n'étoit pas encore accoûtumée
A la tempête de ſa voix:
L'air en retentiſſoit d'un bruit épouvantable.
La frayeur ſaiſiſſoit les hôtes de ces bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piege inévi
Où les attendoit le Lion.
N'ay je pas bien ſervi dans cette occaſion?

Dit l'Ane, en ſe donnant tout l'honneur de la chaſſe;
Oüy, reprit le Lion, c'eſt bravement crié.
Si je ne connoiſſois ta perſonne & ta race
J'en ſerois moi-même effrayé.
L'Ane s'il eût oſé ſe fût mis en colere,
Encor' qu'on le raillât avec juſte raiſon:
Car qui pourroit ſouffrir une Ane fanfaron;
Ce n'eſt pas là leur caractere.

XLII.

Teſtament expliqué par Eſope.

SI ce qu'on dit d'Eſope eſt vrai,
C'étoit l'Oracle de la Grece.
Lui ſeul avoit plus de ſageſſe
Que tout l'Areopage. En voici pour eſſai
Une Hiſtoire des plus gentilles;
Et qui pourra plaire au Lecteur.
Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur.
Une beuveuſe, une coquette;
La troiſiéme avare parfaite.
Cét Homme par ſon teſtament,
Selon les Loix municipales,
Leur laiſſa tout ſon bien par portions égales,
En donnant à leur Mere tant;
Payable quand chacune d'elles
Ne poſſederoit plus ſa contingente part.
Le Pere mort, les trois femelles
Courent au teſtament ſans attendre plus tard.

On

On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du Teſtateur,
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'auſſi-tôt que chacune ſœur
Ne poſſedera plus ſa part hereditaire
Il lui faudra payer ſa Mere?
Ce n'eſt pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être ſans bien.
Que vouloit donc dire le Pere?
L'affaire eſt conſultée; & tous les Avocats
Aprés avoir tourné le cas
En cent & cent mille manieres,
Y jettent leur bonnet, ſe confeſſent vaincus,
Et conſeillent aux heritieres
De partager le bien ſans ſonger au ſurplus.
Quant à la ſomme de la veuve
Voicy, leur dirent-ils, ce que le Conſeil treuve,
Il faut que chaque ſœur ſe charge par traité
Du tiers payable à volonté.
Si mieux n'aime la Mere en créer une rente
Dés le decés du mort courante.
La choſe ainſi reglée, on compoſa trois lots.
En l'un, les maiſons de bouteille,
Les buffets dreſſez ſous la treille,
La vaiſſelle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magaſins de malvoiſie,
Les eſclaves de bouche, & pour dire en deux mc
L'attirail de la goinfrerie :
Dans une autre, celui de la coquetterie;
La maiſon de la Ville, & les meubles exquis,
Les Eunuques, & les coëffeuſes,
Et les brodeuſes,

Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troiſiéme lot, les fermes, le menage;
Les troupeaux & le pâturage,
Valets & bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le ſort pourroit faire,
Que peut-être pas une ſœur,
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainſi chacune prit ſon inclination;
Le tout à l'eſtimation.
Ce fut dans la ville d'Athenes,
Que cette rencontre arriva.
Petits & grands, tous approuva.
Le partage & le choix. Eſope ſeul trouva
Qu'aprés bien du temps & des peines,
Les gens avoient pris juſtement
Le contre-pied du Teſtament.
Si le défunt vivoit, diſoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple qui ſe pique
D'être le plus ſubtil des peuples d'aujourd'hui,
A ſi mal entendu la volonté ſuprême
D'un Teſtateur! Ayant ainſi parlé
Il fait le partage lui même,
Et donne à chaque ſœur un lot contre ſon gré.
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux ſœurs d'agreable.
A la Coquette l'attirail,
Qui ſuit les perſonnes beuveuſes.
La Biberonne eut le bétail,
La Ménagere eut les coëffeuſes.
Tel fut l'avis du Phrygien;
Alleguant qu'il n'étoit moyen,
Plus ſeur pour obliger ces filles

A ſe

A ſe défaire de leur bien.
Qu'elles ſe mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent:
Pairoient leur Mere tout contant;
Ne poſſederoient plus les effets de leur Pere;
Ce que diſoit le Teſtament.
Le peuple s'étonna comme il ſe pouvoit faire
Qu'un homme ſeul eut plus de ſens
Qu'une multitude de gens.

XLIII.

Le Meunier, ſon fils, & l'Ane.

A. M. D. M.

L'Invention des Arts étant un droit d'aîneſſe,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece
Mais ce champ ne ſe peut tellement moiſſonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte eſt un pays plein de terres deſertes.
Tous les jours nos Auteurs y font des découverte
Je t'en veux dire un trait aſſez bien inventé.
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, heritiers de ſa Lire,
Diſciples d'Apollon, nos Maîtres pour mieux dire
Se rencontrant un jour, tout ſeuls & ſans témoins
(Comme ils ſe confioient leurs penſers & leurs ſoins
Racan commence ainſi. Dites-moi, je vous prie
Vous qui devez ſavoir les choſes de la vie,
Qui par tous ſes degrez avez déja paſſé.

Et que rien ne doit fuïr en cét âge avancé ;
A quoi me reſoudray-je ? Il eſt temps que j'y penſe.
Vous connoiſſez mon bien, mon talent, ma naiſſance.
Dois-je dans la Province établir mon ſejour ?
Prendre emploi dans l'Armée ? ou bien charge à la Cour.
Tout au monde eſt mêlé d'amertume & de charmes.
La Guerre a ſes douceurs, l'Hymen a ſes alarmes.
Si je ſuivois mon gout, je ſaurois où buter ;
Mais j'ay les miens, la Cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-deſſus. Contenter tout le monde :
Ecoutez ce recit avant que je réponde.
J'ay lû dans quelque endroit, qu'un Meunier & ſon fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, ſi j'ay bonne memoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais & de meilleur debit,
On lui lia les piés, on vous le ſuſpendit ; (ſtre ;
Puis cét homme & ſon fils le portent comme un lu-
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & ruſtre.
Le premier qui les vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont joüer ces gens-là !
Le plus ane des trois n'eſt pas celui qu'on penſe.
Le Meunier à ces mots connoit ſon ignorance.
Il met ſur pieds ſa béte, & la fait détaler.
L'Ane, qui goutoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en ſon patois. Le Meunier n'en a cure.
Il fait monter ſon fils, il ſuit ; & d'aventure.
Paſſent trois bons Marchands. Cét objet leur déplût.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il pût.
Oh là oh, décendez, que l'on ne vous le diſe,

Jeune

Jeune homme qui menez Laquais à barbe griſe.
C'étoit à vous de ſuivre, au Vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte
Quand trois filles paſſant, l'une dit, C'eſt grand'honte,
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune fils;
Tandis que ce nigaut comme un Evêque aſſis,
Fait le veau ſur ſon Ane, & penſe être bien ſage.
Il n'eſt, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge.
Paſſez vôtre chemin, la fille; & m'en croyez.
Aprés maints quolibets coup ſur coup renvoyez.
L'homme crût avoir tort, & mit ſon fils en croupe.
Au bout de trente pas une troiſiéme troupe
Trouve encore à gloſer. L'un dit, ces gens ſont fous.
Le Baudet n'en peut plus; il mourra ſous leurs coups;
Hé quoi, charger ainſi cette pauvre Bourique?
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique;
Sans doute qu'à la Foire ils vont vendre ſa peau.
Parbieu, dit le Meunier, eſt bien fou du cerveau.
Qui pretend contenter tout le monde & ſon Pere
Eſſayons toutefois, ſi par quelque maniere
Nous en viendrons à bout. Ils décendent tous deux
L'Ane ſe prélaſſant marche ſeul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit; Eſt-ce la mode,
Que Baudet aille à l'aiſe & Meunier s'incommode?
Qui de l'Ane ou du Maître eſt fait pour ſe laſſer?
Je conſeille à ces gens de le faire enchaſſer.
Ils uſent leurs ſouliers, & conſervent leur Ane,
Nicolas au rebours; car quand il va voir Jeanne
Il monte ſur ſa béte, & la chanſon le dit.
Beau trio de Baudets! le Meunier répartit:
Je ſuis Ane, il eſt vrai, j'en conviens, je l'avouë,
Mais que dorénavant on me blâme, on me louë,

Qu'o

qu'on diſe quelque choſe, ou qu'on ne diſe rien;
'en veux faire à ma tête; il le fit, & fit bien.

Quant à vous, ſuivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince;
Allez, venez, courez, demeurez en Province;
Prenez Femme, Abbaye, Emploi, Gouvernement;
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

XLIV.

Les Membres & l'Eſtomac.

JE devois par la Royauté
Avoir commencé mon Ouvrage.
A la voir d'un certain côté,
* Meſſer Gaſter en eſt l'image.
S'il a quelque beſoin tous le corps s'en reſſent.
De travailler pour lui les membres ſe laſſant,
Chacun d'eux reſolut de vivre en Gentilhomme,
Sans rien faire, alleguant l'exemple de Gaſter.
Il faudroit, diſoient-ils, ſans nous qu'il vécût d'air.
Nous ſuons, nous peinons comme bêtes de ſomme:
Et pour qui? pour lui ſeul: nous n'en profitons pas:
Nôtre ſoin n'aboutit qu'à fournir ſes repas.
Chommons: c'eſt un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainſi dit, ainſi fait. Les mains ceſſent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaſter, qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils ſe repentirent.
Bien-tôt les pauvres gens tomberent en langueur;

* *L'eſtomac.*

Il ne ſe forma plus de nouveau ſang au cœur :
Chaque membre en ſouffrit : les forces ſe perdir
Par ce moyen les mutins virent,
Que celui qu'ils croyoient oiſif & pareſſeux
A l'interêt commun contribuoit plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne, & la choſe eſt égale.
Tout travaille pour elle, & reciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait ſubſiſter l'artiſan de ſes peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magiſtrat,
Maintient le Laboureur, donne paye au Soldat
Diſtribuë en cent lieux ſes graces ſouveraines,
Entretient ſeule tout l'Etat.
Menenius le ſçut bien dire.
La commune s'alloit ſeparer du Senat.
Les mécontens diſoient qu'il avoit tout l'Empire,
Le pouvoir, les treſors, l'honneur, la dignité
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impoſts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja poſté.
La plupart s'en alloient chercher une autre terre
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres ſemblables ;
Et par cét Apologue inſigne entre les Fables
Les ramena dans leur devoir.

XLV.

Le Loup devenu Berger.

UN Loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de ſon voiſinage,
Crut qu'il faloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau perſonnage.
Il s'habille en Berger, endoſſe un hoqueton,
Fait ſa houlette d'un bâton;
Sans oublier la Cornemuſe.
Pour pouſſer juſqu'au bout la ruſe,
Il auroit volontiers écrit ſur ſon chapeau,
C'eſt moi qui ſuis Guillot Berger de ce troupeau.
Sa perſonne étant ainſi faite,
Et ſes piés de devant poſez ſur ſa houlette,
Guillot le * Sycophante approche doucement.
Guillot le vrai Guillot étendu ſur l'herbette
Dormoit alors profondement.
Son chien dormoit auſſi, comme auſſi ſa muſette.
La plupart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laiſſa faire:
Et pour pouvoir mener vers ſon fort les brebis.
Il voulut ajoûter la parole aux habits,
Choſe qu'il croioit neceſſaire.
Mais cela gâta ſon affaire.
Il ne pût de Paſteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois;
Et découvrit tout le miſtere.
Chacun ſe réveille à ce ſon,

* *Trompeur.*

Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cét eſclandre
Empéché par ſon hoqueton,
Ne pût ni fuir ni ſe défendre.

Toûjours par quelque endroit fourbes ſe laiſſen
dre.
Quiconque eſt Loup, agiſſe en Loup.
C'eſt le plus certain de beaucoup.

XLVI.

Les Grenoüilles qui demandent un

LEs Grenoüilles ſe laſſant
De l'état Democratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les ſoûmit au pouvoir Monarchi
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifiqu
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tomban
Que la gent marécageuſe,
Gent fort ſotte & fort peureuſe,
S'alla cacher ſous les eaux,
Dans les joncs, dans les roſeaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oſer de long-temps regarder au viſage
Celui qu'elles croyoient être un geant nou
Or c'étoit un ſoliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiere,
Qui de le voir s'avançant

Oſa bien quitter ſa taniere.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la ſuivit, une autre en fit autant,
Il en vint une fourmiliere;
Et leur troupe à la fin ſe rendit familiere
Juſqu'à ſauter ſur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le ſouffre, & ſe tient toûjours coi.
Jupin en a bien-tôt la cervelle rompuë.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui ſe remue.
Le Monarque des Dieux leur envoye une Gruë,
Qui les croque, qui les tuë,
Qui les gobe à ſon plaiſir;
Et Grenoüilles de ſe plaindre;
Et Jupin de leur dire: Et quoi, vôtre deſir
A ſes Loix croit-il nous aſtraindre?
Vous avez dû premierement
Garder vôtre Gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit ſuffire
Que vôtre premier Roi fût debonnaire & doux:
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

XLVII.

Le Renard & le Bouc.

CApitaine Renard alloit de compagnie
Avec ſon ami Bouc des plus haut encornez.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que ſon nez.
L'autre étoit paſſé maître en fait de tromperie.
La ſoif les obligea de décendre en un puis.

Là chacun d'eux ſe déſaltere.
Aprés qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : Que ferons-nous compere
Ce n'eſt pas tout de boire, il faut ſortir d'ici.
Leve tes piés en haut, & tes cornes auſſi.
Mets les contre le mur. Le long de ton eſchine
Je grimperai premierement ;
Puis ſur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine
De ce lieu-ci je ſortirai,
Aprés quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il eſt bon ; & je loüe
Les gens bien ſenſez comme toi.
Je n'aurois jamais quant à moi
Trouvé ce ſecret, je l'avoüe.
Le Renard ſort du puis, laiſſe ſon compagnon,
Et vous lui fait un beau ſermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le Ciel t'eut, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas à la legere
Décendu dans ce puis. Or adieu, j'en ſuis hors :
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts :
Car pour moi j'ay certaine affaire,
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
En toute choſe il faut conſiderer la fin.

XLVIII.

L'Aigle, la Laye, & la Chate.

L'Aigle avoit ſes petits au haut d'un arbre creux,
La Laye au pied, la Chate entre les deux:
Et ſans s'incommoder, moyennant ce partage
Meres & nourriſſons faiſoient leur tripotage.
La Chate détruiſit par ſa fourbe l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit: Nôtre mort,
(Au moins de nos enfans, car c'eſt tout un aux meres)
Ne tardera poſſible gueres.
Voyez-vous à nos piés fouïr inceſſamment
Cette maudite Laye, & creuſer une mine?
C'eſt pour déraciner le chêne aſſeurément,
Et de nos nourriſſons attirer la ruine.
L'arbre tombant ils ſeront devorez:
Qu'ils s'en tiennent pour aſſurez.
S'il m'en reſtoit un ſeul j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu qu'elle remplit de crainte,
La perfide décend tout droit
A l'endroit
Où la Laye étoit en geſine.
Ma bonne amie & ma voiſine,
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, ſi vous ſortez fondra ſur vos petits:
Obligez-moi de n'en rien dire.
Son courroux tomberoit ſur moi.
Dans cette autre famille ayant ſemé l'effroi,
La Chate en ſon trou ſe retire.

L'Aigle n'oſe ſortir, ni pourvoir aux beſoins
De ſes petits: La Laye encore moins:
Sottes de ne pas voir que le plus grand des ſoin
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez ſoi l'une & l'autre s'obſtine;
Pour ſecourir les ſiens dedans l'occaſion:
L'Oiſeau royal en cas de mine,
La Laye en cas d'irruption.
La faim détruiſit tout: il ne reſta perſonne
De la gent Marcaſſine, & de la gent Aigſonne,
Qui n'allât de vie à trépas;
Grand renfort pour meſſieurs les Chats.
Que ne ſait point ourdir une langue traîtreſſe
Par ſa pernicieuſe adreſſe?
Des mal-heurs qui ſont ſortis
De la boëte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre
C'eſt la fourbe à mon avis.

XLIX.

L'Yvrogne & ſa femme.

CHacun a ſon defaut où toûjours il revient;
Honte ni peur n'y remedie.
Sur ce propos d'un conte il me ſouvient:
Je ne dis rien que je n'appuye
De quelque exemple. Un ſuppot de Bacchus
Alteroit ſa ſanté, ſon eſprit & ſa bourſe.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur cour
Qu'ils ſont au bout de leurs écus.

Un jour que celui ci plein du jus de la treille,
Avoit laiſſé ſes ſens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loiſir. A ſon réveil il trouve
L'attirail de la mort à l'entour de ſon corps,
Un luminaire, un drap, des morts.
Oh! dit-il, qu'eſt ceci? ma femme eſt-elle veuve?
Là-deſſus ſon Epouſe en habit d'Alecton,
Maſquée, & de ſa voix contre-faiſant le ton,
Vient au prétendu mort; approche de ſa biere;
Lui preſente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'Epoux alors ne doute en aucune maniere
Qu'il ne ſoit citoien d'Enfer.
Quelle perſonne es-tu? dit-il à ce phantome.
La celeriere du Royaume
De Satan, reprit elle; & je porte à manger
A ceux qu'enclot la tombe noire.
Le Mari repart ſans ſonger;
Tu ne leur portes point à boire?

L.

La Goute & l'Araignée.

QUand l'Enfer eut produit la Goute & l'Araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter,
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or aviſons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces maiſons étectes,

Et ces Palais ſi grands, ſi beaux, ſi bien dorez
Je me ſuis propoſé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchetes:
Accommodez vous, ou tirez.
Il n'eſt rien, dit l'Aragne, aux caſes qui me plaiſent
L'autre tout au rebours voyant les Palais pleins
De ces gens nommez Medecins,
Ne crût pas y pouvoir demeurer à ſon aiſe.
Elle prend l'autre lot; y plante le piquet;
S'étend à ſon plaiſir ſur l'orteil d'un pauvre homme
Diſant, Je ne crois pas qu'en ce poſte je chome
Ni que d'en déloger, & faire mon paquet:
Jamais Hipocrate me ſomme.
L'Aragne cependant ſe campe en un lambris,
Comme ſi de ces lieux elle eut fait bail à vie;
Travaille à demeurer: voila ſa toile ourdie;
Voila des moûcherons de pris.
Une ſervante vient balayer tout l'ouvrage:
Autre toile tiſſuë; autre coup de balai.
Le pauvre Béſtion tous les jours déménage.
Enfin aprés un vain eſſai
Il va trouver la Goute. Elle étoit en campagne
Plus mal-heureuſe mille fois
Que la plus mal-heureuſe Aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, hoüer. Goûte bien travaillée
Eſt, dit-on, à demi panſée.
O, je ne ſçaurois plus, dit-elle, y reſiſter.
Changeons ma ſœur l'Aragne. Et l'autre d'accorder.
Elle la prend au mot, ſe gliſſe en la cabane:
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goute d'autre part va tout droit ſe loger
Chez un Prelat qu'elle condamne.

A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu ſçait. Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toûjours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la ſorte ſon conte;
Et fit très-ſagement de changer de logis.

LI.

Le Loup & la Cicogne.

LEs Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie,
Sa preſſa dit-on tellement,
Qu'il en penſa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gôſier.
De bonheur pour ce Loup qui ne pouvoit crier,
Prés de-là paſſe une Cicogne.
Il lui fait ſigne, elle accourt.
Voilà l'Opératrice auſſi-tôt en beſogne.
Elle retira l'os; puis pour un ſi bon tour
Elle demanda ſon ſalaire.
Vôtre ſalaire? dit le Loup;
Vous riez ma bonne commere.
Quoi, ce n'eſt pas encor beaucoup
D'avoir de mon goſier retiré vôtre cou?
Allez, vous êtes une ingrate;
Ne tombez jamais ſous ma pate.

LII.

Le Lion abatu par l'homme.

ON expoſoit une peinture,
Où l'Artiſan avoit tracé,
Un Lion d'immenſe ſtature
Par un ſeul homme terraſſé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en paſſant rabaiſſe leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire ;
Mais l'ouvrier vous a deçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raiſon nous aurions le deſſus,
Si mes confreres ſavoient peindre.

LIII.

Le Renard & les Raiſins.

CErtain Renard Gaſcon, d'autres diſent Norman
Mourant preſque de faim, vit au haut d'une treil
Des raiſins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eut fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
Ils ſont trop verds, dit-il, & bons pour des goujat

Fit-il pas mieux que de ſe plaindre?

LIV.

Le Cigne & le Cuiſinier.

DAns une ménagerie
De volatiles remplie
Vivoient le Cigne & l'Oiſon:
Celui-là deſtiné pour les régards du maître,
Celui-ci pour ſon goût; l'un qui ſe piquoit d'être
Commenſal du Jardin; l'autre de la maiſon.
Des foſſez du Château faiſant leurs galeries,
Tantôt on les eut veus côte à côte nâger,
Tantôt courir ſur l'onde, & tantôt ſe plonger,
Sans pouvoir ſatisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuiſinier ayant trop beu d'un coup
Prit pour Oiſon le Cigne; & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiſeau prêt à mourir ſe plaint en ſon ramage.
Le Cuiſinier fut fort ſurpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi? je mettrois, dit-il, un tel chanteur en ſoupe?
Non, non, ne plaiſe aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en ſert ſi bien.
Ainſi dans les dangers qui nous ſuivent en croupe
Le doux parler ne nuit de rien.

LV. *Les*

LV.

Les Loups & les Brebis.

APrés mille ans & plus de guerre declarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis;
C'étoit apparemment le bien des deux partis:
Car ſi les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers de leur peau ſe faiſoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages,
Ils ne pouvoient joüir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix ſe conclut donc; on donne des ôtages,
Les Loups leurs Louveraux, & les Brebis leurs Chiens.
L'echange en étant fait aux formes ordinaires,
Et reglé par des Commiſſaires.
Au bout de quelque-temps que Meſſieurs les Louvats
Se virent Loups parfaits & friands de tuërie,
Ils vous prennent le temps que dans la Bergerie
Meſſieurs les Bergers n'étoient pas;
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras;
Les emportant aux dents, dans les bois ſe retirent.
Ils avoient averti leurs gens ſecretement.
Les Chiens, qui ſur leur foi repoſoient ſeurement,
Furent étranglez en dormant.
Cela fut ſi-tôt fait qu'à peine ils le ſentirent.
Tout fut mis en morceaux; un ſeul n'en échapa.
Nous pouvons conclure de-là,
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.

La paix eſt fort bonne de ſoi :
J'en conviens, mais dequoi ſert-elle
Avec des ennemis ſans foi ?

LVI.

Le Lion devenu vieux.

LE Lion terreur des forets,
Chargé d'ans & pleurant ſon antique proüeſſe,
Fut enfin attaqué par ſes propres ſujets
Devenus forts par ſa foibleſſe.
Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pié.
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne,
Le mal-heureux Lion languiſſant, triſte & morne ;
Peut à peine rugir par l'âge eſtropié.
Il attend ſon deſtin ſans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'Ane même à ſon autre accourir,
Ah c'eſt trop, lui dit-il, je voulois bien mourir,
Mais c'eſt mourir deux fois que ſouffrir tes inſultes.

LVII.

Philomele & Progné.

AUtrefois Progné l'hirondelle
De ſa demeure s'écarta ;
Et loin des Villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele.

Ma

Ma ſœur, lui dit Progné, comment vous portez-vo
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûë :
Je ne me ſouviens point que vous ſoyez venuë
Depuis le tems de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que penſez vous faire?
Ne quitterez-vous point ce ſejour ſolitaire?
Ah! reprit Philomele, en eſt-il de plus doux?
Progné lui repartit; Et quoi, cette muſique
Pour ne chanter qu'aux animaux?
Tout au plus à quelque ruſtique?
Le deſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux?
Venez faire aux citez éclater leurs merveilles.
Auſſi bien en voyant les bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Terée autrefois
Parmi des demeures pareilles,
Exerça ſa fureur ſur vos divins appas.
Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage,
Qui fait, reprit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas
En voiant les hommes, helas?
Il m'en ſouvient bien davantage.

LVIII.

La femme noyée.

JE ne ſuis pas de ceux qui diſent; Ce n'eſt ric
C'eſt une femme qui ſe noye.
Je dis que c'eſt beaucoup; & ce ſexe vaut bi
Que nous le regretions, puiſqu'il fait nôtre joye
Ce que j'avance ici n'eſt point hors de propos;
Puiſqu'il s'agit en cette Fable

D'u

D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ſes jours par un ſort déplorable.
Son epoux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre en cette avanture
Les honneurs de la ſepulture.
Il arriva que ſur les bords
Du fleuve, auteur de ſa diſgrace,
Des gens ſe promenoient ignorans l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de ſa femme apperçu nulle trace:
Nulle, reprit l'un d'eux, mais cherchez la plus bas;
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit: Non, ne le ſuivez pas;
Rebrouſſez plûtot en arriere.
Quelle que ſoit la pente & l'inclination
Dont l'eau par ſa courſe l'emporte,
L'eſprit de contradiction
L'aura fait floter d'autre ſorte.
Cet homme ſe raillroit aſſez hors de raiſon.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne ſai s'il avoit raiſon,
Mais que cette humeur ſoit ou non
Le défaut du ſexe & ſa pente;
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et juſqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par delà

LIX.

La Belette entrée dans un Gre

DAmoiſelle Belette au corps long & flo
Entra dans un Grenier par un trou fo
Elle ſortoit de maladie.
Là vivant à diſcretion,
La galande fit chere lie,
Mangea, rongea; Dieu ſait la vie,
Et le lard qui perit en cette occaſion.
La voila pour concluſion
Graſſe, maſſuë, & rebondie.
Au bout de la ſemaine ayant dîné ſon ſou
Elle entend quelque bruit, veut ſortir par
Ne peut plus repaſſer, & croit s'être mépri
Aprés avoir fait quelques tours,
C'eſt, dit-elle, l'endroit, me voilà bien ſu
J'ay paſſé par ici depuis cinq ou ſix jours.
Un Rat qui la voyoit en peine
Lui dit: Vous aviez lors la panſe un peu moins
Vous étes maigre entrée, il faut maigre ſo
Ce que je vous dis-là, l'on le dit à bien d'
Mais ne confondons point, par trop approf
Leurs affaires avec les vôtres.

LX.

Le Chat & un vieux Rat.

J'Ay leu chez un conteur de Fables
Qu'un ſecond Rodilard, l'Alexandre des Chats,
L'Attila, le fleau des Rats,
Rendoit ces derniers miſerables.
J'ay leu, dis-je, en certain auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vrai Cerbere, étoit craint une lieuë à la ronde;
Il vouloit de Souris dépeupler tout le Monde.
Les planches qu'on ſuſpend ſur un leger appui,
La mort aux Rats, les Souricieres,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres
Les Souris étoient priſonnieres;
Qu'elles n'oſoient ſortir; qu'il avoit beau chercher;
Le galant fait le mort, & du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête ſcelerate
A de certains cordons ſe tenoit par la pate.
Le peuple des Souris croit que c'eſt châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage.
Egratigné quelqu'un, cauſé quelque dommage,
Enfin qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à ſon enterrement;
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats;

Puis reſſortant font quatre pas;
Puis enfin ſe mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu reſſuſcite; & ſur ſes pieds tor
Attrape les plus pareſſeuſes.
Nous en ſavons plus d'un, dit-il en les
C'eſt tour de vieille guerre; & vos caver
Ne vous ſauveront pas; je vous en aver
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophetizoit vrai, nôtre maître Mitis
Pour la ſeconde fois les trompe & les a
Blanchit ſa robe, & s'enfarine;
Et de la ſorte déguiſé
Se niche & ſe blotit dans une huche ou
Ce fut à lui bien aviſé;
La gent trote menu s'en vient chercher
Un Rat ſans plus s'abſtient d'aller flaire
C'étoit un vieux routier; il ſavoit plus
Même il avoit perdu ſa queuë à la bata
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vai
S'écria-t'-il de loin au General des Cha
Je ſoupçonne deſſous encor quelque ma
Rien ne te ſert d'être farine;
Car quand tu ſerois ſac je n'approchero
C'étoit bien dit à lui; j'aprouve ſa pruc
Il étoit experimenté;
Et ſavoit que la méfiance
Eſt mere de la ſeureté.

LXI.

Le Lion amoureux.

A Mademoiſelle de Sevigné.

SEVIGNE' de qui les attraits
Servent aux graces de modele,
Et qui nâquîtes toute belle,
A vôtre indifference prés,
Pourriez-vous étre favorable
Aux jeux innocens d'une Fable?
Et voir ſans vous épouvanter
Un Lion qu'amour ſeut dompter?
Amour eſt un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par recit, lui ni ſes coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la verité vous offenſe,
La Fable au moins ſe peut ſouffrir.
Celle-ci prend bien l'aſſeurance
De venir à vos piés s'offrir,
Par zele & par reconnoiſſance.

Du temps que les bêtes parloient
Les Lions entre autres voulоient
Etre admis dans nôtre alliance.

Pourquoi non ? puiſque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla.
Un Lion de haut parentage,
En paſſant par un certain pré,
Rencontra Bergere à ſon gré.
Il la demande en mariage.
Le Pere auroit fort ſouhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui ſembloit bien dur ;
La refuſer n'étoit pas ſur.
Même un refus eut fait poſſible,
Qu'on eut veu quelque beau matin
Un mariage clandeſtin.
Car outre qu'en toute maniere
La belle étoit pour les gens fiers ;
Fille ſe coëffe volontiers
D'amoureux à longue criniere.
Le Pere donc ouvertement
N'oſant renvoyer nôtre amant,
Lui dit : Ma fille eſt delicate ;
Vos griffes la pourront bleſſer
Quand vous voudrez la careſſer.
Permettez donc qu'à chaque pate
On vous les rogne ; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en même-temps.
Vos baiſers en ſeront moins rudes,
Et pour vous plus delicieux ;
Car ma fille y répondra mieux
Etant ſans ces inquietudes.
Le Lion conſent à cela ;

Tant ſon ame étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes le voila
Comme place démantelée.
On lâcha ſur lui quelques chiens,
Il fit fort peu de reſiſtence.
Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire, Adieu prudence.

LXII.

Le Berger & la Mer.

DU raport d'un troupeau dont il vivoit ſans ſoins
Se contenta long-temps un voiſin d'Amphitrite.
Si ſa fortune étoit petite,
Elle étoit ſeure tout au moins.
A la fin les treſors déchargez ſur la plage
Le tenterent ſi bien qu'il vendit ſon troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier ſur l'eau;
Cét argent perit par naufrage.
Son maître fut reduit à garder les Brebis;
Non plus Berger en chef comme il étoit jadis,
Quand ſes propres Moutons paiſſoient ſur le rivage;
Celui qui s'étoit veu Coridon ou Tirſis,
Fut Pierrot & rien davantage.
Au bout de quelque-temps il fit quelques profits;
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents retenant leur haleine
Laiſſoient paiſiblement aborder les vaiſſeaux;
Vous voulez de l'argent, ô Meſdames les Eaux,
Dit-il, adreſſez-vous, je vous prie, à quelque autre;

Ma foi vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'eſt pas un conte à plaiſir inventé,
Je me ſers de la verité,
Pour montrer par experience,
Qu'un ſou quand il eſt aſſeuré
Vaut mieux que cinq en eſperance;
Qu'il ſe faut contenter de ſa condition;
Qu'aux conſeils de la Mer & de l'Ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en loüera, dix mille s'en plaindront
La Mer promet monts & merveilles;
Fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.

LXIII.

La Moûche & la Fourmi.

LA Moûche & la Fourmi conteſtoient de leur prix
O Jupiter! dit la premiere,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les eſprits
D'une ſi terrible maniere,
Qu'un vil & rampant animal
A la fille de l'air oſe ſe dire égal?
Je hante les Palais, je m'aſſiez à ta table:
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi
Pendant que celle-ci chetive & miſerable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez ſoi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais ſur la tête d'un Roi,
D'un Empereur, ou d'une belle?

ais; & je baiſe un beau ſein quand je veux:
me joüe entre des cheveux:
auſſe d'un teint la blancheur naturelle;
lerniere main que met à ſa beauté
e femme allant en conquête,
n ajuſtement des Moûches emprunté.
; allez-moi rompre la tête
vos greniers. Avez-vous dit?
repliqua la ménagere.
hantez les Palais: mais on vous y maudit.
uant à goûter la premiere
ee qu'on ſert devant les Dieux,
yez-vous qu'il en vaille mieux?
s entrez par tout, auſſi font les profanes.
tête des Rois & ſur celle des Anes
allez vous planter; je n'en diſconviens pas;
e ſais que d'un prompt trépas
importunité bien ſouvent eſt punie,
n ajuſtement, dites-vous, rend jolie,
onviens; il eſt noir ainſi que vous & moi.
t qu'il ait nom Moûche, eſt-ce un ſujet pourquoi
ıs faſſiez ſonner vos merites?
ne-t'on pas auſſi Moûches les Paraſites?
donc de tenir un langage ſi vain;
yez plus ces hautes penſées.
Moûches de Cour ſont chaſſées:
oûchars ſont pendus: & vous mourrez de faim,
froid, de langueur, de miſere,
l Phœbus regnera ſur un autre hemiſphere.
je joüirai du fruit de mes travaux.
'irai par monts ni par vaux
xpoſer au vent, à la pluye,
rai ſans melancolie,

Le ſoin que j'aurai pris, de ſoin m'exemptera.
Je vous enſeignerai par là
Ce que c'eſt qu'une fauſſe ou veritable gloire.
Adieu : je perds le temps : laiſſez-moi travailler.
Ni mon grenier ni mon armoire
Ne ſe remplit à babiller.

LXIV.

Le Jardinier & ſon Seigneur.

UN amateur du jardinage,
Demi bourgeois, demi manant,
Poſſedoit en certain village,
Un jardin aſſez propre, & le clos à tenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étenduë :
Là croiſſoit à plaiſir l'ozeille & la laituë ;
Dequoi faire à Margot pour ſa fête un bouquet
Peu de jaſmin d'Eſpagne, & force ſerpolet.
Cette felicité par un Lievre troublée
Fit qu'au Seigneur du Bourg nôtre homme ſe plaignit.
Ce maudit animal vient prendre ſa goulée
Soir & matin, dit-il, & des pieges ſe rit,
Les pierres, les bâtons, y perdent leur credit,
Il eſt ſorcier je crois. Sorcier ? je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fut-il diable ; Miraut
En dépit de ſes tours l'attrapera bien-tôt.
Je vous en défetay, bon homme, ſur ma vie :
Et quand ? & dés demain, ſans tarder plus long-tems
La partie ainſi faite, il vient avec ſes gens.
Çà déjeunons, dit-il, vos poulets ſont-ils tendres ?

La fille du logis, qu'on vous voye, approchez.
Quand la marierons nous? quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'eſt ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut foüiller à l'eſcarcelle.
Diſant ces mots il fait connoiſſance avec elle;
Auprés de lui la fait aſſeoir;
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir;
Toutes ſottiſes dont la Belle
Se défend avec grand reſpect;
Tant qu'au pere à la fin cela devint ſuſpect.
Cependant on fricaſſe, on ſe ruë en cuiſine.
De quand ſont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
Monſieur, ils ſont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeûne tres-bien, auſſi fait ſa famille,
Chiens, chevaux, & valets, tous gens bien endentez:
Il commande chez l'hôte, y prend des libertez,
Boit ſon vin, careſſe ſa fille.
L'embarras des Chaſſeurs ſuccede au déjeuné.
Chacun s'anime & ſe prepare:
Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme eſt étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager; adieu planches, quarreaux;
Adieu chicorée & poreaux;
Adieu dequoi mettre au potage.
Le Lievre étoit gité deſſous un maître chou.
On le quéte, on le lance, il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible & large playe
Que l'on fit à la pauvre haye
Par ordre du Seigneur; car il eut été mal
Qu'on n'eut pû du jardin ſortir tout à cheval.

Le

Le bon homme diſoit : Ce ſont-là jeux de Prin
Mais on le laiſſoit dire : & les chiens, & les ge
Firent plus de degât en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les Lievres de la Province.
Petits Princes vuidez vos debats entre vous :
De recourir aux Rois vous ſeriez de grands fo
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer ſur vos terres.

LXV.

L'Ane & le petit Chien.

NE forçons point nôtre talent ;
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaut, quoi qu'il faſſe,
Ne ſauroit paſſer pour galant.
Peu de gens que le Ciel cherit & gratifie
Ont le don d'agréer infus avec la vie,
C'eſt un point qu'il leur faut laiſſer ;
Et ne pas reſſembler à l'Ane de la Fable,
Qui pour ſe rendre plus aimable
Et plus cher à ſon Maître, alla le careſſer.
Comment, diſoit-il en ſon ame,
Ce Chien parce qu'il eſt mignon
Vivra de pair à compagnon
Avec Monſieur, avec Madame,
Et j'aurai des coups de bâton ?
Que fait-il ? il donne la pate,
Puis auſſi-tôt il eſt baiſé,

S'il en faut faire autant afin que l'on me flate,
Cela n'eſt pas bien mal-aiſé.
Dans cette admirable penſée
Voyant ſon Maître en joye, il s'en vient lourdement,
Leve une corne toute uſée;
La lui porte au menton fort amoureuſement.
Non ſans accompagner pour plus grand ornement
De ſon chant gracieux cette action hardie.
Oh oh! quelle careſſe, & quelle melodie!
Dit le Maître auſſi-tôt; Hola, Martin bâton.
Martin bâton accourt; l'Ane change de ton.
Ainſi finit la Comedie.

LXVI.

Le Combat des Rats & des Belettes.

LA nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats:
Et ſans les portes étretes
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes deſtructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foiſon,
Leur Roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes de leur part
Déployerent l'étendard.

Si l'on croit la renommée,
La victoire balança.
Plus d'un Gueret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits,
Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entiere:
Quoi que pût faire Artarpax,
Pincarpax, Meridarpax,
Qui tout couverts de poussiere
Soûtinrent assez long-temps
Les efforts des combattans.
Leur resistance fut vaine;
Il falut ceder au sort:
Chacun s'enfuit au plus fort.
Tant Soldat, que Capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail.
Mais les Seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes, ou des aigrettes;
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Belettes
En conceussent plus de peur:
Cela causa leur mal-heur.
Trou, ni fente, ni cavasse
Ne fut large assez pour eux:
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée

Fut donc des principaux Rats.
Une téte empanachée
N'eſt pas petit embarras.
Le trop ſuperbe équipage
Peut ſouvent en un paſſage
Cauſer du retardement.
Les petits en toute affaire
Eſquivent fort aiſément ;
Les grands ne le peuvent faire.

LXVII.

Le Singe & le Dauphin.

C'Etoit chez les Grecs un uſage,
Que ſur la Mer tous voyageurs,
Menoient avec eux en voyage
Singes & Chiens de bateleurs.
Un Navire en cét équipage
Non loin d'Athenes fit naufrage.
Sans les Daufins tout eut peri.
Cét animal eſt fort ami
De nôtre eſpece ; En ſon Hiſtoire
Pline le dit, il le faut croire.
Il ſauva donc tout ce qu'il pût.
Même un Singe en cette occurrence,
Profitant de la reſſemblance,
Lui penſa devoir ſon ſalut.
Un Daufin le prit pour un homme.
Et ſur ſon dos le fit aſſeoir,
Et gravement qu'on eut crû voir

Ce chanteur que tant on renomme.
Le Daufin l'alloit mettre à bord ;
Quand par hazard il lui demande ;
Etes-vous d'Athenes la grande?
Oüy, dit l'autre, on m'y connoit fort,
S'il vous y ſurvient quelque affaire
Employez-moi ; car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs ;
Un mien couſin eſt Juge-Maire.
Le Daufin dit bien grandmerci.
Et le Pirée a part auſſi
A l'honneur de vôtre preſence?
Vous le voyez ſouvent? Je penſe.
Tous les jours ; il eſt mon ami,
C'eſt une vieille connoiſſance.
Nôtre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il eſt beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome ;
Et qui, caquetans au plus crû,
Parlent de tout & n'ont rien vû.
Le Daufin rit, tourne la tête,
Et le Magot conſideré
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le ſauver.

LXVIII.

L'Homme & l'Idole de bois.

Ertain Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui ſont ſourds bien qu'ayans des oreilles.
'ayen cependant s'en promettoit merveilles.
lui coûtoit autant que trois.
: n'étoient que vœux & qu'offrandes,
ſices de bœufs couronnez de guirlandes.
mais Idole, quel qu'il fût,
avoit eu cuiſine ſi graſſe;
que pour tout ce culte à ſon hôte il échût
ſſion, treſor, gain au jeu, nulle grace.
plus, ſi pour un ſou d'orage en quelque endroit
maſſoit d'une ou d'autre ſorte,
mme en avoit ſa part, & ſa bourſe en ſouffroit.
tance du Dieu n'en étoit pas moins forte.
fin ſe fâchant de n'en obtenir rien,
us prend un levier, met en pieces l'Idole,
ouve rempli d'or. Quand je t'ay fait du bien,
-tu valu, dit il, ſeulement une obole?
ſors de mon logis: cherche d'autres autels.
reſſembles aux naturels
alheureux, groſſiers, & ſtupides:
'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
e te rempliſſois, plus mes mains étoient vuides;
y bien fait de changer de ton.

LXIX.

Le Geay paré des plumes du Pan.

UN Pan muóit; un Geay prit ſon plumage;
Puis aprés ſe l'accommoda;
Puis parmi d'autres Pans tout fier ſe panada,
Croyant être un beau perſonnage.
Quelqu'un le reconnût; il ſe vit bafoüé,
Berné, ſifflé, moqué, joüé.
Et par Meſſieurs les Pans plumé d'étrange ſorte:
Même vers ſes pareils s'étant refugié,
Il fut par eux mis à la porte.
Il eſt aſſez de Geais à deux piés comme lui,
Qui ſe parent ſouvent des dépoüilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais; & ne veux leur cauſer nul ennui;
Ce ne ſont pas là mes affaires.

LXX.

Le Chameau, & les Bâtons flotans.

LE premier qui vit un Chameau
S'enfuit à cét objet nouveau;
Le ſecond approcha; le troiſiéme oſa faire
Un licou pour le Dromadaire.
L'accoûtumance ainſi nous rend tout familier.

Ce

e qui nous paroiſſoit terrible & ſingulier,
S'apprivoiſe avec nôtre veuë,
Quand ce vient à la continuë.
t puiſque nous voici tombez ſur ce ſujet.
On avoit mis des gens au guet,
ui voyant ſur les eaux de loin certain objet,
Ne pûrent s'empêcher de dire,
Que c'étoit un puiſſant navire.
uelques momens aprés l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis balot;
Enfin bâtons florans ſur l'onde.
J'en ſais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendroit bien;
e loin c'eſt quelque choſe, & de prés ce n'eſt rien.

LXXI.

La Grenoüille & le Rat.

[A]El, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui ſouvent s'engeigne ſoy-même.
y regret que ce mot ſoit trop vieux aujourd'hui:
m'a toûjours ſemblé d'une energie extréme.
ais afin d'en venir au deſſein que j'ay pris,
n Rat plein d'en-bonpoint, gras, & des mieux nourris.
qui ne connoiſſoit l'Avent ni le Carême,
r le bord d'un marais égayoit ſes eſprits.
ne Grenoüille approche, & lui dit en ſa langue;
nez me voir chez moi; je vous ferai feſtin.
Meſſire Rat promit ſoudain:

Il n'étoit pas beſoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les delices du bain,
La curioſité, le plaiſir du voyage,
Cent raretez à voir le long du marécage:
Un jour il conteroit à ſes petits enfans
Les beautez de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la choſe publique
Aquatique.
Un point ſans plus tenoit le galant empêché.
Il nâgeoit quelque peu; mais il faloit de l'aide.
La Grenoüille à cela trouve un tres-bon remede.
Le Rat fut à ſon pié par la pate attaché.
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrez, nôtre bonne commere
S'efforce de tirer ſon hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée,
Prétend qu'elle en fera gorge chaude & curée;
(C'étoit à ſon avis un excellent morceau.)
Déja dans ſon eſprit la galande le croque.
Il atteſte les Dieux; la perfide s'en moque.
Il reſiſte; elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan qui dans l'air planoit, faiſoit la ronde
Voit d'enhaut le pauvret ſe debattant ſur l'onde.
Il fond deſſus, l'enleve, & par même moyen
La Grenoüille & le lien.
Tout en fut, tant & ſi bien
Que de cette double proye
L'Oiſeau ſe donne au cœur joye;
Ayant de cette façon
A ſouper chair & poiſſon.

La ruſe la mieux ourdie
Peut nuire à ſon inventeur;

Et ſouvent la perfidie
Retourne ſur ſon auteur.

LXXII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

UNe Fable avoit cours parmi l'Antiquité:
Et la raiſon ne m'en eſt pas connuë.
Que le lecteur en tire une moralité.
Voici la Fable toute nuë.

La Renommée ayant dit en cent lieux,
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laiſſer de libre ſous les Cieux,
Commandoit que ſans plus attendre,
Tout peuple à ſes piés s'allât rendre:
Quadrupedes, Humains, Elephans, Vermiſſeaux,
Les Republiques des oiſeaux.
La Deeſſe aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par tout la terreur
En publiant l'Edit du nouvel Empereur;
Les Animaux, & toute eſpece lige
De ſon ſeul appetit, creurent que cette fois
Il faloit ſubir d'autres loix.
On s'aſſemble au deſert; Tous quitent leur taniere.
Aprés divers avis, on reſout, on conclut,
D'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la maniere.
Le Singe en fut chargé: l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.

Le ſeul tribut les tint en peine.
Car que donner; il faloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui poſſedant dans ſon domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut queſtion de porter ce tribut,
Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
Affiſtez du Cheval ainſi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils ſe mirent.
Avec le Singe Ambaſſadeur nouveau.
La Caravanne enfin rencontre en un paſſage
Monſeigneur le Lion. Cela ne leur plût point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais bien qu'il ſoit leger, tout fardeau m'embaraſſe.
Obligez-moi de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous ſera pas une charge trop grande;
Et j'en ſerai plus libre, & bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent nôtre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion rarement ſe pratique.
Le voila donc admis, ſoulagé, bien reçu,
Et malgré le Heros de Jupiter iſſû,
Faiſant chere & vivant ſur la bourſe publique,
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruiſſeaux, de fleurs tout diapré;
Où maint Mouton cherchoit ſa vie;
Sejour du frais, veritable patrie
Des Zephirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il ſe plaignit d'être malade.
Continuez vôtre Ambaſſade,

Dit-il, je ſens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe ſalutaire.
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire.
On déballe; & d'abord le Lion s'écria
D'un ton qui témoignoit ſa joye:
Que de filles, ô Dieux, mes pieces de monnoye
Ont produites! voyez; La plûpart ſont déja
Auſſi grandes que leurs Meres.
Le croit m'en appartient. Il prit tout là-deſſus;
Ou bien s'il ne prit tout il n'en demeura gueres.
Le Singe & les ſommiers confus
Sans oſer repliquer en chemin ſe remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils ſe plaignirent,
Et n'en eurent point de raiſon.
Qu'eut-il fait? c'eut été Lion contre Lion;
Et le Proverbe dit: Corſaires à Corſaires
L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

LXXIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

DE tout temps les Chevaux ne ſont nez pour les hommes.
Lors que le genre humain de glan ſe contentoit,
Ane, Cheval, & Mule aux forêts habitoit;
Et l'on ne voyoit point, comme au Siecle où nous ſommes,
Tant de ſelles & tant de baſts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaiſes, tant de carroſſes;

Comme auſſi ne voyoit-on pas
Tant de feſtins & tant de nôces.
Or un Cheval eut alors different,
Avec un Cerf plein de viteſſe,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora ſon adreſſe.
L'homme lui mit un frein, lui ſauta ſur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le Cerf ne fût pris, & n'y laiſſât la vie.
Et cela fait le Cheval remercie
L'Homme ſon bien-faiteur, diſant, Je ſuis à vous.
Adieu. Je m'en retourne en mon ſejour ſauvage.
Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel eſt vôtre uſage.
Demeurez donc, vous ſerez bien traité,
Et juſqu'au ventre en la litiere,
Helas! que ſert la bonne chere
Quand on n'a pas la liberté?
Le Cheval s'apperceut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'étoit plus temps: déja ſon écurie
Etoit préte & toute bâtie.
Il y mourut en trainant ſon lien;
Sage s'il eut remis une legere offenſe.
Quel que ſoit le plaiſir que cauſe la vengeance;
C'eſt l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne ſont rien.

LXXIV.

Le Renard & le Buſte.

LEs Grands pour la plûpart ſont maſques de theatre.
Leur apparence impoſe au vulgaire idolâtre.
L'Ane n'en ſait juger que par ce qu'il en voit;
Le Renard au contraire à fonds les examine,
Les tourne de tout ſens; & quand il s'apperçoit
Que leur fait n'eſt que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buſte de Heros
Lui fit dire fort à propos,
C'étoit un Buſte creux, & plus grand que nature.
Le Renard en loüant l'effort de la ſculpture,
Belle tête, dit-il, *mais de cervelle point.*
Combien de grands Seigneurs ſont Buſtes en ce point?

LXXV.

Le Loup, la Chevre & le Chevreau.

LXXVI.

Le Loup, la Mere, & l'Enfant.

LA Bique allant remplir ſa traînante mammelle,
Et paître l'herbe nouvelle,

Ferma ſa porte au loquet;
Non ſans dire à ſon Biquet;
Gardez-vous ſur vôtre vie
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enſeigne & mot du guet,
Foin du Loup & de ſa race.
Comme elle diſoit ces mots,
Le Loup de fortune paſſe:
Il les recüeille à propos.
Et les garde en ſa memoire;
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas veu le glouton.
Dés qu'il la voit partie, il contrefait ſon ton:
Et d'une voix papelarde
Il demande qu'on ouvre, en diſant foin du Loup
Et croiant entrer tout d'un coup.
Le Biquet ſoupçonneux par la fente regarde.
Montrez-moi pate blanche, ou je n'ouvrirai point
S'écria-t-il d'abord (pate blanche, eſt un point
Chez les Loups, comme on ſait, rarement en uſage.
Celui-ci fort ſurpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez ſoi.
Où ſeroit le Biquet s'il eut ajoûté foi
Au mot du guet que de fortune
Nôtre Loup avoit entendu?
Deux ſeuretez valent mieux qu'une:
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

CE Loup me remet en memoire
Un de ſes compagnons qui fut encor mieux pri
Il y perit; voici l'Hiſtoire.
Un villageois avoit à l'écart ſon logis.
Meſſer Loup attendoit chape chute à la porte.

Il avoit veu ſortir gibier de toute ſorte;
Veaux de lait, Agneaux & Brebis;
Regimens de Dindons, enfin bonne Provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mere auſſi-tot le gourmande,
La menace s'il ne ſe taît
De le donner au Loup. L'Animal ſe tient prêt;
Remerciant les Dieux d'une telle avanture.
Quand la mere appaiſant ſa chere geniture,
Lui dit: Ne criez point; s'il vient, nous le tuërons.
Qu'eſt ceci? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un, puis d'un autre? Eſt-ce ainſi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un ſot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noiſette.
Comme il diſoit ces mots, on ſort de la maiſon,
Un chien de cour l'arrête. Epieux & fourches fieres
L'ajuſtent de toutes manieres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Auſſi-tot il conta l'affaire.
Merci de moi, lui dit la Mere,
Tu mangeras mon fils? L'ay-je fait à deſſein
Qu'il aſſouviſſe un jour ta faim?
On aſſomme la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit & la tête.
Le Seigneur du village à ſa porte les mit.
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit:

Biaux chires loups n'ecoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.

LXXVII.

Parole de Socrate.

SOcrate un jour faiſant bâtir,
Chacun cenſuroit ſon ouvrage,
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point n
Indignes d'un tel perſonnage.
L'autre blâmoit la face, & tous étoient d'av
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maiſon pour lui? L'on y tournoit à pei
Pleut au Ciel que de vrais amis
Telle qu'elle eſt, dit-il, elle pût être pleine
Le bon Socrate avoit raiſon.
De trouver pour ceux-là trop grande ſa mai
Chacun ſe dit amy; mais fol qui s'y repoſe.
Rien n'eſt plus commun que ce nom,
Rien n'eſt plus rare que la choſe.

LXXVIII.

Le Vieillard & ſes enfans.

TOute puiſſance eſt foible à moins que
unie.
Ecoutez-là-deſſus l'Eſclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à ſon invention,

C'eſt pour peindre nos mœurs, & non point par envie ;
Je ſuis trop au deſſous de cette ambition.
Phedre encherit ſouvent par un motif de gloire ;
Pour moi, de tels penſers me ſeroient malſeans.
Mais venons à la Fable, ou plûtôt à l'Hiſtoire,
De celui qui tâcha d'unir tous ſes enfans.

UN Vieillard prêt d'aller où la mort l'appelloit,
Mes chers enfans, dit-il, (à ſes fils il parloit)
Voyez ſi vous romprez ces dards liez enſemble ;
Je vous expliquerai le nœud qui les aſſemble.
L'Ainé les ayant pris, & fait tous ſes efforts,
Les rendit en diſant : Je les donne aux plus forts.
Un ſecond lui ſuccede, & ſe met en poſture,
Mais en vain. Un cadet tente auſſi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faiſceau reſiſta ;
De ces dards joints enſemble un ſeul ne s'éclata.
Foibles gens ! dit le Pere, il faut que je vous montre
De que ma force peut en ſemblable rencontre.
On crût qu'il ſe moquoit, on ſoûrit, mais à tort.
Il ſepare les dards, & les rompt ſans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soiez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura ſon mal, il n'eut autre diſcours.
Enfin ſe ſentant prêt de terminer ſes jours,
Mes chers enfans, dit-il, je vais où ſont nos Peres.
Adieu, promettez-moi de vivre comme freres ?
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ſes trois fils l'en aſſeure en pleurant.
Il prend à tous les mains ; il meurt ; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.

Un

Un creancier saisit, un voisin fait procés.
D'abord nôtre Trio s'en tire avec succés.
Leur amitié fut courte, autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints, l'interet les separe.
L'ambition, l'envie, avec les consultans,
Dans la succession entrent en même-temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane.
Le Juge sur cent poincts tour à tour les condamne.
Creanciers & voisins reviennent aussi-tôt:
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un defaut.
Les freres des-unis sont tous d'avis contraire:
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien; & voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis & pris à part.

LXXIX.

L'Oracle & l'Impie.

VOuloir tromper le Ciel c'est folie à la Terre:
Le Dedale des cœurs en ses détours n'enferme
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux;
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.
Un Payen qui sentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par benefice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.
Dés qu'il fut en son sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,

Prêt

Prêt d'étouffer la pauvre béte,
Ou de la lâcher auſſi-tot,
Pour mettre Apollon en défaut.
pollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
ort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau:
u te trouverois mal d'un pareil ſtratageme.
Je vois de loin, j'atteins de même.

LXXX.

L'Avare qui a perdu ſon treſor.

'Uſage ſeulement fait la poſſeſſion.
Je demande à ces gens, de qui la paſſion
t d'entaſſer toûjours, mettre ſomme ſur ſomme,
uel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme?
iogene là-bas eſt auſſi riche qu'eux;
l'Avare ici haut, comme lui vit en gueux.
homme au treſor caché qu'Eſope nous propoſe,
Servira d'exemple à la choſe.
Ce mal-heureux attendoit.
ur joüir de ſon bien une ſeconde vie;
: poſſedoit pas l'or; mais l'or le poſſedoit.
avoit dans la terre une ſomme enfoüie,
Son cœur avec; n'aiant autre deduit,
Que d'y ruminer jour & nuit,
rendre ſa chevance à lui-même Sacrée.
'il allât ou qu'il vint, qu'il bût ou qu'il mangeât,
l'eut pris de bien court à moins qu'il ne ſongeât
l'endroit où giſoit cette ſomme enterrée.

Il y fit tant de tours qu'un Foſſoyeur le vit ;
Se douta du dépôt, l'enleva ſans rien dire.
Nôtre Avare un beau jour ne trouva que le n
Voila mon homme aux pleurs ; il gemit, il ſoſ
Il ſe tourmente, il ſe déchire.
Un paſſant lui demande à quel ſujet ſes cris.
C'eſt mon treſor que l'on m'a pris.
Vôtre treſor ? où pris ? Tout joignant cette p
Eh ! ſommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter ſi loin ? N'euſſiez-vous pas miet
De le laiſſer chez vous en vôtre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pû ſans peine y puiſer à toute heur
A toute heure ? bons Dieux ! Ne tient-il qu'à
L'argent vient-il comme il s'en va ?
Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc de g
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez t
Puiſque vous ne touchiez jamais à cét argent
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

LXXXI.

L'œil du Maître.

UN Cerf s'étant ſauvé dans un étable à E
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur azile.
Mes freres, leur dit-il, ne me decelez pas ;
Je vous enſeigneray les pâtis les plus gras ;
Ce ſervice vous peut quelque jour être utile ;

ous n'en aurez point regret.
œufs à toutes fins promirent le ſecret.
che en un coin, reſpire, & prend courage.
ſoir on apporte herbe fraiche & fourage,
e l'on faiſoit tous les jours.
a ; l'on vient ; les valets font cent tours ;
ıdant même, & pas un d'avanture
›perceut ni corps ni ramure,
rf enfin. L'habitant des foreſts
léja grace aux Bœufs, attend dans cette étable
ıacun retournant au travail de Cerés,
ve pour ſortir un moment favorable.
es Bœufs ruminant lui dit, Cela va bien :
ıoi l'homme aux cent yeux n'a pas fait ſa reveuë.
ains fort pour toi ſa venuë.
ne-là-pauvre Cerf ne te vante de rien.
ſus le Maître entre, & vient faire ſa ronde.
:ſt-ceey ? dit-il à ſon monde.
ıve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.
itiere eſt vieille ; allez vîte aux greniers.
: voir deſormais vos bêtes mieux ſoignées.
›ûte-t'il d'ôter toutes ces araignées ?
ıuroit-on ranger ces jougs & ces colliers ;
ardant à tout il voit une autre tête
:lles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
rf eſt reconnû ; chacun prend un epieu ;
cun donne un coup à la bête.
mes ne ſçauroient la ſauver du trépas.
mporte, on la ſale, on en fait maint repas,
it maint voiſin s'éjoüit d'être.
: ſur ce ſujet dit fort élegamment,
eſt pour voir que l'œil du Maître.
nt à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

LXXXII.

L'Aloüette & ſes petits, avec le M d'un Champ.

NE t'attens qu'à toi ſeul, c'eſt un coi
Proverbe.
Voici comme Eſope le mit
En credit.

Les Aloüettes font leur nit
Dans les bleds quand ils ſont en herbe:
C'eſt à dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le m
Monſtres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les Forêts, Aloüettes aux cham
Une pourtant de ces dernieres
Avoit laiſſé paſſer la moitié d'un Printemps
Sans gouter le plaiſir des amours printaniéres
A toute force enfin elle ſe reſolut
D'imiter la nature, & d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclo
A la hâte; le tout alla du mieux qu'il pût.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la niché
Se trouvât aſſez forte encor
Pour voler & prendre l'eſſor.
De mille ſoins divers l'Aloüette agitée
S'en va chercher pâture; avertit ſes enfans
D'être toûjours au guet & faire ſentinelle.
Si le poſſeſſeur de ces champs
Vient avecque ſon fils, (comme il viendra) dit

Ecoutez bien; ſelon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Si-tot que l'Aloüette eut quitté ſa famille,
Le poſſeſſeur du champ vient avecque ſon fils.
Ces bleds ſont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun apportant ſa faucille,
Nous vienne aider demain dés la pointe du jour.
Nôtre Aloüette de retour
Trouve en alarme ſa couvée.
L'un commence. Il a dit que l'Aurore levée,
L'on fit venir demain ſes amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Aloüette,
Rien ne nous preſſe encor de changer de retraite:
Mais c'eſt demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant ſoiez gais; voilà dequoi manger.
Eux repus, tout s'endort; les petits & la mere.
L'aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Aloüette à l'eſſor, le Maître s'en vient faire
Sa ronde ainſi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui ſe repoſe
Sur de tels pareſſeux à ſervir ainſi lents.
Mon fils allez chez nos parens
Les prier de la même choſe.
L'épouvante eſt au nid plus forte que jamais.
Il a dit ſes parens, mere, c'eſt à cette heure.
Non mes enfans, dormez en paix;
Ne bougeons de nôtre demeure.
L'Aloüette eut raiſon, car perſonne ne vint.
Pour la troiſiéme fois le Maitre ſe ſouvint
De viſiter ſes bleds. Nôtre erreur eſt extrême,
Dit-il; de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'eſt meilleur ami ni parent que ſoi-même.

Retenez bien cela, mon fils, & ſçavez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec vôtre fau
Nous prenions dés démain chacun une faucil
C'eſt-là nôtre plus court; & nous acheverons
Nôtre moiſſon quand nous pourrons.
Dés lors que le deſſein fut ſceu de l'Aloüette
C'eſt ce coup qu'il eſt bon de partir, mes en
Et les petits en même temps
Voletans, ſe culebutans,
Délogerent tous ſans trompette.

LXXXIII.

Le Bucheron & Mercure, A. M. C. D. B.

VOtre gout a ſervi de regle à mon Ouv
J'ai tenté les moiens d'acquerir ſon ſuf
Vous voulez qu'on évite un ſoin trop curie
Et des vains ornemens l'effort ambitieux;
Je le veux comme vous; cét effort ne peut
Un Auteur gâte tout quant il veut trop bie
Non qu'il faille bannir certains traits delicat
Vous les aimez ces traits, & je ne les hais
Quant au principal but qu'Eſope ſe propoſe
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, ſi dans ces Vers je ne plais & n'inſt
Il ne tient à moy, c'eſt toûjours quelque ch

Comme la force eſt un poinct
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'eſt-là tout mon talent; je ne ſçai s'il ſuffit.
Tantôt je peins en un recit
La ſotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots ſur qui roule aujourd'hui nôtre vie.
Tel eſt ce chetif animal
Qui voulut en groſſeur au Bœuf ſe rendre égal.
J'oppoſe quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la ſottiſe au bon ſens;
Les Agneaux aux Loups raviſſans,
La Mouche à la Fourmy; faiſant de cét ouvrage
Une ample Comedie à cent actes divers,
Et dont la ſcene eſt l'Univers.
Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle;
Jupiter comme un autre: introduiſons celuy
Qui porte de ſa part aux belles la parole:
Ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit aujourd'huy.

UN Bûcheron perdit ſon gagne-pain;
C'eſt ſa cognée; & la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-deſſus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celui-ci rouloit tout ſon avoir.
Ne ſçachant donc où mettre ſon eſpoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écrioit-il, Jupiter rends la moy:
Je tiendray l'être encor un coup de toy.
Sa plainte fut de l'Olimpe entenduë.
Mercure vient. Elle n'eſt pas perduë,

Lui dit ce Dieu, la connoîtras-tu bien?
Je crois l'avoir prés d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit. Je n'y demande rien.
Une d'argent ſuccede à la premiere;
Il la refuſe. Enfin une de bois,
Voilà, dit-il, la mienne cette fois;
Je ſuis content, ſi j'ay cette derniere.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois.
Ta bonne foy ſera recompenſée.
En ce cas là je les prendrai, dit-il.
L'Hiſtoire en eſt auſſi-tôt diſperſée.
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour le faire rendre.
Le Roi des Dieux ne ſçait auquel entendre,
Son fils Mercure aux criards vient encor,
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût crû paſſer pour une bête
De ne pas dire auſſi-tôt, La voilà,
Mercure au lieu de donner celle là,
Leur en décharge un grand coup ſur la tête.

Ne point mentir, être content du ſien.
C'eſt le plus ſeur: cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien;
Que ſert cela? Jupiter n'eſt pas dupe.

LXXXIV.

Le Pot de terre & le Pot de fer.

LE Pot de fer propoſa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excuſa;
Diſant qu'il ſeroit que ſage
De garder le coin du feu:
Car il lui faloit ſi peu.
Si peu, que la moindre choſe
De ſon débris ſeroit cauſe.
Il n'en reviendroit morceau,
Pour vous, dit-il, dont la peau
Eſt plus dure que la mienne
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer.
Si quelque matiere dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je paſſerai,
Et du coup vous ſauverai.
Cette offre le perſuade.
Pot de fer ſon camarade
Se met droit à ſes côtez.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent;
L'un contre l'autre jettez,
Au moindre hoquet qu'ils trouvent
Le Pot de terre en ſouffre: il n'eut pas fait cent pas

Que par ſon compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de ſe plaindre.
Ne nous aſſocions qu'avecque nos égaux ;
Ou bien il nous faudra craindre
Le deſtin d'un de ces pots.

LXXXV.

Le petit Poiſſon & le Pêcheur.

PEtit poiſſon deviendra grand,
Pourveu que Dieu lui prête vie.
Mais le laſcher en attendant,
Je tiens pour moy que c'eſt folie;
Car de le rattraper, il n'eſt pas trop certain.
Un Carpeau qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un Peſcheur au bord d'une riviere
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant ſon butin
Voila commencement de chere & de feſtin ;
Mettons-le en nôtre gibeciere.
Le pauvre Carpillon lui dit en ſa maniere ;
Que ferez-vous de moy ? je ne ſçaurois fournir
Au plus qu'une demy bouchée,
Laiſſez-moy Carpe devenir :
Je ſeray par vous repeſchée.
Quelque gros partiſan m'achetera bien cher:
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? croyez-moy ; rien qui
vaille.
Rien qui vaille ? & bien ſoit, repartit le Peſch

I

Poiſſon mon bel amy, qui faites le preſcheur;
Vous irez dans la poëſle; & vous avez beau dire;
Dés ce ſoir on vous fera frire.

Un tien, vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.
L'un eſt ſeur, l'autre ne l'eſt pas.

LXXXVI.

Les Oreilles du Lievre.

UN animal cornu bleſſa de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de ſon domaine
Toute beſte portant des cornes à ſon front.
Chevres, Beliers, Taureaux auſſi tôt délogerent,
Daims, & Cerfs deslimat changerent;
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lievre appercevant l'ombre de ſes oreilles,
Craignit que quelque inquiſiteur
N'allaſt interpreter à cornes leur longueur:
Ne les ſoûtint en tout à des cornes pareilles.
Adieu voiſin Grillon, dit-il, je pars d'ici;
Mes oreilles enfin ſeroient cornes auſſi:
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche,
Je craindrois même encor. Le Grillon repartit.
Cornes cela? vous me prenez pour cruche;
Ce ſont oreilles que Dieu fit.
On les fera paſſer pour cornes,
Dit l'animal craintif, & cornes de Licornes.

J'auray beau proteſter, mon dire & mes raiſ
Iront aux petites Maiſons.

LXXXVII.

Le Renard ayant la queuë coupée.

UN vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de Póulets, grand preneur de Lapins,
Sentant ſon Renard une lieuë,
Fut enfin au piege attrapé.
Par grand hazard en étant échapé:
Non pas franc, car pour gage il y laiſſa ſa queu
S'étant, dis-je, ſauvé ſans queuë & tout honteu
Pour avoir des pareils; (comme il étoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conſeil entr'eu
Que faiſons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les ſentiers fangeux?
Que nous ſert cette queuë? il faut qu'on ſe la cou
Si l'on me croit chacun s'y reſoudra.
Vôtre avis eſt fort bon, dit quelqu'un de la trou
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répond
A ces mots il ſe fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne pût être entendu.
Pretendre ôter la queuë eut été temps perdu;
La mode en fût continuée.

LXXXVIII.

La Vieille & les deux Servantes.

IL étoit une Vieille ayant deux Chambrieres.
Elles filoient ſi bien, que les ſœurs filandieres
Ne faiſoient que broüiller au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus preſſant ſouci
Que de diſtribuer aux Servantes leur taſche;
Dés que Thetis chaſſoit Phœbus aux crins dorez,
Toutes entroient en jeu, fuſeaux étoient tirez,
Deçà, delà, vous en aurez;
Point de ceſſe, point de relâche.
Dés que l'Aurore, dis-je, en ſon char remontoit;
Un miſerable Coq à poinct nommé chantoit.
Auſſi-tôt nôtre Vieille encor plus miſerable
S'affubloit d'un jupon craſſeux & deteſtable;
Allumoit une lampe & couroit droit au lit
Où de tout leur pouvoir, de tout leur appetit,
Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil; l'autre étendoit un bras,
Et toutes deux tres-malcontentes
Diſoient entre leurs dents, maudit Coq tu mourras.
Comme elles l'avoient dit, la béte fut gripée.
Le Réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.
Nôtre Couple au contraire à peine étoit couché,
Que la Vieille craignant de laiſſer paſſer l'heure
Couroit comme un Lutin par toute ſa demeure.
C'eſt ainſi que le plus ſouvent.

Quand

Quand on penſe ſortir d'une mauvaiſe affair
On s'enfonce encor plus avant:
Témoin ce Couple & ſon ſalaire:
La Vieille au lieu du Coq les fit tomber pa
De Caribde en Sylla.

LXXXIX.

Le Satyre & le Paſſant.

AU fond d'un antre ſauvage,
Un Satyre & ſes enfans,
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eut vûs ſur la mouſſe
Lui, ſa femme, & maint petit;
Ils n'avoient tapis ni houſſe,
Mais tous fort bon appetit.

Pour ſe ſauver de la pluye
Entre un Paſſant morfondu.
Au broüet on le convie.
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le ſemondre deux fois.
D'abord avec ſon haleine
Il ſe réchauffe les doits.

Puis ſur le mets qu'on lui donne

Delicat il ſouffle auſſi,
Le Satyre s'en étonne,
Nôtre hôte, à quoy bon ceci?

L'un refroidit mon potage;
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre vôtre chemin.

Ne plaiſe aux Dieux que je couche
Avec vous ſous même toit.
Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.

XC.

Le Cheval & le Loup.

UN certain Loup, dans la ſaiſon,
Que les tiedes Zephirs ont l'herbe rajeunie
Et que les animaux quittent tous la maiſon,
Pour s'en aller chercher leur vie.
Un Loup, dis-je, au ſortir des rigueurs de l'hyver,
Apperceut un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laiſſe à penſer quelle joye.
Bonne chaſſe, dit-il, qui l'auroit à ſon croc.
Eh! que n'es tu Mouton? car tu me ſerois hoc:
Au lieu qu'il faut ruſer pour avoir cette proye.
Ruſons donc. Ainſi dit, il vient à pas comptez;

Se

Se dit écolier d'Hippocrate:
Qu'il connoît les vertus & les proprietez
De tous les ſimples de ces prez:
Qu'il ſçait guerir, ſans qu'il ſe flate,
Toutes ſortes de maux. Si Dom Courſier vouloit
Ne point celer ſa maladie;
Lui Loup gratis le gueriroit.
Car le voir en cette prairie
Paiſtre ainſi ſans être lié,
Témoignoit quelque mal ſelon la Medecine.
J'ay, dit la Beſte chevaline,
Une apoſtume ſous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'eſt point de partie
Suſceptible de tant de maux.
J'ay l'honneur de ſervir Noſſeigneurs les Chevaux;
Et fais auſſi la Chirurgie.
Mon galant ne ſongeoit qu'à bien prendre ſon temps,
Afin de haper ſon malade.
L'autre qui s'en doutoit luy laſche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules & les dents.
C'eſt bien fait (dit le Loup en ſoy-même fort triſte)
Chacun à ſon metier doit toûjours s'attacher:
Tu veux faire icy l'Arboriſte,
Et ne fus jamais que Boucher.

XCI.

Le Laboureur & ſes Enfans.

TRavaillez, prenez de la peine.
C'eſt le fonds qui manque le moins.
Un riche Laboureur ſentant ſa mort prochaine,
Fit venir ſes enfans, leur parla ſans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'heritage,
Que nous ont laiſſé nos parens.
Un treſor eſt caché dedans.
Je ne ſçais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez voſtre champ dés qu'on aura fait l'Ouſt.
Creuſez, foüillez, bêchez, ne laiſſez nulle place
Où la main ne paſſe & repaſſe.
Le pere mort, les fils vont retourner le champ,
Deçà, delà, par tout; ſi bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de; mais Mais le Pere fut ſage
De leur montrer avant ſa mort,
Que le travail eſt un treſor.

XCII.

La Montagne qui accouche.

UNe Montagne en mal d'enfant
Jettoit une clameur ſi haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crût qu'elle accoucheroit, ſans faute,
D'une Cité plus groſſe que Paris;
Elle accoucha d'une Souris.

Quand je ſonge à cette Fable,
Dont le recit eſt menteur,
Et le ſens eſt veritable,
Je me figure un auteur,
Qui dit: Je chanteray la guerre
Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'eſt promettre beaucoup; mais qu'en ſort-il ſouvent
Du vent.

XCIII.

La Fortune & le jeune Enfant.

SUr le bord d'un puits tres-profond,
Dormoit étendu de ſon long
Un Enfant alors dans ſes claſſes.
Tout eſt aux écoliers couchette & matelas.

Un honnête homme en pareil cas
Auroit fait un ſaut de vingt braſſes.
Prés de là tout heureuſement
La Fortune paſſa, l'éveilla doucement,
Luy diſant, Mon mignon, je vous ſauve la vie.
Soyez une autre fois plus ſage, je vous prie.
Si vous fuſſiez tombé, l'on s'en fut pris à moy;
Cependant c'étoit vôtre faute.
Je vous demande en bonne foy
Si cette imprudence ſi haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.
Pour moy j'approuve ſon propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde.
Nous la faiſons de tous écots.
Elle eſt priſe à garand de toutes avantures.
Eſt-on ſot, étourdi, prend-on mal ſes meſures,
On penſe en être quitte en accuſant ſon ſort.
Bref la Fortune a toûjours tort.

XCIV.

Les Medecins.

LE Medecin Tant-pis alloit voir un malade,
Que viſitoit auſſi ſon confrere Tant-mieux.
Ce dernier eſperoit, quoyque ſon camarade
Soûtint que le giſant iroit voir ſes ayeux.
Tous deux s'étant trouvez differens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à Nature;

Aprés qu'en ſes conſeils l'Auſpis eut été crû
Ils triomphoient encor ſur cette maladie.
L'un diſoit, il eſt mort, je l'avois bien prevû,
S'il m'euſt crû, diſoit l'autre, il ſeroit plein de

XCV.

La Poule aux œufs d'or.

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner
Que celuy dont la Poule, à ce que dit la Fab
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crût que dans ſon corps elle avoit un treſor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva ſemblable,
A celles dont les œufs ne luy rapportoient rien
S'étant luy-même ôté le plus beau de ſon bien
Belle leçon pour les gens chiches :
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on v
Qui du ſoir au matin ſont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches ?

XCVI.

L'Ane portant des Reliques.

UN Baudet chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penſer il ſe quarroit,

Recevant comme siens l'Encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit :
Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'Idole
A qui cét honneur se rend,
Et que la gloire en est dûë.
D'un Magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on salue.

XCVII.

Le Cerf & la Vigne.

UN Cerf à la faveur d'une Vigne fort haute,
Et telle qu'on en void en de certains climats,
S'estant mis à couvert, & sauvé du trépas,
Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le Cerf hors de danger
Broute sa bienfaitrice, ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger,
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ay merité, dit-il, ce juste châtiment,
Profitez-en ingrats. Il tombe en ce moment.
La Meute en fait curée. Il lui fut inutile
De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivez.
Vraye image de ceux qui profanent l'azile
Qui les a conservez.

XCVIII.

Le Serpent & la Lime.

ON conte qu'un Serpent voiſin d'un H
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais v
Entra dans ſa boutique, & cherchant à m
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il ſe mit à ronge
Cette Lime lui dit, ſans ſe mettre en col
Pauvre ignorant ! & que pretends-tu fair
Tu te prends à plus dur que toi.
Petit Serpent à tête folle,
Plûtôt que d'emporter de moy
Seulement le quart d'un obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps.

Cecy s'adreſſe à vous, eſprits du dernier
Qui n'étant bons à rien cherchez ſur tout
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leur
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils ſont pour vous d'airain, d'acier ; de

XCIX.

Le Lievre & la Perdrix.

IL ne ſe faut jamais moquer des miſerables:
Car qui peut s'aſſeurer d'être toûjours heureux?
Le ſage Eſope dans ſes Fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces Vers je propoſe,
Et les ſiens, ce ſont même choſe.
Le Lievre & la Perdrix concitoiens d'un champ,
Vivoient dans un état ce ſemble aſſez tranquille;
Quand une Meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un azile.
Il s'enfuit dans ſon fort, met les chiens en defaut;
Sans même en excepter Briſaut.
Enfin il ſe trahit lui-même
Par les eſprits ſortans de ſon corps échauffé.
Miraut ſur leur odeur aiant philoſophé
Conclut que c'eſt ſon Lievre; & d'une ardeur extréme
Il le pouſſe; & Ruſtaut qui n'a jamais menti,
Dit que le Lievre eſt reparti.
Le pauvre mal-heureux vient mourir à ſon gîte.
La Perdrix le raille, & lui dit;
Tu te vantois d'être ſi vîte:
Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ſes aiſles
La ſauront garentir à toute extremité;
Mais la pauvrette avoit compté
Sans l'Autour aux ſerres cruelles.

C.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles ceſſerent;
Et firent tant qu'ils s'embraſſerent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne ſe goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoiſſez-vous les miens? dit l'Oiſeau de Minerve.
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triſte oiſeau.
Je crains en ce cas pour leur peau.
C'eſt hazard ſi je les conſerve.
Comme vous êtes Roi, vous ne conſidérez
Qui ni quoi: Roi & Dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même categorie.
Adieu mes nourriçons ſi vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez.
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou repartit: Mes petits ſont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis ſur tous leurs compagnons,
Vous les reconnoîtrez ſans peine à cette marque,
N'allez pas l'oublier; retenez-la ſi bien
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par vôtre moyen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna geniture.
De façon qu'un beau ſoir qu'il étoit en pâture,
Nôtre Aigle apperceut d'avanture,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure,
(Je ne ſçais pas lequel des deux)

De petits monſtres fort hideux,
Rechignez, un air triſte, une voix de Megere.
Ces enfans ne ſont pas, dit l'Aigle, à nôtre ami:
Croquons-les. Le galand n'en fit pas à demi.
Ses repas ne ſont point repas à la legere.
Le Hibou de retour ne trouve que les pieds
De ſes chers nourriçons, helas! pour toute choſe.
Il ſe plaint, & les Dieux ſont par lui ſuppliez
De punir le brigand qui de ſon deüil eſt cauſe.
Quelqu'un lui dit alors: N'en accuſe que toi,
Ou plûtôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve ſon ſemblable.
Beau, bien fait & ſur tous aimable,
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait.
En avoient-ils le moindre trait?

CI.

Le Lion s'en allant en guerre.

LE Lion dans ſa tête avoit une entrepriſe.
Il tint conſeil de guerre; envoia ſes Prévots;
Fit avertir ſes animaux:
Tous furent du deſſein, chacun ſelon ſa guiſe.
L'Elephant devoit ſur ſon dos
Porter l'attirail neceſſaire,
Et combattre à ſon ordinaire:
L'Ours s'apprêter pour les aſſauts:
Le Renard ménager de ſecrettes pratiques:
Et le Singe amuſer l'ennemi par ſes tours.
Renvoiez, dit quelqu'un, les Anes qui ſont lourds;

Et les Lievres ſujets à des terreurs paniques.
Point du tout : dit le Roi, je les veux emploier,
Nôtre troupe ſans eux ne ſeroit pas complete.
L'Ane effraira les gens nous ſervant de trompete ;
Et le Lievre pourra nous ſervir de courrier.

Le Monarque prudent & ſage
De ſes moindres ſujets ſçait tirer quelque uſage,
Et connoît leurs divers talens :
Il n'eſt rien d'inutile aux perſonnes de ſens.

CII.

L'Ours & les deux Compagnons.

DEux compagnons preſſez d'argent,
A leur voiſin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant ;
Mais qu'ils tuëroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le Roi des Ours au compte de ces gens.
Le Marchand à ſa peau devoit faire fortune.
Elle garentiroit des froids les plus cuiſans.
On en pourroit fourrer plûtôt deux robes qu'une.
Dindenaut priſoit moins ſes Moutons qu'eux leur Ours.
Leur, à leur compte, & non à celui de la béte.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, & ſe mettent en quête ;
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.
Voila mes gens frappez comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas ; il falut le reſoudre :

D'interéts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
Un des deux Compagnons grimpe au faiſte d'un arbre:
L'autre plus froid que n'eſt un marbre,
e couche ſur le nez, fait le mort, tient ſon vent;
Ayant quelque-part oüi dire,
Que l'Ours s'acharne peu ſouvent
ur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne reſpire.
eigneur Ours, comme un ſot, donna dans ce panneau.
voïd ce corps giſant, le croit privé de vie,
Et de peur de ſupercherie
e tourne, le retourne, approche ſon muſeau,
Flaire aux paſſages de l'haleine.
'eſt, dit-il, un cadavre: Oſtons-nous, car il ſent.
ces mots l'Ours s'en va dans la foreſt prochaine.
'un de nos deux Marchands de ſon arbre deſcend;
ourt à ſon compagnon; lui dit que c'eſt merveille,
u'il n'ait eu ſeulement que la peur pour tout mal.
t bien, ajoûta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il s'approchoit de bien prés,
Te retournant avec ſa ſerre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
endre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

CIII.

L'Ane vestu de la peau du Lion.

DE la peau du Lion l'Ane s'étant vétu
Etoit craint par tout à la ronde.
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par mal-heur
Découvrit la fourbe & l'erreur.
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne savoient pas la ruse & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chassast les Lions au moulin.
Force gens font du bruit en France
Par qui cét Apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

CIV.

Le Paſtre & le Lion.

CV.

Le Lion & le Chaſſeur.

Es Fables ne ſont pas ce qu'elles ſemblent être.
Le plus ſimple animal nous y tient lieu de maître,
ne Morale nuë apporte de l'ennui :
e conte fait paſſer le precepte avec lui.
i ces ſortes de feinte il faut inſtruire & plaire ;
conter pour conter me ſemble peu d'affaire.
eſt par cette raiſon qu'égaiant leur eſprit
ombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
ous ont fui l'ornement & le trop d'étenduë.
n ne voit point chez eux de parole perduë.
édre étoit ſi ſuccint qu'aucuns l'en ont blâmé.
ope en moins de mots s'eſt encore exprimé.
lais ſur tous certain * Grec renchérit & ſe pique
D'une elegance Laconique.
Il renferme toûjours ſon conte en quatre Vers ;
ien ou mal, je le laiſſe à juger aux experts.
oions le avec Eſope en un ſujet ſemblable.
'un ameine un Chaſſeur, l'autre un Paſtre en ſa Fable.
'ai ſuivi leur projet quant à l'évenement.

Y couſant en chemin quelque trait ſeulement
Voici comme à peu prés Eſope le raconte.

UN Paſtre à ſes Brebis trouvant quelque méc
Voulut à toute force attraper le Larron.
Il s'en va prés d'un antre, & tend à l'enviror
Des laqs à prendre Loups, ſoupçonnant cett
geance.
Avant que partir de ces lieux.
Si tu fais, diſoit-il, ô Monarque des Dieux,
Que le drôle à ces laqs ſe prenne en ma preſ
Et que je goûte ce plaiſir,
Parmi vingt Veaux je veux choiſir
Le plus gras, & t'en faire offerande.
A ces mots ſort de l'antre un Lion grand & f
Le Paſtre ſe tapit, & dit à demi mort,
Que l'homme ne ſait guere, helas! ce qu'il dem
Pour trouver le Larron qui détruit mon troupe
Et le voir en ces laqs pris avant que je parte
O Monarque des Dieux, je t'ai promis un Ve
Je te promets un Bœuf ſi tu fais qu'il s'écarte.
C'eſt ainſi que l'a dit le principal Auteur.
Paſſons à ſon imitateur.

UN Fanfaron amateur de la chaſſe,
Venant de perdre un Chien de bonne race
Qu'il ſoupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vit un Berger. Enſeigne-moi de grace
De mon voleur, lui dit-il, la maiſon;
Que de ce pas je me faſſe raiſon.
Le Berger dit, C'eſt vers cette montagne.
En lui païant de tribut un Mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne

C

Comme il me plaît, & je ſuis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion ſort, & vient d'un pas agile.
Le Fanfaron auſſi-tôt d'eſquiver.
O Jupiter, montre-moi quelque azile,
S'écria-t-il, qui me puiſſe ſauver.

La vraye épreuve de courage.
N'eſt que dans le danger que l'on touche du doigt:
Tel le cherchoit, dit-il, qui changeant de langage
S'enfuit auſſi-toſt qu'il le voit.

CVI.

Phœbus & Borée.

BOrée & le Soleil virent un voyageur,
Qui s'étoit muni par bon-heur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'Automne,
Quand la précaution aux voyageurs eſt bonne:
Il pleut; le Soleil luit; & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui ſortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur eſt fort neceſſaire.
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.
Nôtre homme s'étoit donc à la pluye attendu.
Bon manteau, bien doublé; bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourveu
A tous les accidens; mais il n'a pas préveu
Que je ſauray ſouffler de ſorte,
Qu'il n'eſt bouton qui tienne: il faudra, ſi je veux,

Que

Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agreable;
Vous plaît-il de l'avoir? Et bien gageons nous d
(Dit Phœbus) ſans tant de paroles,
A qui plûtôt nura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voions.
Commencez: Je vous laiſſe obſcurcir mes rayc
Il n'en falut pas plus. Nôtre ſouffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon;
Fait un vacarme de demon;
Siffle, ſoufle, tempête, & briſe ſon paſſage
Maint toit qui n'en peut mais, fait perir maint bate
Tout au ſujet d'un manteau.
Le Cavalier eut ſoin d'empêcher que l'orage
Ne ſe pût engoufrer dedans.
Cela le préſerva: le vent perdit ſon temps:
Plus il ſe tourmentoit, plus l'autre tenoit ferm
Il eut beau faire agir le colet & les plis.
Si-tot qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis;
Le Soleil diſſipe la nuë:
Recrée, & puis penetre enfin le Cavalier;
Sous ſon balandras fait qu'il ſuë;
Le contraint de s'en dépoüiller.
Encor' n'uſa-t-il pas de toute ſa puiſſance.
Plus fait douceur que violence.

CVII.

CVII.

Jupiter & le Metayer.

JUpiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce; & gens ſe preſenterent,
Firent des offres; écouterent:
Ce ne fut pas ſans bien tourner.
L'un alleguoit que l'heritage
Etoit frayant & rude: & l'autre un autre ſi.
Pendant qu'ils marchandoient ainſi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus ſage,
Promit d'en rendre tant, pourveu que Jupiter
Le laiſſat diſpoſer de l'air,
Lui donnât ſaiſon à ſa guiſe,
Qu'il eut du chaud, du froid, du beau temps, de la bize,
Enfin du ſec & du mouillé,
Auſſi-tôt qu'il auroit baaillé.
Jupiter y conſent. Contract paſſé; nôtre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente, & fait en ſomme
Un climat pour lui ſeul: ſes plus proches voiſins
Ne s'en ſentoient non plus que les Ameriquains.
Ce fut leur avantage; ils eurent bonne année,
Pleine moiſſon, pleine vinée.
Monſieur le Receveur fut tres-mal partagé.
L'an ſuivant voila tout changé.
Il ajuſte d'une autre ſorte
La temperature des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ſes voiſins fructifie & rapporte,

Que

Que fait-il ? il recourt au Monarque des Dieux ;
Il confeſſe ſon imprudence. . . . . .
Jupiter en uſa comme un Maître fort doux.
Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

CVIII.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

UN Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vû
Fut preſque pris au dépourveu.
Voici comme il conta l'avanture à ſa mere.
J'avois franchi les Monts qui bornent cét Etat ;
Et trotois comme un jeune Rat
Qui cherche à ſe donner carriere.
Lors que deux animaux m'ont arrêté les yeux ;
L'un doux, benin & gracieux ;
Et l'autre turbulent & plein d'inquietude.
Il a la voix perçante & rude :
Sur la tête un morceau de chair ;
Une ſotte de bras dont il s'éleve en l'air,
Comme pour prendre ſa volée ;
La queuë en panache étalée.
Or c'étoit un Cochet dont nôtre Souriceau
Fit à ſa mere le tableau,
Comme d'un animal venu de l'Amerique.
Il ſe batoit, dit-il, les flancs avec ſes bras,
Faiſant tel bruit & tel fracas,
Que moi, qui grace aux Dieux, de courage me pique,
En ay pris la fuite de peur,

Le

Le maudiſſant de tres-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoiſſance
Avec cet animal qui m'a ſemblé ſi doux.
Il eſt velouté comme nous,
Marqueté, longue queuë, une humble contenance:
Un modeſte regard, & pourtant l'œil luiſant:
Je le crois fort ſympatiſant
Avec Meſſieurs les Rats; car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Et l'allois aborder, quand d'un ſon plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet eſt un Chat,
Qui ſous ſon minois hypocrite
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir eſt porté:
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat; c'eſt ſur nous qu'il fonde ſa cuiſine.
Garde-toy tant que tu vivras
De juger des gens ſur la mine.

CIX.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

LEs Animaux, au decez d'un Lion,
En ſon vivant Prince de la contrée,
Pour faire un Roi s'aſſemblerent, dit-on.
De ſon étui la couronne eſt tirée.
Dans une chartre un Dragon la gardoit.

Il ſe trouva que ſur tous eſſayée
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Pluſieurs avoient la téte trop menuë,
Aucuns trop groſſe, aucuns même cornuë.
Le Singe auſſi fit l'épreuve en riant,
Et par plaiſir la Tiare eſſayant.
Il fit autour force grimaceries,
Tours de ſoupleſſe, & mille fingeries.
Paſſa dedans ainſi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela ſembla ſi beau,
Qu'il fut éleu: chacun lui fit hommage.
Le Renard ſeul regretta ſon ſuffrage;
Sans toutefois montrer ſon ſentiment.
Quand il eut fait ſon petit compliment;
Il dit au Roi. Je ſais, Sire, une cache;
Et ne crois pas qu'autre que moi la ſache.
Or tout treſor par droit de Royauté
Appartient, Sire, à vôtre Majeſté.
Le nouveau Roi baaille aprés la Finance.
Lui-même y court pour n'étre par trompé:
C'étoit un piege: il y fut attrapé.
Le Renard dit au nom de l'aſſiſtance:
Prendrois-tu nous gouverner encor,
Ne ſachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis: & l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le Diadême.

CX.

Le Mulet ſe vantant de ſa Genealogie.

LE Mulet d'un Prelat ſe piquoit de nobleſſe;
Et ne parloit inceſſamment
Que de ſa mere la Jument,
Dont il contoit mainte proüeſſe.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils pretendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'Hiſtoire.
Il eût crû s'abaiſſer ſervant un Medecin.
Etant devenu vieux on le mit au Moulin.
Son pere l'Ane alors lui revint en memoire.
Quand le mal-heur ne ſeroit bon
Qu'à mettre un ſot à la raiſon,
Toûjours ſeroit-ce à juſte cauſe
Qu'on le dit bon à quelque choſe.

CXI.

Le Vieillard & l'Ane.

UN Vieillard ſur ſon Ane apperceut en paſſant
Un pré plein d'herbe & fleuriſſant.
Il y lâche ſa béte, & le Griſon ſe ruë
Au travers de l'herbe menuë.

Se veautrant, gratant, & frotant,
Gambadant, chantant, & broutant,
Et faiſant mainte place nette.
L'ennemi vient ſur l'entrefaite.
Fuions, dit alors le Vieillard.
Pourquoy? répondit le paillard,
Me fera-t-on porter double bât, double ch
Non pas, dit le Vieillard qui prit d'abord
Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui
Sauvez-vous, & me laiſſez paître:
Nôtre ennemi c'eſt nôtre maître?
Je vous le dis en bon François.

CXII.

Le Cerf ſe voiant dans l'eau

DAns le criſtal d'une fontaine,
Un Cerf ſe mirant autrefois,
Loüoit la beauté de ſon bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ſes jambes de fuſeaux,
Dont il voyoit l'objet ſe perdre dans les ea
Quelle proportion de mes pieds à ma téte
Diſoit-il en voiant leur ombre avec douleu
Des taillis les plus hauts mon front atteint
Mes piés ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la ſorte,
Un Limier le fait partir;
Il tâche à ſe garentir;
Dans les forêts il s'emporte.

Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ſes jours dépendent.
ſe dedit alors, & maudit les preſens,
Que le Ciel lui fait tous les ans.

ous faiſons cas du beau, nous mépriſons l'utile,
Et le beau ſouvent nous détruit.
e Cerf blâme ſes pieds qui le rendent agile;
Il eſtime un bois qui lui nuit.

CXIII.

Le Lievre & la Tortuë.

Rien ne ſert de courir; il faut partir à point.
Le Lievre & la Tortuë en ſont un témoignage.
ageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
-tot que moi ce but. Si-tot? êtes-vous ſage?
Répartit l'animal leger.
Ma commere il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellebore.
Sage ou non, je parle encore.
Ainſi fût fait: & de tous deux
On mit prés du but les enjeux.
Savoir quoy; ce n'eſt pas l'affaire:
Ni de quel juge l'on convint.
Notre Lievre n'avoit que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lors que prêt d'être atteint
Il s'éloigne des chiens, les renvoye aux Calendes,

Et leur fait arpenter les Landes.
Ayant, dis-je, du temps de reſte pour brouter,
Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent; il laiſſe la Tortuë
Aller ſon train de Senateur.
Elle part, elle s'évertuë:
Elle ſe hâte avec lenteur.
Lui cependant mépriſe une telle victoire;
Tient la gageure à peu de gloire;
Croit qu'il y va de ſon honneur
De partir tard. Il broute, il ſe repoſe,
Il s'amuſe à toute autre choſe
Qu'à la gageure. A la fin quand il vit
Que l'autre touchoit preſque au bout de la carriere;
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains; la Tortuë arriva la premiere.
Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je pas raiſon?
De quoi vous ſert vôtre viteſſe?
Moi l'emporter! & que ſeroit-ce
Si vous portiez une maiſon?

CXIV.

L'Ane & ſes Maîtres.

L'Ane d'un Jardinier ſe plaignoit au Deſtin
De ce qu'on le faiſoit lever devant l'Aurore.
Les Cocs, luy diſoit-il, ont beau chanter matin;
Je ſuis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.

neceſſité d'interrompre mon ſomme!
Sort de ſa plainte touché
nne un autre Maître; & l'animal de ſomme
lu Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
ſanteur des peaux, & leur mauvaiſe odeur,
t bien-tot choqué l'impertinente béte.
gret, diſoit-il, à mon premier Seigneur.
quand il tournoit la téte,
rapois, s'il m'en ſouvient bien,
lque morceau de chou qui ne me coûtoit rien.
ci, point d'aubeine; ou ſi j'en ay quelqu'une,
le coups. Il obtint changement de fortune,
ur l'état d'un Charbonnier
t couché tout le dernier.
plainte. Quoy donc, dit le Sort en colere,
Baudet ci m'occupe autant
: cent Monarques pourroient faire.
il être le ſeul qui ne ſoit pas content?
y-je en l'eſprit que ſon affaire?
Sort avoit raiſon; tous gens ſont ainſi faits:
condition jamais ne nous contente;
pire eſt toûjours la preſente.
fatiguons le Ciel à force de placets.
hacun Jupiter accorde ſa requête,
lui romprons encor la téte.

CXV.

Le Soleil & les Grenoüilles.

AUx nôces d'un Tiran tout le Peuple en lieſſ
Noioit ſon ſouci dans les pots.
Eſope ſeul trouvoit que les gens étoient ſots
De témoigner tant d'allégreſſe.
Le Soleil, diſoit-il, eut deſſein autrefois
De ſonger à l'Himenée.
Auſſi-tôt on oüit d'une commune voix
Se plaindre de leur deſtinée
Les Citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfans?
Dirent-elles au Sort; un ſeul Soleil à peine
Se peut ſouffrir. Une demi douzaine
Mettra la Mer à ſec & tous ſes habitans.
Adieu jonc & marais; Nôtre race eſt detruite
Bien-tôt on la verra reduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenoüilles à mon ſens ne raiſonnoient pas mal

CXVI.

Villageois & le Serpent.

ıte qu'un Manant
le autant que peu ſage,
yver ſe promenant
e ſon heritage,
Serpent ſur la neige étendu,
, perclus, immobile rendu,
as à vivre un quart d'heure.
ı le prend, l'emporte en ſa demeure,
iderer quel ſera le loyer
on de ce merite,
le long du foyer;
ffe, le reſſuſcite.
ourdi ſent à peine le chaud,
lui revient avecque la colere.
la tête, & puis ſifle auſſi-tôt,
ng repli, puis tâche à faire un ſaut
enfaiteur, ſon ſauveur, & ſon pere.
Manant, voilà donc mon ſalaire?
A ces mots, plein d'un juſte courroux
ſa cognée, il vous tranche la bête,
Serpens de deux coups,
on, la queue, & la tête.
illant cherche à ſe retirer;
ne put y parvenir;

Il eſt bon d'être charitable :
Mais envers qui ? C'eſt là le point.
Quant aux ingrats, il n'en eſt point
Qui ne meure enfin miſerable.

CXVII.

Le Lion malade & le Renard.

DE par le Roi des animaux
Qui dans ſon antre étoit malade,
Fut fait ſavoir à ſes vaſſaux
Que chaque eſpece en Ambaſſade
Envoyât gens le viſiter :
Sous promeſſe de bien traiter
Les Deputez, eux & leur ſuite ;
Foi de Lion tres-bien écrite,
Bon paſſe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'Edit du Prince s'execute.
De chaque eſpece on luy députe.
Les Renards gardent la maiſon.
Un d'eux en dit cette raiſon.
Les pas empraints ſur la pouſſiere
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur c
Tous ſans exception regardent la tanière ;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que ſa Majeſté nous diſpenſe.
Grand-merci de ſon paſſe-port
Je le crois bon : mais dans cét antre.

Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en ſort.

CXVIII.

L'Oiſeleur, l'Autour, & l'Aloüette.

LEs injuſtices des pervers
Servent ſouvent d'excuſe aux nôtres.
Telle eſt la loi de l'Univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne auſſi les autres.
Un Manant au miroir prenoit des Oiſillons.
Le fantôme brillant attire une Aloüette.
Auſſi-tôt un Autour planant ſur les ſillons,
Decend des airs, fond, & ſe jette
Sur celle qui chantoit, quoyque près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lors que ſe rencontrant ſous la main de l'oiſeau
Elle ſent ſon ongle maligne.
Pendant qu'à la plumer l'Autour eſt occupé,
Lui-même ſous les rets demeure enveloppé.
Oiſeleur laiſſe-moy, dit-il en ſon langage ;
Je ne t'ay jamais fait de mal.
L'Oiſeleur repartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage ?

CXIX.

Le Cheval & l'Ane.

EN ce monde il ſe faut l'un l'autre ſecourir.
Si ton voiſin vient à mourir.
C'eſt ſur toi que le fardeau tombe.
Un Ane accompagnoit un Cheval peu courto
Celui-ci ne portant que ſon ſimple harnois,
Et le pauvre Baudet ſi chargé qu'il ſuccombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu:
Autrement il mourroit devant qu'être à la vil
La priere, dit-il, n'en eſt pas inciviſe:
Moitié de ce fardeau ne vous ſera que jeu.
Le Cheval refuſa, fit une pétarrade;
Tant qu'il vit ſous le faix mourir ſon camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette avanture,
On luy fit porter la voiture,
Et la peau par deſſus encor.

CXX.

Le Chien qui lâche ſa proye pour l'ombre.

Hacun ſe trompe ici bas.
On void courir aprés l'Ombre
Tant de fous, qu'on n'en ſait pas
plupart du temps le nombre.
Chien, dont parle Eſope, il faut les renvoyer.
Chien voyant ſa proye en l'eau repreſentée;
quitta pour l'image, & penſa ſe noyer;
riviere devint tout d'un coup agitée.
oute peine il regagna les bords,
t n'eut ni l'ombre ni le corps.

CXXI.

Le Chartier embourbé.

E Phaëton d'une voiture à foin
Vit ſon char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
tout humain ſecours. C'étoit à la campagne
s d'un certain canton de la baſſe Bretagne
Appellé Quimpercorentin.
On ſait aſſez que le Deſtin
eſſe là les gens quand il veut qu'on entage.
Dieu

Dieu nous préſerve du voyage.
Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voila qui deteſte & jure de ſon mieux,
Peſtant en ſa fureur extrême
Tantôt contre les trous, puis contre ſes chevaux,
Contre ſon char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu dont les travaux
Sont ſi celebres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moy; ſi ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa priere étant faite, il entend dans la nuë
Une voix qui lui parle ainſi:
Hercule veut qu'on ſe remuë,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient
Ote d'autour de chaque rouë
Ce mal-heureux mortier, cette maudite boüe,
Qui juſqu'à l'aiſſieu les enduit.
Pren ton pic, & me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette orniere. As-tu fait? Oüy, dit l'homme.
Or bien je vas t'aider, dit la voix: pren ton foüet.
Je l'ay pris. Qu'eſt-ceci? mon char marche à ſouhait,
Hercule en ſoit loüé. Lors la voix: Tu vois comme
Tes chevaux aiſément ſe ſont tirez de-là.
Aide-toy, le Ciel t'aidera.

CXXII. *Le*

CXXII.

Le Charlatan.

E monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette ſcience de tout temps
Fut en Profeſſeurs tres-fertile.
ıntot l'un en Theatre affronte l'Acheron:
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il eſt un Paſſe-Ciceron.
Un des derniers ſe vantoit d'être
En Eloquence ſi grand maître,
Qu'il rendroit diſert un badaut,
ı manant, un ruſtre, un lourdaut.
ïy, Meſſieurs, un lourdaut; un animal, un Ane?
e l'on m'ameine un Ane, un Ane renforcé;
ſe le rendrai maitre paſſé;
ît veux qu'il porte la ſoutane.
Prince ſçut la choſe: il manda le Rhetçur.
, dit-il, en mon ecurie
Un fort beau Rouſſin d'Arcadie:
l'en voudrois faire un Orateur.
e, vous pouvez tout, reprit d'abord nôtre homme.
On lui donna certaine ſomme.
l devoit au bout de dix ans
Mettre ſon Ane ſur les bancs:
on il conſentoit d'être en place publique
indé la hare au col, étranglé court & net,
Ayant au dos ſa Rhetorique,
ît les oreilles d'un Baudet.

Quel-

Quelqu'un des Courtiſans lui dit qu'à la potence
Il voſloit l'aller voir; & que pour un pendu
Il auroit bonne grace, & beaucoup de preſtance:
Sur tout qu'il ſe ſouvint de faire à l'aſſiſtance
Un diſcours où ſon art fût au long étendu;
Un diſcours pathetique, & dont le formulaire
Servît à certains Cicerons
Vulgairement nommez larrons.
L'autre reprit : Avant l'affaire
Le Roy, l'Ane, ou moy nous mourrons.

Il avoit raiſon. C'eſt folie
De compter ſur dix ans de vie.
Soions bien beuvans, bien mangeans;
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

CXXIII.

La Diſcorde.

LA Déeſſe Diſcorde ayant broüillé les Dieux,
Et fait un grand procés là haut pour une pomme;
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on appele Homme
On la receut à bras ouverts,
Elle, & que ſi, que non, ſon frere,
Avecque tien & mien, ſon pere.
Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers
De preferer nôtre Hemiſphere
A celuy des mortels qui nous ſont oppoſez:
Gens groſſiers, peu civiliſez,

Et

t qui ſe mariant ſans Prêtre & ſans Notaire;
De la Diſcorde n'ont que faire.
our la faire trouver aux lieux où le beſoin
Demandoit qu'elle fût preſente,
La renommée avoit le ſoin
e l'avertir; & l'autre diligente
ouroit vite aux debats, & prevenoit la paix,
aiſoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
a renommée enfin commença de ſe plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.
ien ſouvent l'on perdoit à la chercher ſa peine.
l faloit donc qu'elle eût un ſejour affecté.
Jn ſejour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
omme il n'étoit alors aucun Convent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge enfin de l'Hymenée
Lui fut pour maiſon aſſignée.

CXXIV.

La jeune Veuve.

A perte d'un époux ne va point ſans ſoûpirs.
On fait beaucoup de bruit, & puis on ſe conſole.
r les aîles du temps la triſteſſe s'envole;
Le temps rameine les plaiſirs.
Entre la Veuve d'une ann[illegible]
Et la Veuve d'une journée,
difference eſt grande. On ne croiroit jamais

Que ce fut la même perſonne.
L'une fait fuïr les gens, & l'autre a mille a
Aux ſoûpirs vrais ou faux celle-là s'abando
C'eſt toûjours même note, & pareil entreti
On dit, qu'on eſt inconſolable;
On le dit, mais il n'en eſt rien;
Comme on verra par cette Fable,
Ou plûtôt par la verité.
L'Epoux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ſes côtez ſa
Lui crioit: Attends-moi; je te ſuis; & mon
Auſſi bien que la tienne, eſt prête à s'envol
Le Mari fait ſeul le voyage.
La Belle avoit une pere homme prudent é
Il laiſſa le torrent couler.
A la fin pour la conſoler,
Ma fille, lui dit-il, c'eſt trop verſer de la
Qu'a beſoin le défunt que vous noiez vos ch
Puiſqu'il eſt des vivans, ne ſongez plus aux
Je ne dis pas que tout à l'heure
Une condition meilleure
Change en des nopces ces tranſports:
Mais aprés certain temps ſouffrez qu'on vous
Un époux beau, bien fait, jeune, & tout autr
Que le défunt. Ah! dit-elle auſſi-tôt,
Un Cloître eſt l'époux qu'il me faut.
Le pere lui laiſſa digerer ſa diſgrace.
Un mois de la ſorte ſe paſſe.
L'autre mois, on l'employe à changer tous l
Quelque choſe à l'habit, au linge, à la co
Le deüil enfin ſert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des amours

Revient au colombier : les jeux, les ris, la danſe
Ont auſſi leur tour à la fin.
On ſe plonge ſoir & matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le Pere ne craint plus ce défunt tant cheri.
Mais comme il ne parloit de rien à nôtre Belle,
Où donc eſt le jeune mari
Que vous m'avez promis, dit-elle ?

EPILOGUE.

BOrnons ici cette carriere.
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiſer une matiere
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine.
Pour fournir à d'autres projets.
Amour ce tyran de ma vie
Veut que je change de ſujets;
Il faut contenter ſon envie.
Retournons à Pſiché : Damon vous m'exhor-
tez,
A peindre ſes mal-heurs & ſes felicitez.
J'y conſens : peut-être ma veine.
En ſa faveur s'échauffera.
Heureux ſi ce travail eſt la derniere peine
Que ſon époux me cauſera.

A

MADAME

DE

MONTESPAN.

L'Apologue eſt un don qui vient d
Immortels ;
Ou ſi c'eſt un preſent des hommes
Quiconque nous l'a fait merite des Aute
Nous devons tous, tant que nous ſomm
Eriger en divinité
Le Sage par qui fut ce bel art inventé.
C'eſt proprement un charme : il rend l'ame attent
Ou plûtôt il la tient captive,
Nous attachant à des recits
Qui meinent à ſon gré les cœurs & les eſprits.
O vous qui l'imitez, Olimpe, ſi ma Muſe
A quelquefois pris place à la table des Dieux
Sur ſes dons aujourd'hui daignez porter les y
Favoriſez les jeux où mon eſprit s'amuſe.
Le temps qui détruit tout, reſpectant vôtre a
Me laiſſera franchir les ans dans cet ouvrag
Tout Auteur qui voudra vivre encore apré
Doit s'acquerir vôtre ſuffrage.
C'eſt de vous que mes vers attendent tout le

n'eſt beauté dans nos écrits
vous ne connoiſſiez juſques aux moindres traces;
qui connoit que vous les beautez & les graces ?
les & regards, tout eſt charme dans vous.
la Muſe en un ſujet ſi doux
oudroit s'étendre davantage;
is il faut reſerver à d'autres cet emploi,
t d'un plus grand maître que moi
/ôtre loüange eſt le partage.
impe, c'eſt aſſez qu'à mon dernier ouvrage
)tre nom ſerve un jour de rempart & d'abri:
otegez deſormais le livre favori
ur qui j'oſe eſperer une ſeconde vie:
Sous vos ſeuls auſpices ces vers
Seront jugez malgré l'envie
Dignes des yeux de l'Univers.
Je ne merite pas une faveur ſi grande:
La Fable en ſon nom la demande;
Vous ſavez quel credit ce menſonge a ſur nous;
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire,
Je croirai lui devoir un temple pour ſalaire;
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.

CXXV.

Les Animaux malades de la Peſte.

UN mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en ſa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peſte (puis qu'il faut l'apeller par ſon nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Acheron,
Faiſoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous; mais tous étoient frapez.
On n'en voyoit point d'occupez
A chercher le ſoûtien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proye.
Les Tourterelles ſe fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joye.
Le Lion tint conſeil, & dit: Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos pechez cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se ſacrifie aux traits du celeſte courroux,
Peut-être il obtiendra la gueriſon commune.
L'Hiſtoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévoûmens:
Ne nous flatons donc point, voions ſans indulgen
L'é

L'état de nôtre conſcience.
Pour moi, ſatisfaiſant mes appetits gloutons
J'ai devoré force moutons;
Que m'avoient-ils fait ? nulle offenſe:
Méme il m'eſt arrivé quelquefois de manger
Le Berger.
Je me dévoûrai donc, s'il le faut; mais je penſe
Qu'il eſt bon que chacun s'accuſe ainſi que moi:
Car on doit ſouhaiter ſelon toute juſtice
Que le plus coupable periſſe.
Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi;
Vos ſcrupules font voir trop de delicateſſe;
Et bien, manger moutons, canaille, ſotte eſpece,
Eſt-ce un peché? Non non: Vous leur fites Seigneur
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger l'on peut dire
Qu'il étoit digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui ſur les animaux
Se font un chimerique empire.
Ainſi dit le Renard, & flateurs d'applaudir.
On n'oſa trop approfondir.
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puiſſances
Les moins pardonnables offenſes.
Tous les gens querelleurs, juſqu'aux ſimples mâtins,
Au dire de chacun, étoient de petits ſaints.
L'Ane vint à ſon tour & dit: J'ai ſouvenance
Qu'en un pré de Moines paſſant
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, & je penſe
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avois nul droit, puis qu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro ſur le baudet.
Un Loup quelque peu Clerc prouva par ſa harangue

Qu'il faloit dévoüer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable!
Rien que la mort n'étoit capable
D'expier ſon forfait; on le lui fit bien voir.
Selon que vous ſerez puiſſant ou miſerable,
Les jugemens de Cour vous rendront blanc ou noir

CXXVI.

Le mal marié.

QUe le bon ſoit toûjours camarade du beau,
Dés demain je chercherai femme;
Mais comme le divorce entre eux n'eſt pas nouveau,
Et que peu de beaux corps hôtes d'une belle ame
Aſſemblent l'un & l'autre poinct,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
J'ai veu beaucoup d'Himens, aucuns d'eux ne me tentent:
Cependant des humains preſque les quatre parts
S'expoſent hardiment au plus grand des hazards;
Les quatre parts auſſi des humains ſe repentent.
J'en vais alleguer un qui s'étant repenti,
Ne pût trouver d'autre parti,
Que de renvoyer ſon épouſe
Querelleuſe, avare, & jalouſe.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut,
On ſe levoit trop tard, on ſe couchoit trop toſt.

ais du blanc, puis du noir, puis encore autre choſe;
es valets enrageoient, l'époux étoit à bout;
onſieur ne ſonge à rien, Monſieur dépenſe tout,
Monſieur court, Monſieur ſe repoſe.
lle en dit tant, que Monſieur à la fin
Laſſé d'entendre un tel lutin,
Vous la renvoye à la campagne
hez ſes parens. La voila donc compagne
e certaines Philis qui gardent les dindons
Avec les gardeurs de cochons.
u bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,
e mari la reprend. Eh bien qu'avez-vous fait?
Comment paſſiez-vous vôtre vie?
'innocence des champs eſt-elle vôtre fait?
Aſſez, dit-elle; mais ma peine
toit de voir les gens plus pareſſeux qu'ici:
Ils n'ont des troupeaux nul ſouci.
e leur ſavois bien dire, & m'attirois la haine
De tous ces gens ſi peu ſoigneux.
h, Madame reprit ſon époux tout à l'heure,
Si vôtre eſprit eſt ſi hargneux
Que le monde qui ne demeure
u'un moment avec vous, & ne revient qu'au ſoir,
Eſt déja laſſé de vous voir,
ue feront des valets qui toute la journée
Vous verront contre eux dechaînée?
Et que pourra faire un époux
ue vous voulez qui ſoit jour & nuit avec vous?
etournez au village; adieu; ſi de ma vie
e vous rappelle, & qu'il m'en prenne envie,
uiſſai-je chez les morts avoir pour mes pechez,
eux femmes comme vous ſans ceſſe à mes côtez.

CXXVII.

Le Rat qui s'eſt retiré du monde.

LEs Levantins en leur legende.
Diſent qu'un certain Rat las des ſoins d'ici bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La ſolitude étoit profonde;
S'étendant par tout à la ronde.
Nôtre hermite nouveau ſubſiſtoit là-dedans.
Il fit tant de pieds & de dents
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage
Le vivre & le couvert; que faut-il davantage?
Il devint gros & gras; Dieu prodigue ſes biens
A ceux qui font vœu d'être ſiens.
Un jour au devot perſonnage
Des deputez du peuple Rat
S'en vinrent demander quelque aumone legere:
Ils alloient en terre étrangere
Chercher quelque ſecours contre le peuple Chat;
Ratopolis étoit bloquée:
On les avoit contraints de partir ſans argent,
Attendu l'état indigent
De la Republique attaquée.
Ils demandoient fort peu, certains que le ſecours
Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
Mes amis, dit le Solitaire,
Les choſes d'ici bas ne me regardent plus:

En quoi peut un pauvre Reclus
Vous aſſiſter ? que peut-il faire,
ue de prier le Ciel qu'il vous aide en-ceci ?
ſpere qu'il aura de vous quelque ſouci
Ayant parlé de cette ſorte,
Le nouveau Saint ferma ſa porte.
Qui deſignai-je à vôtre avis
Par ce Rat ſi peu ſecourable ?
Un Moine ? non, mais un Dervis ;
ſuppoſe qu'un Moine eſt toûjours charitable.

CXXVIII.

Le Héron.

La Fille.

UN jour ſur ſes longs pieds alloit je ne ſais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il coſtoioit une riviere.
L'onde étoit tranſparente ainſi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commere la carpe y faiſoit mille tours
Avec le brochet ſon compere.
Le Héron en eut fait aiſément ſon profit :
Tous approchoient du bord, l'oiſeau n'avoit qu'à prendre ;
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eut un peu plus d'appetit.
Il vivoit de regime ; & mangeoit à ſes heures.

Aprés

Aprés quelques momens l'appetit vint; l'oiſeau
S'approchant du bord vit ſur l'eau
Des Tanches qui ſortoient du fond de ces demeure
Le mets ne lui plût pas; il s'attendoit à mieux;
Et montroit un gout dédaigneux
Comme le rat du bon Horace.
Moi des Tanches? dit-il, moi Héron que je faſſe
Une ſi pauvre chere? & pour qui me prend-on?
La Tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'eſt bien là le dîner d'un Heron!
J'ouvrirois pour ſi peu le bec! aux Dieux ne plaiſe
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poiſſon.
La faim le prit; il fut tout heureux & tout aiſe
De rencontrer un limaçon.
Ne ſoions pas ſi difficiles:
Les plus accommodans ce ſont les plus habiles:
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner;
Sur tout quand vous avez à peu prés vôtre comp
Bien des gens y ſont pris; ce n'eſt pas aux Héro
Que je parle; écoutez, Humains, un autre con
Vous verrez que chez vous j'ai puiſé ces leçons
Certaine fille un peu trop fiere
Prétendoit trouver un mary
Jeune, bien-fait, & beau, d'agreable maniere,
Point froid & point jaloux; notez ces deux poin
Cette fille vouloit auſſi
Qu'il euſt du bien, de la naiſſance,
De l'eſprit, enfin tout: mais qui peut tout a
Le deſtin ſe montra ſoigneux de la pourvoir:
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chetifs de moitié.

Quoi moi ? quoi ces gens-là ? l'on radote, je penſe.
A moi les propoſer ! helas ils font pitié.
Voiez un peu la belle eſpece !
L'un n'avoit en l'eſprit nulle delicateſſe ;
L'autre avoit le nez fait de cette façon-là ;
C'étoit ceci, c'étoit celà,
C'étoit tout, car les précieuſes.
Font deſſus tout les dédaigneuſes.
Aprés les bons partis, les mediocres gens
Vinrent ſe mettre ſur les rangs.
Elle de ſe moquer. Ah vraiment je ſuis bonne
De leur ouvrir la porte : ils penſent que je ſuis
Fort en peine de ma perſonne.
Grace à Dieu je paſſe les nuits
Sans chagrin, quoi qu'en ſolitude.
La belle ſe ſçut gré de tous ſes ſentimens.
L'âge la fit déchoir ; adieu tous les amans.
Un an ſe paſſe & deux avec inquietude.
Le chagrin vient en ſuite ; elle ſent chaque jour
Déloger quelque Ris, quelques jeux, puis l'amour ;
Puis ſes traits choquer & déplaire ;
Puis cent ſortes de fards. Ses ſoins ne pûrent faire
Qu'elle échapat au temps, cet inſigne larron.
Les ruines d'une maiſon
Se peuvent reparer ; que n'eſt cet avantage
Pour les ruines du viſage !
Sa precioſité changea lors de langage.
Son miroir lui diſoit, prenez vîte un mari :
Je ne ſais quel deſir le lui diſoit auſſi :
Le deſir peut loger chez une precieuſe :
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais crû,
Se trouvant à la fin tout aiſe & tout heureuſe
De rencontrer un malotru.

CXXIX. *Les*

CXXIX.

Les Souhaits.

IL eſt au Mogol des folets
Qui font office de valets,
Tiennent la maiſon propre, ont ſoin de l'équipa
Et quelquefois du jardinage.
Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gaſtez tout. Un d'eux prés du Gange autref
Cultivoit le jardin d'un aſſez bon Bourgeois.
Il travailloit ſans bruit, avoit beaucoup d'adreſſe
Aimoit le maître & la maîtreſſe,
Et le jardin ſur tout. Dieu ſait ſi les Zephirs,
Peuple ami du Demon l'aſſiſtoient dans ſa tâche
Le folet de ſa part travaillant ſans relâche
Combloit ſes hôtes de plaiſirs.
Pour plus de marques de ſon zele
Chez ces gens pour toûjours il ſe fût arrêté,
Nonobſtant la legereté
A ſes pareils ſi naturelle;
Mais ſes confreres les eſprits
Firent tant que le chef de cette republique,
Par caprice ou par politique,
Le changea bientôt de logis.
Ordre lui vient d'aller au fond de la Norvege
Prendre le ſoin d'une maiſon
En tout temps couverte de neige;
Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lapon.
Avant que de partir, l'eſprit dit à ſes hôtes:

On m'oblige de vous quitter :
Je ne ſçais pas pour quelles fautes ;
Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter
Qu'un temps fort court ; un mois, peut-être une ſemaine.
Employez-la ; formez trois ſouhaits, car je puis
Rendre trois ſouhaits accomplis ;
Trois ſans plus. Souhaiter, ce n'eſt pas une peine
Etrange & nouvelle aux humains.
Ceux-ci pour premier vœu demandent l'abondance ;
Et l'abondance à pleines mains
Verſe en leurs cofres la finance,
En leurs greniers le bled, dans leur caves les vins ;
Tout en creve. Comment ranger cette chevance ?
Quels regîtres, quels ſoins, quel temps il leur falut !
Tous deux ſont empéchez ſi jamais on le fut.
Les voleurs contre eux complotérent ;
Les grands Seigneurs leur emprunterent ;
Le Prince les taxa. Voila les pauvres gens
Malheureux par trop de fortune.
Otez nous de ces biens l'affluence importune,
Dirent-ils l'un & l'autre ; heureux les indigens !
La pauvreté vaut mieux qu'une telle richeſſe.
Retirez-vous treſors, fuyez : & toi Déeſſe,
Mere du bon eſprit, compagne du repos,
La mediocrité, revien vîte. A ces mots
La mediocrité revient ; on lui fait place ;
Avec elle ils rentrent en grace,
Au bout de deux ſouhaits étant auſſi chanceux
Qu'ils étoient, & que ſont tous ceux
Qui ſouhaittent toûjours, & perdent en chimeres
Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs afaires.

Le

Le folet en rit avec eux.
Pour profiter de ſa largeſſe,
Quand il voulut partir, & qu'il fut ſur le poinct
Ils demanderent la ſageſſe;
C'eſt un treſor qui n'embaraſſe point.

CXXX.

La Cour du Lion.

SA Majeſté Lionne un jour voulut connoître,
De quelles nations le Ciel l'avoit fait maître.
Il manda donc par deputez
Ses vaſſaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtez
Une circulaire écriture,
Avec ſon ſceau. L'écrit portoit
Qu'un mois durant le Roi tiendroit
Cour pleniére, dont l'ouverture
Devoit être un fort grand feſtin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence
Le Prince à ſes ſujets étaloit ſa puiſſance.
En ſon Louvre il les invita.
Quel Louvre! un vrai charnier, dont l'odeur ſe port
D'abord au nez des gens. L'Ours boucha ſa narin
Il ſe fut bien paſſé de faire cette mine.
Sa grimace dépleut. Le Monarque irrité
L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette ſeverité;
Et flateur exceſſif il loüa la colere,

la griffe du Prince, & l'antre, & cette odeur:
n'etoit ambre, il n'étoit fleur,
ne fût ail au prix. Sa ſotte flaterie
un mauvais ſuccés, & fut encor punie.
Ce Monſeigneur de Lion là,
Fut parent de Caligula.
Renard étant proche: Or ça, lui dit le Sire,
ſens-tu? dis-le moi: Parle ſans déguiſer.
L'autre auſſi-toſt de s'excuſer,
guant un grand rume: il ne pouvoit que dire
Sans odorat; bref il s'en tire.
Ceci vous ſert d'enſeignement.
ſoiez à la Cour, ſi vous voulez y plaire,
ade adulateur, ni parleur trop ſincere;
ichez quelquefois de répondre en Normant.

CXXXI.

Les Vautours & les Pigeons.

[Ars autrefois mit tout l'air en émûte.
Certain ſujet fit naître la diſpute
i les oiſeaux; non ceux que le Printemps
ne à ſa Cour, & qui ſous la feüillée
leur exemple & leurs ſons éclatans
t que Venus eſt en nous réveillée;
:eux encor que la Mere d'Amour
à ſon char: mais le peuple Vautour
)ec retors, à la tranchante ſerre,
un chien mort ſe fit, dit-on, la guerre.
ut du ſang; je n'exagere point.

Si je voulois conter de poinct en poinct
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef perit, maint heros expira;
Et ſur ſon roc Prométhée eſpera
De voir bien-tôt une fin à ſa peine.
C'étoit plaiſir d'obſerver leurs efforts;
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adreſſe, & ruſes, & ſurpriſes,
Tout s'employa: Les deux troupes épriſes
D'ardent courroux n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que reſpirent les ombres:
Tout element remplit de citoiens,
Le vaſte enclos qu'ont les roiaumes ſombres.
Cette fureur mit la compaſſion
Dans les eſprits d'une autre nation
Au col changeant, au cœur tendre & fidéle.
Elle employa ſa mediation,
Pour accorder une telle querelle.
Ambaſſadeurs par le peuple Pigeon
Furent choiſis, & ſi bien travaillerent,
Que les Vautours plus ne ſe chamaillerent.
Ils firent trevé, & la paix s'enſuivit:
Helas! ce fut aux dépens de la race
A qui la leur auroit deu rendre grace.
La gent maudite auſſi-tôt pourſuivit
Tous les pigeons, en fit ample carnage,
En dépeupla les bourgades, les champs,
Peu de prudence eurent les pauvres gens,
D'accommoder un peuple ſi ſauvage.
Tenez toûjours diviſez les méchans;
La ſeureté du reſte de la terre
Dépend de là; Semez entre eux la guerre;
Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.

ſoit dit en paſſant ; Je me tais.

CXXXII.

Le Coche & la Mouche.

ns un chemin montant, ſablonneux, mal-ai-
ſé,
tous les côtez au Soleil expoſé,
rts chevaux tiroient un Coche.
ies, Moines, vieillards, tout étoit deſcendu,
lage ſuoit, ſouffloit, étoit rendu.
Mouche ſurvient, & des chevaux s'approche ;
d les animer par ſon bourdonnement ;
l'un, pique l'autre, & penſe à tout moment
ou'elle fait aller la machine,
d ſur le timon, ſur le nez du Cocher
uſſi-tôt que le char chemine,
t qu'elle voit les gens marcher,
'en attribuë uniquement la gloire ;
ient, fait l'empreſſée ; il ſemble que ce ſoit
ergent de bataille allant en chaque endroit
avancer les gens, & hâter la victoire.
Mouche en ce commun beſoin
ine qu'elle agit ſeule, & qu'elle a tout de ſoin ;
cun n'aide aux chevaux à ſe tirer d'affaire.
e Moine diſoit ſon Breviaire ;
noit bien ſon temps ! une femme chantoit ;
t bien de chanſons qu'alors il s'agiſſoit !
Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
t fait cent ſottiſes pareilles.

Aprés bien du travail le Coche arrive au l
Reſpirons maintenant, dit la Mouche auſſi-tô
J'ay tant fait que nos gens ſont enfin dans la pl
Çà, Meſſieurs les Chevaux, païez moy de ma p

Ainſi certaines gens faiſant les empreſſez
S'introduiſent dans les affaires.
Ils ſont par tout les neceſſaires;
Et par tout importuns devroient être chaſſez.

CXXXIII.

La Laitiere & le Pot au lait.

PErrette ſur ſa téte ayant un Pot au lait
Bien poſé ſur un couſſinet,
Pretendoit arriver ſans encombre à la ville.
Legere & court vetuë elle alloit à grands pas.
Ayant mis ce jour-là pour être plus agile
Cotillon ſimple, & ſouliers plats.
Nôtre Laitiere ainſi trouſſée
Contoit déja dans ſa penſée
Tout le prix de ſon lait, en employoit l'arge
Achetoit un cent d'œufs, faiſoit triple couvée
La choſe alloit à bien par ſon ſoin diligent.
Il m'eſt, diſoit-elle, facile,
D'élever des poulets autour de ma maiſon;
Le Renard ſera bien habile,
S'il ne m'en laiſſe aſſez pour avoir un cochon
Le porc à s'engraiſſer coûtera peu de ſon;
Il étoit quand je l'eus de groſſeur raiſonnable:

J'auray le revendant de l'argent bel & bon;
Et qui m'empêchera de mettre en nôtre étable,
Veu le prix dont il eſt, une vache & ſon veau,
Que je verrai ſauter au milieu du troupeau?
Perrette là deſſus ſaute auſſi, tranſportée.
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée;
La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri.
Sa fortune ainſi répanduë,
Va s'excuſer à ſon mari
En grand danger d'être batuë.
Le recit en farce en fut fait;
On l'appella le Pot au lait.

Quel eſprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Eſpagne?
Pichrocole, Pyrrhus, la Laitiere, enfin
Autant les ſages que les fous?
Chacun ſonge en veillant, il n'eſt rien de plus doux:
Une flateuſe erreur emporte alors nos ames:
Tout le bien du monde eſt à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je ſuis ſeul, je fais au plus brave un défy,
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophy;
On m'élit Roy, mon peuple m'aime;
Les diadêmes vont ſur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même;
Je ſuis gros Jean comme devant.

CXXXIV.

Le Curé & le Mort.

UN mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gite;
Un Curé s'en alloit gayment
Enterrer ce mort au plus vîte;
Nôtre défunt étoit en carosse porté,
Bien & deûment empaqueté,
Et vétu d'une robe, helas! qu'on nomme biere
Robe d'hyver, robe d'été,
Que les morts ne dépouillent guere.
Le Pasteur étoit à côté,
Et recitoit à l'ordinaire
Maintes devotes oraisons,
Et des pseaumes, & des leçons,
Et des versets, & des réponds:
Monsieur le Mort laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons;
Il ne s'agit que du salaire.
Messire Jean Chouart couvoit des yeux son mort
Comme si l'on eût deu lui ravir ce tresor,
Et des regards sembloit lui dire:
Monsieur le mort j'auray de vous,
Tant en argent, & tant en cire,
Et tant en autres menus cousts.
Il fondoit là dessus l'achat d'une feüillette
Du meilleur vin des environs;
Certaine niece assez propre,

Et ſa chambriere Paquette
Devoient avoir des cottillons.
Sur cette agreable penſée
Un heurt ſurvient, adieu le char.
Voilà Meſſire Jean Chouart
Qui du choc de ſon mort a la tête caſſée:
Le Paroiſſien en plomb entraîne ſon Paſteur;
Nôtre Curé fuit ſon Seigneur;
Tous deux s'en vont de compagnie.
Proprement toute nôtre vie;
Eſt-le Curé Chouart qui ſur ſon mort contoit,
Et la fable du Pot au lait.

CXXXV.

L'homme qui court apres la Fortune, & l'homme qui l'attend dans ſon lit.

QUi ne court aprés la Fortune?
Je voudrois être en lieu d'où je puſſe aiſement
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du ſort de Royaume en Royaume,
Fideles courtiſans d'un volage fantôme.
Quand ils ſont prés du bon moment,
L'inconſtante auſſi-tôt à leurs deſirs échape:
Pauvres gens, je les plains, car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux.
Cet homme, diſent-ils, étoit planteur de choux;
Et le voilà devenu Pape:

Ne le valons nous pas? Vous valez cent fois mieux;
Mais que vous ſert vôtre merite?
La Fortune a-t-elle des yeux?
Et puis la Papauté vaut-elle ce qu'on quite,
Le repos, le repos, treſor ſi précieux,
Qu'on en faiſoit jadis le partage des Dieux.
Rarement la Fortune à ſes hôtes le laiſſe.
Ne cherchez point cette Déeſſe;
Elle vous cherchera; ſon ſexe en uſe ainſi.
Certain couple d'amis en un bourg établi,
Poſſedoit quelque bien, l'un ſoûpiroit ſans ceſſe
Pour la Fortune; il dit à l'autre un jour:
Si nous quittions nôtre ſejour?
Vous ſçavez que nul n'eſt prophete
En ſon païs: Cherchons nôtre avanture ailleurs.
Cherchez, dit l'autre ami, pour moi je ne ſouhaite
Ni climats ni deſtins meilleurs.
Contentez-vous; ſuivez vôtre humeur inquiete;
Vous reviendrez bien-tôt. Je fais vœu cependant
De dormir en vous attendant.
L'ambitieux, ou ſi l'on veut, l'avare,
S'en va par voye & par chemin.
Il arriva le lendemain
En un lieu que devoit la Déeſſe bizarre
Frequenter ſur tout autre; & ce lieu c'eſt la Cour.
Là donc pour quelque-temps il fixe ſon ſejour,
Se trouvant au coucher, au lever, à ces heures
Que l'on ſait être les meilleures;
Bref ſe trouvant à tout, & n'arrivant à rien;
Qu'eſt ceci? ce dit-il; Cherchons ailleurs du bien:
La Fortune pourtant habite ces demeures.
Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,
Chez celui-là; D'où vient qu'auſſi

Je

uis heberger cette capricieuſe?
l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu
aime pas toûjours l'humeur ambitieuſe.
Meſſieurs de Cour; Meſſieurs de Cour adieu,
juſques au bout une ombre qui vous flate.
tune a, dit-on, des temples à Surate;
là. Ce fut un de dire & s'embarquer.
le bronze, humains, celui-là fut ſans doute
le diamant, qui tenta cette route,
remier oſa l'abime défier.
i-ci pendant ſon voyage
rna les yeux vers ſon village
d'une fois, eſſuiant les dangers
rates, des vents, du calme & des rochers;
es de la mort. Avec beaucoup de peines
a va la chercher en des rives lointaines,
ivant aſſez-tot ſans quitter la maiſon.
me arrive au Mogol; on lui dit qu'au Japon
tune pour lors diſtribuoit ſes graces.
court; les mers étoient laſſes
e porter; & tout le fruit
tira de ſes longs voyages,
cette leçon que donnent les Sauvages.
ré en ton païs par la nature inſtruit.
on ne fut pas plus heureux à cet homme
le Mogol l'avoit été;
uſ lui fit conclure en ſomme,
voit à grand tort ſon village quité.
nonce aux courſes ingrates,
t en ſon païs, voit de loin ſes pénates,
de joye, & dit: Heureux qui vit chez ſoi;
ler ſes deſirs faiſant tout ſon emploi.
ſait que par oüi-dire

Ce que c'eſt que la Cour, la mer: & ton empire
Fortune, qui nous fais paſſer devant les yeux
Des dignitez, des biens, que juſqu'au bout du monde
On ſuit ſans que l'effet aux promeſſes réponde,
Déſormais je ne bouge, & feray cent fois mieux,
En raiſonnant de cette ſorte.
Et contre la Fortune ayant pris ce conſeil,
Il la trouve aſſiſe à la porte
De ſon ami plongé dans un profond ſommeil.

CXXXVI.

Les deux Coqs.

DEux Coqs vivoient en paix, une Poule ſurvint
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troye; & c'eſt de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du ſang des Dieux même on vid le Xante teint
Longtemps entre nos Coqs le combat ſe maintint
Le bruit s'en répandit par tout le voiſinage.
La gent qui porte créte au ſpectacle accourut.
Plus d'une Helene au beau plumage
Fut le prix du vainqueur; le vaincu diſparut.
Il alla ſe cacher au fond de ſa retraite,
Pleura ſa gloire & ſes amours,
Ses amours qu'un rival tout fier de ſa défaite
Poſſedoit à ſes yeux. Il voyoit tous les jours
Cet objet rallumer ſa haine & ſon courage.
Il aiguiſoit ſon bec, battoit l'air & ſes flancs,

Et s'exerçant contre les vents
S'armoit d'une jalouſe rage.
Il n'en eut pas beſoin. Son vainqueur ſur les toits
S'alla percher, & chanter ſa victoire.
Un Vautour entendit ſa voix:
Adieu les amours & la gloire.
Tout cet orgueil perit ſous l'ongle du Vautour.
Enfin par un fatal retour
Son rival autour de la Poule
S'en revint faire le coquet:
Je laiſſe à penſer quel caquet,
Car il eut des femmes en foule.
La Fortune ſe plait à faire de grans coups;
Tout vainqueur inſolent à ſa perte travaille.
Défions-nous du ſort, & prenons garde à nous
Aprés le gain d'une bataille.

CXXXVII.

L'ingratitude & l'injuſtice des hommes envers la Fortune.

UN trafiquant ſur mer par bonheur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage,
Goufre, banc, ni rocher, n'exigea de peage
D'aucun de ſes balots; le ſort l'en affranchit.
Sur tous ſes compagnons Atropos & Neptune
Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit ſoin d'amener ſon marchand à bon port.
Facteurs, aſſociez, chacun lui fut fidele.

Il vendit ſon tabac, ſon ſucre, ſa canele
Ce qu'il voulut, ſa porcelaine encor.
Le luxe & la folie enflerent ſon tréſor;
Bref il plût dans ſon eſcarcelle.
On ne parloit chez luy que par doubles ducats.
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux, & carroſſes.
Ses jours de jeûne étoient des nopces.
Un ſien ami voyant ces ſomptueux repas.
Lui dit; Et d'où vient donc un ſi bon ordinaire?
Et d'où me viendroit-il que de mon ſavoir faire?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes ſoins, qu'au talent
De riſquer à propos, & bien placer l'argent.
Le profit lui ſemblant une fort douce choſe,
Il riſqua de nouveau le gain qu'il avoit fait:
Mais rien pour cette fois ne lui vint à ſouhait.
Son imprudence en fut la cauſe.
Un vaiſſeau mal freté perit au premier vent.
Un autre mal pourveu des armes neceſſaires
Fut enlevé par les Corſaires.
Un troiſiéme au port arrivant,
Rien n'eut cours ni debit. Le luxe & la folie
N'étoient plus tels qu'auparavant.
Enfin ſes facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaiſirs, en bâtimens beaucoup.
Il devint pauvre tout d'un coup.
Son ami le voyant en mauvais équipage,
Lui dit: d'où vient cela; de la Fortune, helas!
Conſolez-vous, dit l'autre, & s'il ne lui plaît pas
Que vous ſoiez heureux; tout au moins ſoiez ſage.
Je ne ſais s'il crut ce conſeil;

Mai

Mais je ſais que chacun impute en cas pareil
Son bon-heur à ſon induſtrie.
Et ſi de quelque échec nôtre faute eſt ſuivie,
Nous diſons injures au Sort.
Choſe n'eſt ici plus commune:
Le bien nous le faiſons, le mal c'eſt la Fortune,
On a toûjours raiſon, le Deſtin toûjours tort.

CXXXVIII.

Les Devineresſes.

C'Eſt ſouvent du hazard que nait l'opinion;
Et c'eſt l'opinion qui fait toûjours la vogue.
Je pourrois fonder ce prologue
ur gens de tous états; tout eſt prévention,
abale, entêtement, point ou peu de juſtice:
'eſt un torrent; qu'y faire? il faut qu'il ait ſon cours,
Cela fut & ſera toûjours:
Jne femme à Paris faiſoit la Pythoniſſe.
)n l'alloit conſulter ſur chaque évenement;
erdoit-on un chiſon, avoit-on un amant,
Jn mari vivant trop au gré de ſon épouſe.
Jne mere fâcheuſe, une femme jalouſe;
Chez la Devineuſe on couroit,
our ſe faire annoncer ce que l'on deſiroit.
Son fait conſiſtoit en adreſſe.
uelques termes de l'art, beaucoup de hardieſſe,
u hazard quelquefois, tout cela concouroit:
out cela bien ſouvent faiſoit crier miracle.

Enfin

Enfin quoi qu'ignorante à vingt & trois carats,
Elle paſſoit pour un oracle.
L'oracle étoit logé dedans un galetas.
Là cette femme emplit ſa bourſe,
Et ſans avoir d'autre reſſource,
Gagna dequoi donner un rang à ſon mari :
Elle achete un office, une maiſon auſſi.
Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hoſteſſe, à qui toute la ville,
Femmes, filles, valets, gros Meſſieurs, tout enfi
Alloit comme autrefois demander ſon deſtin.
Le galetas devint l'antre de la Sibille.
L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.
Cette derniere femme eut beau faire, eut beau dir
Moi Devine ! on ſe moque ; Eh, Meſſieurs, ſçavez-vous lire ?
Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.
Point de raiſon ; falut deviner & predire,
Mettre à part force bons ducats,
En gagner malgré ſoi plus que deux Avocats.
Le meuble, & l'équipage aidoient fort à la choſ
Quatre ſieges boiteux, un manche de balai,
Tout ſentoit ſon ſabat, & ſa metamorphoſe ;
Quand cette femme auroit dit vrai
Dans une chambre tapiſſée,
On s'en ſeroit moqué, la vogue étoit paſſée
Au galetas ; il avoit le credit :
L'autre femme ſe morfondit.
L'enſeigne fait la chalandiſe.
J'ai veu dans le Palais une robe mal-miſe
Gagner gros : les gens l'avoient priſe
Pour maitre tel, qui traînoit aprés ſoi
Force écoutans ; Demandez-moi pourquoi.

CXXXIX.

CXXXIX.

Le Chat, la Belette, & le petit Lapin.

DU palais d'un jeune Lapin
Dame Belette un beau matin
S'empara; c'eſt une ruſée.
Le Maître étant abſent, ce lui fut choſe aiſée.
Elle porta chez lui ſes pénates un jour
Qu'il étoit allé faire à l'Aurore ſa cour,
Parmi le thim & la roſée.
Aprés qu'il eut brouté, troté, fait tous ſes tours,
Janot Lapin retourne aux ſoûterrains ſejours.
La Belette avoit mis le nez à la fenêtre,
O Dieux hoſpitaliers, que vois-je ici paroître
Dit l'animal chaſſé du paternel logis.
O là, Madame la Belette,
Que l'on déloge ſans trompette.
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La Dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant.
C'étoit un beau ſujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant.
Et quand ce ſeroit un Roiaume,
Je voudrois bien ſavoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toûjours fait l'octroi
A Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean

Jean lapin allegua la coûtume & l'uſage.
Ce ſont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce logis
Rendu maître & ſeigneur, & qui de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean tranſmi
Le premier ocupant eſt-ce une loi plus ſage?
Or bien ſans crier davantage,
Rapportons nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un chat vivant comme un dévot hermite,
Un chat faiſant la chatemite,
Un ſaint homme de chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert ſur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agrée.
Les voila tous deux arrivez
Devant ſa Majeſté fourrée.
Grippeminaud leur dit, mes enfans approchez,
Approchez; je ſuis ſourd; les ans en ſont la cauſ
L'un & l'autre approcha ne craignant nulle choſe.
Auſſi-tôt qu'à portée il vit les conteſtans,
Grippeminaud le bon apôtre
Jettant des deux côtez la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autr
Ceci reſſemble fort aux debats qu'ont par fois.
Les petits Souverains ſe rapportans aux Rois.

CXL.

La tete & la queüe du Serpent.

LE Serpent a deux parties
Du genre humain ennemies,
Téte & queuë; & toutes deux
Ont acquis un nom fameux
Auprés des Parques cruelles.
Si bien qu'autrefois entre elles
Il ſurvint de grands debats
Pour le pas.
La téte avoit toûjours marché devant la queuë.
La queuë au Ciel ſe plaignit,
Et lui dit:
Je fais mainte & mainte lieuë,
Comme il plait à celle-ci.
Croit-elle que toûjours j'en veüille uſer ainſi?
Je ſuis ſon humble ſervante.
On m'a faite Dieu merci
Sa ſœur, & non ſa ſuivante.
Toutes deux de méme ſang
Traitez nous de méme ſorte:
Auſſi bien qu'elle, je porte
Un poiſon prompt & puiſſant.
Enfin voilà ma requête:
C'eſt à vous de commander,
Qu'on me laiſſe préceder
A mon tour ma ſœur la téte.
Je la conduirai ſi bien,

Qu'on ne ſe plaindra de rien.
Le Ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle
Souvent ſa complaiſance a de méchants effets
Il devroit être ſourd aux aveugles ſouhaits.
Il ne le fut pas lors : & la guide nouvelle,
Qui ne voioit au grand jour,
Pas plus clair que dans un four,
Donnoit tantot contre un marbre,
Contre un paſſant, contre un arbre.
Droit aux ondes du Styx elle mena ſa ſœur
Malheureux les Etats tombez dans ſon erreur.

CXLI.

Un Animal dans la Lune.

PEndant qu'un Philoſophe aſſure,
que toûjours par leurs ſens les hommes ſont du
Un autre Philoſophe jure.
Qu'il ne nous ont jamais trompez.
Tous les deux ont raiſon ; & la Philoſophie
Dit vrai, quand elle dit, que les ſens trompent
Tant que ſur leur rapport les hommes jugeront
Mais auſſi ſi l'on rectifie
L'image de l'objet ſur ſon éloignement,
Sur le milieu qui l'environne,
Sur l'organe, & ſur l'inſtrument,
Les ſens ne tromperont perſonne.
La Nature ordonna ces choſes ſagement :
J'en dirai quelque jour les raiſons amplement.
J'apperçois le Soleil ; quelle en eſt la figure ;

Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour:
Mais ſi je le voyois là haut dans ſon ſejour,
Que ſeroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Sa diſtance me fait juger de ſa grandeur;
Sur l'angle & les côtez ma main la détermine:
L'ignorant le croit plat; j'épaiſſis ſa rondeur:
Je le rends immobile, & la terre chemine.
Bref je démens mes yeux en toute ſa machine.
Ce ſens ne me nuit point par ſon illuſion.
Mon ame en toute occaſion
Développe le vrai caché ſous l'apparence.
Je ne ſuis point d'intelligence
Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille lente à m'apporter les ſons.
Quand l'eau courbe un bâton ma raiſon le redreſſe,
La raiſon décide en maîtreſſe.
Mes yeux, moyennant ce ſecours,
Ne me trompent jamais en me mentant toûjours.
Si je crois leur rapport, erreur aſſez commune,
Une tête de femme eſt au corps de la Lune.
Y peut-elle être? Non. D'où vient donc cet objet?
Quelques lieux inégaux ſont de loin cet effet.
La Lune nulle part n'a ſa ſurface unie:
Montueuſe en des lieux, en d'autres applanie,
L'ombre avec la lumiere y peut tracer ſouvent
Un homme, un Bœuf, un Elephant.
N'aguere l'Angleterre y vid choſe pareille.
La lunette placée, un animal nouveau
Parut dans cet aſtre ſi beau;
Et chacun de crier merveille.
Il étoit arrivé là haut un changement,
Qui préſageoit ſans doute un grand évenement.
Savoit-on ſi la guerre entre tant de Puiſſances

N'en étoit point l'effet? Le Monarque accourut
Il favoriſe en Roi ces hautes connoiſſances.
Le Monſtre dans la Lune à ſon tour lui parut.
C'étoit une Souris cachée entre les verres:
Dans la lunette étoit la ſource de ces guerres.
On en rit: Peuple heureux, quand pourront les Fra
çois
Se donner comme vous entiers à ces emplois?
Mars nous fait recüeillir d'amples moiſſons de gloi
C'eſt à nos ennemis de craindre les combats,
A nous de les chercher, certains que la victoire
Amante de Loüis ſuivra par tout ſes pas.
Ses lauriers nous rendront celebres dans l'Hiſtoir
Même les filles de memoire
Ne nous ont point quitez: nous goûtons des plaiſi
La paix fait nos ſouhaits, & non point nos ſoûpi
Charles en ſçait joüir: Il ſçauroit dans la guerr
Signaler ſa valeur, & mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvoit appaiſer la querelle,
Que d'encens! Eſt-il rien de plus digne de lui!
La carriere d'Auguſte a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Ceſars?
O peuple trop heureux, quand la paix viendra-t-e
Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux ar

CXLII.

La mort & le mourant.

LA mort ne ſurprend point le ſage;
Il eſt toûjours prêt à partir,
S'étant ſceu lui-même avertir
Du temps où l'on ſe doit reſoudre à ce paſſage.
Ce temps, helas! embraſſe tous les temps;
Qu'on le partage en jours, en heures, en momens,
Il n'en eſt point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut; tous ſont de ſon domaine;
Et le premier inſtant où les enfans des Rois
Ouvrent les yeux à la lumiere,
Eſt celui qui vient quelquefois
Fermer pour toûjours leur paupiere.
Défendez-vous par la grandeur,
Alleguez la beauté, la vertu, la jeuneſſe;
La mort ravit tout ſans pudeur.
Un jour le monde entier accroîtra ſa richeſſe.
Il n'eſt rien de moins ignoré,
Et puis qu'il faut que je le die,
Rien où l'on ſoit moins preparé.
Un mourant qui contoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait ſon teſtament.

Sans l'avertir au moins. Eſt-il juſte qu'on meure
Au pied levé? dit-il: attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte ſans elle;
Il me reſte à pourvoir un arriere neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoûte encore une aiſle.
Que vous êtes preſſante, ô Deeſſe cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point ſurpris.
Tu te plains ſans raiſon de mon impatience.
Eh! n'as-tu pas cent ans? trouve moi dans Paris
Deux mortels auſſi vieux, trouve m'en dix en France.
Je devois, ce dis tu, te donner quelque avis
Qui te diſpoſat à la choſe:
J'aurois trouvé ton teſtament tout fait,
Ton petit fils pourveu, ton baſtiment parfait;
Ne te donna-t-on pas des avis quand la cauſe
Du marcher & du mouvement,
Quand les eſprits, le ſentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de gouſt, plus d'oüie.
Toute choſe pour toi ſemble être évanoüie:
Pour toi l'aſtre du jour prend des ſoins ſuperflus:
Tu regretes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades,
Ou morts, ou mourans; ou malades.
Qu'eſt-ce que tout cela, qu'un avertiſſement?
Allons vieillard, & ſans replique;
Il n'importe à la Republique;
Que tu faſſes ton teſtament.
La Mort avoit raiſon: Je voudrois qu'à cet âge
On ſortit de la vie ainſi que d'un banquet,
Remerciant ſon hoſte, & qu'on fiſt ſon paquet;
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures vieillard; voi ces jeunes mourir,
Voi les marcher, voi les courir

A des morts, il eſt vrai, glorieuſes & belles,
Mais ſûres cependant, & quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier; mon zele eſt indiſcret:
Le plus ſemblable aux morts meurt le plus à regret.

CXLIII.

Le Savetier & le Financier.

UN Savetier chantoit du matin juſqu'au ſoir:
C'étoit merveilles de le voir,
Merveilles de l'oüir: il faiſoit des paſſages,
Plus content qu'aucun des ſept Sages.
Son voiſin au contraire, étant tout couſu d'or,
Chantoit peu, dormoit moins encor.
C'étoit un homme de finance.
Si ſur le poinct du jour par fois il ſommeilloit,
Le Savetier alors en chantant l'éveilloit,
Et le Financier ſe plaignoit,
Que les ſoins de la Providence
N'euſſent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger & le boire.
En ſon hoſtel il fait venir
Le chanteur, & lui dit: Or ça, Sire Gregoire,
Que gagnez-vous par an? ma foi Monſieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard Savetier, ce n'eſt point ma maniere
De compter de la ſorte; & je n'entaſſe guere
Un jour ſur l'autre: il ſuffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année:
Chaque jour amene ſon pain.

Et bien que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
Tantôt plus, tantôt moins: le mal eſt que toûjours,
(Et ſans cela nos gains ſeroient aſſez honnêtes,)
Le mal eſt que dans l'an s'entremeſſent des jours
Qu'il faut chommer; on nous ruine en Fêtes.
L'une fait tort à l'autre; & Monſieur le Curé,
De quelque nouveau Saint charge toûjours ſon prône.
Le Financier riant de ſa naïveté,
Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui ſur le trône.
Prenez ces cent écus: gardez les avec ſoin,
Pour vous en ſervir au beſoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit depuis plus de cent ans
Produit pour l'uſage des gens.
Il retourne chez lui: dans ſa cave il enſerre
L'argent & ſa joye à la fois.
Plus de chant; il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cauſe nos peines.
Le ſommeil quitta ſon logis,
Il eut pour hôtes les ſoucis,
Les ſoupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet; Et la nuit,
Si quelque chat faiſoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent: A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus.
Rendez-moi, lui dit-il, mes chanſons & mon ſomme,
Et reprenez vos cent écus.

CXLIV.

Le Lion, le Loup & le Renard.

JN Lion décrepit, gouteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remede à la vieilleſſe:
leguer l'impoſſible aux Rois, c'eſt un abus.
Celui-ci parmi chaque eſpece
anda des Medecins; il en eſt de tous arts:
:decins au Lion viennent de toutes parts;
: tous côtez lui vient des donneurs de receptes.
Dans les viſites qui ſont faites,
: Renard ſe diſpenſe, & ſe tient clos & coi.
: Loup en fait ſa cour, daube au coucher du Roi
n camarade abſent; le Prince tout à l'heure
:ut qu'on aille enfumer Renard dans ſa demeure,
ı'on le faſſe venir. Il vient, eſt preſenté;
ſçachant que le Loup lui faiſoit cette affaire;
crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu ſincere,
Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir differé cet hommage;
Mais j'étois en pelerinage;
t m'acquitois d'un vœu fait pour vôtre ſanté.
Même j'ai veu dans mon voyage
ens experts & ſçavans; leur ai dit la langueur
ont vôtre Majeſté craint à bon droit la ſuite,
Vous ne manquez que de chaleur:
Le long age en vous l'a détruite:
'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau
Toute chaude & toute fumante;

Le ſecret ſans doute en eſt beau
Pour la nature défaillante.
Meſſire Loup vous ſervira,
S'il vous plaiſt, de robe de chambre.
Le Roi goûte cet avis-là :
On écorche, on taille, on démembre
Meſſire Loup. Le Monarque en ſoupa ;
Et de ſa peau s'enveloppa.
Meſſieurs les Courtiſans, ceſſez de vous detru
Faites ſi vous pouvez vôtre cour ſans vous nu
Le mal ſe rend chez vous au quadruple du bi
Les daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre man
Vous êtes dans une carriere
Où l'on ne ſe pardonne rien.

CXLV.

Le pouvoir des Fables.

A MONSIEUR DE BARILLON.

LA qualité d'Ambaſſadeur
Peut-elle s'abaiſſer à des contes vulgaires ?
Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces leg
S'ils oſent quelquefois prendre un air de grand
Seront-ils point traitez par vous de temeraires
Vous avez bien d'autres affaires
A demêler que les debats
Du Lapin & de la Belette :
Liſez-les, ne les liſez pas ;
Mais empêchez qu'on ne nous mette

Toute l'Europe ſur les bras.
Que de mille endroits de la terre
Il nous vienne des ennemis,
J'y conſens; mais que l'Angleterre
Veüille que nos deux Rois ſe laſſent d'être amis,
J'ai peine à digerer la choſe.
N'eſt-il point encor temps que Louïs ſe repoſe?
Quel autre Hercule enfin ne ſe trouveroit las
De combattre cette Hydre? & faut-il qu'elle oppoſe
Une nouvelle téte aux efforts de ſon bras?
Si vôtre eſprit plein de ſoupleſſe,
Par éloquence, & par adreſſe,
Peut adoucir les cœurs, & détourner ce coup,
Je vous ſacrifierai cent moutons; c'eſt beaucoup
Pour un habitant du Parnaſſe.
Cependant faites-moi la grace
De prendre en don ce peu d'encens.
Prenez en gré mes vœux ardens.
Et le recit en vers, qu'ici je vous dedie.
Son ſujet vous convient; je n'en dirai pas plus:
Sur les Eloges que l'envie
Doit avoüer qui vous ſont dus,
Vous ne voulez pas qu'on appuie.
Dans Athene autrefois, peuple vain & leger,
Un Orateur voiant ſa patrie en danger,
Courut à la Tribune; & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une Republique,
Il parla fortement ſur le commun ſalut.
On ne l'écoutoit pas: l'Orateur recourut
A ces figures violentes
Qui ſavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il pût.
Le vent emporta tout; perſonne ne s'émut.

L'a-

L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs: il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ſes paroles.
Que fit le harangueur? Il prit un autre tour.
Céres, commença-t-il, faiſoit voiage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle
Un fleuve les arrête; & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en volant,
Le traverſa bien-tot. L'aſſemblée à l'inſtant
Cria tout d'une voix: Et Céres, que fit-elle?
Ce qu'elle fit? un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi, de contes d'enfans ſon peuple s'embaraſſe!
Et du peril qui le menace
Lui ſeul entre les Grecs il neglige l'effet!
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait?
A ce reproche l'aſſemblée
Par l'Apologue reveillée
Se donne entiere à l'Orateur:
Un trait de fable en eut l'honneur.
Nous ſommes tous d'Athene en ce point; & moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau d'âne m'étoit contée,
J'y prendrois un plaiſir extreme,
Le monde en veut, dit-on, je le croi, cependant
Il le faut amuſer comme un enfant.

CXLVI. L'Hom-

CXLVI.

L'Homme & la Puce.

Ar des vœux importuns nous fatiguons les Dieux,
ouvent pour des ſujets même indignes des hom-
mes.
mble que le Ciel ſur tous tant que nous ſommes
obligé d'avoir inceſſamment les yeux,
ue le plus petit de la race mortelle,
haque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
ve intriguer l'Olympe & tous ſes citoyens,
nme s'il s'agiſſoit des Grecs, & des Troyens.
ſot par une puce eut l'épaule morduë,
s les plis de ſes draps elle alla ſe loger.
cule, ce dit-il, tu devois bien purger
terre de cette Hydre au Printemps revenuë.
fais tu Jupiter, que du haut de la nuë
n'en perdis la race afin de me venger?
our tuer une puce il vouloit obliger
Dieux à luy prêter leur foudre & leur maſſuë.

CXLVII. *Les*

CXLVII.

Les Femmes & le Secret.

Rien ne peſe tant qu'un ſecret:
Le porter loin eſt difficile aux Dames:
Et je fais même ſur ce fait
Bon nombre d'hommes qui ſont femmes.
Pour éprouver la ſienne un mari s'écria
La nuit étant prés d'elle; ô Dieux! qu'eſt-ce ci
Je n'en puis plus; on me déchire;
Quoi j'accouche d'un œuf! d'un œuf! ouy, le v
Frais & nouveau pondu: gardez bien de le dir
On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
La femme neuve ſur ce cas,
Ainſi que ſur mainte autre affaire,
Crut la choſe, & promit ſes grands Dieux de ſe t
Mais ce ſerment s'évanoüit
Avec les ombres de la nuit.
L'épouſe indiſcrete & peu fine,
Sort du lit quand le jour fut à peine levé:
Et de courir chez ſa voiſine.
Ma commere, dit-elle, un cas eſt arrivé:
N'en dites rien ſur tout, car vous me feriez bat
Mon mary vient de pondre un œuf gros comme c
tre.
Au nom de Dieu gardez-vous bien
D'aller publier ce myſtere.
Vous moquez vous? dit l'autre: Ah, vous ne ſça
guere

Qu

Quelle je ſuis. Allez, ne craignez rien.
La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
L'autre grille déja de conter la nouvelle;
Elle va la répandre en plus de dix endroits.
Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
Ce n'eſt pas encor tout, car une autre commere
En dit quatre, & raconte à l'oreille le fait,
Précaution peu neceſſaire,
Car ce n'étoit plus un ſecret.
Comme le nombre d'œufs, grace à la renommée,
De bouche en bouche alloit croiſſant;
Avant la fin de la journée
Ils ſe montoient à plus d'un cent.

CXLVIII.

Le Chien qui porte à ſon cou le dîné de ſon Maître.

NOus n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles,
Ni les mains à celle de l'or;
Peu de gens gardent un treſor
Avec des ſoins aſſez fidelles.
Certain Chien qui portoit la pitance au logis,
S'étoit fait un collier du dîné de ſon maître.
Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être,
Quand il voyoit un mets exquis:
Mais enfin il l'étoit; & tous tant que nous ſommes
Nous nous laiſſons tenter à l'approche des biens.
Choſe étrange! on apprend la tempérance aux chiens,

Et

Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.
Ce Chien-cy donc étant de la ſorte atourné,
Un mâtin paſſe, & veut luy prendre le dîné,
Il n'en eut pas toute la joye
Qu'il eſperoit d'abord : Le Chien mit bas la proye,
Pour la défendre mieux, n'en étant plus chargé.
Grand combat : D'autres Chiens arrivent.
Ils étoient de ceux-là qui vivent
Sur le public, & craignent peu les coups.
Nôtre Chien ſe voyant trop foible contre eux tous,
Et que la chair couroit un danger manifeſte,
Voulut avoir ſa part ; Et luy ſage : il leur dit :
Point de courroux, Meſſieurs, mon lopin me ſuffit :
Faites vôtre profit du reſte.
A ces mots le premier il vous hape un morceau.
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille ;
A qui mieux mieux ; ils firent tous ripaille ;
Chacun d'eux eut part au gaſteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une Ville,
Où l'on met les deniers à la mercy des gens.
Echevins, Prevôt des Marchands,
Tout fait ſa main : le plus habile
Donne aux autres l'exemple ; Et c'eſt un paſſe-temps
De leur voir nettoyer un monceau de piſtoles.
Si quelque ſcrupuleux par des raiſons frivoles
Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot ;
On luy fait voir qu'il eſt un ſot.
Il n'a pas de peine à ſe rendre :
C'eſt bien-tôt le premier à prendre.

CXLIX. *Le*

CXLIX.

Le Rieur & les Poiſſons.

ON cherche les Rieurs & moy je les évite.
Cet art veut ſur tout autre un ſuprême merite.
Dieu ne crea que pour les ſots
Les méchans diſeurs de bons mots.
J'en vais peut-etre en une Fable
ntroduire un ; peut-être auſſi
Que quelqu'un trouvera que j'auray reüſſi.
Un Rieur étoit à la table
D'un Financier ; & n'avoit en ſon coin
Que de petits poiſſons ; tous les gros étoient loin.
l prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille ;
Et puis il feint à la pareille
D'écouter leur réponſe. On demeura ſurpris :
Cela ſuſpendit les eſprits.
Le Rieur alors d'un ton ſage,
Dit qu'il craignoit qu'un ſien ami ;
Pour les grandes Indes party,
N'eût depuis un an fait naufrage.
l s'en informoit donc à ce menu fretin :
Mais tous luy répondoient qu'ils n'étoient pas d'un âge
A ſçavoir au vray ſon deſtin ;
Les gros en ſçauroient davantage.
J'en puis-je donc, Meſſieurs, un gros interroger ?
De dire ſi la compagnie
Prit gout à ſa plaiſanterie,

J'en doute ; mais enfin, il les ſceut engager
A luy ſervir d'un monſtre aſſez vieux pour luy
Tous les noms des chercheurs de Mondes incon
Qui n'en étoient pas revenus,
Et que depuis cent ans ſous l'abyſme avoient v
Les anciens du vaſte empire.

CL.

Le Rat & l'Huitre.

UN Rat hôte d'un champ, Rat de peu de cerve
Des Lares paternels un jour ſe trouva ſou.
Il laiſſe là le champ, le grain, & la javelle,
Va courir le païs, abandonne ſon trou.
Si-tôt qu'il fut hors de la caſe,
Que le Monde, dit-il, eſt grand & ſpacieux !
Voilà les Apennins, & voici le Caucaſe ;
La moindre Taupinée étoit mont à ſes yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thetis ſur la rive
Avoit laiſſé mainte Huitre ; & nôtre Rat d'abo
Crût voir en les voyant des vaiſſeaux de haut bo
Certes, dit-il, mon pere étoit un pauvre Sire:
Il n'oſoit voyager, craintif au dernier point:
Pour moy, j'ay déja veu le maritime empire:
J'ay paſſé les deſerts, mais nous n'y bûmes poi
D'un certain magiſter le Rat tenoit ces choſes,
Et les diſoit à travers champs;
N'étant pas de ces Rats qui les livres rongeans
Se font ſçavans juſques aux dents.

Partny tant d'Huitres toutes cloſes,
Une s'étoit ouverte, & bâillant au Soleil,
Par un doux Zephir réjouïe,
Humoit l'air, reſpiroit, étoit épanoüie,
Blanche, graſſe, & d'un gout à la voir nompareil.
D'auſſi loin que le Rat voit cette Huitre qui bâille,
Qu'apperçois-je ? dit-il, c'eſt quelque victuaille;
Et ſi je ne me trompe à la couleur du mets,
Je dois faire aujourd'huy bonne chere, ou jamais.
Là deſſus maitre Rat plein de belle eſperance,
Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,
Se ſent pris comme aux lacs; car l'Huitre tout d'un coup
Se referme, & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enſeignement.
Nous y voyons premierement;
Que ceux qui n'ont du monde aucune experience,
Sont aux moindres objets frappez d'étonnement:
Et puis nous y pouvons apprendre,
Que tel eſt pris qui croyoit prendre.

CLI.

L'Ours & l'Amateur des Jardins.

CErtain Ours montagnard, Ours à demi leché,
Confiné par le ſort dans un bois ſolitaire,
Nouveau Bellerophon vivoit ſeul & caché.
Il fut devenu fou; la raiſon d'ordinaire
N'habite pas long-temps chez les gens ſequeſtrez:
Il eſt bon de parler, & meilleur de ſe taire,

Mais tous deux ſont mauvais alors qu'ils ſont o
Nul animal n'avoit affaire
Dans les lieux que l'Ours habitoit;
Si bien que tout Ours qu'il étoit
Il vint à s'ennuyer de cette triſte vie.
Pendant qu'il ſe livroit à la mélancholie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyoit auſſi de ſa part.
Il aimoit les jardins, étoit Prêtre de Flore.
Il l'étoit de Pomone encore:
Ces deux emplois ſont beaux; Mais je voudrois p
Quelque doux & diſcret amy.
Les jardins parlent peu; ſi ce n'eſt dans mon li
De façon que laſſé de vivre
Avec des gens muets nôtre homme un beau
Va chercher compagnie, & ſe met en campa
L'Ours porté d'un même deſſein
Venoit de quitter ſa montagne:
Tous deux par un cas ſurprenant
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur; mais comment eſquiver, &
faire?
Se tirer en Gaſcon d'une ſemblable affaire
Eſt le mieux: Il ſceut donc diſſimuler ſa peur
L'Ours tres-mauvais complimenteur
Luy dit; Vien t'en me voir. L'autre reprit, Seig
Vous voyez mon logis; ſi vous me vouliez fa
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre
J'ay des fruits, j'ay du lait: Ce n'eſt peut-être
De Noſſeigneurs les Ours le manger ordinai
Mais j'offre ce que j'ay. L'Ours l'accepte; & d'
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivez, les voilà, ſe trouvant bien enſembl

Et bien qu'on ſoit, à ce qu'il ſemble
Beaucoup mieux ſeul qu'avec des ſots,
ıme l'Ours en un jour ne diſoit pas deux mots,
ımme pouvoit ſans bruit vaquer à ſon ouvrage.
urs alloit à la chaſſe, apportoit du gibier,
Faiſoit ſon principal métier
re bon émoucheur, écartoit du viſage
ſon amy dormant ce paraſite aiſlé
ue nous avons mouche apellé.
our que le veillard dormoit d'un profond ſomme,
le bout de ſon nez une allant ſe placer
l'Ours au deſeſpoir, il eut beau la chaſſer.
attraperay bien, dit-il. Et voici comme.
i-tôt fait que dit; le fidele émoucheur
s empoigne un pavé, le lance avec roideur,
e la tête à l'homme en écrazant la mouche,
on moins bon archer que mauvais raiſonneur,
le mort étendu ſur la place il le couche.
ı n'eſt ſi dangereux qu'un ignorant amy;
lieux vaudroit un ſage ennemy.

CLII.

Les deux Amis.

) Eux vrais amis vivoient au Monomotapa:
L'un ne poſſedoit rien qui n'apartint à l'autre:
Les amis de ce païs là
Valent bient dit-on ceux du nôtre.
e nuit que chacun s'occupoit au ſommeil,
nettoit à profit l'abſence du Soleil,

Un de nos deux amis ſort du lit en alarme:
Il court chez ſon intime, éveille les valets:
Morphée avoit touché le ſeüil de ce palais.
L'amy couché s'étonne, il prend ſa bourſe, il s'arm
Vient trouver l'autre, & dit; Il vous arrive pe
De courir quand on dort; vous me paroiſſiez hom
A mieux uſer du temps deſtiné pour le ſomme
N'auriez-vous point perdu tout vôtre argent au je
En voici: s'il vous eſt venu quelque querelle,
J'ay mon épée, allons: Vous ennuyez-vous poi
De coucher toûjours ſeul? une eſclave aſſez bell
Etoit à mes côtez, voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'amy, ce n'eſt ni l'un ni l'autre poin
Je vous rends grace de ce zele,
Vous m'étes en dormant un peu triſte apparu;
J'ay craint qu'il ne fuſt vray, je ſuis viſte accouru.
Ce maudit ſonge en eſt la cauſe.
Qui d'eux aimoit le mieux, que t'en ſemble Lecteu
Cette difficulté vaut bien qu'on la propoſe.
Qu'un amy veritable eſt une douce choſe!
Il cherche vos beſoins au fond de vôtre cœur!
Il vous épargne la pudeur
De les luy découvrir vous-méme.
Un Songe, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

CLIII.

Le Cochon, la Chevre & le Mouton.

UNe Chevre, un Mouton, avec un Cochon gras,
Montez ſur même char s'en alloient à la foire:
Leur divertiſſement ne les y portoit pas;
On s'en alloit les vendre, à ce que dit l'hiſtoire:
Le Charton n'avoit pas deſſein
De les mener voir Tabarin.
Dom Pourceau crioit en chemin,
Comme s'il avoit eu cent Bouchers à ſes trouſſes.
C'étoit une clameur à rendre les gens ſourds;
Les autres animaux, creatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnoient qu'il criât au ſecours;
Ils ne voyoient nul mal à craindre.
Le Charton dit au Porc, qu'as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous, que ne te tiens-tu coy?
Ces deux perſonnes-ci plus honnêtes que toy,
Devroient t'apprendre à vivre, ou du moins à te taire.
Regarde ce Mouton; A-t-il dit un ſeul mot?
Il eſt ſage. Il eſt un ſot,
Repartit le Cochon: s'il ſçavoit ſon affaire,
Il crieroit comme moy du haut de ſon gozier,
Et cette autre perſonne honnête
Crieroit tout du haut de ſa tête.
Ils penſent qu'on les veut ſeulement décharger,
La Chevre de ſon lait, le Mouton de ſa laine,
Je ne ſçay pas s'ils ont raiſon;

Mais quant à moy qui ne ſuis bon
Qu'à manger, ma mort eſt certaine.
Adieu mon toit & ma maiſon.
Dom Pourceau raiſonnoit en ſubtil perſonnage:
Mais que lui ſervoit-il ? quand le mal eſt certain,
La plainte ni la peur ne changent le deſtin:
Et le moins prévoiant eſt toûjours le plus ſage.

CLIV.

Tircis & Amarante.

Pour Mademoiſelle de Sillery.

J'Avois Eſope quitté.
Pour être tout à Boccace:
Mais une Divinité
Veut revoir ſur le Parnaſſe
Des Fables de ma façon;
Or d'aller lui dire, Non,
Sans quelque valable excuſe,
Ce n'eſt pas comme on en uſe
Avec des Divinitez,
Sur tout quand ce ſont de celles
Que la qualité de belles
Fait Reines des volontez.
Car afin que l'on le ſache.
C'eſt Sillery qui s'attache
A vouloir que de nouveau

Sir

Sire Loup, Sire Corbeau
Chez moi ſe parlent en rime.
Qui dit Sillery, dit tout;
Peu de gens en leur eſtime
Lui refuſent le haut bout?
Comment le pourroit-on faire?
Pour venir à nôtre affaire,
Mes contes à ſon avis
Sont obſcurs; Les beaux eſprits
N'entendent pas toute choſe:
Faiſons donc quelques recits
Qu'elle déchifre ſans gloſe.
Amenons des Bergers & puis nous rimerons
Ce que diſent entre eux les Loups & les Moutons.
Tircis diſoit un jour à la jeune Amarante;
Ah! ſi vous connoiſſiez comme moi certain mal
Qui nous plait & qui nous enchante!
Il n'eſt bien ſous le Ciel qui vous parût égal:
Souffrez qu'on vous le communique;
Croiez-moi; n'aiez point de peur;
Voudrois-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux ſentimens que puiſſe avoir un cœur;
Amarante auſſi-tôt replique;
Comment l'appellez-vous ce mal? quel eſt ſon nom?
L'amour. Ce mot eſt beau: Dites-moi quelque marque
A quoi je le pourrai connoître: que ſent-on?
Des peines prés de qui le plaiſir des Monarques
Eſt ennuyeux & fade: on s'oublie, on ſe plaiſt
Toute ſeule en une foreſt.
Se mire-t-on prés un rivage?
Ce n'eſt pas ſoi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui ſans ceſſe revient & qui ſuit en tous lieux:

Pour tout le reſte on eſt ſans yeux.
Il eſt un Berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir
On ſoûpire à ſon ſouvenir;
On ne ſait pas pourquoi; cependant on ſoûpire;
On a peur de le voir encor qu'on le deſire.
Amarante dit à l'inſtant
Oh! oh! c'eſt-là ce mal que vous me prêchez tant?
Il ne m'eſt pas nouveau: je penſe le connoître.
Tircis à ſon but croioit être,
Quand la belle ajoûta, Voilà tout juſtement
Ce que je ſens pour Clidamant.
L'autre penſa mourir de dépit & de honte.
Il eſt force gens comme lui
Qui pretendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d autrui.

CLV.

Les Obſeques de la Lionne.

LA femme du Lion mourut:
Auſſi-tôt chacun accourut
Pour s'acquiter envers le Prince
De certains complimens de conſolation,
Qui ſont ſurcroit d'affliction.
Il fit avertir ſa Province,
Que les obſeques ſe feroient
Un tel jour, en tel lieu; ſes Prevoſts y ſeroient
Pour regler la ceremonie,
Et pour placer la compagnie.

Juge

ngez ſi chacun s'y trouva.
e Prince aux cris s'abandonna.
t tout ſon antre en réſonna.
es Lions n'ont point d'autre temple.
n entendit à ſon exemple
en leur patois Meſſieurs les Courtiſans.
inis la Cour un pais où les gens
, gais, preſts à tout, à tout indifferens,
e qu'il plaiſt au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
âchent au moins de le paroître,
caméleon, peuple ſinge du maître;
roit qu'un eſprit anime mille corps;
bien là que les gens ſont de ſimples reſſorts.
our revenir à nôtre affaire,
erf ne pleura point, comment eut-il pû faire?
mort le vengeoit; la Reine avoit jadis
anglé ſa femme & ſon fils.
l ne pleura point. Un flateur l'alla dire,
ſoûtint qu'il l'avoit veu rire.
olere du Roi, comme dit Salomon,
rrible, & ſur tout celle du Roi Lion.
ce Cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
lonarque lui dit, Chetif hôte des bois,
s, tu ne ſuis pas ces gemiſſantes voix.
n'appliquerons point ſur tes membres profanes
s ſacrez ongles, venez Loups
ngez la Reine, immolez tous
traître à ſes auguſtes manes.
erf reprit alors: Sire; le temps des pleurs
ſſé; la douleur eſt ici ſuperfluë.
digne moitié couchée entre des fleurs,
ut prés d'ici m'eſt apparuë;
t je l'ai d'abord reconnuë.

Ami,

Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux champs Eliſiens j'ai goûté mille charmes,
Converſant avec ceux qui ſont ſaints comme moi.
Laiſſe agir quelque-temps le deſeſpoir du Roi.
J'y prens plaiſir. A peine on eut ouï la choſe,
Qu'on ſe mit à crier, Miracle, Apotheoſe.
Le Cerf eut un preſent, bien loin d'être puni.
Amuſez les Rois par des ſonges,
Flatez-les, payez-les d'agreables menſonges,
Quelque indignation dont leur cœur ſoit rempli,
Ils goberont l'appât, vous ſerez leur ami.

CLVI.

Le Rat & l'Elephant.

SE croire un perſonnage, eſt fort commun en France:
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'eſt ſouvent qu'un Bourgeois:
C'eſt proprement le mal François.
La ſotte vanité nous eſt particuliere.
Les Eſpagnols ſont vains, mais d'une autre maniere.
Leur orgueil me ſemble en un mot
Beaucoup plus fou, mais pas ſi ſot.
Donnons quelque image du nôtre
Qui ſans doute en vaut bien un autre.
Un Rat des plus petits voyoit un Elephant
Des plus gros, & railloit le marcher un peu lent
De la béte de haut partage,
Qui marchoit à gros équipage.

Sur

Sur l'animal à triple étage
Une Sultane de renom,
Son Chien, ſon Chat, & ſa Guenon,
Son Perroquet, ſa vieille, & toute ſa maiſon,
S'en alloit en pelerinage.
Le Rat s'étonnoit que les gens
Fuſſent touchez de voir cette peſante maſſe:
Comme ſi d'occuper ou plus ou moins de place,
Nous rendoit, diſoit-il, plus ou moins importans.
Mais qu'admirez-vous tant en lui vous autres hommes?
Croit-ce ce grand corps, qui fait peur aux enfans?
Nous ne nous priſons pas, tout petits que nous ſommes,
D'un grain moins que les Elephans.
Il en auroit dit davantage;
Mais le Chat ſortant de ſa cage,
Lui fit voir en moins d'un inſtant
Qu'un Rat n'eſt pas un Elephant.

CLVII.

L'Horoſcope.

ON rencontre ſa deſtinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.
Un pere eut pour toute lignée
Un fils qu'il aima trop, juſques à conſulter
Sur le ſort de ſa geniture,
Les diſeurs de bonne avanture.
Un de ces gens lui dit; que des Lions ſur tous

Il éloignaſt l'enfant juſques à certain âge ;
Juſqu'à vingt ans, point davantage.
Le pere pour venir à bout
D'une précaution ſur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laiſſaſt paſſer le ſeüil de ſon Palais.
Il pouvoit ſans ſortir contenter ſon envie,
Avec ſes compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, ſe promener.
Quand il fut en l'âge où la chaſſe
Plaiſt le plus aux jeunes eſprits,
Cet exercice avec mépris
Lui fut dépeint : mais quoi qu'on faſſe,
Propos, conſeil, enſeignement,
Rien ne change un temperament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de cour
A peine ſe ſentit des boüillons d'un tel âge,
Qu'il ſoûpira pour ce plaiſir.
Plus l'obſtacle étoit grand, plus fort fut le deſi
Il ſavoit le ſujet des fatales défenſes ;
Et comme ce logis plein de magnificences,
Abondoit par tout en tableaux,
Et que la laine & les pinceaux
Traçoient de tous coſtez chaiſes & païſages,
En cet endroit des animaux,
En cet autre des perſonnages,
Le jeune homme s'émeut voiant peint un Lion
Ah ! monſtre, cria-t-il, c'eſt toi qui me fais v
Dans l'ombre & dans les fers. A ces mots il ſe l
Aux tranſports violens de l'indignation,
Porte le poing ſur l'innocente béte.
Sous la tapiſſerie un clou ſe rencontra.
Ce clou le bleſſe, il penetra

ıx reſſorts de l'ame ; & cette chere teſte
ıi l'art d'Eſculape en vain fit ce qu'il put,
perte à ces ſoins qu'on prit pour ſon ſalut.
precaution nuiſit au Poëte Æſchile.
elque Devin le menaça, dit-on,
la cheute d'une maiſon.
ffi-tôt il quitta la ville,
ı lit en plein champ, loin des toits, ſous les
Cieux.
le qui portoit en l'air une Tortuë,
ır là, vit l'homme, & ſur ſa téte nuë,
ut un morceau de rocher à ſes yeux,
ınt de cheveux dépourveuë,
omber ſa proye, afin de la caſſer :
rre Æſchile ainſi ſceut ſes jours avancer.
ces exemples il reſulte,
art, s'il eſt vrai, fait tomber dans les maux,
e craint celui qui le conſulte.
l'en juſtifie, & maintiens qu'il eſt faux :
ois point que la Nature
lié les mains, & nous les lie encor,
ı point de marquer dans les Cieux nôtre ſort.
lépend d'une conjoncture
lieux, de perſonnes, de temps ;
s conjonctions de tous ces charlatans.
ger & ce Roi ſont ſous même Planete ;
eux porte le ſceptre & l'autre la houlete :
iter le vouloit ainſi.
e que Jupiter ? un corps ſans connoiſſance.
ù vient donc que ſon influence,
feremment ſur ces deux hommes cy ?
mment penetrer juſques à nôtre monde ?
nt percer des airs la campagne profonde ?

Per-

Percer Mars, le Soleil, & des vuides ſans fin?
Un atome la peut détourner en chemin:
Où l'iront retrouver les faiſeurs d'Horoſcope?
L'état où nous voyons l'Europe,
Merite que du moins quelqu'un d'eux l'ait préve
Que ne l'a-t-il donc dit? mais nul d'eux ne l'a ſc
L'immenſe éloignement, le poinct, & ſa viteſſ
Celle auſſi de nos paſſions,
Permettent ils à leur foibleſſe
De ſuivre pas à pas toutes nos actions?
Nôtre ſort en dépend: ſa courſe entreſuivie,
Ne va non plus que nous jamais d'un même p
Et ces gens veulent au compas,
Tracer le cours de nôtre vie!
Il ne ſe faut point arréter
Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
Ce fils par trop cheri, ni le bon homme Æſch
N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'eſt cet a
Il peut frapper au but une fois entre mille;
Ce ſont des effets du hazard.

CLVIII.

L'Ane & le Chien.

IL ſe faut entr'aider; c'eſt la loi de nature:
L'Ane un jour pourtant s'en moqua.
Et ne ſçais comme il y manqua;
Car il eſt bonne creature.
Il alloit par pays accompagné du Chien,
Gravement, ſans ſonger à rien,

To

Tous deux ſuivis d'un commun maître.
e maître s'endormit: l'Ane ſe mit à paître.
Il étoit alors dans un pré,
Dont l'herbe étoit fort à ſon gré.
oint de chardons pourtant; il s'en paſſa pour l'heure:
ne faut pas toûjours être ſi délicat;
Et faute de ſervir ce plat
Rarement un feſtin demeure.
Nôtre Baudet s'en ſecut enfin
aſſer pour cette fois. Le Chien mourant de faim
ui dit; cher compagnon, baiſſe toi, je te prie;
e prendrai mon dîné dans le panier au pain.
oint de réponſe, mot; le Roüſſin d'Arcadie
Craignit qu'en perdant un moment,
Il ne perdit un coup de dent.
Il fit long-temps la ſourde oreille:
nfin il répondit; Ami, je te conſeille
'attendre que ton maître ait fini ſon ſommeil,
ar il te donnera ſans faute à ſon réveil
Ta portion accoûtumée.
Il ne ſauroit tarder beaucoup.
Sur ces entrefaites un Loup
ort du bois, & s'en vient: autre bête affamée.
'Ane appelle auſſi-tôt le Chien à ſon ſecours.
e Chien ne bouge, & dit, ami, je te conſeille
e fuir en attendant que ton maître s'éveille:
ne ſauroit tarder; detale viſte, & cours.
ue ſi ce Loup t'atteint, caſſe-lui la machoire.
n t'a ferré de neuf; & ſi tu me veux croire,
u l'étendras tout plat. Pendant ce beau diſcours
eigneur Loup étrangla le Baudet ſans remede.
Je conclus qu'il faut qu'on s'entraide.

CLIX.

Le Baſſa & le Marchand.

UN Marchand Grec en certaine contrée
Faiſoit trafic. Un Baſſa l'appuyoit;
Dequoi le Grec en Baſſa le payoit,
Non en Marchand: tant c'eſt chere denrée
Qu'un protecteur. Celui-ci coûtoit tant,
Que nôtre Grec s'alloit par tout plaignant.
Trois autres Turcs d'un rang moindre en puiſſan
Lui vont offrir leur ſupport en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoiſſance
Qu'à ce Marchand il n'en coûtoit pour un.
Le Grec écoute: avec eux il s'engage;
Et le Baſſa du tout eſt averty:
Méme on lui dit qu'il joûra s'il eſt ſage,
A ces gens-là quelque méchant party,
Les prévenant, les chargeant d'un meſſage
Pour Mahomet, droit en ſon Paradis,
Et ſans tarder; Sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde,
Il a des gens tout preſts pour le venger.
Quelque poiſon l'envoyra proteger,
Les trafiquans qui ſont en l'autre Monde.
Sur cet avis le Turc ſe comporta
Comme Alexandre; & plein de confiance
Chez le Marchand tout droit il s'en alla;
Se mit à table: on vit tant d'aſſurance
En ſes diſcours & dans tout ſon maintien;

Qu

n'on ne crût point qu'il ſe doutaſt de rien.
mi, dit-il, je ſais que tu me quites:
éme l'on veut que j'en craigne les ſuites;
ais je te crois un trop homme de bien:
n n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
n'en dis pas là deſſus davantage,
ıant à ces gens qui penſent t'appuyer,
oute-moi. Sans tant de Dialogue,
de raiſons qui pourroient t'ennuyer,
ne te veux conter qu'un Apologue.

étoit un Berger, ſon Chien, & ſon troupeau.
ıelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un Dogue de qui l'ordinaire
oit un pain entier. Il faloit bien & beau
orner cet animal au Seigneur du village.
Lui Berger pour plus de ménage
Auroit deux ou trois maſtineaux,
ui lui dépenſant moins veilleroient aux trou-
peaux.
Bien mieux que cette bête ſeule.
mangeoit plus que trois: mais on ne diſoit pas
Qu'il avoit auſſi triple gueule
Quand les Loups livroient des combats.
e Berger s'en défait: Il prend trois chiens de taille
ui dépenſer moins, mais à fuir la bataille.
e troupeau s'en ſentit, & tu te ſentiras
Du choix de ſemblable canaille.
Si tu fais bien, tu reviendras à-moi.
Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
Que tout compté mieux vaut en bonne-foi
S'abandonner à quelque puiſſant Roi,
Que s'appuier de pluſieurs petits Princes.

CLX.

L'avantage de la Science.

ENtre deux Bourgeois d'une Ville
S'émeut jadis un different.
L'un étoit pauvre, mais habile;
L'autre riche, mais ignorant.
Celui-ci ſur ſon concurrent
Vouloit emporter l'avantage:
Prétendoit que tout homme ſage
Etoit tenu de l'honorer.
C'étoit tout homme ſot; car pourquoi reverer
Des biens dépourveus de merite?
La raiſon m'en ſemble petite.
Mon ami, diſoit-il ſouvent
Au ſavant,
Vous vous croiez conſiderable;
Mais dites-moi, tenez vous table?
Que ſert à vos pareils de lire inceſſamment
Ils ſont toûjours logés à la troiſiéme cham
Vétus au mois de Juin comme au mois de De
Aiant pour tout Laquais leur ombre ſeule:
La Republique a bien affaire
De gens qui ne dépenſent rien:
Je ne ſais d'homme neceſſaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup d
Nous en uſons, Dieu ſait: nôtre plaiſir
L'Artiſan, le vendeur, celui qui fait la
Et celle qui la porte; & vous qui dédi

A Meſſieurs les gens de Finance
De méchans livres bien paiez.
Ces mots remplis d'impertinence
Eurent le ſort qu'ils méritoient.
'homme lettré ſe teut, il avoit trop à dire.
a guerre le vengea, bien mieux qu'une ſatyre.
lars détruiſit le lieu que nos gens habitoient.
L'un & l'autre quita ſa Ville.
L'ignorant reſta ſans azile;
Il receut par tout des mépris;
'autre receut par tout quelque faveur nouvelle.
Cela décida leur querelle.
aiſſez dire les ſots; le ſavoir a ſon prix.

CLXI.

Jupiter & les Tonnerres.

JUpiter voiant nos fautes,
Dit un jour du haut des airs:
Rempliſſons de nouveaux hôtes
Les cantons de l'Univers,
Habitez par cette race
Qui m'importune & me laſſe.
Va-t-en, Mercure, aux Enfers;
Ameine-moi la Furie
La plus cruelle des trois.
Race que j'ai trop cherie,
Tu periras cette fois.
Jupiter ne tarda guere
A moderer ſon tranſport.

O vous Rois qu'il voulut faire
Arbitres de nôtre ſort,
Laiſſez entre la colere
Et l'orage qui la ſuit
L'intervalle d'une nuit.
Le Dieu dont l'aiſle eſt legere,
Et la langue a des douceurs,
Alla voir les noires Sœurs;
A Tiſiphone & Mégere;
Il préfera, ce dit-on,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit ſi fiere,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Seroit bien-tôt du domaine
Des Deïtez de là bas.
Jupiter n'approuva pas
Le ſerment de l'Eumenide.
Il la renvoie, & pourtant
Il lance un foudre à l'inſtant
Sur certain peuple perfide.
Le tonnérre ayant pour guide
Le pere même de ceux
Qu'il menaçoit de ſes feux,
Se contenta de leur crainte,
Il n'embraza que l'enceinte
D'un deſert inhabité.
Tout pere frape à coſté.
Qu'arriva-t-il? nôtre engeance
Prit pied ſur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit:
Et l'aſſembleur de nuages
Jura le Stix, & promit

De former d'autres orages:
Ils ſeroient ſeurs. On ſourit;
On lui dit qu'il étoit pere,
Et qu'il laiſſaſt pour le mieux
A quelqu'un des autres Dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcan entreprit l'affaire.
Ce Dieu remplit ſes fourneaux
De deux ſortes de carreaux.
L'un jamais ne ſe fourvoye,
Et c'eſt celuy que toûjours
L'Olympe en corps nous envoye.
L'autre s'écarte en ſon cours;
Ce n'eſt qu'aux monts qu'il en coute:
Bien ſouvent méme il ſe perd,
Et ce dernier en ſa route
Nous vient du ſeul Jupiter.

CLXII.

Le Faucon & le Chapon.

JNe traitreſſe voix bien ſouvent vous appelle;
Ne vous preſſez donc nullement:
Ce n'étoit pas un ſot, non, non, & croyez m'en,
Que le Chien de Jean de Nivelle.
Un citoien du Mans Chapon de ſon métier
Etoit ſommé de comparaitre
Par devant les lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens luy crioient pour déguiſer la choſe,

Petit, petit, petit: mais loin de s'y fier,
Le Normand & dem laiſſoit les gens crier;
Serviteur, diſoit-il, vôtre appas eſt groſſier;
On ne m'y tient pas; & pour cauſe.
Cependant un Faucon ſur ſa perche voyoit
Nôtre Manceau qui s'enfuyoit:
Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit inſtinct, ſoit experience.
Celui-ci qui ne fût qu'avec peine attrapé,
Devoit le lendemain être d'un grand ſoupé;
Fort à l'aiſe, en un plat, honneur dont la volaille
Se ſeroit paſſée aiſément.
L'Oiſeau chaſſeur luy dit: Ton peu d'entendement
Me rend tout étonné: Vous n'êtes que racaille,
Gens groſſiers, ſans eſprit, à qui l'on n'apprend rien.
Pour moy, je ſçais chaſſer & revenir au maître.
Le vois-tu pas à la fenêtre?
Il t'attend, es-tu ſourd? Je n'entends que trop bien,
Repartit le Chapon; Mais que me veut-il dire,
Et ce beau Cuiſinier armé d'un grand couteau?
Reviendrois-tu pour cet appeau;
Laiſſe-moy fuir, ceſſe de rire
De l'indocilité qui me fait envoler.
Lors que d'un ton ſi doux on s'en vient m'appeller.
Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un ſemblable reproche.

CLXIII.

Le Chat & le Rat.

)Uatre animaux divers, le Chat grippe-fromage,
Triſte-oiſeau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Belette au long corſage,
Toutes gens d'eſprit ſcelerat,
ntoient le tronc pourry d'un pin vieux & ſauvage.
ont y furent qu'un ſoir à l'entour de ce pin
homme tendit ſes rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher ſa proye,
s derniers traits de l'ombre empeſchent qu'il ne voye
Le filet; il y tombe, en danger de mourir:
mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
un plein de deſeſpoir, & l'autre plein de joye.
Il voyoit dans les laqs ſon mortel ennemy.
Le pauvre Chat dit: Cher amy,
s marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit.
ien m'aider à ſortir du piege où l'ignorance
'a fait tomber; C'eſt à bon droit
ne ſeul entre les tiens par amour ſinguliere
t'ay toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
n'en ay point regret &, j'en rends grace aux Dieux.
J'allois leur faire ma priere;
omme tout devot Chat en uſe les matins.
e rezeau me retient; ma vie eſt en tes mains.
ieu diſſoudre ces nœuds. Et quelle recompenſe

En auray-je? reprit le Rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toy, repartit le Chat.
Diſpoſe de ma griffe, & ſois en aſſurance:
Envers & contre tous je te protegeray.
Et la Belette mangeray
Avec l'époux de la Choüette.
Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit: Idiot!
Moy ton libérateur? je ne ſuis pas ſi ſot.
Puis il s'en va vers ſa retraite.
La Belette étoit prés du trou.
Le Rat grimpe plus haut; il y void le Hibou:
Dangers de toutes parts; le plus preſſant l'emporte.
Ronge-maille retourne au Chat, & fait en ſorte
Qu'il détache un chaiſnon, puis un autre & puis tant
Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroit en cet inſtant.
Les nouveaux alliez prennent tous deux la fuite.
A quelque-temps de là nôtre Chat vit de loin
Son Rat qui ſe tenoit à l'erte & ſur ſes gardes.
Ah! mon frere, dit-il, vien m'embraſſer; ton ſoin
Me fait injure; Tu regardes
Comme ennemy ton allié.
Penſes-tu que j'aye oublié
Qu'aprés Dieu je te dois la vie?
Et moy, reprit le Rat, penſes-tu que j'oublie
Ton naturel? aucun traité
Peut-il forcer un Chat à la reconnoiſſance;
S'aſſure-t-on ſur l'alliance
Qu'a faite la neceſſité?

CLXIV.

Le Torrent & la Riviere.

Avec grand bruit & grand fracas
Un Torrent tomboit des montagnes:
'out fuyoit devant luy; l'horreur ſuivoit ſes pas;
Il faiſoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'oſoit paſſer
Une barriere ſi puiſſante:
Jn ſeul vit des voleurs, & ſe ſentant preſſer,
mit entre eux & luy cette onde menaçante.
e n'étoit que menace, & bruit, ſans profondeur;
ôtre homme enfin n'eut que la peur.
Ce ſuccés luy donnant courage,
t les mêmes voleurs le pourſuivant toûjours,
Il rencontra ſur ſon paſſage
Une Riviere dont le cours
mage d'un ſommeil doux, paiſible & tranquille
uy fit croire d'abord ce trajet fort facile.
oint de bords eſcarpez, un ſable pur & net.
Il entre, & ſon cheval le met
couvert des voleurs, mais non de l'onde noire:
Tous deux au Styx allerent boire;
Tous deux à nâger malheureux
llerent traverſer au ſejour tenebreux,
Bien d'autres fleuves que les nôtres.
Les gens ſans bruit ſont dangereux;
Il n'en eſt pas ainſi des autres.

CLXV. *L'E-*

CLXV.

L'Education.

LAridon & Ceſar, freres dont l'origine
Venoit de chiens fameux, beaux, bienfaits & hardis,
A deux maîtres divers échûs au temps jadis
Hantoient, l'un les foreſts, & l'autre la cuiſine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom;
Mais la diverſe nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuſe nature,
En l'autre l'alterant, un certain marmiton
Nomma celui-ci Laridon:
Son frere ayant couru mainte haute avanture,
Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abatu,
Fut le premier Ceſar que la gent chienne ait eu.
On eut ſoin d'empêcher qu'une indigne maîtreſſe
Ne fiſt en ſes enfans dégenerer ſon ſang:
Laridon négligé témoignoit ſa tendreſſe
A l'objet le premier paſſant.
Il peupla tout de ſon engeance:
Tourne-broches par luy rendus communs en France
Y font un corps à part, gens fuyans les hazards,
Peuple antipode des Ceſars.
On ne ſuit pas toûjours ſes ayeux ni ſon pere:
Le peu de ſoin, le temps, tout fait qu'on dégenere:
Faute de cultiver la nature & ſes dons,
O combien de Ceſars deviendront Laridons!

CLXVI.

Les deux Chiens & l'Ane mort.

LEs vertus devroient être ſœurs,
Ainſi que les vices ſont freres:
Dés que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres;
J'entends de ceux qui n'étant pas contraires
Peuvent loger ſous même toit.
A l'égard des vertus, rarement on les voit
Toutes en un ſujet eminemment placées
Se tenir par la main ſans être diſperſées.
L'un eſt vaillant, mais prompt; l'autre eſt prudent, mais froid.
Parmi les animaux le Chien ſe pique d'être
Soigneux & fidele à ſon maître;
Mais il eſt ſot, il eſt gourmand,
Témoin ces deux mâtins qui dans l'éloignement
Virent un Ane mort qui flotoit ſur les ondes.
Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
Amy, dit l'un, tes yeux ſont meilleurs que les miens.
Porte un peu tes regards ſur ces plaines profondes.
J'y crois voir quelque choſe: Eſt-ce un Bœuf, un Cheval?
Hé qu'importe quel animal?
Dit l'un de ces mâtins; voilà toujours curée.
Le point eſt de l'avoir; car le trajet eſt grand;
Et de plus il nous faut nager contre le vent.
Beuvons toute cette eau; nôtre gorge alterée

En

En viendra bien à bout: ce corps demeurera
Bien-tôt à ſec; & ce ſera
Proviſion pour la ſemaine.
Voilà mes Chiens à boire; ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'inſtant.
L'homme eſt ainſi bâti: Quand un ſujet l'enflame
L'impoſſibilité diſparoit à ſon ame.
Combien fait-il de vœux, combien perd-il de pas?
S'outrant pour acquerir des biens ou de la gloire?
Si j'arrondiſſois mes Etats!
Si je pouvois remplir mes coffres de ducats!
Si j'apprenois l'hebreu, les ſciences, l'hiſtoire!
Tout cela c'eſt la mer à boire;
Mais rien à l'homme ne ſuffit:
Pour fournir aux projets que forme un ſeul eſprit,
Il faudroit quatre corps? encor loin d'y ſuffire.
A my-chemin je crois que tous demeureroient:
Quatre Methuſalems bout à bout ne pourroient
Mettre à fin ce qu'un ſeul deſire.

CLXVII.

Democrite & les Abderitains.

QUe j'ay toujours hay les penſers du vulgaire!
Qu'il me ſemble profane, injuſte, & temeraire,
Mettant de faux milieux entre la choſe & luy,
Et meſurant par ſoy ce qu'il voit en autruy!
Le maître d'Epicure en fit l'apprentiſſage.

Son

n pays le crut fou : Petits eſprits ! mais quoy ?
Aucun n'eſt prophete chez ſoy.
s gens étoient les fous, Democrite le ſage.
rreur alla ſi loin, qu'Abdere deputa
Vers Hipocrate, & l'invita,
Par lettres & par ambaſſade,
venir rétablir la raiſon du malade.
tre concitoyen, diſoient-ils en pleurant,
d l'eſprit : la lecture a gâté Democrite.
ous l'eſtimerions plus s'il étoit ignorant.
cun nombre, dit-il, les Mondes ne limite :
Peut-être même il ſont remplis
De Democrites infinis.
on content de ce ſonge il y joint les atômes,
ſans d'un cerveau creux, inviſibles fantômes,
meſurant les Cieux ſans bouger d'ici bas
connoît l'Univers & ne ſe connoit pas.
n temps fut qu'il ſçavoit accorder les debats ;
Maintenant il parle à lui-même.
nez divin mortel, ſa folie eſt extrême.
pocrate n'eut pas trop de foy pour ces gens :
pendant il partit : Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
ſort cauſe ; Hipocrate arriva dans le temps
ne celuy qu'on diſoit n'avoir raiſon ni ſens
ſerchoit dans l'homme & dans la béte
el ſiege a la raiſon ſoit le cœur, ſoit la téte.
us un ombrage épais, aſſis prés d'un ruiſſeau,
Les labirintes d'un cerveau
occupoient. Il avoit à ſes pieds maint volume,
ne vit preſque pas ſon amy s'avancer,
Attaché ſelon ſa coûtume.
eur compliment fut court, ainſi qu'on peut penſer.

Le

Le ſage eſt ménager du temps & des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raiſonné ſur l'homme & ſur l'eſprit,
Ils tomberent ſur la morale.
Il n'eſt pas beſoin que j'étale
Tout ce que l'un & l'autre dit,
Le recit precedent ſuffit
Pour montrer que le peuple eſt juge recuſable.
En quel ſens eſt donc veritable
Ce que j'ay leu dans certain lieu,
Que ſa voix eſt la voix de Dieu?

CLXVIII.

Le Loup & le Chaſſeur.

FUreur d'accumuler, monſtre de qui les yeux
Regardent comme un poinct tous les bienfaits des Dieux,
Te combattray-je en vain ſans ceſſe en cet ouvrage?
Quel temps demandes-tu pour ſuivre mes leçons?
L'homme ſourd à ma voix, comme à celle du ſage,
Ne dira-t-il jamais, C'eſt aſſez, joüiſſons?
Hâte-toy, mon amy; Tu n'as pas tant à vivre.
Je-te rebats ce mot; car il vaut tout un livre.
Joüis: Je le feray. Mais quand donc? dés demain.
Eh! mon amy, la mort te peut prendre en chemin.
Joüis dés aujourd'huy: redoute un ſort ſemblable
A celuy du Chaſſeur & du Loup de ma fable,
Le premier de ſon arc avoit mis bas un Daim.
Un Fan de Biche paſſe, & le voilà ſoudain

Com-

mpagnon du défunt ; Tous deux giſent ſur l'herbe.
proye étoit honnête, un Daim avec un Fan,
ut modeſte Chaſſeur en eût été content ;
pendant un Sanglier, monſtre énorme & ſuperbe,
nte encor nôtre archer friand de tels morceaux.
tre habitant du Styx : la Parque & ſes ciſeaux
ce peine y mordoient ; la Déeſſe infernale
prit à pluſieurs fois l'heure au monſtre fatale.
la force du coup pourtant il s'abatit.
ſtoit aſſez de biens ; mais quoi, rien ne remplit
s vaſtes appetis d'un faiſeur de conquêtes.
ns le temps que le Porc revient à ſoy, l'archer
it le long d'un ſillon une perdrix marcher,
Surcroit chetif, aux autres têtes.
: ſon arc toutesfois il bande les reſſorts.
ſanglier rappellant les reſtes de ſa vie,
ent à luy, le découit, meurt vangé ſur ſon corps :
Et la perdrix le remercie.
tte part du recit s'adreſſe au convoiteux :
ıvare aura pour luy le reſte de l'exemple.
ı Loup vit en paſſant ce ſpectacle piteux.
Fortune, dit-il, je te promets un temple.
ıtre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
ıut les ménager, ces rencontres ſont rares.
(Ainſi s'excuſent les avares,)
n auray, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
ı, deux, trois, quatre corps, ce ſont quatre ſemaines,
Si je ſçais conter, toutes pleines.
mmençons dans deux jours ; & mangeons cependant
corde de cet arc ; il faut que l'on l'ait faite
: vray boyau ; l'odeur me le témoigne aſſez.
En diſant ces mots il ſe jette

Sur l'arc qui ſe détend, & fait de la ſagette
Un nouveau mort, mon Loup a les boyaux per
Je reviens à mon texte: il faut que l'on joüiſſe
Témoin ces deux gloutons punis d'un ſort comm
La convoitiſe perdit l'un;
L'autre perit par l'avarice.

CLXIX.

Le Dépoſitaire infidele.

GRace aux Filles de memoire
J'ai chanté des animaux:
Peut-être d'autres Heros
M'auroient aquis moins de gloire.
Le Loup en langue des Dieux
Parle au Chien dans mes ouvrages.
Les Bêtes à qui mieux mieux
Y font divers perſonnages;
Les uns fous, les autres ſages;
De telle ſorte pourtant
Que les fous vont l'emportant;
La meſure en eſt plus pleine.
Je mets auſſi ſur la Scene
Des Trompeurs, des Scelerats,
Des Tyrans, & des Ingrats,
Mainte imprudente pecore,
Force Sots, force Flateurs;
Je pourrois y joindre encore
Des legions de Menteurs.

Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit ſeulement
Que les gens du bas étage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes ;
Mais que tous tant que nous ſommes
Nous mentions, grand & petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je ſoûtiendrois le contraire.
Et même qui mentiroit
Comme Eſope, & comme Homere,
Un vray menteur ne ſeroit.
Le doux charme de mainſ ſonge
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du menſonge
Nous offre la verité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus s'il ſe peut:
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme ſçût faire
Un certain Dépoſitaire
Payé par ſon propre mot,
Eſt d'un méchant, & d'un ſot.
Voici le fait. Un trafiquant de Perſe
Chez ſon voiſin, s'en allant en commerce,
Mit en dépot un cent de fer un jour.
Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
Otre fer? il n'eſt plus. J'ai regret de vous dire,
Qu'un Rat l'a mangé tout entier.
en ay grondé mes gens : mais qu'y faire ? un Grenier
toûjours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.

Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voiſin; puis à ſouper convie
Le pere qui s'excuſe, & lui dit en pleurant,
Diſpenſez moi, je vous ſupplie:
Tous plaiſirs pour moi ſont perdus.
J'aimois un fils plus que ma vie:
Je n'ai que lui; que dis-je? helas! je ne l'ai plus.
On me l'a dérobé, Plaignez mon infortune.
Le Marchand repartit: Hier au ſoir ſur la brune
Un Chat-huant s'en vint vôtre fils enlever.
Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
Le pere dit; Comment voulez-vous que je croye
Qu'un Hibou pût jamais emporter cette proye?
Mon fils en un beſoin eût pris le Chat-huant,
Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
Mais enfin je l'ai veu, veu de mes yeux, vous dis-je,
Et ne vois rien qui vous oblige
D'en douter un moment aprés ce que je dis.
Faut-il que vous trouviez étrange
Que les Chat-huans d'un pays
Où le quintal de fer par un ſeul Rat ſe mange,
Enlevent un garçon peſant un demi cent?
L'autre vit où tendoit cette feinte avanture.
Il rendit le fer au Marchand
Qui lui rendit ſa geniture.
Même diſpute avint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien veu qu'avec un microſcope.
Tout eſt Geant chez eux: Ecoutez-les, l'Europe
Comme l'Afrique aura des monſtres à foiſon.
Celui-ci ſe croyoit l'hyperbole permiſe.
J'ay veu, dit-il, un chou plus grand qu'une maiſon.
Et moi, dit l'autre, un pot auſſi grand qu'une Egliſe.

Le

Le premier ſe moquant, l'autre reprit: tout doux;
On le fit pour cuire vos choux.
L'homme au pot fut plaiſant; l'homme au fer fut habile.
Quand l'abſurde eſt outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raiſon combattre ſon erreur;
Encherir eſt plus court, ſans s'échauffer la bile.

CLXX.

Les deux Pigeons.

DEux Pigeons s'aimoient d'amour tendre:
L'un d'eux s'ennuiant au logis,
Fut aſſez fou pour entreprendre
Un voiage en lointain païs.
L'autre lui dit: Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter vôtre frere?
L'abſence eſt le plus grand des maux;
Non pas pour vous, cruel: Au moins que les travaux,
Les dangers, les ſoins du voiage,
Changent un peu vôtre courage.
Encor ſi la ſaiſon s'avançoit davantage!
Attendez les Zephirs: Qui vous preſſe? un Corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiſeau.
Je ne ſongerai plus que rencontre funeſte,
Que Faucons, que Rezeaux. Helas! dirai-je, il pleut
Mon frere a-t il tout ce qu'il veut;
Bon ſoupé, bon gîte, & le reſte?
Ce diſcours ébranla le cœur
De nôtre imprudent voyageur;

Mais le desir de voir & l'humeur inquiete
L'emporterent enfin. Il dit: Ne pleurez point
Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes avantures à mon frere.
Je le desennuirai: quiconque ne voit guere
N'a guere à dire aussi. Mon voiage dépeint
Vous sera d'un plaisir extréme.
Je dirai: j'étois là; telle chose m'avint,
Vous y croirez être vous même.
A ces mots en pleurant ils se dirent adieu.
Le voiageur s'éloigne; & voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Mal traita le Pigeon en dépit du feüillage.
L'air devenu serein il part tout morfondu,
Seche du mieux qu'il peut son corps chargé de plu
Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,
Voit un Pigeon auprés, cela lui donne envie:
Il y vole, il est pris; ce bled couvroit d'un las
Les menteurs & traitres appas.
Le las étoit usé; si bien que de son aisle,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt ensi
Quelque plume y perit: & le pis du destin
Fut qu'un certain Vautour à la serre cruelle
Vit nôtre malheureux, qui traînant la ficelle,
Et les morceaux du las qui l'avoit attrapé,
Sembloit un forçat échapé.
Le Vautour s'en alloit le lier, quand des nuës
Fond à son tour un Aigle aux aisles étenduës.
Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abatit auprés d'une mazure,
Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiroient par cette avanture :
Mais un fripon d'enfant, cet âge eſt ſans pitié,
Prit ſa fronde, & du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuſe,
Qui maudiſſant ſa curioſité,
Trainant l'aiſle, & tirant le pié,
Demi morte, & demi boiteuſe,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien que mal elle arriva,
Sans autre avanture facheuſe,
Voilà nos gens rejoints, & je laiſſe à juger
De combien de plaiſirs ils payerent leurs peines.
Amans, heureux amans, voulez-vous voyager ?
Que ce ſoit aux rives prochaines.
Voiez-vous l'un à l'autre un monde toûjours beau,
Toûjours divers, toûjours nouveau ;
Tenez vous lieu de tout, contez pour rien le reſte ;
Fuſſai-je quelquefois aimé ; je n'aurois pas alors,
Contre le Louvre & ſes treſors,
Contre le Firmament & ſa voute celeſte,
Changé les bois, changé les lieux,
Honorez par les pas, éclairez par les yeux
De l'aimable & jeune bergere,
Pour qui, ſous le fils de Cythere,
J'ervis engagé par mes premiers ſermens.
Helas ! quand reviendront de ſemblables momens,
Faut-il que tant d'objets ſi doux & ſi charmans
Me laiſſent vivre au gré de mon ame inquiete ?
Oh ſi mon cœur oſoit encor ſe renflâmer !
Ne ſentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
N'ai-je paſſé le temps d'aimer !

CLXXI.

Le Singe & le Leopard.

LE Singe avec le Leopard
Gagnoient de l'argent à la foire:
Ils affichoient chacun à part.
L'un deux diſoit: Meſſieurs, mon merite & ma gloire
Sont connus en bon lieu; le Roi m'a voulu voir;
Et ſi je meurs il veut avoir
Un manchon de ma peau; tant elle eſt bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, & mouchetée.
La bigarrure plait; partant chacun le vit.
Mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun ſortit.
Le Singe de ſa part diſoit: Venez de grace,
Venez Meſſieurs; Je fais cent tours de paſſe paſſe.
Cette diverſité dont on vous parle tant,
Mon voiſin Leopard l'a ſur ſoi ſeulement;
Moi je l'ai dans l'eſprit; vôtre ſerviteur Gille,
Couſin & gendre de Bertrand,
Singe du Pape en ſon vivant,
Tout fraſchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprés pour vous parler;
Car il parle, on l'entend, il ſait danſer, baler,
Faire des tours de toute ſorte,
Paſſer en des cerceaux; & le tout pour ſix blancs:
Non, Meſſieurs, pour un ſou; ſi vous n'êtes contens,
Nous rendrons à chacun ſon argent à la porte.

Le

Ce Singe avoit raiſon; ce n'eſt pas ſur l'habit
Que la diverſité me plait, c'eſt dans l'eſprit:
L'une fournit toûjours des choſes agreables;
L'autre en moins d'un moment laſſe les regardans.
O que de grands Seigneurs au Leopard ſemblables,
N'ont que l'habit pour tous talens!

CLXXII.

Le Glan & la Citroüille.

DIeu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet Univers, & l'aller parcourant,
Dans les Citroüilles je la treuve.
Un villageois conſiderant
Combien ce fruit eſt gros, & ſa tige menuë,
A quoi ſongeoit; dit-il, l'Auteur de tout cela?
A bien mal placé cette Citroüille-là?
Hé! parbleu, je l'aurois penduë
A l'un des chênes que voilà.
C'eût été juſtement l'affaire;
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'eſt dommage, Garo, que tu n'és point entré
Au conſeil de celui que préche ton Curé;
Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,
Ce glan, qui n'eſt pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'eſt mépris; plus je contemple
Ces fruits ainſi placez, plus il ſemble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.

Cette reflexion embarraſſant nôtre homme;
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'eſprit.
Sous un chêne auſſi-tôt il va prendre ſon ſomme.
Un glan tombe; le nez du dormeur en patit.
Il s'éveille; & portant la main ſur ſon viſage,
Il trouve encor le Glan pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage;
Oh, oh, dit-il, je ſaigne! & que ſeroit-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une maſſe plus lourde,
Et que ce Glan eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu: ſans doute il eut raiſon;
J'en vois bien à préſent la cauſe.
En loüant Dieu de toute choſe
Garo retourne à la maiſon.

CLXXIII.

L'Ecolier, le Pedant, & le Maître d'un Jardin.

CErtain enfant qui ſentoit ſon College,
Doublement ſot, & doublement fripon
Par le jeune âge, & par le privilege
Qu'ont les Pedants de gâter la raiſon.
Chez un voiſin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voiſin en Automne
Des plus beaux dons que nous offre Pomone
Avoit la fleur, les autres le rebut.
Chaque ſaiſon apportoit ſon tribut:
Car au Printemps il joüiſſoit encore.

Des

lus beaux dons que nous preſente Flore.
our dans ſon jardin il vit notre Ecolier
rimpant ſans égard ſur un arbre fruitier,
t juſqu'aux boutons; douce & freſle eſperance,
t-coureurs des biens que promet l'abondance.
e il ébranchoit l'arbre; & ſe tint à la fin
Que le poſſeſſeur du jardin
ia faire plainte au maitre de la Claſſe.
ci vint ſuivi d'un cortége d'enfans.
ilà le verger plein de gens,
que le premier. Le Pédant de ſa grace
Accrût le mal en amenant
Cette jeuneſſe mal-inſtruite:
ut, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
ût ſervir d'exemple; & dont toute ſa ſuite
uvint à jamais comme d'une leçon.
ſſus il cita Virgile & Ciceron,
Avec force traits de ſcience.
liſcours dura tant que la maudite engeance
e temps de gâter en cent lieux le jardin.
e hais les pieces d'éloquence
de leur place, & qui n'ont point de fin;
t ne ſais bête au monde pire
'Ecolier, ſi ce n'eſt le Pédant.
eilleur de ces deux pour voiſin, à vrai dire,
Ne me plairoit aucunement.

CLXXIV. *Le*

CLXXIV.

Le Statuaire & la Statuë de Jupiter.

UN bloc de marbre étoit ſi beau,
Qu'un Statuaire en fit l'emplete.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t'il Dieu, table, ou cuvete?

Il ſera Dieu; même je veux
Qu'il ait en ſa main un tonnerre.
Tremblez humains; Faites des vœux,
Voilà le maître de la Terre.

L'artiſan exprima ſi bien
Le caractere de l'Idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'Ouvrier
Eut à peine achevé l'image,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter ſon propre ouvrage.

A la foibleſſe du Sculpteur.
Le Poëte autrefois n'en dût guere,
Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en cela:

Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel ſouci
Qu'on ne fiche point leur poupée.

Le cœur ſuit aiſément l'eſprit:
De cette ſource eſt deſcenduë
L'erreur Payenne qui ſe vit
Chez tant de peuples répanduë.

Ils embraſſoient violemment
Les interêts de leur chimere.
Pigmalion devint amant
De la Venus dont il fut pere.

Chacun tourne en realitez
Autant qu'il peut ſes propres ſonges:
L'homme eſt de glace aux veritez,
Il eſt de feu pour les menſonges;

CLXXV.

La Souris metamorphoſée en fille.

UNe Souris tomba du bec d'un Chat-huant:
Je ne l'euſſe pas ramaſſée;
Mais un Bramin le fit; je le crois aiſément:
Chaque païs a ſa penſée.
La Souris étoit fort froiſſée:
De cette ſorte de prochain
Nous nous ſoucions peu: mais le peuple Bramin
Le traite en frere; ils ont en tête

Que

Que nôtre ame au ſortir d'un Roi
Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
Qu'il plaît au Sort; C'eſt là l'un des points de leur loi.
Pythagore chez eux a puiſé ce myſtere.
Sur un tel fondement le Bramin crût bien faire
De prier un Sorcier qu'il logeât la Souris
Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
Le Sorcier en fit une fille:
De l'âge de quinze ans, & telle, & ſi gentille,
Que le fils de Priam pour elle auroit tenté
Plus encor qu'il ne fit pour la Grecque beauté.
Le Bramin fut ſurpris de choſe ſi nouvelle.
Il dit à cet objet ſi doux:
Vous n'avez qu'à choiſir; car chacun eſt jaloux
De l'honneur d'être vôtre époux.
En ce cas je donne, dit-elle,
Ma voix au plus puiſſant de tous.
Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux;
C'eſt toi qui ſeras nôtre gendre.
Non, dit-il, ce nuage épais
Eſt plus puiſſant que moi, puis qu'il cache mes traits;
Je vous conſeille de le prendre.
Et bien, dit le Bramin au nuage volant,
Es-tu né pour ma fille? helas! non; car le vent
Me chaſſe à ſon plaiſir de contrée en contrée;
Je n'entreprendrai point ſur les droits de Borée.
Le Bramin fâché s'écria;
O vent, donc, puis que vent y a,
Vien dans les bras de nôtre belle.
Il accouroit: un mont en chemin l'arrêta.
L'étœuf paſſant à celui-là,
qui le renvoie, & dit: J'aurois une querelle
Rat, & l'offenſer

Ce ſeroit être fou, lui qui peut me percer.
Au mot de Rat la Damoiſelle
Ouvrit l'oreille; il fut l'époux:
Un Rat! un Rat; c'eſt de ces coups
Qu'amour fait, témoin telle & telle:
Mais ceci ſoit dit entre nous.
On tient toûjours du lieu dont on vient: Cette Fable
Trouve aſſez bien ce point: mais à la voir de près
Quelque peu de ſophiſme entre parmi ſes traits:
Car quel époux n'eſt point au Soleil preferable
En s'y prenant ainſi? dira-je qu'un geant
N'eſt moins fort qu'une puce? Elle le mord pourtant.
Ce Rat devoit auſſi renvoyer pour bien faire
La belle au chat, le chat au chien,
Le Chien au Loup. Par le moien
De cet argument circulaire
Philpai juſqu'au Soleil eut enfin remonté,
Le Soleil eut joüi de la jeune beauté.
Revenons s'il ſe peut à la metempſycoſe:
Ce Sorcier du Bramin fit ſans doute une choſe
Qui loin de la prouver fait voir ſa fauſſeté.
Je prens droit là deſſus contre le Bramin même;
Car il faut ſelon ſon ſiſtéme
Que l'homme, la ſouris, le ver, enfin chacun
Aille puiſer ſon ame en un treſor commun:
Toutes ſont donc de même trempe;
Mais agiſſant diverſement
Selon l'organe ſeulement
L'une s'éleve, & l'autre rampe.
D'où vient donc que ce corps ſi bien organiſé
Ne pût obliger ſon hôteſſe
De s'unir au Soleil, un Rat eut ſa tendreſſe?
Tout débatu, tout bien peſé:

Les ames des Souris & les ames des belles
Sont tres-differentes entre elles,
Il en faut revenir toujours à ſon deſtin,
C'eſt à dire à la loi par le Ciel établie.
Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul être de ſa fin.

CLXXVI.

Le Fou qui vend la Sageſſe.

JAmais auprés des fous ne te mets à portée.
Je ne te puis donner un plus ſage conſeil.
Il n'eſt enſeignement pareil
A celui-là de fuir une téte éventée.
On en voit ſouvent dans les Cours.
Le Prince y prend plaiſir ; car ils donnent toujours
Quelque trait aux fripons, aux ſots, aux ridicules.
Un fol alloit criant par tous les carrefours
Qu'il vendoit la Sageſſe ; & les mortels credules
De courir à l'achat, chacun fut diligent.
On eſſuioit force grimaces ;
Puis on avoit pour ſon argent
Avec un bon ſoufflet un fil long de deux braſſes.
La pluſpart s'en fachoient ; mais que leur ſervoit
C'etoient les plus moquez ; le mieux étoit de rire,
Ou de s'en aller ſans rien dire
Avec ſon ſoufflet & ſon fil.
De chercher du ſens à la choſe;
On ſe fût fait fifler ainſi qu'un ignorant.
La raiſon eſt-elle garant

ce que fait un fou ? le hazard eſt la cauſe
tout ce qui ſe paſſe en un cerveau bleſſé,
fil & du ſoufflet pourtant embaraſſé.
des dupes un jour alla trouver un ſage,
Qui ſans heſiter davantage,
dit : Ce ſont ici hierogliphes tout purs.
gens bien conſeillez, & qui voudront bien faire,
re eux & les gens fous mettront pour l'ordinaire
longueur de ce fil ; ſinon je les tiens ſurs
De quelque ſemblable careſſe.
us n'êtes point trompé ; ce fou vend la ſageſſe.

CLXXVII.

L'Huitre, & les Plaideurs.

JN jour deux Pelerins ſur le ſable rencontrent
Une Huitre que le flot y venoit d'apporter :
l'avalent des yeux, du doigt ils ſe la montrent ;
'égard de la dent il falut conteſter.
n ſe baiſſoit déja pour amaſſer la proie ;
utre le pouſſe ; & dit : Il eſt bon de ſavoir
Qui de nous en aura la joie.
ui qui le premier a pû l'apercevoir
ſera le gobeur ; l'autre le verra faire.
par là l'on juge l'affaire
rit ſon compagnon, j'ay l'œil bon, Dieu merci.
Je ne l'ay pas mauvais auſſi,
l'autre, & je l'ay veuë avant vous ſur ma vie.
bien, vous l'avez veûë, & moy je l'ay ſentie.
Pendant tout ce bel incident

Perrin Dandin arrive: ils le prennent pour juge.
Perrin fort gravement ouvre l'Huitre, & la gruge,
Nos deux Meſſieurs le regardant.
Ce repas fait. Il dit d'un ton de Preſident:
Tenez, la Cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens, & qu'en paix chacun chez ſoi s'en aille.
Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui:
Contez ce qu'il en reſte à beaucoup de familles;
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
Et ne laiſſe aux plaideurs que le ſac & les quilles.

CLXXVIII.

Le Loup, & le Chien maigre.

AUtrefois Carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau dire;
On le mit dans la poëſle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main
Sous eſpoir de groſſe avanture,
Eſt imprudence toute pure.
Le Pêcheur eut raiſon; Carpillon n'eut pas tort.
Chacun dit ce qu'il peut pour défendre ſa vie.
Maintenant il faut que j'appuye
Ce que j'avançay lors, de quelque trait encor.
Certain Loup auſſi ſot que le Pêcheur fut ſage,
Trouvant un Chien hors du village,
S'en alloit l'emporter; le Chien repreſenta
Sa maigreur. Jà ne plaiſe à vôtre Seigneurie,
De me prendre en cet état-là,
Attendez, mon maître marie

Sa fille unique; Et vous jugez
Qu'étant de nôce il faut malgré moy que j'engraiſſe.
Le Loup le croit, le loup le laiſſe;
Le Loup quelques jours écoulez
Revient voir ſi ſon Chien n'eſt point meilleur à prendre.
Mais le drôle étoit au logis.
Il dit au Loup par un treillis:
Amy, je vais ſortir; Et, ſi tu veux attendre:
Le portier du logis & moy
Nous ſerons tout à l'heure à toy.
Ce portier du logis étoit un Chien énorme,
Expediant les Loups en forme.
Celuy-ci s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile;
Mais il n'étoit pas fort habile;
Ce Loup ne ſçavoit pas encor bien ſon métier.

CLXXIX.

Rien de trop.

JE ne vois point de creature
Se comporter moderément.
Il eſt certain temperament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on? Nullement,
Soit en bien, ſoit en mal, cela n'arrive guere.
Le blé riche preſent de la blonde Cerés
Trop touffu bien ſouvent épuiſe les guerets:
Un ſuperfluitez s'épandant d'ordinaire.

Et pouſſant trop abondamment,
Il ôte à ſon fruit l'aliment.
L'arbre n'en fait pas moins; tant le luxe ſçait plaire.
Pour corriger le blé Dieu permit aux moutons
De retrancher l'excés des prodigues moiſſons.
Tout au travers ils ſe jetterent,
Gâterent tout, & tout brouterent;
Tant que le Ciel permit aux Loups
D'en croquer quelques-uns; ils les croquerent tous.
S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâcherent:
Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers: les humains abuſerent
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux l'homme a le plus de pente
A ſe porter dedans l'excés:
Il faudroit faire le procés
Aux petits comme aux grands: Il n'eſt ame vivante
Qui ne peche en ceci. Rien de trop, eſt un point
Dont on parle ſans ceſſe, & qu'on n'obſerve point.

CLXXX.

Le Cierge.

C'eſt du ſejour des Dieux que les Abeilles viennent
Les premieres, dit-on, s'en allerent loger
Au mont a Hymette, & ſe gorger
Des treſors qu'en ce lieu les Zephirs entretiennent
Quand on eut des palais de ces filles du Ciel
Enlevé l'ambroiſie en leurs chambres encloſe:
Ou, pour dire en François la choſe,

Ap

Aprés que les ruches ſans miel
ent plus que la Cire, on fit mainte bougie:
Maint Cierge auſſi fut façonné.
l'eux voyant la terre en brique au feu durcie,
cre l'effort des ans; il eut la méme envie;
ouvel Empedocle *b* aux flâmes condamné
Par ſa propre & pure folie,
: lança dedans. Ce fut mal raiſonné;
Cierge ne ſavoit grain de Philoſophie.
ut en tout eſt divers: ôtez-vous de l'eſprit
'aucun être ait été compoſé ſur le vôtre.
Empedocle de cire au braſier ſe fondit:
Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

a *Hymette étoit une montagne celebrée par les* oëtes, *ſituée dans l'Attique, & où les Grecs re-*ueilloient *d'excellent miel.*

b *Empedocle étoit un Philoſophe ancien, qui ne* pouvant *comprendre les merveilles du Mont Etna,* ſe jetta *dedans par une vanité ridicule, & trouvant* l'action *belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la* poſterité *ne l'ignorât, laiſſa ſes pantoufles au pied du* Mont.

CLXXXI.

Jupiter & le Paſſager.

O Combien le peril enrichiroit ſes Dieux,
Si nous nous ſouvenions des vœux qu'il nous fait faire:
Mais le peril paſſé l'on ne ſe ſouvient guere
De ce qu'on a promis aux Cieux;
On conte ſeulement ce qu'on doit à la terre.
Jupiter, dit l'impie, eſt un bon creancier:
Il ne ſe ſert jamais d'Huiſſier.
Eh! qu'eſt-ce donc que le tonnerre?
Comment appellez-vous ces avertiſſemens?
Un Paſſager pendant l'orage
Avoit voué cent Bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un: voüer cent Elephans
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage.
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, pren mon vœu; le voilà:
C'eſt un parfum de Bœuf que ta grandeur reſpire.
La fumée eſt ta part; je ne te dois plus rien.
Jupiter fit ſemblant de rire:
Mais aprés quelques jours le Dieu l'atrapa bien,
Envoyant un ſonge lui dire,
Qu'un tel treſor étoit en tel lieu: L'homme au vœu
Courut au treſor comme au feu.
Il trouva des voleurs, & n'ayant dans ſa bourſe
Qu'un écu pour toute reſſource,

Il leur promit cent talens d'or,
Bien contez & d'un tel treſor.
On l'avoit enterré dedans telle Bourgade.
L'endroit parut ſuſpect aux voleurs; de façon
Qu'à nôtre prometteur l'un dit: Mon camarade
Tu te moques de nous, meurs, & va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.

CLXXXII.

Le Chat & le Renard.

LE Chat & le Renard comme beaux petits ſaints,
S'en alloient en pelerinage.
C'étoient deux vrais Tartufs, deux archipatelins,
Deux francs Pate-pelus qui, des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, efcroquant maint fromage,
S'indemniſoient à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, & partant ennuyeux,
Pour l'accourcir ils diſputerent.
La diſpute eſt d'un grand ſecours;
Sans elle on dormiroit toûjours.
Nos Pelerins s'égoſillerent.
Ayant bien diſputé l'on parla du prochain.
Le Renard au Chat dit enfin:
Tu pretends être fort habile:
En ſais-tu tant que moy; J'ay cent ruſes au ſac.
Non, dit l'autre; je n'ay qu'un tour dans mon biſſac,
Mais je ſoûtiens qu'il en vaut mille.
Eux de recommencer la diſpute à l'envi.
Sur le que ſi, que non, tous deux étant ainſi,

Une meute appaiſa la noiſe.
Le Chat dit au Renard : Foüille en ton ſac ami :
Cherche en ta cervelle matoiſe
Un ſtratagême ſûr : Pour moy, voici le mien.
A ces mots ſur un arbre il grimpa bel & bien.
L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent Tetriers, mit cent fois en defaut
Tous les confreres de Brifaut.
Par tout il tenta des aziles ;
Et ce fut par tout ſans ſuccés ;
La fumée y pourveut ainſi que les baſſets.
Au ſortir d'un Terrier deux chiens aux pieds agiles
L'étranglerent du premier bond.
Le trop d'expediens peut gâter une affaire ;
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout faire.
N'en ayons qu'un, mais qu'il ſoit bon.

CLXXXIII.

Le Mary, la Femme, & le Voleur.

UN Mary fort amoureux,
Fort amoureux de ſa femme,
Bien qu'il fût jouïſſant ſe croioit malheureux.
Jamais œillade de la Dame,
Propos flateur & gracieux,
Mot d'amitié, ni doux ſoûrire,
Défiant le pauvre Sire,
N'avoient fait ſoupçonner qu'il fut vrayment ch
Je le crois, c'étoit un mary.

Il ne tint point à l'hymenée
Que content de ſa deſtinée
Il n'en remerciât les Dieux;
lais quoy? Si l'amour n'aſſaiſonne
Les plaiſirs que l'hymen nous donne,
Je ne vois pas qu'on en ſoit mieux.
ôtre épouſe étant donc de la ſorte bâtie,
: n'ayant careſſé ſon mary de ſa vie,
en faiſoit ſa plainte une nuit. Un voleur
Interrompit la doleance,
La pauvre femme eut ſi grand peur,
Qu'elle chercha quelque aſſurance
Entre les bras de ſon époux.
my Voleur, dit-il, ſans toy ce bien ſi doux
le ſeroit inconnu; Pren donc en recompenſe
out ce qui peut chez nous étre à ta bienſeance:
ren le logis auſſi. Les voleurs ne ſont pas
Gens honteux ni fort delicats:
elui-ci fit ſa main. J'infere de ce conte
Que la plus forte paſſion,
'eſt la peur; elle fait vaincre l'averſion;
t l'amour quelquefois; quelquefois il la dompte;
J'en ay pour preuve cet amant,
ui brûla ſa maiſon pour embraſſer ſa Dame,
L'emportant à travers la flame;
J'aime aſſez cet emportement:
e conte m'en a plû toûjours infiniment;
Il eſt bien d'une ame Eſpagnole,
Et plus grande encore que folle.

CLXXXIV.

Le Treſor, & les deux Hommes.

UN homme n'ayant plus ni credit, ni reſource,
Et logeant le Diable en ſa bourſe,
C'eſt à dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien
De ſe pendre, & finir lui-même ſa miſere;
Puis qu'auſſi bien ſans lui la faim le viendroit faire.
Genre de mort qui ne duit pas
A gens peu curieux de gouter le trépas.
Dans cette intention une vieille mazure
Fut la ſcene où devoit ſe paſſer l'aventure.
Il y porte une corde; & veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.
La muraille vieille & peu forte,
S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un treſor.
Nôtre déſeſperé le ramaſſe, & l'emporte;
Laiſſe là le licou; s'en retourne avec l'or;
Sans conter: ronde ou non, la ſomme plût au ſire.
Tandis que le galant à grands pas ſe retire;
L'homme au treſor arrive & trouve ſon argent
Abſent.
Quoi, dit-il, ſans mourir je perdrai cette ſomme?
Je ne me pendrai pas? & vraiment ſi ferai,
Ou de corde je manquerai.
Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme.
Celuy-ci ſe l'attache, & ſe pend bien & beau.
Ce qui le conſola peut-être,

Fut

ıt qu'un autre eût pour lui fait les frais du cordeau:
uſſi-bien que l'argent le licou trouva maître.
'avare rarement finit ſes jours ſans pleurs.
a le moins de part au treſor qu'il enſerre,
Theſaurizant pour les voleurs,
Pour ſes parens, ou pour la terre.
lais que dire du troc que la fortune fit?
e ſont là de ſes traits; elle s'en divertit.
lus le tour eſt bizarre, & plus elle eſt contente.
Cette Déeſſe inconſtante
Se mit alors en l'eſprit
De voir un homme ſe pendre;
Et celuy qui ſe pendit
S'y devoit le moins attendre.

CLXXXV.

Le Singe, & le Chat.

Ertrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
Commenſaux d'un logis, avoient un commun Maitre.
'animaux mal-faiſans c'étoit un tres-bon plat;
n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
ouvoit-on quelque choſe au logis de gâté?
'on ne s'en prenoit point aux gens du voiſinage
ertrand déroboit tout; Raton de ſon côté
toit moins attentif aux ſouris qu'au fromage.
n jour au coin du feu nos deux maîtres fripons
Regardoient rôtir des marons;

Le

Les eſcroquer étoit une tres-bonne affaire;
Nos galands y voyoient double profit à faire,
Leur bien premierement, & puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton: Frere, il faut aujourd'hui
Que tu faſſes un coup de maître.
Tire moi ces marons; Si Dieu m'avoit fait naître
Propre à tirer marons du feu,
Certes marons verroient beau-jeu.
Auſſi-tôt fait, que dit: Raton avec ſa pate
D'une maniere delicate
Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts;
Puis les reporte à pluſieurs fois;
Tire un maron, puis deux, & puis trois en eſcroque,
Et cependant Berrand les croque.
Une ſervante vient: adieu mes gens: Raton
N'étoit pas content, ce dit-on.
Auſſi ne le ſont pas la pluſpart de ces Princes
Qui flatez d'un pareil employ,
Vont s'échauder en des Provinces,
Pour le profit de quelque Roi.

CLXXXVI.

Le Milan & le Roſſignol.

APrés que le Milan, manifeſte voleur,
Eût répandu l'alarme en tout le voiſinage,
Et fait crier ſur luy les enfans du village,
Un Roſſignol tomba dans ſes mains, par malheur.

Le

Le herant du Printemps luy demande la vie.
Auſſi bien que manger en qui n'a que le ſon?
Ecoûtez plûtôt ma chanſon;
Je vous raconteray Terée & ſon envie.
Qui, Terée! eſt-ce un mets propre pour les Milans?
Non pas, c'étoit un Roy dont les feux violens
Me firent reſſentir leur ardeur criminelle:
Je m'en vais vous en dire une chanſon ſi belle
Qu'elle vous ravira: mon chant plaît à chacun.
Le Milan alors lui replique:
Vraiment nous voici bien, lors que je ſuis à jeun.
Tu me viens parler de muſique.
J'en parle bien aux Rois: Quand un Roy te prendra,
Tu peux luy conter ces merveilles:
Pour un Milan, il s'en rira:
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

CLXXXVII.

Le Berger & ſon Troupeau.

QUoi toûjours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbecille!
Toûjours le Loup m'en gobera!
J'aurai beau les compter: Ils étoient plus de mille,
Et m'ont laiſſé ravir nôtre pauvre Robin;
Robin mouton qui par la ville
Me ſuivoit pour un peu de pain,
Et qui m'auroit ſuivi juſques au bout du monde.
Helas! de ma muſette il entendoit le ſon:

Il me ſentoit venir de cent pas à la ronde.
Ah le pauvre Robin mouton!
Quand Guillot eut fini cette oraiſon funebre,
Et rendu de Robin la memoire celebre,
Il harangua tout le troupeau.
Les chefs, la multitude, & juſqu'au moindre agneau,
Les conjurant de tenir ferme:
Cela ſeul ſuffiroit pour écarter les Loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous,
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond ſur ſa téte.
Guillot les crût & leur fit féte.
Cependant devant qu'il fût nuit,
Il arriva nouvel encombre.
Un Loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
Ce n'étoit pas un Loup, ce n'en étoit que l'ombre.
Haranguez de méchans ſoldats,
Ils promettront de faire rage;
Mais au moindre danger adieu tout leur courage:
Vôtre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

CLXXXVIII. *DIS-*

CLXXXVIII.

DISCOURS

à Madame de la Sabliere.

IRIS, je vous loüerois; il n'eſt que trop aiſé,
Mais vous avez cent fois nôtre encens refuſé,
En cela peu ſemblable au reſte des mortelles
Qui veulent tous les jours des loüanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit ſi flateur.
Je ne les blame point, je ſouffre cette humeur;
Elle eſt commune aux Dieux, aux Monarques, aux belles.
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
Le Nectar que l'on ſert au maître du Tonnerre,
Et dont nous enyvrons tous les Dieux de la terre,
C'eſt la loüange, Iris; Vous ne la goûtez point;
D'autres propos chez vous recompenſent ce point;
Propos, agreables commerces,
Où le hazard fournit cent matieres diverſes:
Juſque-là qu'en vôtre entretien
La bagatelle à part: le monde n'en croit rien.
Laiſſons le monde & ſa croyance:
La bagatelle, la ſcience,
Les chimeres, le rien, tout eſt bon: Je ſoûtiens
Qu'il faut de tout aux entretiens:
C'eſt un parterre, où Flore épand ſes biens;
Sur differentes fleurs l'Abeille s'y repoſe,

Et

Et fait du miel de toute choſe.
Ce fondement poſé ne trouvez pas mauvais,
Qu'en ces Fables auſſi j'entreméle des traits
De certaine Philoſophie
Subtile, engageante, & hardie
On l'apelle nouvelle. En aves-vous ou non
Oui parler? Ils diſent donc
Que la béte eſt une machine;
Qu'en elle tout ſe fait ſans choix & par reſſorts:
Nul ſentiment, point d'ame, en elle tout eſt corps;
Telle eſt la montre qui chemine
À pas toûjours égaux, aveugle & ſans deſſein,
Ouvrez-là, liſez dans ſon ſein;
Mainte rouë y tient lieu de tout l'eſprit du monde,
La premiere y meut la ſeconde,
Une troiſieme ſuit, elle ſonne à la fin.
Au dire de ces gens, la béte eſt toute telle:
L'objet la frape en un endroit;
Ce lieu frapé s'en va tout droit
Selon nous au voiſin en porter la nouvelle;
Le ſens de proche en proche auſſi-tôt la reçoit.
L'impreſſion ſe fait, mais comment ſe fait-elle?
Selon eux par neceſſité,
Sans paſſion: ſans volonté:
L'animal ſe ſent agité
De mouvemens que le vulgaire apelle
Triſteſſe, joye, amour, plaiſir, douleur cruelle,
Ou quelque autre de ces états;
Mais ce n'eſt point cela; ne vous y trompez pas.
Qu'eſt-ce donc? une montre; & nous? c'eſt autre choſe
Voici de la façon que Deſcartes l'expoſe;
Deſcartes ce mortel dont on eût fait un Dieu

Che-

Chez les Payens, & qui tient le milieu
tre l'homme & l'eſprit, comme entre l'huitre & l'homme
tient tel de nos gens, franche béte de ſomme
ici, dis-je, comment raiſonne cet Auteur.
tous les animaux enfans du Createur,
/ le don de penſer, & je ſais que je penſe.
vous ſavez, Iris, de certaine ſcience,
Que quand la béte penſeroit,
La béte ne reflechiroit
Sur l'objet, ni ſur ſa penſée.
ſcartes va plus loin, & ſoûtient nettement;
Qu'elle ne penſe nullement.
Vous n'étes point embaraſſée
le croire, ni moi. Cependant quand aux bois
e bruit des cors, celui des voix
i donné nul relâche à la fuyante proye,
Qu'en vain elle a mis ſes efforts
A confondre, & broüiller la voie.
nimal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,
ſuppoſe un plus jeune, & l'oblige par force,
preſenter aux chiens une nouvelle amorce.
: de raiſonnemens pour conſerver ſes jours!
:etour ſur ſes pas, les malices, les tours,
e change, & cent ſtratagêmes
nes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur ſort!
On le déchire aprés ſa mort;
Ce ſont tous ſes honneurs ſuprêmes.

Quand la Perdrix
Void ſes petis
danger, & n'aiant qu'une plume nouvelle,
ne peut fuïr encor par les airs le trépas;

Elle fait la bleſſée, & va traînant de l'aiſle,
Attirant le Chaſſeur, & le Chien ſur ſes pas,
Détourne le danger, ſauve ainſi ſa famille,
Et puis quand le Chaſſeur croit que ſon Chien la pille;
Elle lui dit adieu, prend ſa volée, & rit
De l'homme, qui confus des yeux en vain la ſuit.

Non loin du Nort il eſt un monde,
Où l'on ſçait que les habitans,
Vivent ainſi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde:
Je parle des humains; car quant aux animaux,
Ils y conſtruiſent des travaux,
Qui des torrens groſſis arrêtent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
L'edifice reſiſte, & dure en ſon entier;
Aprés un lit de bois, eſt un lit de mortier:
Chaque Caſtor agit; commune en eſt la tâche;
Le vieux y fait marcher le jeune ſans relâche.
Maint maître d'oeuvre y court, & tient haut le bâton.
La republique de Platon,
Ne ſeroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils ſavent en hyver élever leurs maiſons,
Paſſent les étangs ſur des ponts,
Fruit de leur art, ſavant ouvrage,
Et nos pareils ont beau le voir;
Juſqu'à preſent tout leur ſavoir,
Eſt de paſſer l'onde à la nage.

Que ces Caſtors ne ſoient qu'un corps vuide d'eſprit
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire,
Mais voici beaucoup plus: écoutez ce recit,

Que

Que je tiens d'un Roi plein de gloire.
: défenſeur du Nort vous ſera mon garent:
vais citer un Prince aimé de la victoire:
n nom ſeul eſt un mur à l'empire Ottoman;
eſt le Roi Polonois, jamais un Roi ne ment.
Il dit donc que ſur ſa frontiere
es animaux entr'eux ont guerre de tout temps:
e ſang qui ſe tranſmet des peres aux enfans,
En renouvelle la matiere.
es animaux, dit-il, ſont germains du Renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'eſt faite parmy les hommes,
lon pas même au ſiecle où nous ſommes.
orps de garde avancé, vedettes, eſpions,
mbuſcades, partis, & mille inventions
'une pernicieuſe & maudite ſcience,
Fille du Stix, & mere des heros,
Exercent de ces animaux
Le bon ſens, & l'experience.
our chanter leurs combats, l'Acheron nous devroit
Rendre Homere. Ah s'il le rendoit
t qu'il rendît auſſi le rival d'Epicure!
ue diroit ce dernier ſur ces exemples-cy?
e que j'ay déja dit, qu'aux bêtes la nature
eut par les ſeuls reſſorts operer tout cecy;
Que la memoire eſt corporelle,
t que pour en venir aux exemples divers,
Que j'ay mis en jour dans ces vers,
L'animal n'a beſoin que d'elle.
'objet lors qu'il revient, va dans ſon magazin
Chercher par le même chemin
L'image auparavant tracée.
ui ſur les mêmes pas ne revient nullement,

Sans le ſecours de la penſée,
Cauſer un même évenement.
Nous agiſſons tout autrement.
La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'inſtinct. Je parle, je chemine;
Je ſens en moi certain agent;
Tout obéït dans ma machine
A ce principe intelligent.
Il eſt diſtinct du corps, ſe conçoit netement,
Se conçoit mieux que le corps même:
De tous nos mouvemens c'eſt l'arbitre ſuprême.
Mais comment le corps l'entend-il?
C'eſt-là le point: je vois l'outil
Obeïr à la main: mais la main qui la guide?
Eh! qui guide les Cieux, & leur courſe rapide?
Quelque Ange eſt attaché peut-être à ces grands corps.
Un eſprit vit en nous, & meut tous nos reſſorts:
L'impreſſion ſe fait; Le moien, je l'ignore;
On ne l'apprend qu'au ſein de la Divinité;
Et s'il faut en parler avec ſincerité,
Deſcartes l'ignoroit encore.
Nous & lui là-deſſus nous ſommes tous égaux.
Ce que je ſais, Iris, c'eſt qu'en ces animaux
Dont je viens de citer l'exemple,
Cet eſprit n'agit pas, l'homme ſeul eſt ſon temple.
Auſſi faut-il donner à l'animal un point,
Que la plante aprés tout n'a point.
Cependant la plante reſpire:
Mais que repondra-t-on à ce que je vais dire?

CLXXXIX.

es deux Rats, le Renard, & l'Oeuf.

Eux Rats cherchoient leur vie, ils trouverent un
Oeuf.
e dîné ſuffiſoit à gens de cette eſpece:
n'étoit pas beſoin qu'ils trouvaſſent un Bœuf.
Pleins d'appetit, & d'allegreſſe,
s alloient de leur œuf manger chacun ſa part;
uand un Quidam parut. C'étoit maître Renard;
encontre incommode & fâcheuſe.
ar comment ſauver l'œuf? Le bien empaqueter,
iis des pieds de devant enſemble le porter,
Ou le rouler, ou le traîner,
'étoit choſe impoſſible autant que hazardeuſe.
Neceſſité l'ingenieuſe
Leur fournit une invention.
omme ils pouvoient gagner leur habitation,
'écornifleur étant à demi quart de lieuë;
'un ſe mit ſur le dos, prit l'œuf entre ſes bras,
uis malgré quelques heurts, & quelques mauvais pas,
L'autre le traîna par la queuë.
Qu'on m'aille ſoûtenir aprés un tel recit,
Que les beſtes n'ont point d'eſprit.
Pour moi, ſi j'en étois le maître,
e leur en donnerois auſſi bien qu'aux enfans.
eux ci penſent-ils pas dés leurs plus jeunes ans?
Quelqu'un peut donc penſer ne ſe pouvant connoître.

Par un exemple tout égal,
J'attribûrois à l'animal,
Non point une raiſon ſelon nôtre maniere:
Mais beaucoup plus auſſi qu'un aveugle reſſort:
Je ſubtiliſerois un morceau de matiere,
Que l'on ne pourroit plus concevoir ſans effort,
Quinteſſence d'atome, extrait de la lumiere,
Je ne ſais quoi plus vif, & plus mobile encor
Que le feu; car enfin, ſi le bois fait la flâme,
La flâme en s'épurant peut-elle pas de l'ame
Nous donner quelque idée; & ſort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb? Je rendrois mon ouvrage
Capable de ſentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement,
Sans qu'un Singe jamais fît le moindre argument.
A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois nôtre lot infiniment plus fort:
Nous aurions un double treſor;
L'un cette ame pareille en tout tant que nous ſommes,
Sages, fous, enfans, idiots,
Hôtes de l'univers ſous le nom d'animaux;
L'autre encore une autre ame, entre nous & les Anges
Commune en un certain degré;
Et ce treſor à part créé
Suivroit parmi les airs les celeſtes phalanges,
Entreroit dans un poinct ſans en être preſſé,
Ne finiroit jamais quoi qu'aiant commencé,
Choſes réelles quoi qu'étranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroîtroit
Qu'une tendre & foible lumiere;
L'organe étant plus fort, la raiſon perceroit

Les

Les tenebres de la matiere,
Qui toûjours enveloperoit
L'autre ame imparfaite & groſſiere.

CXC.

L'Homme & la Couleuvre.

N homme vid une Couleuvre,
Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agreable à tout l'univers.
A ces mots l'animal pervers
(C'eſt le Serpent que je veux dire,
non l'homme, ou pourroit aiſément s'y tromper.)
ces mots le Serpent ſe laiſſant attraper
t pris, mis en un ſac, & ce qui fut le pire,
a reſolut ſa mort, fût-il coupable ou non.
in de le payer toutefois de raiſon,
L'autre lui fit cette harangue.
mbole des ingrats, être bon aux méchans
eſt être ſot, meurs donc; ta colere & tes dents
e me nuiront jamais. Le Serpent en ſa langue
:prit du mieux qu'il put: S'il faloit condamner
Tous les ingrats qui ſont au monde,
A qui pourroit-on pardonner?
oi-même tu te fais ton procés. Je me fonde
ır tes propres leçons; jette les yeux ſur toi.
es jours ſont en tes mains, tranche les: ta juſtice
eſt ton utilité, ton plaiſir, ton caprice;

Selon ces loix condamne-moi:
Mais trouve bon qu'avec franchiſe
En mourant au moins je te diſe,
Que le ſymbole des ingrats
Ce n'eſt point le ſerpent, c'eſt l'homme. Ces paroles
Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.
Enfin il repartit. Tes raiſons ſont frivoles:
Je pourrois décider; car ce droit m'appartient:
Mais rapportons nous en. Soit fait, dit le reptile.
Une vache étoit là, l'on l'appelle, elle vient,
Le cas eſt propoſé, c'étoit choſe facile.
Faloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller?
La Couleuvre a raiſon, pourquoi diſſimuler?
Je nourris celui-ci depuis longues années;
Il n'a ſans mes bienfaits paſſé nulles journées;
Tout n'eſt que pour lui ſeul; mon lait & mes enfans,
Le font à la maiſon revenir les mains pleines;
Même j'ay rétabli ſa ſanté que les ans
Avoient alterée, & mes peines
Ont pour but ſon plaiſir ainſi que ſon beſoin.
Enfin me voilà vieille; il me laiſſe en un coin
Sans herbe; s'il vouloit encor me laiſſer paître!
Mais je ſuis attachée, & ſi j'euſſe eu pour maître
Un ſerpent, eût-il ſceu jamais pouſſer ſi loin
L'ingratitude? Adieu. J'ai dit ce que je penſe.
L'homme tout étonné d'une telle ſentence
Dit au ſerpent: Faut-il croire ce qu'elle dit?
C'eſt une radoteuſe, elle a perdu l'eſprit.
Croions ce Bœuf. Croions, dit la rempante béte.
Ainſi dit, ainſi fait. Le Bœuf vient à pas lents.
Quand il eut ruminé tout le cas en ſa téte,
Il dit que du labeur des ans
Pour nous ſeuls il portoit les ſoins les plus peſans,

Par-

ircourant ſans ceſſer ce long cercle de peines
ui revenant ſur ſoi ramenoit dans nos plaines
e que Céres nous donne, & vend aux animaux.
Que cette ſuite de travaux
our récompenſe avoit de tous tant que nous ſommes,
rce coups, peu de gré; puis quand il étoit vieux,
n croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
chetoient de ſon ſang l'indulgence des Dieux.
inſi parla le Bœuf. L'homme dit: Faiſons taire
Cet ennuyeux déclamateur.
cherche de grands mots, & vient ici ſe faire,
Au lieu d'arbitre, accuſateur.
le recuſe auſſi. L'arbre étant pris pour juge,
e fut bien pis encor. Il ſervoit de refuge
ontre le chaud, la pluye, & la fureur des vents:
our nous ſeuls il ornoit les jardins & les champs.
ombrage n'étoit pas le ſeul bien qu'il ſçût faire:
courboit ſous les fruits; cependant pour ſalaire
n ruſtre l'abatoit, c'étoit là ſon loyer;
loi que pendant tout l'an liberal il nous donne
i des fleurs au Printemps; ou du fruit en Automne,
ombre, l'Eté, l'Hyver, les plaiſirs du foyer.
ie ne l'emondoit-on ſans prendre la cognée?
: ſon temperament il eût encor vécu.
lomme trouvant mauvais que l'on l'eut convaincu,
oulut à toute force avoir cauſe gagnée.
ſuis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.
i ſac & du ſerpent auſſi-tôt il donna
Contre les murs, tant qu'il tua la béte.
On en uſe ainſi chez les Grands.
i raiſon les offenſe; ils ſe mettent en téte
ue tout eſt né pour eux, quadrupedes, & gens,
Et ſerpens.

Si quelqu'un deſſerre les dents,
C'eſt un ſot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire
Parler de loin; ou bien ſe taire.

CXCI.

La Tortuë & les deux Canards.

UNE Tortuë étoit à la tête legere,
Qui laſſe de ſon trou voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangere;
Volontiers gens boiteux haïſſent le logis.
Deux Canards à qui la Commere
Communiqua ce beau deſſein,
Lui dirent qu'ils avoient dequoi la ſatisfaire:
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons par l'air en Amerique.
Vous verrez mainte Republique,
Maint Roiaume, maint peuple; & vous profiterez
Des differentes mœurs que vous remarquerez.
Ulyſſe en fit autant. On ne s'attendoit guere
De voir Ulyſſe en cette affaire.
La Tortuë écouta la propoſition.
Marché fait, les oiſeaux forgent une machine
Pour tranſporter la pelerine.
Dans la gueule en travers on lui paſſe un bâton.
Serrez-bien, dirent-ils; gardez de lâcher priſe:
Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
La Tortuë enlevée on s'étonne par tout
De voir aller en cette guiſe
L'animal lent & ſa maiſon,

Juſ-

ent au milieu de l'un & l'autre Oiſon.
e, crioit-on; Venez voir dans les nuës
ſſer la Reine des Tortuës.
ine: Vraiment oüi; Je la ſuis en effet;
as en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
ſer ſon chemin ſans dire aucune choſe;
hant le baton en deſſerrant les dents,
mbe, elle creve aux pieds des regardans.
diſcretion de ſa perte fut cauſe.
lence, babil & ſotte vanité
vaine curioſité
nt enſemble étroit parentage;
: ſont enfans tous d'un lignage.

CXCII.

Les Poiſſons & le Cormoran.

étoit point d'étang dans tout le voiſinage
n Cormoran n'eût mis à contribution.
& reſervoirs lui payoient penſion:
ine alloit bien; mais lors que le long âge
it glacé le pauvre animal,
même cuiſine alla mal.
Cormoran ſe ſert de pourvoieur lui-même.
e un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
'ayant ni filets ni rezeaux,
uffroit une diſette extreme.
-il? le beſoin, docteur en ſtratagême,
rnit celui-ci. Sur le bord d'un Étang
ormoran vid une Ecreviſſe:

Ma commere, dit-il, allez tout à l'inſtant
Porter un avis important
A ce peuple: Il faut qu'il periſſe:
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera;
L'Ecreviſſe en hâte s'en va
Conter le cas: grande eſt l'émute.
On court, on s'aſſemble, on députe
A l'oiſeau. Seigneur Cormoran,
D'où vous vient cet avis? quel eſt vôtre garand?
Etes-vous ſeur de cette affaire?
N'y ſavez-vous remede? & qu'eſt-il bon de faire?
Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous?
N'en ſoyez point en ſoin; je vous porterai tous.
L'un aprés l'autre en ma retraite.
Nul que Dieu ſeul & moi n'en connoît les chemins,
Il n'eſt demeure plus ſecrete.
Un vivier que nature y creuſa de ſes mains,
Inconnu des traitres humains,
Sauvera vôtre republique.
On le crut. Le peuple aquatique
L'un aprés l'autre fut porté
Sous ce rocher peu frequenté.
Là Cormoran le bon apôtre
Les ayant mis en un endroit
Tranſparent, peu creux, fort étroit,
Vous les prenoit ſans peine, un jour l'un, un jour l'autre.
Il leur aprit à leurs dépens,
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
En ceux qui ſont mangeurs de gens.
Ils y perdirent peu; puis que l'humaine engeance
En auroit auſſi bien croqué ſa bonne part;
Qu'importe qui vous mange? Homme ou Loup; toute

Me paroit une à cet égard ;
n jour plutot, un jour plus tard,
: n'eſt pas grande difference.

CXCIII.

L'Enfouïſſeur & ſon Compere.

N Pinſemaille avoit tant amaſſé,
Qu'il ne ſçavoit où loger ſa finance.
'avarice compagne & ſœur de l'ignorance,
Le rendoit fort embarraſſé
Dans le choix d'un dépoſitaire ;
ar il en vouloit un. Et voici ſa raiſon.
'objet tente ; il faudra que ce monceau altere,
Si je le laiſſe à la maiſon :
loi-même de mon bien je ſerai le larron.
e larron, quoi joüir, c'eſt ſe voler ſoi même !
lon ami, j'ay pitié de ton erreur extrême ;
Appren de moi cette leçon :
e bien n'eſt bien qu'autant que l'on s'en peut défaire.
ins cela, c'eſt un mal. Veux-tu le reſerver
our un âge & des temps qui n'en ont plus que faire ?
a peine d'acquerir, le ſoin de conſerver
tent le prix à l'or qu'on croit ſi neceſſaire.
Pour ſe décharger d'un tel ſoin
ôtre homme eut pû trouver des gens ſurs au beſoin,
aima mieux la terre, & prenant ſon Compere,
elui-ci l'aide ; Ils vont enfoüir le treſor.
u bout de quelque temps l'homme va voir ſon or.
Il ne retrouva que le gite.
oupçonnant à bon droit le Compere, il va vite

Lui

Lui dire: Apprêtez-vous; car il me reſte encor
Quelques deniers; je veux les joindre à l'autre mal
Le Compere auſſi-tôt va remettre en ſa place
L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois ſans qu'il y manquât rie
Mais pour ce coup l'autre fut ſage:
Il retint tout chez lui, réſolu de joüir,
Plus n'entaſſer, plus n'enfoüir.
Et le pauvre voleur ne trouvant plus ſon gage,
Penſa tomber de ſa hauteur.
Il n'eſt pas mal-aiſé de tromper un trompeur.

CXCIV.

Le Loup & les Bergers.

UN Loup rempli d'humanité,
(S'il en eſt de tels dans le monde)
Fit un jour ſur ſa cruauté,
Quoi qu'il ne l'exerçat que par neceſſité,
Une reflexion profonde.
Je ſuis hay, dit-il, & de qui? de chacun.
Le Loup eſt l'ennemi commun:
Chiens, Chaſſeurs, Villageois s'aſſemblent pour
perte:
Jupiter eſt là haut étourdi de leurs cris:
C'eſt par là que de Loups l'Angleterre eſt deſert
O y mit nôtre tête à prix.
Il n'eſt hobereau qui ne faſſe
Contre nous tels bans publier:

Il n'eſt marmot oſant crier,
ue du Loup auſſi-tôt ſa mere ne menace
Le tout pour un Ane rogneux,
our un Mouton pourri, pour quelque Chien har-
gneux
Dont j'aurai paſſé mon envie.
Et bien ne mangeons plus de choſe ayant eu vie:
aiſſons l'herbe, broutons, mourons de faim plûtôt:
Eſt-ce une choſe ſi cruelle?
'aut-il mieux s'attirer la haine univerſelle?
)iſant ces mots il vid des Bergers pour leur rôt
Mangeans un agneau cuit en broche.
Oh, oh, dit-il, je me reproche
e ſang de cette gent; Voilà ſes gardiens
S'en repaiſſans eux & leurs chiens;
Et moi Loup j'en ferai ſcrupule?
Non, par tous les Dieux, non; Je ſerois ridicule.
Thibaut l'agnelet paſſera,
Sans qu'à la broche je le mette;
t non ſeulement lui, mais la mere qu'il tette,
Et le pere qui l'engendra.
e Loup avoit raiſon: Eſt-il dit qu'on nous voie
Faire feſtin de toute proie,
Manger les animaux, & nous les reduirons
ux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons?
Ils n'auront ni croc ni marmite?
ergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'eſt pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en hermite.

CXCV.

L'Araignée & l'Hirondelle.

O Jupiter, qui ſçus de ton cerveau,
Par un ſecret d'acouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie;
Entends ma plainte une fois en ta vie.
Progné me vient enlever les morceaux:
Caracolant, friſant l'air & les eaux,
Elle me prend mes mouches à ma porte:
Miennes je puis les dire; & mon rezeau
En ſeroit plein ſans ce maudit oyſeau;
Je l'ay tiſſu de matiere aſſez forte.
Ainſi d'un diſcours inſolent
Se plaignoit l'Araignée autrefois tapiſſiere.
Et qui lors étant filandiere,
Pretendoit enlacer tout inſecte volant.
La ſoeur de Philomele, attentive à ſa proye.
Malgré le beſtion happoit mouches dans l'air,
Pour ſes petits, pour elle, impitoyable joye,
Que ſes enfans gloutons, d'un bec toûjours ouvert,
D'un ton demi formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre Aragne n'ayant plus
Que la tête & les pieds, artiſans ſuperflus,
Se vit elle-même enlevée.
L'Hirondelle en paſſant emporta toile, & tout,
Et l'animal pendant au bout.
Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.

L'a-

it, le vigilant, & le fort ſont aſſis
la premiere, & les petits
angent leur reſte à la ſeconde.

CXCVI.

La Perdrix & les Cocs.

mi de certains Cocs incivils, peu galans,
oûjours en noiſe & turbulens,
erdrix étoit nourrie.
ſexe & l'hoſpitalité,
part de ces Cocs, peuple à l'amour porté,
ſoient eſperer beaucoup d'honneſteté:
ient les honneurs de la menagerie.
ple cependant fort ſouvent en furie,
Dame étrangere ayant peu de reſpec,
nnoit fort ſouvent d'horribles coups de bec.
abord elle en fut affligée;
-tot qu'elle eut vû cette troupe enragée
battre elle-même, & ſe percer les flancs,
conſola. Ce ſont leurs mœurs, dit-elle,
accuſons point; plaignons plûtôt ces gens.
piter ſur un ſeul modele
'a pas formé tous les eſprits.
es naturels de Cocs & de Perdrix.
endoit de moi, je paſſerois ma vie
plus honnête compagnie.
ître de ces lieux en ordonne autrement.
nous prend avec des tonnelles,

Nous loge avec des Coes, & nous coupe les ailes:
C'eſt de l'homme qu'il faut ſe plaindre ſeulement.

CXCVII.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

QU'ay-je fait pour me voir ainſi
Mutilé par mon propre maître?
Le bel état où me voici!
Devant les autres Chiens oſerai-je paraître?
O Rois des animaux, ou plûtot leurs tyrans,
Qui vous feroit choſes pareilles?
Ainſi crioit Mouflar jeune dogue; & les gens
Peu touchez de ſes cris douloureux & perçans,
Venoient de lui couper ſans pitié les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre: Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup; car étant de nature
A piller ſes pareils, mainte meſaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux alterée;
Chien hargneux à toûjours l'oreille déchirée.
Le moins qu'on peut laiſſer de priſe aux dents d'autrui
C'eſt le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit de peur d'eſclandre:
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin;
Du reſte ayant d'oreille autant que ſur ma main,
Un Loup n'eut ſçu par où le prendre.

CXCVIII.

Le Berger & le Roi.

ıx demons à leur gré partagent nôtre vie,
t de ſon patrimoine ont chaſſé la raiſon.
ɔis point de cœur qui ne leur ſacrifie.
me demandez leur état & leur nom,
: l'un, Amour; & l'autre, Ambition.
:rniere étend le plus loin ſon empire;
nême elle entre dans l'amour.
ɔis bien voir: mais mon but eſt de dire
: un Roi fit venir un Berger à ſa Cour.
: eſt du bon temps, non du ſiécle où nous ſommes.
/it un troupeau qui couvroit tous les champs,
ıutant; en bon corps, rapportant tous les ans,
ıx ſoins du Berger, de tres-notables ſommes.
er plût au Roi par ces ſoins diligens.
ites, dit-il, d'être Paſteur de gens;
à tes moutons, vien conduire des hommes.
:e fais Juge Souverain.
ɔtre Berger la balance à la main.
'il n'eut gueres vû d'autres gens qu'un Hermite,
ıpeau, ſes mâtins, le loup, & puis c'eſt tout,
ıu bon ſens; le reſte vient en ſuite.
:f il en vint fort bien à bout.
ite ſon voiſin accourut pour lui dire:
e, & n'eſt-ce point un ſonge que je vois?

Vous favori ! vous grand ! défiez-vous des Rois :
Leur faveur eſt gliſſante, on s'y trompe ; & le pire,
C'eſt qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
Ne produiſent jamais que d'illuſtres malheurs.
Vous ne connoiſſez pas l'atrait qui vous engage.
Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit,
Et nôtre Hermite pourſuivit :
Voiez combien déja la Cour vous rend peu ſage.
Je crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage
Un ſerpent engourdi de froid
Vint s'offrir ſous la main ; il le prit pour un foüet.
Le ſien s'étoit perdu tombant de ſa ceinture.
Il rendoit grace au Ciel de l'heureuſe avanture,
Quand un paſſant cria : Que tenez-vous ? ô Dieux !
Jettez cet animal traître & pernicieux,
Ce ſerpent. C'eſt un foüet. C'eſt un ſerpent, vous dis-je :
A me tant tourmenter quel interêt m'oblige ?
Pretendez-vous garder ce treſor ? Pourquoi non ?
Mon foüet étoit uſé ; j'en retrouve un fort bon ;
Vous n'en parlez que par envie.
L'aveugle enfin ne le crut pas,
Il en perdit bientôt la vie :
L'animal dégourdi piqua ſon homme au bras.
Quant à vous, j'oſe vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque choſe de pire.
Eh, que me ſauroit-il arriver que la mort ?
Mille dégouts viendront, dit le Prophete Hermite.
Il en vint en effet ; l'Hermite n'eut pas tort.
Mainte peſte de Cour, fit tant par maint reſſort,
Que la candeur du Juge, ainſi que ſon merite,
Furent ſuſpects au Prince. On cabale, on ſuſcite
Accuſateurs & gens grevez par ſes arreſts.

De

nos biens, dirent-ils, il s'eſt fait un Palais:
Prince voulut voir ſes richeſſes immenſes,
e trouva par tout que mediocrité,
ianges du deſert & de la pauvreté;
C'étoient-là ſes magnificences.
fait, dit-on, conſiſte en des pierres de prix.
grand coffre en eſt plein, fermé de dix ſerrures,
-même ouvrit ce coffre, & rendit bien ſurpris
Tous les machineurs d'impoſtures.
coffre étant ouvert, on y vit des jambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
t chapeau, jupon, panetiere, houlette,
Et je penſe auſſi ſa muſette.
ux treſors, ce dit-il, chers gages qui jamais
itirâtes ſur vous l'envie & le menſonge,
vous reprens: ſortons de ces riches Palais
mme l'on ſortiroit d'un ſonge.
:, pardonnez moi cette exclamation.
'ois préveu ma cheute en montant ſur le faîte.
n'y ſuis trop complû; mais qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition?

CXCIX.

Les Poiſſons & le Berger qui joüe de la flûte.

Yrcis qui pour la ſeule Annette
Faiſoit reſonner les accords
ne voix & d'une muſette.

Capables de toucher les morts,
Chantoit un jour le long des bords
D'une onde arroſant des prairies,
Dont Zephire habitoit les campagnes fleuries.
Annette cependant à la ligne pêchoit;
Mais nul poiſſon ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ſes peines.
Le Berger, qui par ſes chanſons
Eut attiré des inhumaines,
Crut, & crut mal, attirer des poiſſons.
Il leur chanta ceci. Citoiens de cette onde,
Laiſſez vôtre Nayade en ſa grote profonde;
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
Ne craignez point d'entrer aux priſons de la Belle:
Ce n'eſt qu'à nous qu'elle eſt cruelle:
Vous ſerez traitez doucement.
On n'en veut point à vôtre vie:
Un vivier vous attend plus clair que fin criſtal,
Et quand à quelques-uns l'appat ſeroit fatal,
Mourir des mains d'Annette eſt un ſort que j'envie.
Ce diſcours éloquent ne fit pas grand effet:
L'auditoire étoit ſourd auſſi bien que muet.
Tyrcis eut beau prêcher: ſes paroles miellées
S'en étant aux vents envolées,
Il tendit un long rets. Voilà les poiſſons pris:
Voilà les poiſſons mis aux pieds de la Bergere.
O vous Paſteurs d'humains & non pas de brebis:
Rois qui croyez gagner par raiſons les eſprits
D'une multitude étrangere,
Ce n'eſt jamais par-là que l'on en vient à bout:
Il y faut une autre maniere,
Servez-vous de vos rets, la puiſſance fait tout.

CC.

eux Perroquets, le Roi & ſon fils.

ux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
)u roſt d'un Roi faiſoient leur ordinaire.
eux demi dieux, l'un fils & l'autre pere,
e ces oyſeaux faiſoient leurs favoris.
ioit une amitié ſincere
es gens; les deux peres s'aimoient;
ux enfans, malgré leur cœur frivole,
vec l'autre auſſi s'accoûtumoient,
s enſemble, & compagnons d'école.
beaucoup d'honneur au jeune Perroquet;
fant étoit Prince & ſon pere Monarque.
emperament que lui donna la Parque,
it les oiſeaux. Un Moineau fort coquet,
lus amoureux de toute la Province;
auſſi ſa part des delices du Prince.
ux rivaux un jour enſemble ſe joüans,
)mme il arrive aux jeunes gens.
: jeu devint une querelle.
ſereau peu circonſpee,
de tels coups de bec,
ie demi mort & traînant l aîle,
1 crut qu'il n'en pourroit guerir.
: Prince indigné fit mourir
rroquet. Le bruit en vint au pere.
tuné vieillard crie & ſe deſeſpere.

Le tout en vain ; ſes cris ſont ſuperflus :
L'oiſeau parleur eſt déja dans la barque :
Pour dire mieux, l'oiſeau ne parlant plus
Fait qu'en fureur ſur le fils du Monarque
Son pere s'en va fondre, & lui creve les yeux.
Il ſe ſauve auſſi-tôt, & choiſit pour azile
Le haut d'un Pin. Là dans le ſein des Dieux
Il goute ſa vengeance en lieu ſeur & tranquille.
Le Roi lui-même y court, & dit pour l'attirer,
Ami, reviens chez moi : que nous ſert de pleurer ?
Haine, vengeance & deüil, laiſſons tout à la porte.
Je ſuis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur ſoit forte,
Que le tort vient de nous ! mon fils fut l'agreſſeur.
Mon fils ! non ; C'eſt le Sort qui du coup eſt l'auteur.
La Parque avoit écrit de tout temps en ſon livre
Que l'un de nos enfans devoit ceſſer de vivre,
L'autre de voir, par ce malheur
Conſolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage,
Le Perroquet dit : Sire Roi,
Crois-tu qu'aprés un tel outrage
Je me doive fier à toi ?
Tu m'allegues le Sort ; pretends-tu par ta foi
Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
Mais que la providence ou bien que le deſtin
Regle les affaires du monde,
Il eſt écrit là-haut qu'au faîte de ce pin
Ou dans quelque Forêt profonde.
J'acheverai mes jours loin du fatal objet
Qui doit t'être un juſte ſujet
De haine & de fureur. Je ſai que la vengeance
Eſt un morceau de Roi, car vous vivez en Dieux,
Tu veux oublier cette offenſe ;

Je.

e crois: cependant, il me faut pour le mieux
Éviter ta main & tes yeux.
: Roi mon ami, va t'en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour;
bſence eſt auſſi bien un remede à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

CCI.

La Lionne & l'Ourſe.

TEre Lionne avoit perdu ſon fan.
Un Chaſſeur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouſſoit un tel rugiſſement
e toute la Foreſt étoit importunée.
La nuit ni ſon obſcurité,
Son ſilence & ſes autres charmes,
: la Reine des bois n'arrétoit les vacarmes.
ıl animal n'étoit du ſommeil viſité.
L'Ourſe enfin lui dit: Ma commere,
Un mot ſans plus; tous les enfans
Qui ſont paſſez entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere?
Ils en avoient. S'il eſt ainſi,
qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompües,
Si tant de meres ſe ſont teuës,
Que ne vous taiſez-vous auſſi?
Moi me taire! moi malheureuſe!
h j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner
Une vieilleſſe douloureuſe.
ites-moi, qui vous force à vous y condamner?

Helas! c'eſt le deſtin qui me hait. Ces paroles
Ont été de tout temps en la bouche de tous.
Miſerables humains, ceci s'adreſſe à vous:
Je n'entends reſonner que des plaintes frivoles.
Quiconque en pariel cas ſe croit haï des Cieux,
Qu'il conſidere Hecube, il rendra grace aux Dieux.

CCII.

Les deux Avanturiers & le Taliſman.

AUcun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ſes travaux.
Ce Dieu n'a guere de rivaux!
J'en voi peu dans la Fable, encor moins dans l'Hiſtoire.
En voici pourtant un que de vieux Taliſmans
Firent chercher fortune au païs des Romans.
Il voyageoit de compagnie,
Son camarade & lui trouverent un poteau,
Aiant au haut cet écriteau.
Seigneur Avanturier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a veu nul Chevalier errant,
Tu n'as qu'à paſſer ce torrent,
Puis prenant dans tes bras un Elephant de pierre,
Que tu verras couché par terre,
Le porter d'une haleine au ſommet de ce mont
Qui menace les Cieux de ſon ſuperbe front.
L'un des deux Chevaliers ſeigna du nez. Si l'onde
Eſt rapide autant que profonde,
Dit-il, & ſuppoſé qu'on la puiſſe paſſer,

Pour-

oi de l'Elephant s'aller embaraſſer?
ıelle ridicule entrepriſe!
e l'aura fait par tel art & de guiſe,
le pourra porter peut-être quatre pas;
ıſqu'au haut du mont, d'une haleine, il n'eſt pas
ıvoir d'un mortel, à moins que la figure
t d'un Elephant nain, pigmée, avorton;
opre à mettre au bout d'un baſton;
cas, où l'honneur d'une telle avanture?
ns veut attraper dedans cette écriture:
ı quelque enigme à tromper un enfant.
ourquoi je vous laiſſe avec vôtre Elephant.
ſonneur parti, l'Avantureux ſe lance,
es yeux clos à travers cette eau,
i profondeur ni violence
rent l'arrêter, & ſelon l'écriteau
ſon Elephant couché ſur l'autre rive.
end, il l'emporte, au haut du mont arrive,
ntre une eſplanade, & puis une cité.
i par l'Elephant eſt auſſi-tôt jetté.
e peuple auſſi-tôt ſort en armes.
autre Avanturier au bruit de ces alarmes
fui. Celui-ci loin de tourner le dos
endre au moins ſa vie, & mourir en Heros.
out étonné d'oüir cette cohorte,
clamer Monarque au lieu de ſon Roi mort.
ſe fit prier que de la bonne ſorte.
que le fardeau fut, dit-il, un peu fort.
n diſoit autant quand on le fit ſaint Pere,
eroit-ce bien une miſere
ue d'être Pape ou d'être Roi?)
connut bien-tôt ſon peu de bonne foi.
ıe aveugle ſuit aveugle hardieſſe.

Le

Le ſage quelquefois fait bien d'executer,
Avant que de donner le temps à la ſageſſe
D'enviſager le fait, & ſans la conſulter.

CCIII.

DISCOURS A MONSIEUR le Duc de la Rochefoucault.

JE me ſuis ſouvent dit, voiant de quelle ſorte
L'homme agit, & qu'il ſe comporte
En mille occaſions comme les animaux:
Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défaux
Que ſes ſujets, & la nature
A mis dans chaque creature
Quelque grain d'une maſſe où puiſent les eſprits:
J'entens les eſprits corps, & paîtris de matiere.
Je vais prouver ce que je dis.
A l'heure de l'affut, ſoit lors que la lumiere
Précipite ſes traits dans l'humide ſejour;
Soit lors que le Soleil rentre dans ſa carriere,
Et que n'étant plus nuit, il n'eſt pas encor jour,
Au bord de quelque bois ſur un arbre je grimpe;
En nouveau Jupiter du haut de cet Olimpe,
Je foudroie à diſcretion
Un lapin qui n'y penſoit guere.
Je vois fuïr auſſi-tôt toute la nation
Des lapins qui ſur la Bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'é-

S'égayoient & de thim parfumoient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher ſa ſeureté
Dans la ſoûterraine cité:
Mais le danger s'oublie, & cette peur ſi grande
S'évanoüit bien-tôt. Je revois les lapins
Plus qu'auparavant revenir ſous mes mains.
Ne reconnoit-on pas en cela les humains?
Diſperſez par quelque orage
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hazarder encor
Même vent, même naufrage.
Vrais lapins on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une choſe commune.
Quand des chiens étrangers paſſant par quelque endroit.
Qui n'eſt pas de leur détroit,
Je laiſſe à penſer quelle fête.
Les chiens du lieu n'ayans en tête
Qu'un intereſt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces paſſans
Juſqu'aux confins du territoire.
Un interêt de biens, de grandeur, & de gloire,
Aux Gouverneurs d'Etats, à certains Courtiſans,
A gens de tous métiers en fait tout autant faire.
On nous void tous pour l'ordinaire
Piller le ſurvenant, nous jetter ſur ſa peau.
La coquette & l'auteur ſont de ce caractere;
Malheur à l'écrivain nouveau.
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'eſt le droit du jeu, c'eſt l'affaire.
Cent exemples pourroient appuier mon diſcours;

Mais

Mais les ouvrages les plus courts
Sont toûjours les meilleurs. En cela j'ai pour guides
Tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laiſſer
Dans les plus beaux ſujets quelque choſe à penſer:
Ainſi ce diſcours doit ceſſer.
Vous qui m'avez donné ce qu'il a de ſolide,
Et dont la modeſtie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter ſans pudeur
La loüange la plus permiſe,
La plus juſte & la mieux acquiſe,
Vous enfin dont à peine ai-je encore obtenu
Que vôtre nom reçut ici quelques hommages,
Du temps & des cenſeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui des ans & des peuples connu,
Fait honneur à la France en grands noms plus feconde
Qu'aucun climat de l'Univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le ſujet de ces Vers.

CCIV.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre & le Fils de Roi.

QUatre chercheurs de nouveaux Mondes,
Preſque nuds échapez à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un Fils de Roi,
Reduits au ſort de Bellizaire, *

* *Bellizaire étoit un grand Capitaine, qui aiant com-*

mmandé les Armées de l'Empereur & perdu les
nnes graces de ſon Maître, tomba dans un tel
int de miſere, qu'il demandoit l'aumône ſur les
ands chemins.

Demandoient aux paſſans dequoi
Pouvoir ſoulager leur miſere.
e raconter quel ſort les avoit aſſemblez.
uoi que ſous divers points tous quatre ils fuſſent nez,
C'eſt un recit de longue haleine.
Ils s'aſſirent enfin au bord d'une fontaine.
à le conſeil ſe tint entre les pauvres gens.
e Prince s'étendit ſur le malheur des Grands.
e Pâtre fut d'avis qu'éloignant la penſée
De leur avanture paſſée
hacun fiſt de ſon mieux, & s'appliquât au ſoin
De pourvoir au commun beſoin.
a plainte, ajoûta-t-il, guerit-elle ſon homme?
ravaillons; c'eſt dequoi nous mener juſqu'à Rome.
n Pâtre ainſi parler! ainſi parler; croit-on
ue le Ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'eſprit & de la raiſon,
t que de tout Berger comme de tout mouton,
Les connoiſſances ſoient bornées?
'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
ır les trois échoüez aux bords de l'Amerique
'un, c'étoit le Marchand, ſavoit l'Arithmetique;
. tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.
J'enſeignerai la Politique,
eprit le Fils de Roi. Le Noble pourſuivit;
loi je ſais le blaſon; j'en veux tenir école:
omme ſi devers l'Inde on eut eu dans l'eſprit

La

La ſotte vanité de ce jargon frivole.
Le Pâtre dit: Amis, vous parlez bien; mais quoi,
Le mois a trente jours, juſqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous par vôtre foi?
Vous me donnez une eſperance.
Belle, mais éloignée, & cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plûtôt ſur quelle aſſurance
Fondez-vous, dites moi, le ſouper d'aujourd'hui?
Avant tout autre c'eſt celui
Dont il s'agit: vôtre ſcience
Eſt courte là-deſſus; ma main y ſupplera.
A ces mots le Pâtre s'en va
Dans un bois; il y fit des fagots dont la vente,
Pendant cette journée & pendant la ſuivante,
Empécha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
Qu'ils allaſſent là bas exercer leur talent.
Je conclus de cette avanture,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conſerver ſes jours;
Et grace aux dons de la nature,
La main eſt le plus ſeur & le plus prompt ſecours.

CCV.

Le Lion.

SUltan Leopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubeine,
orce bœufs dans ſes prez, force Cerfs dans ſes bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il nâquit un Lion dans la foreſt prochaine.
prés les complimens & d'une & d'autre part,
Comme entre grands il ſe pratique,
e Sultan fit venir ſon Viſir le Renard,
Vieux routier & bon politique.
n crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voiſin:
Son pere eſt mort, que peut-il faire?
Plains plûtot le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire;
Et devra beaucoup au deſtin
il garde ce qu'il a ſans tenter de conquête.
Le Renard dit branlant la tête:
els orphelins, Seigneur, ne me font point pitié;
faut de celui-ci conſerver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire,
Avant que la griffe & la dent
ui ſoit cruë, & qu'il ſoit en état de nous nuire:
N'y perdez pas un ſeul moment.

J'ai fait ſon horoſcope: il croîtra par la guerre,
Ce ſera le meilleur Lion
Pour ſes amis qui ſoit ſur terre;
Tâchez donc d'en être, ſinon
Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
Le Sultan dormoit lors; & dedans ſon domaine
Chacun dormoit auſſi, bêtes, gens; tant qu'enfin
Le Lionceau devient vrai Lion. Le tocſin
Sonne auſſi-tôt ſur lui; l'alarme ſe promeine
De toutes parts; & le Viſir
Conſulté là-deſſus dit avec un ſoûpir:
Pourquoi l'irritez-vous? la choſe eſt ſans remede.
En vain nous appellons mille gens à nôtre aide.
Plus ils ſont, plus il coûte; & je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Appaiſez le Lion: ſeul il paſſe en puiſſance
Ce monde d'alliez vivans ſur nôtre bien:
Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, ſa force, avec ſa vigilance.
Jettez-lui promptement ſous la griffe un mouton;
S'il n'en eſt pas content jettez en davantage.
Joignez-y quelque bœuf: choiſiſſez pour ce don
Tout le plus gras du paturage.
Sauvez le reſte ainſi. Ce conſeil ne plut pas,
Il en prit mal, & force Etats
Voiſins du Sultan en pâtirent:
Nul n'y gagna; tous y perdirent.
Quoi que fit ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.
Propoſez-vous d'avoir le Lion pour ami
Si vous voulez le laiſſer craître.

CCVI.

Pour Monſeigneur le Duc du Maine.

JUpiter eut un fils qui ſe ſentant du lieu
Dont il tiroit ſon origine
Avoit l'ame toute divine.
L'enfance n'aime rien: celle du jeune Dieu
Faiſoit ſa principale affaire
Des doux ſoins d'aimer & de plaire.
En lui l'amour & la raiſon
Devancerent le temps, dont les aîles legeres
N'amenent que trop-tôt, helas! chaque ſaiſon.
Flore aux regards riants, aux charmantes manieres
Toucha d'abord le cœur du jeune Olimpien.
Ce que la paſſion peut inſpirer d'adreſſe,
Sentimens délicats & remplis de tendreſſe,
Pleurs, ſoûpirs, tout en fut: bref il n'oublia rien.
Le fils de Jupiter devoit par ſa naiſſance
Avoir un autre eſprit & d'autres dons des Cieux,
Que les enfans des autres Dieux.
Il ſembloit qu'il n'agît que par réminiſcence,
Et qu'il eut autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.
Jupiter cependant voulut le faire inſtruire.
Il aſſembla les Dieux, & dit; J'ai ſçu conduire
Seul & ſans compagnon juſqu'ici l'Univers:
Mais il eſt des emplois divers
Qu'aux nouveaux Dieux je diſtribuë.

Sur cét enfant cheri j'ay donc jetté la veuë.
C'eſt mon ſang: tout eſt plein déja de ſes Autels.
Afin de mériter le rang des Immortels,
Il faut qu'il ſçache tout. Le maître du Tonnerre
Eut à peine achevé que chacun applaudit.
Pour ſçavoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'eſprit.
Je veux, dit le Dieu de la guerre,
Lui montrer moi-même cet art
Par qui maints Heros ont eu part
Aux honneurs de l'Olimpe, & groſſi cét empire.
Je ſerai ſon maître de lyre,
Dit le blond & docte Apollon.
Et moi, reprit Hercule à la peau de Lion,
Son maître à ſurmonter les vices,
A domter les tranſports, monſtres empoiſonneurs,
Comme Hydres renaiſſans ſans ceſſe dans les cœurs.
Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moi les ſentiers peu battus
Qui meinent aux honneurs ſur les pas des vertus.
Quand ce vint au Dieu de Cythere,
Il dit qu'il lui montreroit tout.
L'amour avoit raiſon: de quoi ne vient à bout
L'eſprit joint au deſir de plaire?

CCVII.

Fermier, le Chien, & le Renard.

Loup & le Renard ſont d'étranges voiſins :
: ne bâtirai point autour de leur demeure.
: dernier guettoit à toute heure
oules d'un Fermier ; & quoi que des plus fins,
voit pû donner d'atteinte à la volaille.
: part l'appetit, de l'autre le danger,
ient pas au compere un embarras leger.
lé quoi, dit-il, cette canaille,
e moque impunément de moi ?
e vais, je viens, je me travaille,
gine cent tours ; le ruſtre en paix chez ſoi
fait argent de tout, convertit en monnoye,
apons, ſa poulaille ; il en a même au croc :
oi maître paſſé, quand j'atrape un vieux coq,
e ſuis au comble de la joye !
uoi Sire Jupin m'a-t'il donc appellé
étier de Renard ? je jure les puiſſances
Olimpe & du Stix, il en ſera parlé.
Roulant en ſon cœur ces vengeances,
oiſit une nuit liberale en pavots :
un étoit plongé dans un profond repos ;
laître du logis, les valets, le chien même,
s, poulets, chapons, tout dormoit, le Fermier
Laiſſant ouvert ſon poulailler,
Commit une ſottiſe extrême.

Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté;
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.
Les marques de ſa cruauté,
Parurent avec l'Aube; on vid un étalage
De corps ſanglans, & de carnage.
Peu s'en falut que le Soleil
Ne rebrouſſât d'horreur vers le manoir liquide.
Tel, & d'un ſpectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride
Joncha ſon camp de morts: on vid preſque détruit
L'oſt des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une nuit.
Tel encore autour de ſa tente
Ajax à l'ame impatiente
De mouons, & de boucs fit un vaſte debris,
Croiant tuër en eux ſon concurrent Uliſſe,
Et les autheurs de l'injuſtice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard autre Ajax aux volailles funeſte,
Emporte ce qu'il peut, laiſſe étendu le reſte.
Le Maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ſes gens, ſon chien; c'eſt l'ordinaire uſage,
Ah! maudit animal qui n'es bon qu'à noier,
Que n'avertiſſois-tu dés l'abord du carnage?
Que ne l'évitiez-vous? c'eut été plûtot fait.
Si vous Maître & Fermier à qui touche le fait,
Dormez ſans avoir ſoin que la porte ſoit cloſe,
Voulez-vous que moi chien qui n'ai rien à la choſe,
Sans aucun interêt je perde le repos?
Ce chien parloit tres-à propos:
Son raiſonnement pouvoit être
Fort bon dans la bouche d'un Maitre;
Mais n'étant que d'un ſimple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien.

On

On vous fangla le pauvre drille.
lonc, qui que tu ſois, ô pere de famille,
ne t'ai jamais envié cét honneur,)
ndre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'eſt er-
reur.
he-toi le dernier, & voi fermer ta porte.
Que ſi quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.

CCVIII.

Le ſonge d'un habitant du Mogol.

lis certain Mogol vid en ſongé un Vizir,
ax champs Eliſiens poſſeſſeur d'un plaiſir,
iſſi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée;
: même ſongeur vid en une autre contrée
Un Hermite entourné de feux,
touchoit de pitié même les malheureux.
is parut étrange, & contre l'ordinaire,
s en ces deux morts ſembloit s'être mépris.
ormeur s'éveilla tant il en fut ſurpris
; ce ſonge pourtant ſoupçonnant du myſtere,
Il ſe fit expliquer l'affaire.
terprete lui dit: Ne vous étonnez point,
e ſonge a du ſens, & ſi j'ai ſur ce point
Aquis tant ſoit peu d'habitude,
un avis des Dieux. Pendant l'humain ſéjour
izir quelquefois cherchoit la ſolitude;
Hermite aux Vizirs alloit faire ſa cour.

Si j'oſois ajoûter au mot de l'interprete,
J'inſpirerois ici l'amour de la retraite:
Elle offre à ſes amans des biens ſans embarras,
Biens purs, preſens du Ciel, qui naiſſent ſous les pas:
Solitude où je trouve une douceur ſecrete,
Lieux que j'aimai toûjours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais?
O qui m'arrêtera ſous vos ſombres aziles?
Quand pourront le nœuf Sœurs, loin des cœurs & des Villes,
M'occuper tout entier, & m'apprendre des Cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartez errantes,
Par qui ſont nos deſtins & nos mœurs differentes?
Que ſi je ne ſuis né pour de ſi grands projets,
Du moins que les ruiſſeaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes Vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
Je ne dormirai point ſous de riches lambris.
Mais voit-on que le ſomme en perde de ſon prix,
En eſt il moins profond, & moins plein de délices?
Je lui voüe au deſert de nouveaux ſacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vêcu ſans ſoins, & mourrai ſans remords.

CCIX.

Lion, le Singe, & les deux Anes.

Lion, pour bien gouverner,
oulant apprendre la morale,
fit un beau jour amener
ge maître és arts chez la gent animale.
miere leçon que donna le Regent,
lle-ci: Grand Roi, pour regner ſagement,
ut que tout Prince prefere
e de l'Etat à certain mouvement,
appelle communément,
our propre; car c'eſt le pere,
l'autheur de tous les défauts,
ue l'on remarque aux animaux.
ir que de tout poinct ce ſentiment vous quitte,
e n'eſt pas choſe ſi petite
u'on en vienne à bout en un jour:
eaucoup de pouvoir moderer cét amour.
ar là vôtre perſonne auguſte
'admettra jamais rien en ſoi
e ridicule ni d'injuſte.
onne moi, repartit le Roi,
es exemples de l'un & l'autre.
oute eſpece, dit le Docteur,
t je commence par la nôtre)
profeſſion s'eſtime dans ſon cœur,
raite les autres d'ignorantes,

Les qualifie impertinentes
Et ſemblables diſcours qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre au rebours, fait qu'au degré ſuprême
On porte ſes pareils; car c'eſt un bon moien
De s'élever auſſi ſoi-même;
De tout ce que deſſus j'argumente tres-bien.
Qu'ici bas maint talent n'eſt que pure grimace,
Cabale & certain art de ſe faire valoir,
Mieux ſçu des ignorans, que des gens de ſavoir.
L'autre jour ſuivant à la trace
Deux Anes qui prenant tour à tour l'encenſoir
Se loüoient tour à tour, comme c'eſt la maniere;
J'oüis que l'un des deux diſoit à ſon confrere:
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuſte & bien ſot
L'homme cét animal ſi parfait? il profane
Nôtre auguſte nom, traitant d'Ane
Quiconque eſt ignorant, d'eſprit lourd, idiot:
Il abuſe encore d'un mot,
Et traite nôtre rire, & nos diſcours de braire.
Les humains ſont plaiſans de pretendre exceller
Par deſſus nous; non, non; c'eſt à vous de parler,
A leurs Orateurs de ſe taire.
Voilà les vrays braillards; mais laiſſons-là ces gens;
Vous m'entendez, je vous entends:
Il ſuffit, & quant aux merveilles,
Dont vôtre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomele eſt au prix novice dans cét Art:
Vous ſurpaſſez Lambert. L'autre baudet repart:
Seigneur, j'admire en vous des qualitez pareilles.
Ces Anes non contens de s'être ainſi gratez,
S'en allerent dans les Citez
L'un l'autre ſe prôner. Chacun d'eux croioit faire
En priſant ſes pareils une fort bonne affaire,

Pre-

endant que l'honneur en reviendroit ſur luy.
J'en connois beaucoup aujourd'huy,
parmi les baudets, mais parmi les Puiſſances
le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrez,
changeroient entre eux les ſimples Excellences,
S'ils oſoient en des Majeſtez.
dis peut-être plus qu'il ne faut, & ſuppoſe
vôtre Majeſté gardera le ſecret.
avoit ſoûhaité d'apprendre quelque trait
Qui lui fît voir entre autre choſe
mour propre, donnant du ridicule aux gens.
ıjuſte aura ſon tour: il y faut plus de temps.
ſi parla ce Singe. On ne m'a pas ſçu dire
traita l'autre poinct; car il eſt délicat;
nôtre maître és Arts qui n'étoit pas un fat
ardoit ce Lion comme un terrible Sire.

CCX.

Le Loup, & le Renard.

JAis d'où vient qu'au Renard Eſope accorde un poinct?
C'eſt d'exceller en tours pleins de matoiſerie.
ı cherche la raiſon, & ne la trouve point.
and le Loup a beſoin de défendre ſa vie,
)u d'attaquer celle d'autrui,
N'eu fait-il pas autant que lui?
rois qu'il en fait plus, & j'oſerois peut-être,
ec quelque raiſon contredire mon maître.

Voi-

Voici pourtant un cas où tout l'honneur échât
A l'hôte des terriers. Un ſoir il apperceut
La Lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image
Lui parut un ample fromage.
Deux ſceaux alternativement
Puiſoient le liquide élement.
Nôtre Renard preſſé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la machine
L'autre ſceau tenoit ſuſpendu.
Voilà l'animal décendu,
Tiré d'erreur; mais fort en peine,
Et voyant ſa perte prochaine.
Car comment remonter, ſi quelque autre affamé
De la même image charmé,
Et ſuccedant à ſa miſere
Par le même chemin ne le tiroit d'affaire?
Deux jours s'étoient paſſez ſans qu'aucun vînt au puits;
Le temps qui toûjours marche avoit pendant deux nuits.
Echancré ſelon l'ordinaire,
De l'aſtre au front d'argent la face circulaire.
Sire Renard étoit deſeſperé.
Compere Loup, le goſier alteré,
Paſſe par là: l'autre dit; Camarade,
Je vous veux régaler, voyez-vous cet objet?
C'eſt un fromage exquis. Le Dieu Faune l'a fait,
La vache Io donna le laict.
Jupiter, s'il étoit malade,
Reprendroit l'appetit en tâtant d'un tel mets.
J'en ay mangé cette échancrure,
Le reſte vous ſera ſuffiſante pâture.
Deſcendez dans un ſceau que j'ay là mis exprés.
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajuſtât l'hiſtoire,

Le

Le Loup fut un ſot de le croire :
Il deſcend, & ſon poids emportant l'autre part,
Reguinde en haut maître Renard.
Ne nous en mocquons point ! nous nous laiſſons ſéduire
Sur auſſi peu de fondement ;
Et chacun croit fort aiſément
Ce qu'il craint, & ce qu'il deſire.

CCXI.

Le Païſan du Danube.

Il ne faut point juger des gens ſur l'apparance.
Le conſeil en eſt bon, mais il n'eſt pas nouveau :
Jadis l'erreur du Souriceau
Me ſervit à prouver le diſcours que j'avance.
J'ai pour le fonder à preſent
Le bon Socrate, Eſope, & certain Païſan
Des rives du Danube, homme dont Marc Aurele
Nous fait un portrait fort fidele.
On connoit les premiers ; quant à l'autre, voici
Le perſonnage en racourci.
Son menton nourriſſoit une barbe touffuë,
Toute ſa perſonne veluë
Repreſentoit un Ours, mais un Ours mal leché.
Sous un ſourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, groſſe levre
Portoit ſayon de poil de chevre,
Et ceinture de joncs marins.
Cét homme ainſi bâti fut deputé des Villes
Que lave le Danube : il n'étoit point d'asiles,

Où

Où l'avarice des Romains
Ne penetrât alors, & ne portât les mains.
Le deputé vint donc, & fit cette harangue.
Romains, & vous Senat aſſis pour m'écouter,
Je ſupplie avant tout les Dieux de m'aſſiſter:
Veüillent ſes Immortels conducteurs de ma langue
Que je ne diſe rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les eſprits,
Que tout mal & toute injuſtice:
Faute d'y recourir on viole leurs loix.
Témoin nous que punit la Romaine avarice:
Rome eſt par nos forfaits, plus que par ſes exploits,
L'inſtrument de nôtre ſupplice.
Craignez Romains, craignez, que le Ciel quelque jour
Ne tranſporte chez vous les pleurs & la miſere,
Et mettant en nos mains par un juſte retour
Les armes dont ſe ſert ſa vengeance ſevere,
Il ne vous faſſe en ſa colere
Nos eſclaves à vôtre tour.
Et pourquoi ſommes nous les vôtres? qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers?
Quel droit vous a rendus maitres de l'Univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, & nos mains
Etoient propres aux Arts, ainſi qu'au labourage:
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adreſſe & le courage:
S'ils avoient eu l'avidité,
Comme vous, & la violence,
Peut-être en vôtre place ils auroient la puiſſance,
Et ſçauroient en uſer ſans inhumanité.
Celle que vos Preteurs ont ſur nous exercée
N'en-

N'entre qu'à peine en la penſée.
La majeſté de vos Autels
Elle même en eſt offenſée:
Car ſachez que les Immortels
nt les regards ſur nous. Graces à vos exemples;
s n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux, & de leurs Temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
ien ne ſuffit aux gens qui nous viennent de Rome;
a terre, & le travail de l'homme
ont pour les aſſouvir des efforts ſuperflus,
Retirez-les; on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes,
lous quittons les Citez, nous fuyons aux montagnes,
Nous laiſſons nos cheres compagnes.
lous ne converſons plus qu'avec des Ours affreux,
lécouragez de mettre au jour des malheureux;
t de peupler pour Rome un païs qu'elle opprime.
Quant à nos enfans déja nez
lous ſauhaitons de voir leurs jours bien-tôt bornez:
os Preteurs au mal-heur nous font joindre le crime.
Retirez-les, il ne nous apprendront
Que la molleſſe, & que le vice.
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine & d'avarice.
'eſt tout ce que j'ai veu dans Rome à mon abord:
N'a-t-on point de preſent à faire?
oint de pourpre à donner? c'eſt en vain qu'on eſpere
uelque refuge aux loix: encor leur miniſtere
-t'il mille longueurs. Ce diſcours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Puniſſez de mort
Une plainte un peu trop ſincere.

A ces mots il ſe couche, & chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon ſens, l'éloquence
Du ſauvage ainſi poſterné.
On le créa Patrice; & ce fut la vengeance,
Qu'on crut qu'un tel diſcours méritoit. On choiſit
D'autres Preteurs, & par écrit
Le Senat demanda ce qu'avoit dit cét homme,
Pour ſervir de modele aux parleurs à venir.
On ne ſçut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

CCXII.

Le vieillard & les trois jeunes hommes.

UN octogenaire plantoit,
Paſſe encor de bâtir; mais planter à cét âge!
Diſoient trois jouvenceaux enfans du voiſinage,
Aſſurément il radotoit.
Car au nom des Dieux, je vous prie,
Quel fruict de ce labeur pouvez vous recüeillir?
Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.
A quoi bon charger vôtre vie
Des ſoins d'un avenir qui n'eſt pas fait pour vous;
Ne ſongez deſormais qu'à vos erreurs paſſées;
Quittez le long eſpoir, & les vaſtes penſées?
Tout cela ne convient qu'à nous.
Il ne convient pas à vous mêmes,
Repartit le Vieillard. Tout établiſſement
Vient tard & dure peu. La main des Parques blémes
De vos jours, & des miens ſe jouë également.

Nos

Nos termes ſont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartez de la vôute azurée
Doit joüir le dernier? Eſt-il aucun moment
Qui vous puiſſe aſſurer d'un ſecond ſeulement?
Mes arriere-neveux me devront cét ombrage:
Hé bien défendez-vous au Sage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autrui?
Cela même eſt un fruict que je goûte aujourd'hui:
J'en puis joüir demain, & quelques jours encore;
Je puis enfin conter l'Aurore
Plus d'une fois ſur vos tombeaux.
Le Vieillard eut raiſon; l'un des trois jouvenceaux
Se noia dés le port aliant à l'Amerique.
L'autre afin de monter aux grandes dignitez,
Dans les emplois de Mars ſervant la Republique,
Par un coup impréveu vit ſes jours emportez.
Le troiſiéme tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et pleurez du Vieillard, il grava ſur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

CCXIII.

Les Souris & le Chat-huant.

IL ne faut jamais dire aux gens,
Ecoûtez un bon mot, oyez une merveille;
Savez-vous ſi les écoûtans
En feront une eſtime à la vôtre pareille?
Voici pourtant un cas qui peut être excepté.
Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable,

Il a l'air & les traits, encor que veritable.
On abatit un pin pour ſon antiquité,
Vieux Palais d'un hibou, triſte & ſombre retraite
De l'oiſeau qu'Atropos prend pour ſon interprete.
Dans ſon tronc caverneux, & miné par le temps
Logeoient entre autres habitans
Force ſouris ſans pieds, toutes rondes de graiſſe.
L'oiſeau les nourriſſoit parmi des tas de blé,
Et de ſon bec avoit leur troupeau mutilé;
Cét Oyſeau raiſonnoit. Il faut qu'on le confeſſe,
En ſon temps aux Souris le compagnon chaſſa
Les premieres qu'il prit du logis échapées,
Pour y remedier, le drôle eſtropia
Tout ce qu'il prit en ſuite. Et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeoit à ſa commodité,
Aujourd'hui l'une, & demain l'autre.
Tout manger à la fois, l'impoſſibilité
S'y trouvoit, joint auſſi le ſoin de ſa ſanté.
Sa prévoiance alloit auſſi loin que la nôtre;
Elle alloit juſqu'à leur porter
Vivres & grains pour ſubſiſter.
Puis qu'un Carteſien s'obſtine
A traiter ce hibou de montre, & de machine.
Quel reſſort lui pouvoit donner
Le conſeil de tronquer un peuple mis en muë?
Si ce n'eſt pas là raiſonner,
La raiſon m'eſt choſe inconnuë.
Voiez que d'argumens il fit.
Quand ce peuple eſt pris il s'enfuit:
Donc il faut le croquer auſſi-tôt qu'on le hape.
Tout; il eſt impoſſible. Et puis pour le beſoin
N'en dois-je pas garder? donc il faut avoir ſoin
De le nourrir ſans qu'il échape.

Mais

Mais comment ? trouve lui les pieds. Or trouvez-moi
Chose par les humains bien ſa fin mieux conduite.
Quel autre art de penſer Ariſtote & ſa ſuite
Enſeignent-ils par voſtre foy ?

Cecy n'eſt point une Fable, & la choſe quoy que merveilleuſe & preſque incroyable, eſt veritablement arrivée. J'ay peut-eſtre porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne pretends par établir dans les bêtes un progrés de raiſonnement tel que celuy-cy ; mais ces exagerations ſont permiſes à la Poëſie, ſur tout dans la maniere d'écrire dont je me ſers.

EPILOGUE.

C'Eſt ainſi que la Muſe, aux bords d'une onde pure,
Traduiſoit en langue des Dieux,
Tout ce que diſent ſous les Cieux
Tant d'eſtres empruntans la voix de la nature.
Truchemant de peuples divers
Je les faiſois ſervir d'Acteurs en mon Ouvrage:
Car tout parle dans l'Univers;
Il n'eſt rien qui n'ait ſon langage.
Plus éloquens chez eux qu'ils ne ſont dans mes vers.
Si ceux que j'introduis ne trouvent peu fidele.
Si mon œuvre n'eſt pas un aſſez bon modele,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une derniere main.
Favoris des neufs Sœurs achevez l'entrepriſe :
Donnez mainte leçon que j'ay ſans doute omiſe :

Sous ces inventions il faut l'envelopper :
Mais vous n'avez que trop dequoi vous occuper :
Pendant le doux emploi de ma Muſe innocente,
Loüis dompte l'Europe, & d'une main puiſſante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formez un Monarque
Favoris des neuf Sœurs, ce ſont là des ſujets
Vainqueurs du temps & de la Parque.

CCXIV.

LA FOLIE & L'AMOUR.

TOUT eſt myſtere dans l'Amour,
Ses Fléches, ſon Carquois, ſon Flambeau, ſon Enfance.
Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour
Que d'épuiſer cette Science.
Je ne prétends donc point tout expliquer icy.
Mon but eſt ſeulement de dire à ma maniere
Comment l'Aveugle que voicy
(C'eſt un Dieu) Comment, dis-je, il perdit la lumiere ;
Quelle ſuite eut ce mal, qui peut-être eſt un bien.
J'en fais juge un Amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouïoient un jour enſemble.

Ce-

n'étoit pas encor privé des yeux.
pute vint : l'Amour veut qu'on aſſemble
deſſus le Conſeil des Cieux.
utre n'eut pas la patience.
uy donne un coup ſi furieux
'il en perd la clarté des yeux.
nus en demande vengeance.
& mere il ſuffit pour juger de ſes cris :
Dieux en furent étourdis ;
Jupiter, & Nemeſis,
uges d'Enfer, enfin toute la bande.
eſenta l'énormité du cas,
ſans un bâton ne pouvoit faire un pas,
ine n'étoit pour ce crime aſſez grande.
mage devoit être auſſi réparé.
and on eut bien conſideré
t du public, celuy de la partie ;
lat enfin de la ſuprême Cour
de condamner la Folie
ervir de guide à l'Amour.

CCXV.

RENARD, LE LOUP, & LE CHEVAL.

Renard jeune encor, quoy que des plus mâdrez,

Vid le premier Cheval qu'il eût vû de ſa vie.
Il dit à certain Loup, franc novice, Acoutez:
Un animal paiſt dans nos prez,
Beau, grand, j'en ay la veuë encor toute ravie.
Eſt-il plus fort que nous? dit le Loup en riant:
Fais moy ſon portrait, je te prie.
Si j'étois quelque Peintre, ou quelque Etudiant,
Repartit le Renard, j'avancerois la joye
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez; Que ſçait-on? peut-être eſt-ce une proye
Que la Fortune nous envoye.
Ils vont; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis;
Aſſez peu curieux de ſemblables amis,
Fut preſque ſur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur, dit le Renard, vos humbles ſerviteurs
Apprendroient volontiers comment on vous appelle.
Le Cheval qui n'étoit dépourveu de cervelle
Leur dit: Liſez mon nom, vous le pouvez, Meſſieurs.
Mon Cordonnier l'a mis autour de ma ſemelle.
Le Renard s'excuſa ſur ſon peu de ſçavoir.
Mes parents, reprit-il, ne m'ont point fait inſtruire.
Ils ſont pauvres, & n'ont qu'un trou pour tout avoir.
Ceux du Loup, gros Meſſieurs, l'ont fait apprendre à lire.
Le Loup par ce diſcours flaté
S'approcha; mais ſa vanité
Luy couta quatre dents; le Cheval lui deſſerre

Un

Un coup ; & haut le pied. Voila mon Loup par terre,
Mal en point ; ſanglant & gâté.
Frere, dit le Renard, cecy nous juſtifie
Ce que m'ont dit des gens d'eſprit :
Cet animal vous a ſur la machoire écrit
Que de tout inconnu le Sage ſe méfie.

CCXVI.

LE RAT, LE CORBEAU, la Gazelle, & la Tortuë.

A Madame de la Sabliere.

JE vous gardois un Temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'Univers.
Déja ma main en fondoit la durée
Sur ce bel Art qu'ont les Dieux inventé,
Et ſur le nom de la divinité
Que dans ce Temple on auroit adorée.
Sur le Portail j'aurois ces mots écrits :
PALAIS SACRE' DE LA DEESSE IRIS.
Non celle-là qu'a Junon à ſes gages ;
Car Junon même, & le Maître des Dieux
Serviroient l'autre, & ſeroient glorieux

Du ſeul honneur de porter ſes meſſages.
L'Apotheoſe à la voûte eût paru.
Là tout l'Olimpe en pompe eût été veu
Plaçant Iris ſous un Dais de lumiere.
Les murs auroient amplement contenu
Toute ſa vie, agreable matiere;
Mais peu feconde en ces évenemens
Qui des Etats font les renverſemens.
Au fonds du Temple eût été ſon image,
Avec ſes traits, ſon ſoûris, ſes appas,
Son art de plaire & de n'y penſer pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ſes pieds des mortels,
Et des Heros, des demy-Dieux encore,
Même des Dieux; ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ſes Autels.
J'euſſe en ſes yeux fait briller de ſon ame
Tous les treſors, quoy qu'imparfaitement:
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ſes amis & non point autrement,
Car cét eſprit qui né du Firmament
A beauté d'homme avec graces de femme
Ne ſe peut pas comme on veut exprimer,
O vous, Iris, qui ſçavez tout charmer,
Qui ſçavez plaire en un degré ſuprême,
Vous que l'on aime à l'égal de ſoy-même,
(Cecy ſoit dit ſans nul ſoupçon d'amour,
Car c'eſt un mot banny de votre Cour,
Laiſſons-le donc) agréez que ma Muſe
Acheve un jour cette ébauche confuſe.
J'en ay placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au devant d'un ſujet,
Où l'amitié donne de telles marebus,

l'un tel prix, que leur ſimple recit
: quelque temps amuſer vôtre eſprit.
ı que ceey ſe paſſe entre Monarques:
que chez vous nous voyons eſtimer
t pas un Roy qui ne ſçait point aimer;
t un Mortel qui ſçait mettre ſa vie
r ſon amy. J'en vois peu de ſi bons.
ıtre animaux vivans de compagnie
ıt aux humains en donner des leçons.
a Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortuë
oient enſemble unis; douce ſocieté.
choix d'une demeure aux humains inconnuë
Aſſuroit leur felicité.
is quoy l'homme découvre enfin toutes retraites.
Soyez au milieu des deſerts,
Au fonds des eaux, au haut des airs,
ıs n'éviterez point ſes embûches ſecretes.
Gazelle s'alloit ébatre innocemment;
Quand un chien, maudit inſtrument
Du plaiſir barbare des hommes,
ıt ſur l'herbe éventer les traces de ſes pas.
: fuit, & le Rat à l'heure du repas
aux amis reſtans, d'où vient que nous ne ſommes
Aujourd'huy que trois conviez?
Gazelle déja nous a-t-elle oubliez?
A ces paroles la Tortuë
crie, & dit, ah ſi j'étois
Comme un Corbeau d'aîles pourveüe!
Tout de ce pas je m'en irois
Apprendre au moins quelle contrée,
Quel accident tient arrêtée

Nôtre compagne au pied leger;
Car à l'égard du cœur il en faut mieux juger.
Le Corbeau part à tire-d'aîle.
Il apperçoit de loin l'imprudente Gazelle,
Priſe au piege & ſe tourmentant.
Il retourne avertir les autres à l'inſtant.
Car de luy demander quand, pourquoy, ni comment,
Et perdre en vains diſcours maint utile moment,
Comme eût fait un Maître d'école,
Il avoit trop de jugement.
Le Corbeau donc vole & revole.
Sur ſon rapport les trois amis
Tiennent conſeil. Deux ſont d'avis
De ſe tranſporter ſans remiſe
Aux lieux où la Gazelle eſt priſe.
L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis.
Avecque ſa lenteur quand arriveroit-t-elle?
Aprés la mort de la Gazelle.
Ces mots à peine dits ils s'en vont ſecourir
Leur chere & fidele compagne,
Pauvre Chevrette de montagne.
La Tortuë y voulut courir.
La voila comme eux en campagne,
Maudiſſant ſes pieds courts avec juſte raiſon,
Et la neceſſité de porter ſa maiſon.
Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
Coupe les nœuds du lacs: on peut penſer la joye.
Le Chaſſeur vient, & dit: qui m'a ravy ma proye?
Rongemaille à ces mots ſe retire en un trou,
Le Corbeau ſur un' arbre, en un bois la Gazelle:
Et le Chaſſeur à demy fou.

De

De n'en avoir nulle nouvelle,
perçoit la Tortuë : il dit, conſolons nous :
us ſouperons malgré que Jupiter en aye.
prétends qu'aujourd'huy celle-cy me défraye.
a mit dans ſon ſac. Elle eût payé pour tous,
le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.
Celle-cy quittant ſa retraite,
ntrefait la boiteuſe & vient ſe preſenter.
L'homme de ſuivre, & de jetter
ut ce qui luy peſoit ; ſi bien que Rongemaille
tour des nœuds du ſac tant opere & travaille
Qu'il délivre encor l'autre ſœur
r qui s'étoit fondé le ſoupé du Chaſſeur.

pay conte qu'ainſi la choſe s'eſt paſſée.
ur peu que je vouluſſe invoquer Apollon,
n ferois pour vous plaire un ouvrage auſſi long
Que l'Iliade ou l'Odiſſée.
ngemaille ſeroit le principal Heros.
oy qu'à vray dire icy chacun ſoit neceſſaire.
rte-maiſon l'Infante y tient de tels propos
Que Monſieur du Corbeau va faire
fice d'Eſpion, & puis de Meſſager.
Gazelle a d'ailleurs l'adreſſe d'engager
Chaſſeur à donner du temps à Rongemaille.
Ainſi chacun en ſon endroit
S'entremet, agit, & travaille.
qui donner le prix ? Au cœur ſi l'on m'en croit.

Que n'oſe & que ne peut l'amitié violente ?
t autre ſentiment que l'on appelle Amour
erite moins d'honneurs ; cependant chaque jour

Je

Je le celebre, & je le chante.
Helas! il n'en rend pas moin amo plus contente.
Vous protegez ſa ſœur, il ſuffit, & mes vers
Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
Mon maître étoit l'Amour; j'en vais ſervir un autre;
Et porter par tout l'Univers
Sa gloire auſſi bien que la vôtre.

CCXVII.

LA FOREST ET LE BUCHERON.

UN Bucheron venoit de rompre ou d'égarer
Le bois dont il avoit emmanché ſa coignée.
Cette perte ne put ſi tôt ſe reparer
Que la Foreſt n'en fût quelque temps épargnée.
L'homme enfin la prie humblement
De lui laiſſer tout doucement
Emporter une unique branche
Afin de faire un autre manche.
Il iroit employer ailleurs ſon gagne-pain:
Il laiſſeroit debout maint Chêne & maint Sapin
Dont

Dont chacun reſpectoit la vieilleſſe & les charmes.
L'innocente Foreſt lui fournit d'autres armes.
Elle en eut du regret. Il emmanche ſon fer.
Le miſerable ne s'en ſert
Qu'à dépoüiller ſa bien-faitrice
De ſes principaux ornemens.
Elle gémit à tous momens.
Son propre don fait ſon ſupplice.

Voila le train du Monde, & de ſes Sectateurs
On s'y ſert du bien-fait contre les bien-faiteurs.
Je ſuis las d'en parler : mais que de doux ombrages
Soient expoſez à ces outrages,
Qui me ſe plaindroit là deſſus !
Helas ! j'ay beau crier, & me rendre incommode ;
L'ingratitude & les abus
N'en ſeront pas moins à la mode.

CCXVIII. LE

CCXVIII.

LE RENARD, ET LES POULETS D'INDE.

Contre les aſſauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons ſervoit de citadelle.
Le perfide ayant fait tout le tour du rempart
Et vieu chacun en ſentinelle,
S'écria: quoy ces gens ſe mocqueront de moy!
Eux ſeuls ſeront exempts de la commune loy!
Non, par tous les Dieux, non. Il accomplit ſon dire.
La Lune alors luiſant ſembloit contre le Sire,
Vouloir favoriſer la Dindonniere gent.
Luy qui n'étoit novice au metier d'aſſiegeant
Eut recours à ſon ſac de ruſes ſcelerates:
Feignit vouloir gravir, ſe guinda ſur ſes pattes
Puis contrefit le mort, puis le reſſuſcité.
Harlequin n'eut executé.
Tant de differens perſonnages.
Il élevoit ſa queuë, il la faiſoit briller,
Et cent mille autres badinages,

Pen-

dant quoy nul Dindon n'eut oſé ſommeil-
ler.
nemy les laiſoit en leur tenant la veuë
Sur même objet toûjours tenduë.
pauvres gens étoit à la longue ébloüis,
ſjours il en tomboit quelqu'un ; autant de
pris ;
ant de mis à part ; prés de moitié ſuccom-
be.
Compagnon les porte en ſon garde-manger.
trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus ſouvent qu'on y tombe.

CCXIX.

LE SINGE.

[L eſt un Singe dans Paris
A qui l'on avoit donné femme.
inge en effet d'aucuns maris,
l la battoit : La pauvre Dame
a tant ſoupiré qu'enfin elle n'eſt plus.
eur fils ſe plaint d'étrange ſorte,
l éclate en cris ſuperflus :
e pere en rit ; ſa femme eſt morte,
l a déja d'autres amours
Que l'on croit qu'il battra toûjours.
ame la taverne, & ſouvent il s'enyvre.

N'at-

N'attendez rien de bon du peuple imitateur ;
Qu'il ſoit Singe, ou qu'il faſſe un Livre.
La pire eſpece c'eſt l'Auteur.

CCXX.

LE PHILOSOPHE SCITHE.

UN Philoſophe auſtere, & né dans la Scithie,
Se propoſant de ſuivre une plus douce vie,
Voyagea chez les Grecs, & vid en certains lieux
Un Sage aſſez ſemblable au vieillard de Virgile,
Homme égalant les Rois, homme approchant des Dieux.
Et comme ces derniers ſatisfait & tranquile
Son bonheur conſiſtoit aux beautez d'un Jardin.
Le Scithe l'y trouva, qui la ſerpe à la main
De ſes Arbres à fruit retranchoit l'inutile,
Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
Corrigeant par tout la Nature
Exceſſive à payer ſes ſoins avec uſure.
Le Scithe alors luy demanda
Pourquoy cette ruïne : Eſtoit-il homme ſage
De mutiler ainſi ces pauvres habitans ?
Quittez moy vôtre ſerpe, inſtrument de dommage.

Laiſſez

Laiſſez agir la faux du temps :
iront aſſez-tôt border le noir rivage.
te le ſuperflu, dit l'autre, & l'abatant
Le reſte en profite d'autant.
: Scithe retourné dans ſa triſte demeure
nd la ſerpe à ſon tour, coupe & taille à toute heure ;
nſeille à ſes voiſins, preſcrit à ſes amis
Un univerſel abatis.
ôte de chez luy les branches les plus belles,
tronque ſon Verger contre toute raiſon,
Sans obſerver temps ni ſaiſon,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
out languit & tout meurt. Ce Scithe exprime bien
Un indiſcret Stoicien.
Celuy-cy retranche de l'ame
ſirs & paſſions, le bon & le mauvais,
Juſqu'aux plus innocens ſouhaits.
ntre de telles gens, quant à moy je reclame.
ôtent à nos cœurs le principal reſſort.
font ceſſer de vivre avant que l'on ſoit mort.

CCXXI.

L'ELEPHANT ET LE SINGE DE JUPITER.

AUtrefois l'Elephant & le Rinoceros,
En diſpute du pas & des droits de l'Empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris quand quelqu'un vint leur dire
Que le Singe de Jupiter,
Portant un Caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Hiſtoire.
Auſſi-tôt l'Elephant de croire
Qu'en qualité d'Ambaſſadeur
Il venoit trouver ſa Grandeur.
Tout fier de ce ſujet de gloire,
Il attend Maître Gille, & le trouve un peu lent,
A luy preſenter ſa créance.
Maître Gille enfin en paſſant
Va ſaluër ſon Excellence.
L'autre étoit preparé ſur la légation;
Mais pas un mot; l'attention
Qu'il croyoit que les Dieux euſſent à ſa querelle

N'agi-

N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.
Qu'importe à ceux du Firmament
Qu'on ſoit Mouche ou bien Eléphant?
Il ſe vid donc réduit à commencer luy même.
Mon couſin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un aſſez beau combat de ſon Thrône ſuprême.
Toute ſa Cour verra beau jeu.
Quel combat? dit le Singe avec un front ſevere.
L'Eléphant repartit: Quoy vous ne ſçavez pas
Que le Rinoceros me diſpute le pas?
Qu'Eléphantide a guerre avecque Rinocere?
Vous connoiſſez ces lieux, ils ont quelque renom.
Vrayment je ſuis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit Maître Gille, on ne s'entretient guere
De ſemblable ſujets dans nos vaſtes Lambris.
L'Eléphant honteux & ſurpris,
Luy dit: & parmy nous que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.
Nous avons ſoin de tout: Et quant à vôtre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conſeil des Dieux.
Les petits & les grands ſont égaux à leurs yeux.

CCXXII.

UN FOU ET UN SAGE.

CErtain Fou pourſuivoit à coups de pierre un Sage.

Le Sage ſe retourne, & lui dit : mon ami,
C'eſt fort bien fait à toy, reçoy cet écu-cy :
Tu fatigues aſſez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, eſt digne de loyer.
Voy cet homme qui paſſe ; il a dequoy payer ;
Adreſſe luy tes dons ; ils auront leur ſalaire.
Amorcé par le gain nôtre Fou s'en va faire
Même inſulte à l'autre Bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois.
Maint Eſtafier accourt : on vous happe nôtre homme,
On vous l'échine, on vous l'aſſomme.

Auprés des Rois il eſt de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le Maître.
Pour reprimer leur babil irez vous
Les mal-traiter ? vous n'étes pas peut-être
Aſſez puiſſant. Il faut les engager
A s'addreſſer à qui peut ſe vanger.

CCXXIII.

LE RENARD ANGLOIS

A Madame Hervay.

LE bon cœur eſt chez vous compagnon du bon ſens,
Avec cent qualitez trop longues à deduire,

Une

ne noblesse d'ame, un talent pour conduire
Et les affaires & les gens.
ne humeur franche & libre, & le don d'être
amie
algré Jupiter même, & les temps orageux.
out cela meritoit un éloge pompeux;
en eût été moins selon vôtre genie;
a pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuye:
ay donc fait celuy-cy court & simple. Je veux
Y coudre encore un mot ou deux
En faveur de vôtre Patrie:
ous l'aimez. Les Anglois pensent profondément,
eur esprit en cela suit leur tempérament.
reusant dans les sujets, & forts d'experiences,
s étendent par tout l'empire des Sciences.
ne dis point cecy pour vous faire ma Cour;
os gens à penetrer l'emportent sur les autres:
Même les Chiens de leur séjour
Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
os Renards sont plus fins. Je m'en vais le prou-
ver
Par un d'eux qui pour se sauver
Mit en usage un stratagême
lon encor pratiqué; des mieux imaginez.
e scelerat reduit en un peril extrême,
t presque mis à bout par ces Chiens au bon nez,
Passa prés d'un patibulaire.
Là des animaux ravissans,
lerceaux, Renards, Hiboux, race encline à malfai-
re,
our l'exemple pendus instruisoient les passans.
eur confrere aux abois entre ces morts s'arrange.
e crois voir Annibal qui pressé des Romains,

Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et ſçait en vieux Renard s'échaper de leurs mains.
Les Chefs de meute parvenuës
A l'endroit où pour mort le traître ſe pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçaſſent les nuës.
Il ne pût ſoupçonner ce tour aſſez plaiſant.
Quelque terrier, dit-il, a ſauvé mon galant.
Mes Chiens n'appellent point au delà des colonnes
Où ſont tant d'honnêtes perſonnes.
Il y viendra le drôle. Il y vint, à ſon dam ;
Voila maint baſſet clabaudant ;
Voila nôtre Renard au charnier ſe guindant.
Maître pendu croyoit qu'il en iroit de même
Que le jour qu'il tendit de ſemblables panneaux ;
Mais le pauvret ce coup y laiſſa ſes houzeaux ;
Tant il eſt vray qu'il faut changer de ſtratagême.
Le Chaſſeur, pour trouver ſa propre ſûreté,
N'auroit pas cependant un tel tour inventé ;
Non point par peu d'eſprit ; eſt-il quelqu'un qui nie,
Que tout Anglois n'en ait bonne proviſion ?
Mais le peu d'amour pour la vie,
Leur nuit en mainte occaſion.

Je reviens à vous, non pour dire
D'autres traits ſur vôtre ſujet ;
Tout long éloge eſt un projet
Peu favorable pour ma Lire :
Peu de nos chants, peu de nos vers
Par un encens flateur amuſent l'Univers ;

Et

Et ſe font écouter des Nations étranges:
Vôtre Prince vous dit un jour,
Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
Que quatre pages de loüanges.
Agréez ſeulement le don que je vous fais
Des derniers efforts de ma Muſe:
C'eſt peu de choſe; elle eſt confuſe
De ces Ouvrages imparfaits.
Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage plût plaire,
A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirez de l'Iſle de Cythere?
Vous voyez par là que j'entens
Mazarin des Amours Déeſſe tutelaire.

CCXXIV.

LA LIGUE DES RATS.

UNe Souris craignoit un Chat,
Qui des long-temps la guettoit au paſſage.
Que faire en cet eſtat? Elle prudente & ſage;
Conſulte ſon Voiſin; c'étoit un maiſtre Rat
Dont la Rateuſe Seigneurie
S'étoit logée en bonne Hoſtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté; dit-on,
De ne craindre de Chat ni Chate,
Ni coup de dent, ni coup de pate.
Dame Souris, lui dit ce Fanfaron,
Ma foy, quoique je faſſe
Seul je ne puis chaſſer le Chat qui vous menace
Mais aſſemblons tous les Rats d'alentour,
Je lui pourray jouër d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble reverence,
Et le Rat court en diligence.
A l'Office, qu'on nomme autrement la Dépenſe,
Où maints Rats aſſemblez
Faiſoient aux frais de l'Hoſte une entiere bombance.
Il arrive les ſens troublez,
Et tous les poumons eſſoufflez.
Qu'avez-vous donc, lui dit un de ces Rats; parlez.

En

deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage
eſt qu'il faut promptement ſecourir la Souris,
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce Chat, le plus diable des Chats,
manque de Souris, voudra manger des Rats.
acun dit, il eſt vray. Sus, ſus, courons aux armes.
elques Rats, dit-on, répandirent des larmes,
importe, rien n'arreſte un ſi noble projet,
Chacun ſe met en équipage,
acun met dans ſon ſac un morceau de fromage,
acun promet enfin de riſquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la Feſte,
L'eſprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat plus fin qu'eux,
Tenoit déja la Souris par la teſte.
Ils s'avancerent à grands pas
Pour ſecourir leur bonne Amie.
Mais le Chat qui n'en démord pas,
ronde, & marche au devant de la Troupe ennemie.
A ce bruit, nos tres-prudens Rats
Craignant mauvaiſe deſtinée,
ont, ſans pouſſer plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque Rat rentre dans ſon trou,
& ſi quelqu'un en ſort, gare encor le Matou.

CCXXV.

LE SOLEIL, ET LES GRENOUILLES.

Imitation d'une Fable Latine.

LEs Filles du Limon tiroient du Roy des Aſtres
Aſſiſtance & protection.
Guerre ni pauvreté, ni ſemblables deſaſtres
Ne pouvoient approcher de cette Nation.
Elle faiſoit valoir en cent lieux ſon Empire.
Les Reines des Etangs, Grenouilles veux-je dire,
(Car que couſte-t'il d'appeller
Les choſes par noms honorables?)
Contre leur Bienfaicteur oſerent cabaler,
Et devinrent inſupportables.
L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bien-toſt crier cette Troupe importune;
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on euſt cru leur murmure
Elles auroient par leurs cris
Soulevé grands & petits,
Contre l'œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout conſumer,
Il falloit promptement s'armer,
Et lever des Troupes puiſſantes.

Au-

Auſſi-toſt qu'il faiſoit un pas.
Ambaſſades croaſſantes
Alloient dans tous les Etats.
A les oüir, tout le monde,
Toute la machine ronde,
Rouloit ſur les intereſts
De quatre méchants Marais.
Cette plainte temeraire
Dure toûjours, & pourtant
Grenouïlles doivent ſe taire,
Et ne murmurer pas tant.
Car ſi le Soleil ſe pique,
Il le leur fera ſentir.
La Republique Aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

CCXXVI.

A LEURS ALTESSES SERENISSIMES

MADEMOISELLE

DE BOURBON,

ET MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY.

Hymenée & l'Amour vont conclure un Traité,
Qui les doit rendre Amis pendant longues années.
BOURBON, jeune Divinité,
CONTY, jeune Heros, joignent leurs deſtinées.
CONDE' l'avoit, dit-on, en mourant ſouhaité;
Ce Guerrier qui tranſmet à ſon Fils en partage
Son eſprit, ſon grand cœur, avec un heritage
Dont la grandeur non plus n'eſt pas à mépriſer,
Contemple avec plaiſir de la Voute Etherée,
Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
Que LOUIS aux Condé ne peut rien refuſer.
Hymenée eſt vêtu de ſes plus beaux atours.
Tout rit autour de lui, tout éclate de joye.
Il deſcend de l'Olimpe environné d'Amours,
Dont CONTY doit eſtre la proye.
Vénus à BOURBON les envoye,

Ils

Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle ſortit de l'onde,
Et rendit ſurpris noſtre monde,
De voir un peuple ſi brillant.

Le Chœur des Muſes ſe prepare,
On attend de leurs Nourriſſons
Ce qu'un talent exquis & rare
Fait eſtimer dans nos chanſons.
Apollon y joindra ſes ſons,
Lui même il apporte ſa Lyre.
Déja l'Amante de Zephire
Et la Déeſſe du Matin,
Des dons que le Printemps étale
Commencent à parer la Sale
Où ſe doit faire le Feſtin.

) vous! pour qui les Dieux ont des ſoins ſi preſſans
BOURBON aux charmes tout-puiſſans
Ainſi qu'à l'ame toute belle,
CONTY par qui ſont effacez
Les Heros des ſiecles paſſez,
onſervez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
ous poſſedez tous deux ce qui plaiſt plus d'un jour,
es Graces & l'Eſprit, ſeuls ſoûtiens de l'Amour,
Dans la Carriere aux Epoux aſſignée,
Prince & Princeſſe, on trouve deux chemins:
L'un de tiedeur, commun chez les humains,
La paſſion à l'autre fut donnée.

N'en ſortez point, c'eſt un eſtat bien doux,
Mais peu durable en noſtre ame inquiete.

L'a-

L'amour s'éteint par le bien qu'il ſouhaite,
L'Amant alors ſe comporte en Epoux.
Ne ſçauroit-on établir le contraire,
Et renverſer cette maudite Loy?
Prince & Princeſſe, entreprenez l'affaire,
Nul n'oſera prendre exemple ſur moy.
De ce conſeil faites experience,
Soyez Amans fidelles, & conſtans.
S'il faut changer, donnez vous patience,
Et ne ſoyez Epoux qu'à ſoixante ans.

Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
Elle a pour voſtre hymen dreſſé cet horoſcope.

Pratiquer tous les agréemens
Qui des Epoux font des Amans,
Employer ſa grace ordinaire,
C'eſt ce que CONTY ſçaura faire.
Rendre Conti le plus heureux
Qui ſoit dans l'Empire Amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour,
Qu'il naiſtroit d'eux un jeune Amour,
Plus beau que l'Enfant de Cytere,
En un mot ſemblable à ſon Pere,
Former cet Enfant ſur les traits
Des modelles les plus parfaits,
C'eſt ce que BOURBON ſçaura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'eſt à quoy BOURBON n'entend rien.

SUITE

SUITE DES

ABLES CHOISIES.

PAR MONSIEUR

DE LA FONTAINE.

CHICAGO

Ch

SUITE DES

ABLES CHOISIES.

PAR MONSIEUR

DE LA FONTAINE.

A AMSTERDAM,
hez PIERRE MORTIER, Libraire
ſur le Vygendam.

TABLES

A
MONSEIGNEUR
LE DUC
DE
BOURGOGNE.

MONSEIGNEUR,

Je ne puis emploïer pour mes Fables
Protection qui me ſoit plus glorieuſe
ue la vôtre. Ce goût exquis, & ce juge-
ent ſi ſolide que vous faites paroître
ns toutes choſes au delà d'un âge où à
ine les autres Princes ſont-ils touchez
ce qui les environne avec le plus d'é-

clat ; tout cela joint au devoir de vous obéir & à la paſſion de vous plaire, m'a obligé de vous preſenter un Ouvrage dont l'Original a été l'admiration de tous les ſiecles, auſſi-bien que celle de tous les Sages. Vous m'avez même ordonné de continuër ; & ſi vous me permettez de le dire, il y a des ſujets dont je vous ſuis redevable, & où vous avez jetté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus beſoin de conſulter ni Apollon, ni les Muſes, ni aucune des Divinitez du Parnaſſe. Elles ſe rencontrent dans les preſens que vous a faits la Nature, & dans cette ſcience de bien juger des Ouvrages de l'eſprit, à quoi vous joignez déja celle de connoître toutes les regles qui y conviennent. Les Fables d'Eſope ſont une ample matiere pour ces talens. Elles embraſſent toutes ſortes d'évenemens & de caracteres. Ces menſonges ſont proprement une maniere d'Hiſtoire, où on ne flatte perſonne. Ce ne ſont pas choſes de peu d'importance que ces ſujets.

Les

es Animaux ſont les Precepteurs des ommes dans mon Ouvrage. Je ne m'é- ndrai pas davantage là-deſſus ; Vous vo- z mieux que moi le profit qu'on en peut rer. Si Vous vous connoiſſez maintenant Orateurs & en Poëtes, Vous vous con- nitrez encore mieux quelque jour en bons olitiques & en bons Généraux d'Armée ; Vous vous tromperez auſſi peu au choix s Perſonnes, qu'au mérite des Actions. e ne ſuis pas d'un âge à eſperer d'en être moin. Il faut que je me contente de tra- ailler ſous vos ordres. L'envie de vous laire me tiendra lieu d'une imagination ue les ans ont affoiblie. Quand vous ſou- uiterez quelque Fable, je la trouverai ans ce fonds-là. Je voudrois bien que ous y puſſiez trouver des loüanges dignes u Monarque qui fait maintenant le de- in de tant de Peuples & de Nations, & ui rend toutes les parties du Monde at- ntives à ſes Conquêtes, à ſes Victoires, à la Paix qui ſemble ſe rapprocher, & ont il impoſe les conditions avec toute la

moderation que peuvent ſouhaiter nos Ennemis. Je me le figure comme un Conquerant qui veut mettre des bornes à ſa Gloire & à ſa Puiſſance, & de qui on pourroit dire à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'Alexandre ; Qu'il va tenir les Etats de l'Univers, en obligeant les Miniſtres de tant de Princes de s'aſſembler, pour terminer une guerre qui ne peut être que ruineuſe à leurs Maitres. Ce ſont des ſujets audeſſus de nos paroles : Je les laiſſe à de meilleures Plumes que la mienne ; & ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, tres-obeïſſant & tres-fidele Serviteur,

DE LA FONTAINE.

EXTRAIT
DU PRIVILEGE
DU ROI.

PAR grace & Privilege du Roi, donné à Verſailles le vingt-huitiéme Decembre 1703. ſigné, Par le Roi en ſon Conſeil, BOUCHER; Il eſt permis à CLAUDE BARBIN Marchand Libraire, d'imprimer les *Fables choiſies du Sieur* DE LA FONTAINE, qu'il a ci-devant imprimées; & ce pendant le temps & eſpace de ſix années, à commencer du jour que leſdites *Fables* ſeront achevées d'imprimer pour la premiere fois: avec défenſes à tous autres Libraires d'imprimer leſdites *Fables*, ſur les peines portées par leſdites Lettres.

Regiſtrè ſur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires de Paris, le 20. *Fevrier* 1704.

Signé, AUBOUYN *Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiére fois le premier jour de Mars 1704.

FABLES

FABLES CHOISIES.

FABLE CCXXVII.

Les Compagnons d'Uliſſe.

A Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

PRINCE, l'unique objet du ſoin des Immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos Autels.
Je vous offre un peu tard ces preſens de ma Muſe;
s ans & les travaux me ſerviront d'excuſe:
on eſprit diminuë, au lieu qu'à chaque inſtant,
n apperçoit le vôtre aller en augmentant.
ne va pas, il court, il ſemble avoir des aîles:
: Héros dont il tient des qualitez ſi belles,
ans le métier de Mars brûle d'en faire autant;
ne tient pas à luy que forçant la Victoire,
Il ne marche à pas de Géant
Dans la carriere de la Gloire.
ielque Dieu le retient; c'eſt nôtre Souverain,
ii qu'un mois a rendu maître & vainqueur du Rhin
:tte rapidité fut alors néceſſaire:

Peut-être elle ſeroit aujourd'hui temeraire.
Je m'en tais; auſſi-bien les Ris & les Amours
Ne ſont pas ſoupçonnez d'aimer les longs diſcours.
De ces ſortes de Dieux vôtre Cour ſe compoſe.
Ils ne vous quittent point. Ce n'eſt pas qu'aprés tout;
D'autres Divinitez n'y tiennent le haut bout;
Le ſens & la raiſon y réglent toute choſe.
Conſultez ces derniers ſur un fait où les Grecs,
Imprudens & peu circonſpects,
S'abandonnerent à des charmes
Qui métamorphoſoient en bêtes les humains.
Les Compagnons d'Uliſſe, apres dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur ſort incertains.
Ils aborderent un rivage
Où la fille du Dieu du Jour,
Circé, tenoit alors ſa Cour.
Elle leur fit prendre un breuvage
Délicieux, mais plein d'un funeſte poiſon.
D'abord ils perdent la raiſon:
Quelques momens aprés leur corps & leur viſage
Prennent l'air & les traits d'animaux differens.
Les voilà devenus Ours, Lions, Elephans;
Les uns ſous une maſſe énorme,
Les autres ſous une autre forme:
Il s'en vid de petits, *exemplum ut Talpa*;
Le ſeul Uliſſe en échappa.
Il ſçut ſe défier de la liqueur traîtreſſe.
Comme il joignit à la ſageſſe
La mine d'un Héros & le doux entretien,
Il fit tant que l'Enchantereſſe

Prit

rit un autre poiſon peu different du ſien.
Une Déeſſe dit tout ce qu'elle a dans l'ame;
Celle-cy déclara ſa flâme,
Uliſſe étoit trop fin pour ne pas profiter
D'une pareille conjoncture.
Il obtint qu'on rendroit à ces Grecs leur figure.
Mais la voudront-ils bien, dit la Nymphe, accepter;
Allez-le propoſer de ce pas à la troupe.
Uliſſe y court, & dit: L'Empoiſonneuſe coupe
A ſon remede encore, & je viens vous l'offrir:
Chers amis, voulés-vous hommes redevenir?
On vous rend déja la parole.
Le Lion dit, penſant rugir,
Je n'ai pas la tête ſi folle.
Moi renoncer aux dons que je viens d'acquerir;
J'ai griffe & dent, & mets en pieces qui m'attaque:
Je ſuis Roi, deviendrai-je un Citadin d'Itaque?
Tu me rendras, peut-être, encor ſimple Soldat:
Je ne veux point changer d'état.
Uliſſe du Lion court à l'Ours: Eh, mon frere,
Comme te voilà fait! Je t'ai vû ſi joli.
Ah! vraiment nous y voici,
Reprit l'Ours à ſa maniere;
Comme me voilà fait! Comme doit être un Ours.
Qui t'a dit qu'une forme eſt plus belle qu'une autre?
Eſt-ce à la tienne à juger de la nôtre?
Je me rapporte aux yeux d'une Ourſe mes amours.
Te déplais-je? va-t'en, ſui ta route & me laiſſe:
Je vis libre, content, ſans nul ſoin qui me preſſe;
Et

Et te dis tout net & tout plat,
Je ne veux point changer d'état.
Le Prince Grec au Loup va propoſer l'affaire:
Il lui dit, au hazard d'un ſemblable refus:
Camarade, je ſuis confus
Qu'une jeune & belle Bergere
Conte aux Echos les appetits gloutons
Qui t'ont fait manger ſes moutons.
Autrefois on t'eût vû ſauver ſa bergerie:
Tu menois une honneſte vie.
Quite ces bois, & redevien
Au lieu de Loup Homme de bien.
En eſt-il, dit le Loup? Pour moi, je n'en voi guere.
Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere:
Toi qui parles, qu'es-tu? N'auriez-vous pas ſans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le Village?
Si j'étois Homme, par ta foi,
Aimerois-je moins le carnage?
Pour un mot quelquefois vous vous étrangla tous;
Ne vous étes-vous pas l'un à l'autre des Loups?
Tout bien conſideré, je te ſoûtiens en ſomme,
Que ſcelerat pour ſcelerat,
Il vaut mieux être un Loup qu'un Homme;
Je ne veux point changer d'état.
Uliſſe fit à tous une même ſemonce;
Chacun d'eux fit même réponce;
Autant le grand que le petit.
La liberté, les bois, ſuivre leur apetit,
C'étoit leurs délices ſuprêmes:
Tous renonçoient au lôs des belles actions.

Ils

croïoient s'affranchir, ſuivans leurs paſſions;
Ils étoient eſclaves d'eux-mêmes.
ince, j'aurois voulu vous choiſir un ſujet
à je puſſe mêler le plaiſant à l'utile:
C'étoit ſans doute un beau projet,
Si ce choix eût été facile.
es Compagnons d'Uliſſe enfin ſe ſont offerts;
Ils ont force pareils en ce bas Univers;
Gens à qui j'impoſe pour peine
Vôtre cenſure & vôtre haine.

CCXXVIII.

Le Chat & les deux Moineaux.

A Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

UN Chat contemporain d'un fort jeune Moineau,
ut logé prés de lui dés l'âge du berceau.
a Cage & le Panier avoient mêmes Pénates.
e Chat étoit ſouvent agacé par l'Oiſeau;
'un s'eſcrimoit du bec, l'autre joüoit des pates.
e dernier toutefois épargnoit ſon ami,
Ne le corrigeant qu'à demi.
Il ſe fût fait un grand ſcrupule
D'armer de poinctes ſa ferule.
Le Paſſereau moins circonſpect
Lui donnoit force coups de bec;
En ſage & diſcrette perſonne

Maître

Je ne ſçai bonnement auſquels donner le prix:
Dom-bertrand gagneroit prés de certains eſprits:
Les raiſons en ſeroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'animal, qui ne ſongeoit qu'à nuire,
Détachoit du monceau tantôt quelque Doublon,
Un Jacobus, un Ducaton;
Et puis quelque Noble à la roſe,
Eprouvoit ſon adreſſe & ſa force à jetter
Ces morceaux de métail qui ſe font ſouhaiter
Par les humains ſur toute choſe.
S'il n'avoit entendu ſon Compteur à la fin
Mettre la clef dans la ſerrure,
Les Ducats auroient tous pris le même chemin,
Et couru la même avanture.
Il les auroit fait tous voler, juſqu'au dernier,
Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.
Dieu veuille préſerver maint & maint Financier
Qui n'en fait pas meilleur uſage.

CCXXX.

Les deux Chévres.

Dés que les Chévres ont brouté;
Certain eſprit de liberté
Leur fait chercher fortune; elles vont en voyage
Vers les endroits du pâturage
Les moins frequentez des humains.
Là s'il eſt quelque lieu ſans route & ſans chemins,
Un

rocher ; quelque mont pendant en précipices,
t où ces Dames vont promener leurs caprices ;
ı ne peut arrêter cet animal grimpant.
Deux Chévres donc s'émancipant,
Toutes deux aïant pate blanche,
terent les bas prez, chacune de ſa part,
ne vers l'autre alloit pour quelque bon hazard.
ruiſſeau ſe rencontre, & pour pont une planche ;
x Belettes à peine auroient paſſé de front
Sur ce pont :
lleurs l'onde rapide & le ruiſſeau profond
oient faire trembler de peur ces Amazones.
gré tant de dangers l'une de ces perſonnes
un pied ſur la planche, & l'autre en fait autant.
ı'imagine voir avec Loüis le Grand,
Philippe Quatre qui s'avance
Dans l'Iſle de la Conference.
Ainſi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos Avanturieres,
Qui toutes deux étant fort fieres,
le milieu du pont ne ſe voulurent pas
ıe à l'autre ceder. Elles avoient la gloire
compter dans leur race (à ce que dit l'Hiſtoire)
ıe certaine Chévre au merite ſans pair
ı Polypheme fit preſent à Gallatée ;
Et l'autre la Chévre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.
: de reculer leur chute fut commune ;

Toutes deux tomberent dans l'eau.
Cet accident n'eſt pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

A Monſeigneur le Duc de Bourgogne, qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fût nommée le Chat & la Souris.

POur plaire au jeune Prince à qui la Renommée
Deſtine un Temple en mes Ecrits,
Comment compoſerai-je une Fable nommée
Le Chat & la Souris;

Dois-je repreſenter dans ces Vers une Belle,
Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
Va ſe joüant des cœurs que ſes charmes ont pris,
Comme le Chat de la Souris?

Prendrai-je pour ſujet les jeux de la Fortune;
Rien ne lui convient mieux, & c'eſt choſe commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ſes amis,
Comme le Chat fait la Souris.

Introduirai-je un Roi, qu'entre ſes favoris

Elle

: reſpecte ſeul ; Roi qui fixe ſa roue,
n'eſt point empêché d'un monde d'Enne-
mis
qui des plus puiſſans quand il luy plait ſe joue
Comme le Chat de la Souris.

is inſenſiblement, dans le tour que j'ai pris,
n deſſein ſe rencontre ; & ſi je ne m'abuſe
ourrois tout gâter par de plus longs recits.
jeune Prince alors ſe jouroit de ma Muſe
Comme le Chat de la Souris.

CCXXXI.

Le vieux Chat & la jeune Souris.

Une jeune Souris de peu d'experience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant ſa clé-
mence,
aïant de raiſons le Raminagrobis.
Laiſſez-moi vivre ; une Souris
De ma taille & de ma dépenſe
Eſt-elle à charge en ce logis ?
Affamerois-je, à vôtre avis,
L'Hôte & l'Hôteſſe, & tout leur monde ?
D'un grain de bled je me nourris,
Une noix me rend toute ronde.
eſent je ſuis maigre ; attendez quelque-tems,
rvez ce repas à meſſieurs vos Enfans.
ſi parloit au Chat la Souris attrapée.

L'autre lui dit: Tu t'es trompée.
Eſt-ce à moi que l'on tient de ſemblables diſcours
Tu gagnerois autant de parler à des ſourds.
Chat & vieux pardonner; cela n'arrive gueres.
Selon ces loix deſcends là-bas
Meurs, & va-t'en tout de ce pas
Haranguer les ſœurs Filandieres.
Mes Enfans trouveront aſſez d'autres repas.
Il tint parole; & pour ma Fable
Voici le ſens moral qui peut y convenir.
La jeuneſſe ſe flate, & croit tout obtenir.
La vieilleſſe eſt impitoïable.

CCXXXII.

Le Cerf malade.

EN païs pleins de Cerfs un Cerf tomba malade.
Incontinent maint Camarade
Accourt à ſon grabat le voir, le ſecourir,
Le conſoler du moins; Multitude importune,
Eh! Meſſieurs, laiſſez-moi mourir.
Permettez qu'en forme commune
La Parque m'expedie, & finiſſez vos pleurs.
Point du tout: Les Conſolateurs
De ce triſte devoir tout au long s'acquitterent:
Quand il plut à Dieu s'en allerent.
Ce ne fut pas ſans boire un coup,
C'eſt à-dire ſans prendre un droit de paturage.
Tout ſe mit à broûter les bois du voiſinage.

a pitance du Cerf en déchut de beaucoup.
Il ne trouva plus rien à frire.
D'un mal il tomba dans un pire,
Et ſe vid reduit à la fin
A jeûner & mourir de faim.
Il en coûte à qui vous reclame,
Medecins du corps & de l'ame.
O temps, ô mœurs! J'ai beau crier,
Tout le monde ſe fait païer.

CCXXXIII.

La Chauve-Souris, le Buiſſon, & le Canard.

E Buiſſon, le Canard & la Chauve-Souris,
Voïant tous trois qu'en leur païs
Ils faiſoient petite fortune,
ont trafiquer au loin, & font bourſe commune.
s avoient des Comptoirs, des Facteurs, des Agens,
Non moins ſoigneux qu'intelligens,
es Regiſtres exacts de miſe & de recette.
Tout alloit bien, quand leur emplette,
n paſſant par certains endroits
emplis d'écueils, & fort étroits,
Et de trajet tres-difficile,
lla tout embalée au fonds des magaſins,
Qui du Tartare ſont voiſins.
ôtre Trio pouſſa maint regret inutile,
Ou plûtôt il n'en pouſſa point.
e-plus petit Marchand eſt ſçavant ſur ce poinct,

Pour ſauver ſon credit il faut cacher ſa perte.
Celle que par malheur nos gens avoient ſoufferte
Ne put ſe reparer: le cas fut découvert.
Les voilà ſans credit, ſans argent, ſans reſſource,
Prêts à porter le bonnet vert.
Aucun ne leur ouvrit ſa bourſe,
Et le ſort principal, & les gros interêts,
Et les Sergens, & les procez
Et le creancier à la porte,
Dés devant la pointe du jour,
N'occupoient le Trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.
Le Buiſſon accrochoit ſes paſſans à tous coups:
Meſſieurs, leur diſoit-il, de grace apprenez-nous
En quel lieu ſont les marchandiſes
Que certains gouffres nous ont priſes;
Le plongeon ſous les eaux s'en alloit les chercher.
L'Oiſeau Chauve-Souris n'oſoit plus approcher.
Pendant le jour nulle demeure!
Suivi de Sergens à toute heure
En des trous il s'alloit cacher.
Je connois maint debteur, qui n'eſt ni Souris-Chauve,
Ni Buiſſon, ni Canard, ni dans tel cas tombé
Mais ſimple grand Seigneur, qui tous les jours ſe ſauve
Par un eſcalier dérobé.

CCXXXIV.

La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris.

A Diſcorde a toûjours regné dans l'univers;
Nôtre monde en fourniit mille exemples divers,
hez nous cette Déeſſe a plus d'un Tributaire.
Commençons par les Elemens;
ous ſerez étonnez de voir qu'à tous momens
Ils ſeront appointez contraire.
Outre ces quatre Potentats,
Combien d'Etres de tous états
Se font une guerre éternelle?
utrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
ar cent Arrêts rendus en forme ſolemnelle,
Vit terminer tous leurs débats.
e Maître aiant reglé leurs emplois, leurs repas,
t menacé du foüet quiconque auroit querelle,
es animaux vivoient entr'eux comme coufins;
ette union ſi douce, & preſque fraternelle
Edifioit tous les voiſins.
nfin elle ceſſa. Quelque plat de potage,
uelque os par préférence à quelqu'un d'eux donné,
it que l'autre parti s'en vint tout forcené
Repreſenter un tel outrage.
ai vû des Croniqueurs attribuer le cas
ux paſſe-droits qu'avoit une chienne en génie:

Quoi qu'il en ſoit, cet altercas
Mit en combuſtion la ſalle & la cuiſine;
Chacun ſe déclara pour ſon Chat, pour ſon Chien.
On fit un Reglement dont les Chats ſe plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat diſoit qu'il faloit bel & bien
Recourir aux Arrets. En vain ils les chercherent.
Dans un coin où d'abord leurs Agens les cacherent,
Les Souris enfin les mangerent.
Autre procés nouveau: le peuple Souriquois
En pâtit. Maint vieux Chat, fin, ſubtil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main baſſe.
Le Maître du Logis ne s'en trouva que mieux.
J'en reviens à mon dire. On ne void ſous les Cieux
Nul animal, nul être, aucune Creature
Qui n'ait ſon oppoſé; c'eſt la loi de Nature.
D'en chercher la raiſon, ce ſont ſoins ſuperflus.
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en ſçai pas plus.
Ce que je ſçais, c'eſt qu'aux groſſes paroles
On en vient ſur un rien plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudroit encore à ſoixante ans
Renvoïer chez les Barbacoles.

CCXXXV.

Le Loup & le Renard.

D'Où vient que perſonne en la vie
N'eſt ſatisfait de ſon état?

Tel

ıdroit bien être Soldat,
le Soldat porte envie.

1 Renard voulut, dit-on,
e Loup. Hé qui peut dire
our le métier de Mouton
: aucun Loup ne ſoupire?

i m'étonne eſt qu'à huit ans
ince en Fable ait mis la choſe,
ıt que ſous mes cheveux blancs
ırique à force de temps
ers moins ſenſez que ſa Proſe.

iits dans ſa Fable ſemez,
nt en l'Ouvrage du Poëte
ıs, ni ſi bien exprimez.
iange en eſt plus complete.

chanter ſur la Muzette
non talent; mais je m'attens,
non Heros dans peu de tems
ta prendre la trompette.

ſuis pas un grand Prophete,
ıdant je lis dans les Cieux,
ıien-tôt ſes faits glorieux
nderont pluſieurs Homeres;
tems-ci n'en produit gueres.

Laiſſant à part tous ces myſteres,
Eſſaïons de conter la Fable avec ſuccez.

Le Renard dit au Loup, Nôtre chier, pour tous mets
J'ai ſouvent un vieux Coq, ou de maigres Poulets;
C'eſt une viande qui me laſſe.
Tu fais meilleure chere avec moins de hazard.
J'approche des maiſons, tu te tiens à l'écart.
Apprens-moi ton métier, Camarade, de grace:
Rens-moi le premier de ma race
Qui fourniſſe ſon croc de quelque Mouton gras,
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup: Il m'eſt mort un mien frere,
Allons prendre ſa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit: Voici comme il faut faire
Si tu veux écarter les Mâtins du Troupeau.
Le Renard aïant mis la peau
Repetoit les leçons que lui donnoit ſon maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut inſtruit autant qu'il pouvoit l'être.
Qu'un Troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'alarme au Camp & dans la Ville.
Meres, Brus & Vieillards au Temple couroient tous.
L'oſt du Peuple bêlant crut voir cinquante Loups.
Chien,

Chien, Berger & Troupeau, tout fuit vers le Village,
Et laiſſe ſeulement une Brebis pour gage.
Le larron s'en ſaiſit. A quelque pas de là
Il entendit chanter un Coq du voiſinage.
Le Diſciple auſſi-tôt droit au Coq s'en alla,
Jettant bas ſa robe de claſſe,
Oubliant les Brebis, les leçons, le Regent,
Et courant d'un pas diligent.
Que ſert-il qu'on ſe contrefaſſe?
Pretendre ainſi changer, eſt une illuſion;
L'on reprend ſa premiere trace
A la premiere occaſion.

De vôtre eſprit que nul autre n'égale,
Prince, ma Muſe tient tout entier ce projet.
Vous m'avez donné le ſujet,
Le dialogue & la morale.

CCXXXVI.

L'Ecreviſſe & ſa Fille.

LEs Sages quelquefois, ainſi que l'Ecreviſſe,
Marchent à reculons, tournent le dos au port.
C'eſt l'art des Matelots: C'eſt auſſi l'artifice
De ceux qui pour couvrir quelque puiſſant effort,
Enviſagent un poinct directement contraire,
Et font vers ce lieu-là courir leur adverſaire.
Mon ſujet eſt petit, cet acceſſoire eſt grand.

Je

Je pourrois l'appliquer à certain Conquerant
Qui tout ſeul déconcerte une Ligue à cent têtes.
Ce qu'il n'entreprend pas, & ce qu'il entreprend
N'eſt d'abord qu'un ſecret, puis devient des conquêtes.
En vain l'on a les yeux ſur ce qu'il veut cacher,
Ce ſont arrêts du ſort qu'on ne peut empêcher,
Le torrent à la fin devient inſurmontable.
Cent Dieux ſont impuiſſans contre un ſeul Jupiter.
LOUIS & le deſtin me ſemblent de concert
Entraîner l'Univers. Venons à nôtre Fable.
Mere Ecreviſſe un jour à ſa Fille diſoit:
Comme tu vas, bon Dieu! ne peux tu marcher droit?
Et comme vous allez vous-même! dit la Fille.
Puis je autrement marcher que ne fait ma famille?
Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu?
Elle avoit raiſon; la vertu
De tout exemple domeſtique
Eſt univerſelle, & s'applique
En bien, en mal, en tout; fait des ſages, des ſots;
Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos
A ſon but; j'y reviens, la methode en eſt bonne,
Sur tout au métier de Bellone:
Mais il faut le faire à propos.

. . . . . .

. . . . . .

CCXXXVII.

L'Aigle & la Pie.

'Aigle Reine des airs, avec Margot la Pie,
Differentes d'humeur, de langage, & d'eſprit,
Et d'habit,
Traverſoient un bout de prairie.
e hazard les aſſemble en un coin détourné.
'Agaſſe eut peur; mais l'Aigle aïant fort bien
dîné
a raſſure, & lui dit: Allons de compagnie.
le Maître des Dieux aſſez ſouvent s'ennuie,
Lui qui gouverne l'Univers,
ęn puis bien faire autant, moi qu'on ſçait qui
le ſers.
ntretenez-moi donc, & ſans ceremonie.
aquet bon-bec alors de jaſer au plus drû:
ur ceci, ſur cela, ſur tout. L'homme d'Horace
iſant le bien, le mal à travers champs, n'eût ſçu
e qu'en fait de babil y ſçavoit nôtre Agaſſe.
lle offre d'avertir de tout ce qui ſe paſſe,
Sautant, allant de place en place,
on eſpion, Dieu ſçait. Son offre aïant déplu,
L'Aigle lui dit tout en colere:
Ne quittez point vôtre ſejour,
aquet bon-bec: ma mie: adieu, je n'ai que faire
D'une babillarde à ma Cour;

C'eſt

C'eſt un fort méchant caractere.
Margot ne demandoit pas mieux.
Ce n'eſt pas ce qu'on croit, que d'entrer chez les Dieux;
Cet honneur a ſouvent de mortelles angoiſſes.
Rediſeurs, Eſpions, gens à l'air gracieux,
Au cœur tout différent, s'y rendent odieux;
Quoi qu'ainſi que la Pie il faille dans ces lieux
Porter habit de deux Parroiſſes.

CCXXXVIII.

Le Roy, le Milan, & le Chaſſeur.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE

DE CONTY.

COmme les Dieux ſont bons, ils veulent que les Rois
Le ſoient auſſi, c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'eſt vôtre avis; on ſçait que le courroux
S'éteint en vôtre cœur ſi-toſt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du ſien ne pût ſe rendre maiſtre,
Fut par là moins Heros que vous.
Ce titre n'appartient qu'aux bienfaicteurs des hommes,

L'A-

'Age d'Or en fit voir quelques-uns icy bas.
'eu de Grands ſont nez tels, en cet âge où nous
ſommes,
'Univers leur ſçait gré du mal qu'ils ne font pas.
s devroient de bonté nous donner plus d'exemples;
ar la valeur chez eux s'acquiert aſſez de Temples.
ous avez l'un & l'autre, & ces dons precieux
ont qu'il n'eſt point d'honneurs où vôtre cœur
n'aſpire;
e ſçais qu'on vous attend dans le Palais des
Dieux;
n ſiecle de ſejour icy vous doit ſuffire.
limen veut ſejourner tout un ſiecle chez vous.
Puiſſent les Plaiſirs les plus doux
Vous compoſer des deſtinées,
Par ce temps à peine bornées!
Et la Princeſſe, & vous, n'en meritez pas moins.
J'en prens ſes charmes pour témoins,
Pour témoins j'en prens les merveilles
Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ſes preſens,
Des qualitez qui n'ont qu'en vous feul leurs
pareilles,
Voulut orner ſes jeunes ans.
BOURBON d'un rare eſprit ſes graces aſſai-
ſonne,
Le Ciel joignit en ſa perſonne
Ce qui ſçait la faire eſtimer,
A ce qui ſçait la faire aimer.
Il ne m'appartient pas de dire vôtre joye:
Je m'en tais donc, & vais rimer
Ce que fit un Oyſeau de Proye.
Je change un peu la choſe. Un peu? J'y change
tout;

La Critique en cela me va pouſſer à bout,
Car c'eſt une étrange femelle.
Rien ne nous ſert d'entrer en raiſon avec elle.
Elle va m'alleguer que tout fait eſt ſacré,
Je n'en diſconviens pas, & me ſçay pourtant gré,
D'alterer celui-cy, c'eſt à cette licence
Que je dois l'acte de clemence,
Par qui je donne aux Rois des leçons de bonté.
Tous ne reſſemblent pas au noſtre,
Le monde eſt un Marchand mêlé,
L'on y voit de l'un, & de l'autre.
Icy bas le beau ni le bon
Ne ſont eſtimez tels, que par comparaiſon.
LOUIS ſeul eſt incomparable.
Je ne lui donne point un éloge affecté,
L'on ſçait que j'ay toûjours entremêlé la Fable
De quelque trait de verité.
Revenons à l'Oyſeau, le fait eſt memorable.

Un Milan de ſon nid antique poſſeſſeur,
Eſtant pris vif par un Chaſſeur,
D'en faire au Prince un don cet homme ſe propoſe.
La rareté du fait donnoit prix à la choſe;
L'Oyſeau par le Chaſſeur humblement preſenté;
(Si ce Conte n'eſt apocrife)
Va tout droit imprimer ſa griffe
Sur le nez de Sa Majeſté.
Quoy, ſur le nez du Roy? Du Roy même en perſonne,
Peut-eſtre il n'avoit lors ni Sceptre ni Couronne,
Quand il en auroit eu, ç'auroit eſté tout un.
Le nez Royal fut pris comme un nez du commun.

Dire

re des Courtiſans les clameurs & la peine,
roit ſe conſumer en efforts impuiſſans.
: Roy n'éclata point : les cris ſont indecens
A la Majeſté ſouveraine.
Oyſeau garda ſon poſte : on ne peût ſeulement
Hâter ſon départ d'un moment.
n Maiſtre le rappelle, & crie & ſe tourmente,
Chacun s'empreſſe, & tous en vain.
On crut que juſqu'au lendemain
maudit animal à la ſerre inſolente,
Nicheroit là malgré le bruit,
ſur le nez ſacré voudroit paſſer la nuit :
cher de l'en tirer irritoit ſon caprice.
uitte enfin le Roy, qui dit, laiſſez aller
Milan, & celuy qui m'a crû regaler.
ſe ſont acquitez tous deux de leur office,
in en Milan, & l'autre en Citoyen des Bois.
ur moy qui ſçais comment doivent agir les
Rois,
Je les affranchis du ſupplice.
la Cour d'admirer, & Courtiſans ravis
admirer de tels traits, par eux ſi mal ſuivis.
:n peu, même des Rois, prendroient un tel
modele,
Et le Veneur l'échapa belle,
upable ſeulement, tant lui que l'animal,
ignorer le danger d'approcher trop le Maiſtre.
Ils n'avoient appris à connoître
ie les Hoſtes des Bois ; Eſtoit-ce un ſi grand
mal ?
Si je craignois quelque cenſure
citerois Pilpay touchant cette avanture,
s recits en ont l'air : il me ſeroit aiſé

De la tirer d'un lieu par le Gange arrosé.
Là, nulle humaine creature
Ne touche aux animaux pour leur sang épan
Le Roy même feroit scrupule d'y toucher.
Sçavons nous, disent ils, si cet Oyseau de l
N'étoit point au Siege de Troye?
Peut-estre y tint-il lieu de Prince ou de Hei
Des plus hupez, & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'estre enco
Nous croyons; aprés Pitagore,
Qu'avec les animaux de forme nous change
Tantoſt Milans, tantoſt Pigeons,
Tantoſt humains, qui volatillés
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons
L'accident du Chaſſeur, voicy l'autre mani
Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-o
A la chaſſe un Milan, ce qui n'arrive guer
En voulut au Roy faire un don
Comme de choſe singuliere.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans
C'eſt le *non plus ultra* de la Fauconnerie.
Ce Chaſſeur perce donc un gros de Courtil
Plein de zele, échauffé s'il le fut de ſa vie.
Par ce parangon des preſens
Il croyoit ſa fortune faite,
Lorſque ſur ce Chaſſeur l'animal ſe rejette,
Et de ſes ongles tout d'acier,
Sauvage encore & tout groſſier:
Hape le nez du pauvre Sire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & Courtiſans; qui n'eût ry?

moy

Je n'en euſſe quitté ma part pour un Empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foy
Je ne l'oſe aſſeurer ; mais je tiendrois un Roy
Bien malheureux s'il n'oſoit rire,
C'eſt le plaiſir des Dieux. Jupiter rit auſſi,
Bien qu'Homere en ſes vers lui donne un noir ſoucy.
Ce Poëte aſſure en ſon Hiſtoire,
Qu'un Ris inextinguible en l'Olimpe éclata,
Petit ni grand n'y reſiſta,
Quand Vulcain clopinant s'en vint verſer à boire.
Que le peuple immortel fuſt alors grave ou non,
J'ay changé mon ſujet avec juſte raiſon ;
Car puis qu'il s'agit de morale,
Que nous reſte du Chaſſeur l'avanture fatale,
Enſeignée de nouveau ? L'on a veu de tout temps
Plus de ſots Fauconniers, que de Rois indulgens.

CCXXXIX.

Le Renard, les Mouches, & le Heriſſon.

AUx traces de ſon ſang, un vieux hôte des bois,
Renard fin, ſubtil, & matois,
Bleſſé par des Chaſſeurs, & tombé dans la fange,
Autrefois attira ce Paraſite aîlé
Que nous avons Mouche appellé.
Il accuſoit les Dieux, & trouvoit fort étrange
Que le ſort à tel poinct le voulût affliger,

Et le fit aux Mouches manger.
Quoi! ſe jetter ſur moi, ſur moi le plus habile
De tous les Hôtes des Forêts?
Depuis quand les Renards ſont-ils un ſi bon mets?
Et que me ſert ma queuë; eſt-ce un poids inutile?
Va, le Ciel te confonde, animal importun;
Que ne vis-tu ſur le commun?
Un Heriſſon du voiſinage,
Dans mes Vers nouveau perſonnage,
Voulut le délivrer de l'importunité
Du Peuple plein d'avidité.
Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voiſin Renard, dit-il, & terminer tes peines.
Garde-t'en bien, dit l'autre; ami ne le fais pas:
Laiſſe-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux ſont ſaouls; une troupe nouvelle
Viendroit fondre ſur moi, plus âpre & plus cruelle.
Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici bas:
Ceux-ci ſont Courtiſans, ceux-là ſont Magiſtrats.
Ariſtote appliquoit cet Apologue aux Hommes.
Les exemples en ſont communs,
Sur tout au païs où nous ſommes.
Plus telles gens ſont pleins, moins ils ſont importuns.

CCXL.

Daphnis & Alcimadure.

Imitation de Theocrite.

A Madame de la Meſangere

AImable fille d'une mere
A qui ſeule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend ſoigneux de vous plaire.
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour.
Je ne puis qu'en cette Preface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnaſſe,
Et que j'ai le ſecret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire;
Ce ſeroit trop; il faut choiſir,
Ménageant ma voix & ma Lire,
Qui bien-tôt vont manquer de force & de loiſir.
Je loûrai ſeulement un cœur plein de tendreſſe,
Ces nobles ſentimens, ces graces, cet eſprit;
Vous n'auriez en cela ni Maître ni Maîtreſſe,
Sans celle dont ſur vous l'éloge rejallit,
Gardez d'environner ces roſes
De trop d'épines, ſi jamais
L'Amour vous dit les mêmes choſes,

Il les dit mieux que je ne fais.
Auſſi ſçait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils : Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Mépriſoit de ce Dieu le ſouverain pouvoir ;
On l'appelloit Alcimadure,
Fier & farouche objet, toûjours courant aux bois
Toûjours ſautant aux prez, danſant ſur la verdure
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice : au reſte égalant les plus belles
Et ſurpaſſant les plus cruelles ;
N'aïant trait qui ne plaiſe, pas même en ſes rigueurs
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ſes faveurs ?
Le jeune & beau Daphnis, Berger de noble race
L'aima pour ſon malheur : jamais la moindre grace
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir ;
Le deſeſpoir le fit courir
A la porte de l'Inhumaine.
Helas ! ce fut aux vents qu'il raconta ſa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maiſon fatale, où parmi ſes Compagnes
L'Ingrate, pour le jour de ſa nativité,
Joignoit aux fleurs de ſa beauté,
Les treſors des jardins & des vertes campagnes :
J'eſperois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous ſuis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainſi que tout le reſte
Vous me refuſiez même un plaiſir ſi funeſte.
Mon pere aprés ma mort, & je l'en ai chargé,

Doit mettre à vos pieds l'heritage
Que vôtre cœur a negligé.
Je veux que l'on y joigne auſſi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien,
Et que du reſte de mon bien
Mes Compagnons fondent un Temple,
Où vôtre image ſe contemple,
Renouvellans de fleurs l'Autel à tout moment;
J'aurai prés de ce Temple un ſimple monument;
On gravera ſur la bordure:
Daphnis mourut d'amour; Paſſant arrête toi:
Pleure, & dis: Celui-ci ſuccomba ſous la loi
De la cruelle Alcimadure.
A ces mots par la Parque il ſe ſentit atteint;
Il auroit pourſuivi, la douleur le prévint;
Son Ingrate ſortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au ſort de ſon Amant.
Elle inſulta toûjours au fils de Cytherée,
Menant dés ce ſoir même, au mépris de ſes Loix,
Ses Compagnes danſer autour de ſa Statuë;
Le Dieu tomba ſur elle, & l'accabla du poids;
Une voix ſortit de la nuë;
Echo redit ces mots dans les airs épandus:
Que tout aime à preſent, l'Inſenſible n'eſt plus.
Cependant de Daphnis l'Ombre au Styx deſcenduë
Fremit, & s'étonna la voïant accourir.
Tout l'Erebe entendit cette belle homicide
S'excuſer au Berger qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax Ulyſſe, & Didon ſon perfide.

CCXLI.

Philemon & Baucis.

Sujet tiré des Metamorphoſes d'Ovide.

A Monſeigneur le Duc de Vendome.

NI l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux;
Ces deux Divinitez n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaiſir peu tranquile;
Des ſoucis dévorans c'eſt l'éternel azile,
Veritables Vautours que le fils de Japet
Repreſente enchaîné ſur ſon triſte ſommet.
L'humble toict eſt exemt d'un tribut ſi funeſte;
Le Sage y vit en paix, & mépriſe le reſte.
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ſes pieds les favoris des Rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce ſéjour,
Rien ne trouble ſa fin, c'eſt le ſoir d'un ſeul jour.
Philemon & Baucis nous en offrent l'exemple,
Tous deux virent changer leur Cabane en un Temple.
Hymenée & l'Amour par des deſirs conſtans
Avoient uni leurs cœurs dés leur plus doux Printemps;

Ni

le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flâme;
ton prenoit plaiſir à filer cette trame.
ſçûrent cultiver, ſans ſe voir aſſiſtez,
r enclos & leur champ par deux fois vingt Etez.
ſeuls ils compoſoient toute leur Republique,
ıreux de ne devoir à pas un domeſtique
plaiſir ou le gré des ſoins qu'ils ſe rendoient.
ıt vieillit: ſur leur front les rides s'étendoient:
mitié modera leurs feux ſans les détruire.
ar des traits d'amour ſçût encor ſe produire.
habitoient un Bourg, plein de gens dont le cœur
;noit aux duretez un ſentiment moqueur.
iter reſolut d'abolir cette engeance.
art avec ſon fils le Dieu de l'Eloquence;
us deux en Pelerins vont viſiter ces lieux:
le logis y ſont, un ſeul ne s'ouvre aux Dieux.
ts enfin à quitter un ſéjour ſi prophane;
rirent à l'écart une étroite cabane,
neure hoſpitaliere, humble & chaſte maiſon.
rcure frappe, on ouvre; auſſi-tôt Philemon
nt au devant des Dieux, & leur tient ce langage:
us me ſemblez tous deux fatiguez du voïage,
poſez-vous. Uſez du peu que nous avons;
ide des Dieux a fait que nous le conſervons:
ez-en; ſaluez ces Penates d'argile;
ıais le Ciel ne fut aux humains ſi facile;
e quand Jupiter même étoit de ſimple bois;
puis qu'on l'a fait d'or il eſt ſourd à nos voix.
icis, ne tardez point, faites tiedir cette onde;
:or que le pouvoir au deſir ne réponde,
s Hôtes agréront les ſoins qui leur ſont dûs.

Quelques reſtes de feu ſont la cendre répandus.
D'un ſouffle haletant par Baucis s'allumerent ;
Des branches de bois ſec auſſi-tôt s'enflammerent
D'onde tiéde on lava les pieds des Voïageurs :
Philemon les pria d'excuſer ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importu
Il entretint les Dieux : non point ſur la fortun
Sur ſes jeux, ſur la pompe & la grandeur des R
Mais ſur ce que les champs, les vergers & les
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus r
Cependant par Baucis le feſtin ſe prepare...
La table où l'on ſervit le champêtre repas,
Fut d'ais non façonnez à l'aide du compas ;
Encore aſſure-t-on, ſi l'hiſtoire en eſt cruë,
Qu'en un de ſes ſupports le tems l'avoit rompuë.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vaſe, autre injure des ans
Un tapis tout uſé couvrit deux eſcabelles :
Il ne ſervoit pourtant qu'aux fêtes ſolemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert pour tous met
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cerés
Les divins Voïageurs alterez de leur courſe,
Mêloient au vin groſſier le criſtal d'une ſource.
Plus le vaſe verſoit, moins il s'alloit vuidant.
Philemon reconnût ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins ; tous deux s'agenoüi
rent ;
A ce ſigne d'abord leurs yeux ſe déſillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs ſourcis
Qui font trembler les Cieux ſur leurs Poles aſſis
Grand Dieu, dit Philemon, excuſez nôtre faut
Quels humains auroient crû recevoir un tel Hôte
Ces mets, nous l'avoüons, ſont peu délicieux,

Mais quand nous ſerions Rois, que donner à des
Dieux?
C'eſt le cœur qui fait tout; que la terre & que l'onde
Aprêtent un repas pour les Maîtres du monde,
Ils lui prefereront les ſeuls preſens du cœur.
Baucis ſort à ces mots pour reparer l'erreur;
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres ſoins dés l'enfance élevée:
Elle en veut faire un mets, & la pourſuit en vain;
La volatille échape à ſa tremblante main;
Entre les pieds des Dieux elle cherche un aſile:
Ce recours à l'oiſeau ne fut pas inutile;
Jupiter intercede. Et déja les valons
Voïoient l'ombre en croiſſant tomber du haut des
monts.
Les Dieux ſortent enfin, & font ſortir leurs Hôtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes;
Suivez-nous: Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs, vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs.
Il dit: Et les Autans troublent déja la plaine.
Nos deux Epoux ſuivoient, peu marchans qu'avec
peine.
Un appui de roſeau ſoulageoit leurs vieux ans.
Moitié ſecours des Dieux, moitié peur, ſe hâtans,
Sur un mont aſſez proche enfin ils arriverent,
A leurs pieds auſſi-tôt cent nuages creverent.
Des miniſtres du Dieu les eſcadrons flottans
Entraînerent ſans choix animaux, habitans,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure;
Sans veſtige du Bourg, tout diſparut ſur l'heure.
Les vieillards déploroient ces ſeveres deſtins.
Les animaux perir! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber ſous les celeſtes armes;

Bau-

Baucis en répandit en ſecret quelques larmes.
Cependant l'humble Toict devient Temple, & ſes
murs:
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus
durs.
De pilaſtres maſſifs les cloiſons revêtuës,
En moins de deux inſtans s'élevent juſqu'aux nuës,
Le chaume devient or; tout brille en ce pourpris;
Tous ces évenemens ſont peints ſur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,
Ceux-ci furent tracez d'une main immortelle.
Nos deux Epoux ſurpris, étonnez, confondus,
Se crurent par miracle en l'Olimpe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres creatu-
res;
Aurions-nous bien le cœur & les mains aſſez pures
Pour préſider ici ſur les honneurs divins,
Et Prêtres vous offrir les vœux des Pelerins?
Jupiter exauça leur priere innocente.
Helas! dit Philemon, ſi vôtre main puiſſante
Vouloit favoriſer juſqu'au bout deux mortels,
Enſemble nous mourrions en ſervant vos Autels:
Cloton feroit d'un coup ce double ſacrifice,
D'autres mains nous rendroient un vain & triſte
office;
Je ne pleurerois point celle-ci, ni ſes yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable:
Mais oſerai-je dire un fait preſque incroïable;
Un jour qu'aſſis tous deux dans le ſacré parvis,
Ils contoient cette hiſtoire aux Pelerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
Philemon leur diſoit: Ce lieu plein de merveille

N'a

N'a pas toûjours ſervi de Temple aux Immortels.
Un Bourg étoit autour ennemi des Autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies:
Du celeſte courroux tous furent les hoſties;
Il ne reſta que nous d'un ſi triſte débris:
Vous entendrez tantôt la ſuite en nos lambris.
Jupiter l'y peignit. En contant ces Annales
Philemon regardoit Baucis par intervales;
Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
Il veut lui tendre auſſi les ſiens, & ne peut pas;
Il veut parler, l'écorce a ſa langue preſſée;
L'un & l'autre ſe dit adieu de la penſée;
Le corps n'eſt tantôt plus que feüillage & que bois.
D'étonnement la Troupe, ainſi qu'eux perd la voix;
Même inſtant, même ſort à leur fin les entraine;
Baucis devient Tilleul, Philemon devient Chêne.
On les va voir encore, afin de meriter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent ſous le poids des offrandes ſans nombre.
Pour peu que des Epoux ſejournent ſous leur ombre,
Ils s'aiment juſqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! &c. . . . mais autre-part j'ai porté mes preſens.
Celebrons ſeulement cette Metamorphoſe.
De fideles témoins m'aiant conté la choſe,
Clio me conſeilla de l'étendre en ces Vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'Univers.
Quelque jour on verra chez les Races futures,
Sous l'appui d'un grand nom paſſer ces Avantures.
Vendôme, conſentez au los que j'en attens;
Faites-moi triompher de l'Envie & du Temps.
Enchaînez ces Demons, que ſur nous ils n'attentent, En-

Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un ſtile aſſez haut
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les celebrer ſeroit œuvre infinie;
L'entrepriſe demande un plus vaſte genie;
Car quel merite enfin ne vous fait eſtimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer;
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux Ouvr
ges,
Vous y joignez un goût plus ſeur que nos ſuffi
ges;
Don du Ciel, qui peut ſeul tenir lieu des preſen
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevez, peu d'autres encor même
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les poſſede, c'eſt vou
Je l'oſe dans ces Vers ſoûtenir devant tous:
Clio ſur ſon giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher attentive à vous plaire:
On dit qu'elle & ſes Sœurs, par l'ordre d'Apollo
Tranſportent dans Anet tout le ſacré Vallon;
Je le crois. Puiſſions-nous chanter ſous les ombr
ges
Des arbres dont ce lieu va border ſes rivages!
Puſſent-ils tout d'un coup élever leurs ſourcis!
Comme on vid autrefois Philemon & Baucis.

CCXLII.

La Matrone d'Epheſe.

'Il eſt un conte uſé, commun, & rebatu,
C'eſt celui qu'en ces Vers j'accommode à ma
guiſe.
Et pourquoi donc le choiſis-tu?
Qui t'engage à cette entrepriſe?
'a-t-elle point déja produit aſſez d'écrits?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone?
omment la rendras-tu nouvelle à nos eſprits?
ns répondrè aux cenſeurs; car c'eſt choſe infinie,
oïons ſi dans mes Vers je l'aurai rajeunie.

Dans Epheſe il fut autrefois
ne Dame en ſageſſe & vertus ſans égale.
Et ſelon la commune voix,
iant ſçû ruiner ſur l'amour conjugale.
n'eſtoit bruit que d'elle & de ſa chaſteté:
On l'alloit voir par rareté;
'étoit l'honneur du ſexe: heureuſe ſa patrie!
aque Mere à ſa Bru l'alleguoit pour patron;
aque Epoux la prônoit à ſa Femme cherie;
'elle deſcendent ceux de la Prudoterie.
Antique & celebre maiſon.
Son Mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce ſeroit un détail frivole;

Il

Il mourut, & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un Mari
Amoureux autant que cheri.
Mainte Veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant
Celle-ci par ſes cris mettoit tout en allarme;
Celle-ci faiſoit un vacarme,
Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs;
Bien qu'on ſçache qu'en ces malheurs
De quelque deſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toûjours moins forte que la plainte
Toûjours un peu de faſte entre parmi les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée,
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excés:
Chacun rendit par là ſa douleur rengregée.
Enfin ne voulant plus joüir de la clarté
Que ſon Epoux avoit perduë,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers deſcenduë
Et voïez où que peut l'exceſſive amitié;
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)
Une Eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien; c'eſt-à-dire, en un mot
N'aïant examiné qu'à demi ce complot;
Et juſques à l'effet courageuſe & hardie.
L'Eſclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entraimoient, & cette paſſion
Etoit cruë avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le Monde entier à peine eût fourni deux modele

D'une telle inclination.

Comme l'Eſclave avoit plus de ſens que la Dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvemens,
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentimens.
Aux conſolations la Veuve inacceſſible,
S'appliquoit ſeulement à tout moïen poſſible
De ſuivre le Défunt aux noirs & triſtes lieux:
Ce fer auroit été le plus court & le mieux,
Mais la Dame vouloit paître encore ſes yeux
Du treſor qu'enfermoit la biere,
Froide dépoüille, & pourtant chere.
C'étoit-là le ſeul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de ſortes,
Cette Veuve choiſit pour ſortir d'ici-bas
Un jour ſe paſſe, & deux ſans autre nourriture
Que ſes profonds ſoupirs, que ſes frequens helas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le ſort, & toute la nature.
Enfin ſa douleur n'obmit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre mort faiſoit ſa reſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien differemment.
Car il n'avoit pour monument
Que le deſſus d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un Soldat bien recompenſé
Le gardoit avec vigilance.

Il étoit dit par Ordonnance
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi
Rempliroit auſſi-tôt ſa place.
C'étoit trop de ſévérité;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fiſt au Garde aucune grace.
Pendant la nuit il vid aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la Dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles,
Le mort pour elle y répondit:
Cet objet ſans autres paroles
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajoûta la Suivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention;
Et déja l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie:
Le tems avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voïez-moi manger ſeulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempe
ment

Ne déplut pas aux deux femelles,
Concluſion qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé;
Ce qu'il fit: & l'Eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dît-elle, un penſer m'eſt venu:
Qu'importe à vôtre Epoux que vous ceſſiez de vivre?
Croïez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
Si par vôtre trépas vous l'aviez prevenu?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriére.
La nôtre ſera longue encor ſi nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biere?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.
On ne meurt que trop tôt: qui nous preſſe? attendons;
Quant à moy je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts;
Que vous ſervira-t-il d'en être regardée?
Tantôt en voïant les treſors
Dont le Ciel prit plaiſir d'orner vôtre viſage,
Je diſois, helas! c'eſt dommage,
Nous mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce diſcours flateur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit ſon temps; il tira
Deux traits de ſon carquois: de l'un il entama
Le Soldat juſqu'au vif; l'autre effleura la Dame:
Jeune & belle elle avoit ſous ſes pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.

Il fait tant que de plaire, & ſe rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieu
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toûjours par degrez, comme l'on peut p
De l'un à l'autre il fait cette femme paſſe
Je ne le trouve pas etrange:
Elle écoute un Amant, elle en fait un Mar
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant ch
Pendant cet hymenée un voleur ſe hazarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du G
Il en entend le bruit; il y court à grands pas
Mais en vain, la choſe étoit faite.
Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſçachant où trouver retraite.
L'Eſclave alors lui dit le voïant éperdu:
L'on vous a pris vôtre pendu?
Les Loïx ne vous feront, dites-vous, nu
Si Madame y conſent j'y remedîrai bien.
Mettons nôtre mort en la place,

Elles auroient aſſez d'apas.

Prudes vous vous devez défier de vos forces.
Ne vous vantez de rien. Si vôtre intention
Eſt de reſiſter aux amorces,
La nôtre eſt bonne auſſi : mais l'éxecution
Nous trompe également ; témoin cette Matrone.
Et n'en déplaiſe au bon Petrone.
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vid faire,
Qu'au deſſein de mourir mal conçû, mal formé ;
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une ſi grande affaire.
Cela lui ſauvoit l'autre ; & tout conſideré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.

CCXLIII.

BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

UN jour Satan, Monarque des Enfers,
Faiſoit paſſer ſes Sujets en revûë.
Là confondus tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menuë,
Jettoient maint pleur, pouſſoient maint & maint cri,

Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en paſſant à chaque ame ;
Qui t'a jettée en l'éternelle flame ?
L'une diſoit, Helas ! c'eſt mon Mari ;
L'autre auſſi-tôt répondoit, c'eſt ma Femme.
Tant & tant fut ce diſcours repeté,
Qu'enfin Satan dit en plein Conſiſtoire :
Si ces gens-ci diſent la verité,
Il eſt aiſé d'augmenter nôtre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le verifier.
Pour cet effet il nous faut envoïer
Quelque Demon plein d'art & de prudence ;
Qui non content d'obſerver avec ſoin
Tous les Hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre experience.
Le Prince aïant propoſé la Sentence,
Le noir Senat ſuivit tout d'une voix.
De Belphegor auſſi-tôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voïant à merveilles,
Capable enfin de penetrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,
On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vûë, & qu'en lieux differens
Il pût toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,
Bref ce qui ſuit nôtre condition,
Fut une annexe à ſa legation.
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours, & par ſon induſtrie,
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,

Qu

l n'eût ici consumé certain tems :
iission devoit durer dix ans.
'oilà donc qui traverse, & qui passe
ue le Ciel voulut mettre d'espace
e ce monde & l'éternelle nuit ;
:n mit guere, un moment y conduit.
re Demon s'établit à Florence,
: pour lors de luxe & de depense.
ne il la crut propre pour le trafic.
ous le nom du Seigneur Roderic,
ogea, meubla, comme un riche homme,
Se maison, grand train, nombre de gens,
cipant tous les jours sur la somme
l ne devoit consumer qu'en dix ans.
s'étonnoit d'une telle bombance.
noit table, avoit de tous côtez
s à ses frais, soit pour ses voluptez,
pour le faste & la magnificence.
i des plaisirs où plus il dépensa
a loüange. Apollon l'encensa ;
il est maître en l'art de flaterie.
le n'eût onc tant d'honneurs en sa vie.
cœur devint le but de tous les traits
mour lançoit : il n'étoit point de belle
n'emploïât ce qu'elle avoit d'attraits
: le gagner, tant sauvage fût-elle :
de trouver une seule rebelle,
'est la mode à gens de qui la main
les presens s'aplanit tout chemin.
un ressort en tous desseins utile.
i jà dit, & le redis encor ;
: connois d'autre premier mobile
s l'Univers, que l'argent & que l'or.

Nôtre Envoïé cependant tenoit compte
De chaque Hymen, en journaux differens;
L'un des Epoux ſatisfaits & contens,
Si peu rempli que le Diable en eût honte,
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors;
Belle, & bien faite, & peu d'autres treſors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le Pere dit que Madame Honneſta,
C'étoit ſon nom, avoit eu juſques-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic preferer,
Et démandoit temps pour déliberer.
On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes vœux s'adreſſoient.
Fêtes & bals, ſerenades, muſique,
Cadeaux, feſtins, bien fort apétiſſoient,
Alteroient fort le fonds de l'Ambaſſade.
Il n'y plaint rien, en uſe en grand Seigneur,
S'épuiſe en dons. L'autre ſe perſuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion qu'aprés forces prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un oüi de Madame Honneſta.
Auparavant le Notaire y paſſa:
Dont Belphegor ſe mocquant en ſon ame;
Hé quoi, dit-il, on acquiert une Femme
Comme un Château! Ces gens ont tout gâté

Il eut raiſon : ôtez d'entre les hommes
La ſimple foi, le meilleur eſt ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous ſommes,
Dans les procés en prenant le revers.
Les ſi, les car, les Contracts ſont la porte
Par où la noiſe entre dans l'Univers :
N'eſperons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnitez & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats,
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reſte eſt inutile :
Qu'ainſi ne ſoit, voïons d'autres états.
Chez les Amis tout s'excuſe, tout paſſe ;
Chez les Amans tout plaît, tout eſt parfait ;
Chez les Epoux tout ennuie & tout laſſe.
Le devoir nuit, chacun eſt ainſi fait :
Mais, dira-t-on, n'eſt-il en nulles guiſes
D'heureux ménage ? aprés meur examen,
J'appelle un bon, voire un parfait Hymen,
Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.

Sur ce point-là c'eſt aſſez raiſonné.
Dés que chez lui le Diable eut amené
Son Epouſée, il jugea par lui-même
Ce qu'eſt l'Hymen avec un tel Démon :
Toûjours debats, toûjours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un degré ſuprême.
Le bruit fut tel que Madame Honneſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla :
Plus d'une fois on courut à la noiſe.
Il lui falloit quelque ſimple Bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle ; un petit Trafiquant
Traiter ainſi les Filles de mon rang !

Meritoit-il femme ſi vertueuſe?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe:
J'en ai regret, & ſi je faiſois bien ....
Il n'eſt pas ſeur qu'Honneſta ne fiſt rien:
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux Epoux, à ce que dit l'Hiſtoire,
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement
D'Eté, d'Hyver, d'entre-tems, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre Enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épouſa
La parenté de Madame Honneſta,
Aïant ſans ceſſe & le pere & la mere,
Et la grand'ſœur avec le petit frere,
De ſes deniers mariant la grand'ſœur,
Et du petit païant le Precepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruine infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant? qu'eſt-ce que cette choſe;
Je definis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble:
Et plus le bien de ſon Maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble;
Tant qu'aiſément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur reſteroit:
Dont par raiſon bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devinſt l'Intendant à ſon tour;

Car

Car regagnant ce qu'il eut étant Maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le ſeul recours du pauvre Roderic,
Son ſeul eſpoir étoit certain trafic
Qu'il pretendoit devoir remplir ſa bourſe,
Eſpoir douteux, incertaine reſſource.
Il étoit dit que tout ſeroit fatal
A nôtre Epoux, ainſi tout alla mal.
Ses Agents tels que la plûpart des nôtres,
En abuſoient. Il perdit un vaiſſeau,
Et vid aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal ſervi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à païer,
Et qu'à ſa porte il vid le creancier,
Force lui fut d'eſquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre pourſuite
Il ſe ſauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses Creanciers, & ſa Femme encor pire:
Qu'il n'y ſçavoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon: Iroit-on là le prendre;
Dame Honneſta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner?
Choſe ennuïeuſe, & qu'il eſt las d'entendre.
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Si-tôt que lui Matheo l'en prîroit;
Trois fois ſans plus, & ce pour récompenſe
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout auſſi-tôt l'Ambaſſadeur commence

Avec

Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'Hiſtoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une Fille unique
Où le Galand ſe trouvoit aſſez bien;
Mais Matheo moïennant groſſe ſomme
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naple, il ſe tranſporte à Rome.
Saiſit un corps: Matheo l'en bannit,
Le chaſſe encore; autre ſomme nouvelle.
Trois fois enfin, toûjours d'un corps femelle,
Remarquez bien, nôtre Diable ſortit.
Le Roi de Naple avoit lors une Fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille;
Maint jeune Prince étoit ſon pourſuivant,
Là d'Honneſta Belphegor ſe ſauvant,
On ne le put tirer de cet azile.
Il n'étoit bruit aux champs comme à la ville
Que d'un manant qui chaſſoit les Eſprits.
Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
Bien affligé de manquer cette ſomme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'eſperer
Que Belphegor ſe laiſſât conjurer)
Il la refuſe; il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pecheur, qui ſans ſçavoir comment,
Sans dons du Ciel, par hazard ſeulement,
De quelques corps a chaſſé quelque Diable,
Apparemment chetif, & miſerable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire; on le force on l'ameine,
On le menace, on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance

Se

Se manifeſte avant la fin du jour.
Dés l'heure même on vous met en preſence
Nôtre Demon & ſon Conjurateur.
D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.
Chacun y court, n'eſt fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté ſont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptez d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'Eſprit malin voïant ſa contenance
Rioit ſous cape, alleguoit les trois fois;
Dont Matheo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes,
Le tout en vain: Plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit
Que ſur ce Diable il n'avoit nul credit.
On vous le hape & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Neceſſité lui ſuggera ce tour:
Il dit tout bas qu'on batît le tambour,
Ce qui fut fait; dequoi l'Eſprit immonde
Un peu ſurpris au Manant demanda:
Pourquoi ce bruit? coquin, qu'entends-je là?
L'autre répond: C'eſt Madame Honneſta
Qui vous reclame, & va par tout le Monde
Cherchant l'Epoux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fonds des Enfers, & conta
Tout le ſuccés qu'avoit eu ſon voïage.
Sire, dit-il, le nœud du Mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états.
Vôtre Grandeur voit tomber ici bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,

Ceux

Ceux que l'Hymen fait de ſa Confrerie;
J'ai par moi même examiné le cas.
Non que de ſoi la choſe ne ſoit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux deſtin;
Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en vôtre Couronne.
Satan le crut: il fut récompenſé,
Encor qu'il eût ſon retour avancé;
Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
Qu'aïant ſans ceſſe un Diable à ſes oreilles,
Toûjours le même, & toûjours ſur un ton,
Il fut contraint d'enfiler la venelle;
Dans les Enfers, encore en change-t-on;
L'autre peine eſt à mon ſens plus cruelle.
Je voudrois voir quelques gens y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que pretends-je inferer?
Premierement je ne ſçai pire choſe
Que de changer ſon logis en priſon:
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Vôtre aſcendant à l'Hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honneſta s'il ſe peut;
N'a pas pourtant une Honneſta qui veut.

CCXLIV.

Les Filles de Minée.

Sujet tiré des Metamorphoſes d'Ovide.

JE chante dans ces Vers les Filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dés l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juſte droit de ſes honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains ſe faire reconnaître.
On ne voit point les champs répondre aux ſoins du Maître,
Si dans les jours ſacrez autour de ſes guerets
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Cérés.
La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vid trois ſœurs condamner ce ſaint zele.
Alcithoé l'aînée aïant pris ſes fuſeaux,
Dit aux autres : Quoi donc toûjours des Dieux nouveaux?
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours aſſez pour tant de Fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu qui purgea de monſtres l'Univers;
Mais à quoi ſert Bacchus, qu'à cauſer des querelles?
Affoiblir les plus ſains; enlaidir les plus belles;
Souvent mener au Stix par de triſtes chemins;
Et nous irons chommer la peſte des humains?

Pour

Pour moi j'ai reſolu de pourſuivre ma tâche.
Se donne qui voudra ce jour-ci du relâche:
Ces mains n'en prendront point. Je ſuis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des recits.
Toutes trois tour à tour racontons quelque hiſtoire;
Je pourrois retrouver ſans peine en ma memoire
Du Monarque des Dieux les divers changemens,
Mais comme chacun ſçait tous ces évenemens,
Diſons ce que l'amour inſpire à nos pareilles:
Non toutefois qu'il faille en contant ſes merveilles.
Accoûtumer nos cœurs à goûter ſon poiſon;
Car, ainſi que Bacchus, il trouble la raiſon.
Recitons-nous les maux que ſes biens nous attirent.
Alcithoé ſe tut, & ſes ſœurs applaudirent.
Aprés quelques momens, hauſſant un peu la voix,
Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe:
Pyrame, c'eſt l'amant, eut Thisbé pour maitreſſe:
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux;
L'un bien-fait, l'autre belle, agreables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine;
D'autant plûtôt épris, qu'une invincible haine
Diviſant leurs parens, ces deux Amans unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour ſe ſervit.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voiſines
Leurs maiſons où regnoient ces guerres inteſtines:
Ce fut un avantage à leurs deſirs naiſſans.
Le cours en commença par des jeux innocens;
La premiere étincelle eut embraſé leur ame
Qu'ils

ils ignoroient encor ce que c'étoit que flâme.
icun favoriſoit leurs tranſports mutuels,
is c'étoit à l'inſçû de leurs parens cruels.
défenſe eſt un charme ; on dit qu'elle aſſaiſonne
plaiſirs, & ſur tout ceux que l'amour nous
donne.
n des logis à l'autre, elle inſtruiſit du moins
s Amans à ſe dire avec ſigne leurs ſoins.
leger reconfort ne les put ſatisfaire ;
lut recourir à quelque autre myſtere.
vieux mur entr'ouvert ſeparoit leurs maiſons,
temps avoit miné ſes antiques cloiſons.
ſouvent de leurs maux ils déploroient la cauſe ;
paroles paſſoient ; mais c'étoit peu de choſe.
plaignant d'un tel ſort, Pirame dit un jour,
re Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour ;
us avons à nous voir une peine infinie ;
ons de nos parens l'injuſte tyrannie :
ai d'autres en Grece, ils ſe tiendront heureux
: vous daigniez chercher un azile chez eux ;
ir amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'in-
vite
rendre le parti dont je vous ſollicite.
ſt vôtre ſeul repos qui me le fait choiſir,
je n'oſe parler, helas ! de mon deſir ;
it-il à vôtre gloire en faire un ſacrifice ?
crainte des vains bruits faut-il que je languiſſe ?
lonnez, j'y conſens, tout me ſemblera doux ;
ous aime, Thisbé, moins pour moi que pour
vous.
pourrois dire autant, lui repartit l'Amante ;
tre amour étant pure, encor que vehemente,
vous ſuivrai par tout : nôtre commun repos

Me doit mettre au-deſſus de tous les vains propos;
Tant que de ma vertu je ſerai ſatisfaite,
Je rirai des diſcours d'une langue indiſcrete,
Et m'abandonnerai ſans crainte à vôtre ardeur,
Contente que je ſuis des ſoins de ma pudeur.
Jugez ce que ſentit Pirame à ces paroles;
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moi:
Vous-mêmes peignez-vous cet Amant hors de ſoi.
Demain, dit-il, il faut ſortir avant l'Aurore;
N'attendez point les traits que ſon char fait éclore,
Trouvez-vous aux degrez du terme de Cerés:
Là nous nous attendrons; le rivage eſt tout prés:
Une barque eſt au bord; les Rameurs, le vent même;
Tout pour nôtre départ montre une hâte extrême;
L'augure en eſt heureux, nôtre ſort va changer;
Et les Dieux ſont pour nous, ſi je ſçai bien juger.
Thisbé conſent à tout; elle en donne pour gage
Deux baiſers par le mur arrêtez au paſſage.
Heureux mur! tu devois ſervir mieux leur deſir;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaiſir.
Le lendemain Thisbé ſort & prévient Pirame;
L'impatience, helas! maîtreſſe de ſon ame,
La fait arriver ſeule & ſans guide aux degrez;
L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurez.
Une lionne vient, monſtre imprimant la crainte
D'un carnage recent ſa gueule eſt toute teinte.
Thisbé fuit, & ſon voile emporté par les airs,
Source d'un ſort cruel, tombe dans ces deſerts.
La lionne le voit, le ſoüille, le déchire,
Et l'aïant teint de ſang, aux forêts ſe retire.

This-

s'étoit cachée en un buiſſon épais.
arrive, & void ces veſtiges tout frais.
t! que devient-il? un froid court dans ſes
veines;
çoit le voile étendu dans ces plaines:
es, & le ſang joint aux traces des pas,
:he de douter d'un funeſte trépas.
s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perduë,
i par ma faute aux Enfers deſcenduë!
oulu; c'eſt moi qui ſuis le monſtre affreux
tu t'en vas voir le ſéjour tenebreux:
noi, je te vais rejoindre aux rives ſombres,
oſerai-je à toi preſenter chez les Ombres?
moins du ſang que je te vais offrir,
eux de n'avoir qu'une mort à ſouffrir.
t d'un poignard coupe auſſi-tôt ſa trame.
ient; Thisbé void tomber ſon cher Pirame.
int-elle auſſi? tout lui manque à la fois,
, & les eſprits auſſi-bien que la voix.
ient enfin; Cloton pour l'amour d'elle
Pirame ouvrir ſa mourante prunelle.
arde point la lumiere des Cieux;
sbé ſeulement il tourne encor les yeux.
oit lui parler, ſa langue eſt retenuë;
ne mourir content de l'avoir vûë.
rend le poignard; & découvrant ſon ſein,
uſerai point, dit-elle, ton deſſein;
oins encor l'erreur de ton ame alarmée;
t t'accuſer de m'avoir trop aimée.
ime pas moins: tu vas voir que mon cœur
plus que le tien merité ſon malheur.
nant, reçois donc ce triſte ſacrifice.
& le poignard font alors leur office;

Elle tombe, & tombant range ſes vêtemens,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes;
Et du ſang des Amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Meurier proche, & blanc juſqu'à ce jour;
Eternel monument d'un ſi parfait amour.
Cette hiſtoire attendrit les Filles de Minée:
L'une accuſoit l'Amant, l'autre la deſtinée,
Et toutes d'une voix conclurent que nos cœurs
De cette paſſion devroient être vainqueurs.
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente;
L'eſt-elle? elle devient auſſi-tôt languiſſante:
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit,
Et cependant l'hymen eſt ce qui la détruit.
Il y joint, dit Climene, une âpre jalouſie,
Poiſon le plus cruel dont l'ame ſoit ſaiſie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé ma ſœur, attachant vos eſprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite;
Celles que je vais dire ont auſſi leur merite.
J'acourcirai le temps ainſi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour,
A ſes raïons perçans oppoſons quelques voiles:
Voïons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que ſur la mienne, avant que d'être au ſoir,
Un progrez tout nouveau ſe faſſe appercevoir:
Cependant donnez-moi quelque heure de ſilence,
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts, & ſongez ſeulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet évenement.

Cepha-

Cephale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle;
Chacun ſe propoſoit leur hymen pour modelle:
Ce qu'Amour fait ſentir de piquant & de doux
Combloit abondamment les vœux de ces Epoux,
Ils ne s'aimoient que trop; leurs ſoins & leur tendreſſe
Approchoient des tranſports d'Amant & de Maîtreſſe;
Le Ciel même envia cette felicité:
Cephale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée;
N'étant pas à ces biens, chez elle, accoûtumée.
Nos belles cacheroient un pareil ſentiment:
Chez les Divinitez on en uſe autrement.
Celle-ci déclara ſon amour à Cephale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale:
Les jeunes Deïtez qui n'ont qu'un vieil Epoux,
Ne ſe ſoûmettent point à ces loix comme nous.
La Déeſſe enleva ce Heros ſi fidelle:
De moderer ſes feux il pria l'Immortelle.
Elle le fit; l'amour devint ſimple amitié:
Retournez, dit l'Aurore, avec vôtre moitié
Je ne troublerai plus vôtre ardeur ni la ſienne;
Recevez ſeulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toûjours ſeur de ſes coups.)
Un jour cette Procris qui ne vit que pour vous,
Fera le deſeſpoir de vôtre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout Oracle eſt douteux, & porte un double ſens;
Celui-ci mit d'abord nôtre Epoux en ſuſpens:
J'aurai regret aux vœux que j'ai formez pour elle?
Et comment? n'eſt-ce point qu'elle m'eſt infidelle?
Ah finiſſent mes jours plûtôt que de le voir!

Eprouvons toutefois ce que peut ſon devoi
Des Mages auſſi-tôt conſultant la ſcience,
D'un feint adoleſcent il prend la reſſembla
S'en va trouver Procris, éleve juſqu'aux C
Ses beautez qu'il ſoûtient être dignes des I
Joint les pleurs aux ſoûpirs comme un Am
faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il falut recourir à ce qui porte coup,
Aux preſens; il offrit, donna, promit bea
Promit tant que Procris lui parut incertaine
Toute choſe a ſon prix: voilà Cephale en
Il renonce aux Gitez, s'en va dans les for
Conte aux vents, conte aux bois ſes dépl
crets:
S'imagine en chaſſant diſſiper ſon martyre
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'o
Oblige d'implorer l'haleine des Zephirs.
Doux Vents, s'écrioit il, prêtez-moi des f
Venez, legers Demons par qui nos cham
ſent:
Aure, fais les venir; je ſçai qu'ils t'obeïſ
Ton emploi dans ces lieux eſt de tout ran
On l'entendit; on crut qu'il venoit de noi
Quelque objet de ſes vœux autre que ſon
Elle en eſt avertie, & la voilà jalouſe.
Maint voiſin charitable entretient ſes enn
Je ne les puis plus voir, dit-elle, que les
Il aime donc cette Aure, & me quitte po
Nous vous plaignons; il l'aime, & ſans ce
pelle:
Les Echos de ces lieux n'ont plus d'autre
Que celui d'enſeigner le nom d'Aure à n

Dans tous les environs le nom d'Aure réſonne.
Profitez d'un avis qu'en paſſant on vous donne.
L'interêt qu'on y prend eſt de vous obliger.
Elle en profite, helas! & ne fait qu'y ſonger.
Les Amans ſont toûjours de legere croïance.
S'ils pouvoient conſerver un raïon de prudence,
(Je demande un grand poinct, la prudence en amours)
Ils ſeroient aux rapports inſenſibles & ſourds.
Nôtre Epouſe ne fut l'une ni l'autre choſe:
Elle ſe leve un jour; & lorſque tout repoſe,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au ſommeil, hormis quelque Chaſſeur,
Elle cherche Cephale; un bois l'offre à ſa vûe.
Il invoquoit déja cette Aure pretenduë.
Viens me voir, diſoit-il, chere Déeſſe accours:
Je n'en puis plus, je meurs, fais que par ton ſecours
La peine que je ſens ſe trouve ſoulagée.
L'Epouſe ſe prétend par ces mots outragée;
Elle croit y trouver, non le ſens qu'ils cachoient,
Mais celui ſeulement que ſes ſoupçons cherchoient.
O triſte jalouſie! ô paſſion amere!
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere!
Ce qu'on voit par tes yeux cauſe aſſez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne void pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un Fan de Biche avoit pour demeure ſecrete:
Il en ſort; & le bruit trompe auſſi-tôt l'Epoux.
Cephale prend le dard toûjours ſeur de ſes coups,
Le lance en cet endroit, & perce ſa jalouſe;
Malheureux aſſaſſin d'une ſi chere Epouſe.
Un cri lui fait d'abord ſoupçonner quelque erreur;
Il accourt, void ſa faute, & tout plein de fureur,

Du même javelot il veut s'ôter la vie.
L'Aurore & les Deſtins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
L'infortuné Mari ſans ceſſe s'affligeant,
Eût accrû par ſes pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déeſſe enfin, pour terminer ſes peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ſes jours:
Triſte fin d'un Hymen bien divers en ſon cours.
Fuïons ce nœud, mes Sœurs, je ne puis trop le dire.
Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous eſt permis d'aimer que ſous ſes loix,
N'aimons point. Ce deſſein fut pris par toutes trois.
Toutes trois pour chaſſer de ſi triſtes penſées,
A revoir leur travail ſe montrent empreſſées.
Climene en un tiſſu riche, pénible, & grand,
Avoit presque achevé le fameux different
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la ſçavante.
On voïoit en lointain une ville naiſſante.
L'honneur de la nommer entr'eux deux conteſté,
Dépendoit du preſent de chaque Deïté.
Neptune fit le ſien d'un ſymbole de guerre.
Un coup de ſon trident fit ſortir de la terre
Un animal fougueux, un Courſier plein d'ardeur.
Chacun de ce preſent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'Olivier, qui de paix eſt la marque aſſurée;
Elle emporta le prix, & nomma la Cité.
Athene offrit ſes vœux à cette Deïté.
Pour les lui preſenter on choiſit cent pucelles,
Toutes ſçachant broder, auſſi ſages que belles,
Les premieres portoient force preſens divers.
Tout le reſte entouroit la Déeſſe aux yeux verts.

Avec

in doux ſouris elle acceptoit l'hommage.
ie aïant enfin reploïé ſon ouvrage,
ne Iris commence en ces mots ſon recit.

ent pour les pleurs mon talent réüſſit,
rai toutefois la matiere impoſée.
on pour Cloris avoit l'ame embraſée:
pour Telamon brûloit de ſon côté.
iſſance, l'eſprit, les graces, la beauté:
e trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
marcher avant tout dans ce ſiecle où nous ſommes.
it les biens, c'eſt l'or, merite univerſel.
nans, quoi-qu'épris d'un deſir mutuel,
ient au blond Hymen ſacrifier encore;
de ce métail que tout le monde adore.
r s'en paſſeroit, l'autre état ne le peut:
aiſon, ſoit abus, le Sort ainſi le veut.
oi qui corrompt les douceurs de la vie.
r le jeune Amant d'une autre erreur ſuivie.
mon des Combats vint troubler l'Univers.
iis conteſté par des Peuples divers
ea Telamon dans un dur exercice.
ta pour un temps l'amoureuſe milice.
y conſentit, mais non pas ſans douleur.
lut meriter ſon eſtime & ſon cœur.
nt que ſes exploits terminent la querelle
irent de Cloris meurt, & laiſſe à la Belle
ples poſſeſſions & d'immenſes treſors;
itoit les lieux où Mars regnoit alors.
ellé s'y tranſporte, & par tout révérée,
ut, des deux partis Cloris conſiderée,
de ſes propres yeux les champs où Telamon

Venoit de conſacrer un trophée à ſon nom.
Lui de ſa part accourt ; & tout couvert de gloi
Il offre à ſes amours les fruits de ſa victoire.
Leur rencontre ſe fit non loin de l'élement
Qui doit être évité de tout heureux Amant.
Dés ce jour l'âge d'or les eût joints ſans myſte
L'âge de fer en tout à coûtume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au ſein de ſa Patrie, & de l'aveu des ſiens.
Tout chemin, hors la mer, alongeant leur ſ
france,
Ils commettent aux flots cette douce eſperance.
Zephyre les ſuivoit, quand preſque en arrivant
Un Pirate ſurvient, prend le deſſus du vent,
Les attaque, les bat. En vain par ſa vaillance
Telamon juſqu'au bout porte la réſiſtance.
Aprés un long combat ſon parti fut défait ;
Lui pris ; & ſes efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un eſclavage indigne. O Dieux, qui l'eût
croire !
Le ſort ſans reſpecter ni ſon ſang ni ſa gloire,
Ni ſon bonheur prochain ni les vœux de Cloris
Le fit être forçat auſſi-tôt qu'il fut pris.
Le deſtin ne fut pas à Cloris ſi contraire ;
Un celebre Marchand l'achete du Corſaire ;
Il l'emmene : & bien-tôt la Belle, malgré ſoi,
Au milieu de ſes fers, range tout ſous ſa loi.
L'Epouſe du Marchand la void avec tendreſſe.
Ils en font leur Compagne, & leur fils ſa Maître
Chacun veut cet Hymen : Cloris à leurs deſirs
Répondoit ſeulement par de profonds ſoûpirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langa
Vous ſoûpirez toûjours, toûjours vôtre viſage

Baigné de pleurs nous marque un déplaiſir ſecret.
Qu'avez vous ? vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excez de ma flâme?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous vôtre ame;
Cloris, c'eſt moi qui ſuis l'eſclave, & non pas vous?
Ces lieux, à vôtre gré, n'ont-ils rien d'aſſez doux?
Parlez, nous ſommes prêts à changer de demeure;
Mes parens m'ont promis de partir tout-à-l'heure.
Regretez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre eſt à vous, ne le dédaignés plus.
J'en ſçai qui l'agreroient; j'ai ſçû plaire à plus d'une;
Pour vous, vous meritez toute une autre fortune.
Quelle que ſoit la nôtre, uſez-en, vous voïez
Ce que nous poſſedons, & nous-même à vos pieds.
Ainſi parle Damon, & Cloris toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnez de charmes.
Vos moindres qualitez, & cet heureux ſéjour,
Même aux Filles des Dieux donneroient de l'amour;
Jugez donc ſi Cloris eſclave & malheureuſe,
Void l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuſe.
Je ſçai quel eſt leur prix: mais de les accepter,
Je ne puis; & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'eſt point l'eſclavage;
Si toûjours la naiſſance éleva mon courage,
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces ſentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouër (helas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a ſur mon cœur conſervé ſon empire.

Je

Je cheris un Amant, ou mort ou dans les fers;
Je prétens le cherir encor dans les enfers.
Pourriez-vous eſtimer le cœur d'une inconſtante
Je ne ſuis déja plus aimable ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit ſi dou
Et doublement eſclave eſt indigne de vous.
Touché de ce diſcours, Damon prend congé d'
le :
Fuïons, dit-il en ſoi, j'oublîrai cette Belle,
Tout paſſe, & même un jour ſes larmes paſ
ront :
Voïons ce que l'abſence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque; & quittant le rivage
Il Court de mer & mer, aborde en lieu ſauvage
Trouve des malheureux de leurs fers échapez,
Et ſur le bord d'un bois à chaſſer occupez.
Telamon, de ce nombre, avoit briſé ſa chaîne;
Aux regards de Damon il ſe preſente à peine,
Que ſon air, ſa fierté, ſon eſprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire ſon deſtin,
Puis le plaint, puis l'emmeine, & puis lui dit
flame.
D'une Eſclave, dit-il, je n'ai pû toucher l'ame:
Elle cherit un mort! un mort, ce qui n'eſt plus
L'emporte dans ſon cœur! mes vœux ſont ſupe
flus.
Là-deſſus de Cloris il lui fait la peinture.
Telamon dans ſon ame admire l'avanture,
Diſſimule, & ſe laiſſe emmener au ſejour
Où Cloris lui conſerve un ſi parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec ſoin ſa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement;
Cl

Cloris ſe preſentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoît Telamon ſous un faix qui l'accable;
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoiſſable;
Un œil indifferent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obſtacle;
Cloris le reconnoît, & tombe à ce ſpectacle;
Elle perd tous ſes ſens & de honte & d'amour.
Telamon d'autre part tombe preſque à ſon tour:
On demande à Cloris la cauſe de ſa peine?
Elle la dit, ce fut ſans s'attirer de haine;
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juſte amitié.
Damon dit que ſon zele avoit changé de face.
On le crut. Cependant, quoi-qu'on diſe & qu'on faſſe,
D'un triomphe ſi doux l'honneur & le plaiſir,
Ne ſe perd qu'en laiſſant des reſtes de deſir.
On crut pourtant Damon. Il reſtraignit ſon zele
A ſceller de l'Hymen une union ſi belle;
Et par un ſentiment à qui rien n'eſt égal,
Il pria ſes parens de doter ſon Rival.
Il l'obtint, renonçant dés-lors à l'Hyménée.
Le ſoir étant venu de l'heureuſe journée,
Les nôces ſe faiſoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voiſin vid s'y percher un corbeau:
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux Epoux d'une atteinte ſubite
Cloris mourut du coup, non ſans que ſon Amant
Attirât ſes regards en ce dernier moment.
Il s'écrie en voïant finir ſes deſtinées;
Quoi! la Parque a tranché le cours de ſes années?
Dieux,

L'arrête, & lui tient ce langage :
Rare & charmant objet, pourquoi me fi
vous ?
Je ne ſuis plus celui qu'on trouvoit ſi ſauvage :
C'eſt l'effet de vos traits, auſſi puiſſans que dou
Ils m'ont l'ame & l'eſprit, & la raiſon donnée.
Souffrez que vivant ſous vos loix
J'emploie à vous ſervir des biens que je vous doi
Iole à ce diſcours encor plus étonnée,
Rougit, & ſans répondre elle court au hamea
Et raconte à chacun ce miracle nouveau.
Ses Compagnes d'abord s'aſſemblent autour d'el
Zoon ſuit en triomphe, & chacun applaudit.
Je ne vous dirai point, mes ſœurs, tout ce
fit,
Ni ſes ſoins pour plaire à la Belle.
Leur hymen ſe conclut ; un Satrape voiſin,
Le propre jour de cette fête,
Enleve à Zoon ſa conquête.
On ne ſoupçonnoit point qu'il eût un tel deſſein
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Pourſuit le raviſſeur, & le joint, & l'engage
En un combat de main à main.
Iole en eſt le prix, auſſi bien que le juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de ſon rival.
Helas ! cette bonté lui devint inutile ;
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunez la tombe ſert d'azile.
Il prit pour heritiere, en finiſſant ſes jours,
Iole qui moüilla de pleurs ſon Mauſolée.
Que ſert-il d'être plaint quand l'ame eſt envolée
Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ſes amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette hiſtoire ;
Et ſes ſœurs avoüoient qu'un chemin à la gloire
C'eſt l'amour : on fait tout pour ſe voir eſtimé ;
Eſt-il quelque chemin plus court pour être aimé ?
Quel charme de s'ouïr louër par une bouche
Qui même ſans s'ouvrir nous enchante & nous touche.
Ainſi diſoient ces Sœurs. Un orage ſoudain
Jette un ſecret remors dans leur profane ſein.
Bacchus entre, & ſa cour, confus & long cortege :
Où ſont, dit-il, ces Sœurs à la main ſacrilege ?
Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Oppoſer ſon Ægide à ma juſte fureur :
Rien ne m'empêchera de punir leur offence :
Voïez ; & qu'on ſe rie aprés de ma puiſſance.
N'eut pas dit, qu'on vid trois monſtres au plancher
Filez, noirs & velus, en un coin s'attacher.
On cherche les trois Sœurs ; on n'en void nulle trace :
Leurs métiers ſont briſez, on éleve en leur place
Une Chapelle au Dieu, pere du vrai Nectar.
Pallas à beau ſe plaindre, elle à beau prendre part
Au deſtin de ces Sœurs par elle protegées.
Quand quelque Dieu voyant ſes bontez negligées,
Nous fait ſentir ſon ire ; un autre n'y peut rien :
L'Olympe s'entretient en paix par ce moïen.
Profitons, s'il ſe peut, d'un ſi fameux exemple.
Hommons : c'eſt faire aſſez qu'aller de Temple en Temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui ſont dûs,
Les jours donnez aux Dieux ne ſont jamais perdus.

CCXLV.

Le Juge Arbitre, l'Hoſpitalier, & le Solitaire.

TRois Saints également jaloux de leur ſalut,
Portez d'un même eſprit, tendoient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverſes.
Tous chemins vont à Rome: ainſi nos Concurrens
Crurent pouvoir choiſir des ſentiers differens.
L'un touché des ſoucis, des longueurs, des traverſes
Qu'en appanage on void aux Procés attachez,
S'offrit de les juger ſans récompenſe aucune,
Peu ſoigneux d'établir ici-bas ſa fortune.
Depuis qu'il eſt des Loix, l'Homme pour ſes pechez,
Se condamne à plaider la moitié de ſa vie.
La moitié? les trois quarts, & bien ſouvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle & déteſtable envie.
Le ſecond de nos Saints choiſit les Hôpitaux.
Je le loüe; & le ſoin de ſoulager ces maux
Eſt une charité que je prefere aux autres.
Les Malades d'alors étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hoſpitalier;
Chagrins, impatiens, & ſe plaignant ſans ceſſe:
Il a pour tels & tels un ſoin particulier;
Ce ſont ſes amis; il nous laiſſe.

Ces

:s plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
ù ſe trouva réduit l'Appointeur de débats.
ıcun n'étoit content ; la Sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le Juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
: ſemblables diſcours rebutoient l'Appointeur.
:ourt aux Hôpitaux, va voir leur Directeur.
ɔus deux ne recueillant que plainte & que mur-
mure,
ſligez, & contraints de quitter ces emplois,
ɔnt confier leur peine au ſilence des bois.
ı ſous d'âpres rochers, prés d'une ſource pure ;
eu reſpecté des vents, ignoré du Soleil,
trouvent l'autre Saint, lui demandent conſeil.
aut, dit leur ami, le prendre de ſoi-même.
Qui mieux que vous ſçait vos beſoins ?
ɔrendre à ſe connoître eſt le premier des ſoins
ı'impoſe à tous mortels la Majeſté Suprême.
ɔus êtes-vous connus dans le monde habité ?
on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquil-
lité :
ıercher ailleurs ce bien, eſt une erreur extrême.
Troublez l'eau ; vous y voyez vous ?
ɜitez celle-ci. Comment nous verrions-nous ?
La vaſe eſt un épais nuage
u'aux effets du criſtal nous venons d'oppoſer.
les Freres, dit le Saint, laiſſez la repoſer ;
Vous verrez alors vôtre image.
ɔur vous mieux contempler demeurez au deſert.
Ainſi parla le Solitaire.
fut crû, l'on ſuivit ce conſeil ſalutaire.
: n'eſt pas qu'un emploi ne doive être ſouffert.

Puiſqu'on plaide, & qu'on meurt, & qu'on devient malade,
Il faut des Medecins, il faut des Avocats.
Ces ſecours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas;
Les honneurs & le gain, tout me le perſuade.
Cependant on s'oublie en ces communs beſoins.
O vous dont le Public emporte tous les ſoins,
Magiſtrats, Princes, & Miniſtres,
Vous que doivent troubler mille accidens ſiniſtres,
Que le malheur abbat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voïez point, vous ne voïez perſonne.
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne,
Quelque flateur vous interrompt.
Cette leçon ſera la fin de ces Ouvrages:
Puiſſe-t-elle être utile aux ſiecles à venir!
Je la preſente aux Rois, je la propoſe aux Sages;
Par où ſçaurois-je mieux finir?

CCXLVI.

Le Fleuve Scamandre.

ME voila preſt à conter de plus belle;
Amour le veut, & rit de mon ſerment:
Hommes & Dieux, tout eſt ſous ſa tutelle;
Tout obeït, tout cede à cet enfant:
J'ay deſormais beſoin en le chantant
De traits moins forts, & deguiſans la choſe;
Car aprés tout, je ne veux être cauſe

D'un

'aucun abus : que plûtôt mes écrits
anquent de ſel, & ne ſoient d'aucun prix !
dans ces vers j'introduis & je chante
ertain trompeur & certaine innocente,
'eſt dans la veuë & dans l'intention
u'on ſe meffie en telle occaſion :
ouvre l'eſprit, & rends le ſexe habile
ſe garder de ces pieges divers.
otte ignorance en fait trebucher mille,
ontre une ſeule à qui nuiroient mes vers.

J'ay lû qu'un Orateur eſtimé dans la Grece,
es beaux Arts autrefois ſouveraine Maîtreſſe,
anni de ſon pays, voulut voir le ſéjour
ù ſubſiſtoient encor les ruines de Troye ;
mon, ſon camarade, eut ſa part de la joye.
u débris d'Ilion s'étoit conſtruit un bourg
oble par ces malheurs ; là Priam & ſa Cour
'étoient plus que des noms, dont le Temps fait ſa proye.
on, ton nom ſeul a des charmes pour moy :
ieu fécond en ſujets propres à nôtre employ,
e verray-je jamais rien de toy, ni la place
e ces murs élevez & détruits par des Dieux,
i ces champs où couroient la fureur & l'audace,
i des temps fabuleux enfin la moindre trace,
ui pût me preſenter l'image de ces lieux ?
our revenir au fait, & ne point trop m'étendre ;
Cimon le Heros de ces vers
Se promenoit prés du Scamandre.
ne jeune ingenuë en ce lieu ſe vient rendre,
goûter la fraîcheur ſur ces bords toûjours verts.
n voile au gré des vens va flotant dans les airs ;

Sa parure eſt ſans art ; elle a l'air de bergere,
Une beauté naïve, une taille legere.
Cimon en eſt ſurpris, & croit que ſur ces bords
Venus vient étaler ſes plus rares tréſors.
Un autre étoit auprés ; l'innocente pucelle
Sans ſoupçon y deſcend, auſſi ſimple que belle,
Le chaud, la ſolitude, & quelque Dieu malin
L'inviterent d'abord à prendre un demi bain.
Nôtre banni ſe cache : il contemple, il admire,
Il ne ſçait quels charmes élire ;
Il devore des yeux & du cœur cent beautez.
Comme on étoit remply de ces Divinitez
Que la Fable a dans ſon Empire,
Il ſonge à profiter de l'erreur de ces temps,
Prend l'air d'un Dieu des eaux, moüille ſes vétemens,
Se couronne de joncs, & d'herbe degoutante,
Puis invoque Mercure, & le Dieu des Amans :
Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ?
La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
Auroit fait honte à Galatée,
Puis le plonge en l'onde argentée,
Et regarde ſes lys, non ſans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet ſa veuë eſt arrétée,
Cimon aproche d'elle : elle court ſe cacher
Dans le plus profond du rocher.
Je ſuis, dit-il, le Dieu qui commande à cette onde ;
Soyez en la Déeſſe, & regnez avec moy.
Peu de Fleuves pourroient dans leur grotte profonde
Partager avec vous un auſſi digne employ :

Mon

Mon criſtal eſt tres-pur, mon cœur l'eſt davantage:
Je couvriray pour vous de fleurs tout ce rivage,
Trop heureux ſi vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fonds de mes eaux vous daigniez vous mirer.
Je rendray toutes vos Compagnes
Nymphes auſſi, ſoit aux montagnes,
Soit aux eaux, ſoit aux bois, car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que vôtre œil à la ronde peut voir.
L'éloquence du Dieu, la peur de luy déplaire;
Malgré quelque pudeur qui gâtoit le myſtere,
Conclurent tout en peu de temps.
La ſuperſtition cauſe mille accidents.
On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
Tout fier de ce ſuccés le Banni dit adieu.
Revenez, dit-il, en ce lieu:
Vous garderez que l'on ne ſçache
Un hymen qu'il faut que je cache:
Nous le declarerons quand j'en auray parlé
Au conſeil qui ſera dans l'Olimpe aſſemblé.
La nouvelle Déeſſe à ces mots ſe retire;
Contente? Amour le ſçait. Un mois ſe paſſe & deux,
Sans que pas un du bourg s'apperçeût de leurs jeux.
O mortels! eſt-il dit qu'à force d'être heureux
Vous ne le ſoyez plus! le Banni, ſans rien dire,
Ne va plus viſiter cet antre ſi ſouvent.
Une nopce enfin arrivant,
Tous pour la voir paſſer ſous l'orme ſe vont rendre.
La Belle apperçoit l'homme, & crie en ce moment.

Ah! voila le fleuve Scamandre.
On s'étonne, on la preſſe, elle dit bonnement,
Que ſon hymen ſe va conclure au Firmament;
On en rit; car que faire? aucuns à coups de pierre
Pourſuivirent le Dieu qui s'enfuit à grand'erre:
D'autres rirent ſans plus. Je croy qu'en ce temps-cy
L'on feroit au Scamandre un tres-méchant party.
En ce temps-là ſemblables crimes
S'excuſoient aiſément: tout temps, toutes maximes,
L'épouſe du Scamandre en fut quitte à la fin,
Pour quelques traits de raillerie:
Même un de ſes amans l'en trouva plus jolie:
C'eſt un goût: Il s'offrit à luy donner la main:
Les Dieux ne gâtent rien: puis quand ils ſeroient cauſe
Qu'une fille en valût un peu moins, dotez la,
Vous trouverez qui la prendra:
L'argent repare toute choſe.

CCXLVIII.

L'Amour vangé.

C'Eſt un terrible enfant que l'Amour en colére,
Si vous le connoiſſiez, Philis,
Peut-être, ſeriez-vous plus tendre, ou moins ſévére,
Du moins m'écririez-vous, lors que je vous écris.
Ecoutez. Un Berger, je l'appelle Sylvandre,

Aima

Aima jadis une jeune beauté:
Jamais Berger ne fût plus tendre,
Mais auſſi, d'un autre côté,
Jamais Bergére dans le monde
N'eut plus de ſévérité.
oris, c'étoit ſon nom, comme vous étoit blonde,
u grande. Attrait encor : car, Philis, entre nous,
Ces Tailles riches que l'on vante
Ne ſont pas ſi riches qu'on chante:
uant à moi franchement, car chacun a ſes goûts,
Je n'aime pas une Geante;
loris avoit enfin la taille comme vous,
Une démarche nonchalante,
De l'embonpoint paſſablement:
lille attraits dans ſes yeux, paroiſſoit complaiſante,
Parloit peu, rioit aiſément,
aiſoit des Vers par fois, étoit inſinuante,
Avoit la réponſe preſente:
Et railloit agréablement:
n un mot, comme vous la Bergere charmante
voit beaucoup d'eſprit & beaucoup de beauté,
lais comme vous auſſi beaucoup de cruauté,
entend, pour ſon Amant, car pour les autres hommes
Elle s'humaniſoit aſſez:
ela ſe fait, Philis, dans le ſiécle où nous ſommes,
ourquoi l'eut-on pas fait dans les ſiécles paſſez?
u'y faire, du Berger c'étoit la deſtinée.
Six mois ſe paſſent, une année,
ans que de ſa Cloris le Berger obtint rien,

Lors qu'il lui disoit des tendresses,
L'Ingrate changeoit d'entretien,
Loin de répondre à ses caresses,
L'ingrate s'emportoit, lui faisoit cent ru
Le Berger prenoit tout en bien:
Franchement, vous autres Maîtresses,
Vous prenez certains airs que je ne sçai c
Nous vous aimons un seul moment.
Qu'y faire encor, c'est nôtre Etoille,
Nous avons sur les yeux un voile.
Sylvandre persista toûjours,
L'Ingrate fut toûjours ingrate:
Mais comme tout Amant se flatte,
Sylvandre se flatta, qu'à la fin ses Amou
Prendroient, peut-être, un meilleur cour
Il faut, s'écria-t-il, que pour fléchir ma
Je m'absente pour quelques jours,
Si ma Maîtresse m'est cruelle,
C'est qu'elle me voit trop souvent.
Il part, ce ne fut pas pourtant,
Sans faire sur son cœur maint effort qui l
Le remede est par fois aussi grand que le
Mais, Philis, que peut faire un Aman
ble?
Qu'il soit prés, qu'il soit loin, pour lu
égal,
Quand sa Bergere est inhumaine.
Revenons au Berger, cet Amant malheu
Ajoûta, d'un ton langoureux;
Si Cloris connoissoit ma peine,
Peut-être, que son cœur répondroit à mes
Apprenons lui ce que j'endure,
Aussi ne le sçait-elle point,

Elle ne m'a jamais écouté ſur ce point;
Si l'Ingrate le ſçait, ſeroit-elle ſi dure,
De laiſſer mourir un Amant?
Ecrivons. Le Berger prend alors des Tablettes,
En vers lugubres peint ſon amoureux tourment,
Les envoye à Cloris. Tel parti cependant,
De l'humeur dont vous êtes faites,
N'eſt pas toûjours trop ſûr, Ingrate que vous êtes,
J'en ai fait mille fois autant,
Mais vous n'en étes pas plus tendre.
Autant en emporte le vent,
Autant en prit-il à Sylvandre.
La Bergere toûjours eut un cœur de rocher,
Elle ne daigna point répondre à l'Elegie,
Et l'amant malheureux, ceci vous doit toucher,
S'abandonna ſi fort à la mélancolie,
Que quelques jours aprés, il en perdit la vie.
Ce n'eſt pas tout, Philis,
Il arriva bien pis,
Et la cataſtrophe eſt terrible.
Amour, dés ce moment, ſe vangea de Cloris,
Elle n'a pas plûtôt appris,
Que le Berger n'eſt plus, qu'elle devient ſenſible,
Eperduë dans ce moment,
Elle veut courir aprés l'ombre,
De ce tendre & parfait Amant,
Qu'elle a mis dans le monument;
Oui, j'irai dans le manoir ſombre,
Dit-elle, où t'ont réduit mes injuſtes rigueurs,
Si je n'ai pû forcer les dures deſtinées
Et t'aimer ſûr la terre, ah! Berger, ſi je meurs,

Du

Du moins je t'aimerai dans les champs Elisé
Et du moment fondant en pleurs,
On s'apperçoit quelle se pâme,
Et qu'elle est prête à rendre l'ame.
Conclusion, Cloris mourut,
Caron lui passa l'onde noire,
Tout le Stix pour la voir, dés l'instant
rût,
Et dés que Sylvandre parût:
Cher Sylvandre, dit-elle, écoute mon
re,
De toutes mes rigueurs oublie la mémoire.
Elle alloit faire un long recit,
Mais Sylvandre l'interrompit,
Dans le fleuve d'oubli, dit-il, je viens de bo
Si j'aimois, avant mon trépas,
C'est ce que j'aurois peine à croire,
Mais je sçai bien, Cloris, qu'au moins je n
pas,
Maux & chagrins ici finissent,
Sur tout du Dieu d'Amour nous ignorons les
Et si dans ces bas lieux nous aimons quelque
C'est lors que les Dieux nous punissent.

FIN.

TABLE
DES
FABLES

Contenües dans ce Livre.

A.

L'Aigle & l'Eſcarbot. 76
l'Aigle, la Laye & la Chate. 103
l'Ane chargé d'eponges, & l'Ane chargé de ſel 79
l'Aſtrologue qui ſe laiſſe tomber dans un puits. 82
L'Aigle & la Pie. 407
l'Aigle & le Hibou. 162
l'Alouette & les petits avec le Maître d'un Champ. 142
L'Amour Vangé. 466
l'Ane & le petit Chien. 124
l'Ane & ſes Maîtres. 178
l'Ane portant des reliques. 158
l'Ane vetu de la peau du Lion. 166
l'Avare qui a perdu ſon treſor. 139
Les deux Amis. 239
Les Animaux malades de la Peſte. 194
l'Ane & le Chien. 250
l'Avantage de la Science. 254
l'Aragnée & l'Hirondelle. 314

Les

Les deux Avanturiers & le Taliſman. 324
Un Animal dans la Lune. 220

B.

Belphegor. 431
La Belette qui eſt entrée dans un grenier. 114
La Beſace. 48
Le Berger & la Mer. 119
Le Bucheron & Mercure. 144
Le Baſſa & le Marchand. 252
Le Berger & ſon Troupeau. 295
Le Berger & le Roy. 317

C.

Le Cerf malade. 498
La Chauveſouris & les deux Belettes. 73
La Chauve-Souris, le Buiſſon, & le Canard. 399
La Chatte metamorphoſée en femme.
Le Chat & un vieux Rat. 115
Le Chat & les deux Moineaux. 391
A Monſeigneur le Duc de Bourgogne, qui avoit demandé à M. de la Fontaine une Fable qui fût nommée le Chat & la Souris. 396
Le vieux Chat & la jeune Souris. 397
Le Chene & le Roſeau. 66
Les deux Chévres. 394
Le Cigne & le Cuiſinier. 109
Les Compagnons d'Uliſſe. 387
La Colombe & la Fourmi. 81

Conſeil tenu par les Rats. 69
Contre ceux qui ont le goût difficile. 67
Le Coq & le Renard. 85
Le Coq & la Perle. 64
Le Corbeau voulant imiter l'Aigle. 86
Le Corbeau & le Renard. 43
Le Combat des Rats & des Belettes. 125
Le Chameau & les Batons flottans. 126
Le Cheval s'étant voulu vanger du Cerf. 131
Le Cheval & le Loup. 153
Le Cerf & la Vigne. 159
Le Cochet, le Chat & le Souriçeau. 172
Le Cerf ſe voyant dans l'eau. 176
Le Cheval & l'Ane. 184
Le Chien qui lache ſa proye pour l'ombre. 185
Le Chartier embourbé. 185
Le Charlatan. 187
Le Chat, la Belette & le petit Lapin. 217
Le Chat & le Rat. 259
Le Chien qui porte à ſon col le diné de ſon maître. 233
Les deux Chiens & l'Ane mort. 263
Le Coche & la Mouche. 205
Le Cochon, la Chevre & le Mouton. 242
Les deux Coqs. 212
La Cour du Lion. 204
Le Curé & le Mort. 208
Le Chat & le Renard. 289
Le Chien à qui on a coupé les deux oreilles 316

La Cigale & la Fourmi. 42
Le Colombe & la Fourmi. 81
Le Cierge. 286

D.

Daphnis & Alcimadure. 415
Le Dragon à plusieurs têtes & à plusieurs queües. 54
La Discorde. 188
Democrite & les Abderitains. 264
Les Devinereſſes. 215
Le Depoſitaire Infidelle. 268
Diſcours à Madame de la Sabliere. 299
Diſcours à M. de la Rochefoucault. 326
Diſcours pour Monſeigneur le Duc du Maine. 333

E.

L'Ecreviſſe & ſa Fille. 405
l'Elephant & le Singe de Jupiter. 365
l'Ecolier, le Pedant & le Maître du Jardin. 256
l'Education. 262
l'Enfant & le Maitre d'Ecole. 63
l'Enfouiſſeur & ſon Compere. 311
l'Epilogue. 349

F.

La Femme noyée. 112
Les Filles de Minée. 441

Le

e Scamandre. 462
& l'Amour. 350
r un Sage. 365
& le Bucheron. 358
ns & les Mouches à miel. 65
ne & le jeune Enfant. 156
n & le Chapon. 257
nes & le Secret. 232
199
ier, le Chien & le Renard. 335
us vend la Sageſſe. 282

G.

'e, la Chevre & la Brebi en ſocieté avec le Lion. 47
& l'Araignée. 105
nüille qui ſe veut faire auſſi groſſe que le Bœuf. 44
ouilles demandent un Roy. 100
paré des plumes du Paon. 126
uille & le Rat. 127
& la Citrouille. 275

H.

lle & les petits oiſeaux. 49
& ſon Image. 52
entre deux âges & ſes deux Maîtreſſes. 61

l'Homme & l'Idole de bois.
Le Heron.
l'Homme qui court apres la Fortune & l'H
qui l'attend dans ſon lict.
l'Homme & la Puce.
l'Horoſcope.
l'Huitre & les Plaideurs.
l'Homme & la Couleuvre.

L.

Le Juge Arbitre, l'Hoſpitalier, & le Solitaire.
l'Ivrogne & ſa Femme.
Le Jardinier & ſon Seigneur.
Jupiter & le Metayer.
La Jeune veuve.
Jupiter & les Tonnerres.
Jupiter & le Paſſager.
l'Ingratitude & l'injuſtice de hommes env
Fortune.

L.

Le Lion amoureux.
Le Lion & le Rat.
Le Loup, la Chevre & le Chevreau.
Le Loup la Mere & l'Enfant.
La Ligue des Rats.
Le Laboureur & les Enfans.
Le Lievre & la Perdrix.
Le Lion s'en allant en guerre.

Le Lion & le Chaſſeur. 167
Le Lievre & la Tortuë. 177
Le Lion malade & le Renard. 182
La Laitiere & le pot au lait. 206
Le Lion, le Loup & le Renard. 227
Le Loup & le Renard. 402
Le Loup & le Chaſſeur. 266
Le Loup & le Chien. 45
Le Loup & l'Agneau. 52
Le Loup plaidant contre le Renard & par devant le Singe. 71
La Lice & ſa compagne. 75
Le Lion & le Moucheron. 78
Le Lievre & les Grenouilles. 84
Le Lion & l'Ane chaſſant. 90
La Lionne & l'Ourſe. 323
La Cour du Lion. 204
Le Lion. 331
Le Lion, le Singe & les deux Anes. 339
Le Loup & le Chien maigre. 284
Le Loup & les Bergers. 312
Le Loup & les Renards. 341
Le Lion devenu vieux. 111
Le Loup & la Cigogne. 107
Le Loup devenu Berger. 99
Les Loups & les Brebis. 110
Le Lion abbatu par l'Homme. 108

M.

La Matrone d'Epheſe. 425
L'Aigle & la Pie. 407
La Mouche & la Fourmi. 120
La Montagne qui accouche. 156
Les Medecins. 157
Le Mulet ſe vantant de ſa Genealogie. 175
Le Mal Marié. 196
La Mort & le Mourant. 223
Le Mari, la Femme & le Voleur. 290
Le Marchand, le Gentilhomme, le Patre & le Fils de Roy. 328
Les deux Mulets. 44
La Mort & le Malheureux. 59
La Mort & le Bucheron. 59
Le Meûnier, ſon Fils & l'Ane. 94
Les Membres & l'Eſtomac. 97
Le Milan & le Roſſignol. 294
A Madame de Monteſpan. 192

O.

L'Oeil du Maitre 140
l'Oracle & l'Impie. 138
Les Oreilles du Lievre. 149
l'Ours & les deux Compagnons, 164
l'Oiſeleur, l'Autour & l'Alouette. 183
Les Obſeques de la Lionne. 244
l'Ours & l'Amateur des Jardins. 237

bleſſé d'une fleche. 74

P.

re & le Lion. 167
le Socrate. 136
de terre & le Pot de fer. 147
Poiſſon & le Pecheur. 148
'e aux Oeufs d'or. 158
& Borée. 169
n & Baucis, 418
oſophe Scyte. 162
voir des Fables. 228
an du Danube. 343
ſe plaignant à Junon. 87
'le & Progné. 111
x Pigeons. 271
'rix & les Coqs. 315
c Perroquets, le Roy & ſon Fils. 321
ſſons & le Cormoran. 309
ſſons & le Berger qui joüe de la Flute. 319

Q.

relle des Chiens & des Chats, celle des Chats & des Souris. 401

R.

rd, le Loup & le Cheval. 351
ard & les Poulets d'Inde. 360
ard Anglois. 366

TABLE DES FABLES.

Le Renard & le Buſte.
Le Renard ayant la queüe coupée. 1
Le Renard, le Singe & les Animaux.
Le Renard & les Raiſins.
Le Renard & le Bouc.
Le Renard, les Mouches, & le Heriſſon.
Le Rat qui s'eſt retiré du Monde.
Le Rat & l'Huitre 1
Le Rat & l'Elephant. 1
Le Rieur & les Poiſſons. 1
Les deux Rats, le Renard & l'Oeuf.
Rien de trop.
Le Rat de Ville & le Rat des Champs.
Le Renard & la Cigogne.

S.

Simonide preſervé par les Dieux.
Le Singe.
Les Souris & le Chat-huant. 1
Le Singe & le Dauphin.
Le Satyre & le Paſſant. 1
Le Serpent & la Lime. 1
Le Soleil & les Grenouilles. 1
Le Soleil, & les Grenouilles. Imitation d'Fable Latine. 1
Le Savetier & le Financier. 2
Les Souhaits. 2

e Singe & le Leopard. 274
e Singe & le Chat. 295
e Songe d'un habitant du Mogol. 337
a Souris metamorphoſée en Fille. 279
e Statuaire & la Statuë de Jupiter. 278

T.

es deux Taureaux & la Grenoüille. 72
eſtament expliqué par Eſope. 91
u Theſauriſeur & du Singe. 393
ribut envoyé par les Animaux à Alexandre. 129
a Tête & la queuë de Serpent. 219
reis & Amarante. 242
e Torrent & la Riviere. 261
a Tortuë & les deux Canards. 308
e Treſor & les deux Hommes. 291

V.

e Vieillard & ſes Enfans. 136
a Vieille & les deux Servantes. 151
e Vieillard & l'Ane. 175
e Villageois & le Serpent. 181
e Vautour & les Pigeons. 203
e Vieillard & les trois jeunes hommes. 346
es Voleurs & l'Ane. 56

FIN.

CATALOGUE
DES
LIVRES,
Qui ſe vendent à AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.

AMours des Grands Hommes, par Madame de Villedieu. 12. 2 Vol.

Art de faire l'amour ſans parler, ſans écrire & ſans ſe voir. 12.

Abregé de la N. Methode preſenté au Roy pour apprendre facilement la langue Latine, &c. par Meſſieurs de Port-Royal. 8.

Caractéres de Theophraſte traduits du Grec, avec les Caractéres ou les Mœurs de ce Siécle, par Mr. de la Bruyere, de l'Academie Françoiſe. avec la Clef. 12. 3 vol.

Cuiſinier François, enſeignant la maniere de bien apprêter toutes ſortes de Viandes, Legumes, Patiſſeries en perfection, &c. Le Maître d'Hôtel & le Grand Ecuyer-Tranchant. Avec Figures 8.

Confiturier ou le Nouveau Traité de Confitures, qui enſeigne la maniere de bien faire toutes ſortes de Confitures tant ſéches que liquides au ſucre, à demy-ſucre, & ſans ſucre, au miel, au mouſt, à l'eau, ſel & vinaigre. Des Compôtes, des Paſtes, des Sirops, & Gelées de toutes ſortes de fruits.

fruits. Des Dragées, Biſcuits, Macaron, & Maſſepain, des Breuvages délicieux, des Eaux de liqueurs de toute façon, & pluſieurs d'Office de Fruiterie & de Sommelerie, 12.

Cabinet Satyrique, ou Recueil des vers piquans & gaillards de ce temps, 8. 2 vol.

—— Jeſuitique, Contenant pluſieurs Pieces tres-curieuſes des R. Peres Jeſuites &c. 12

Comte de Gabalis ou Entretiens ſur les Sciences ſecretes. N. E Augmentée, 8.

Don Quixotte de la Manche traduit par Arnaud Dandilly, avec Figures, 12. 5 vol.

Dialogues des Morts par Mr. de Fontenelle, 8.

—— Satiriques & Moraux, par Mr. Petit. 12.

Delices de la France, ou Deſcription des Provinces & Villes Capitales d'icelle. Et la Deſcription des Châteaux, Maiſons Royales, &c. Enrichie de Figures, 12. 2 vol.

Entretiens ſur la Pluralité des Mondes, par Mr. de Fontenelle de l'Academie Françoiſe, 8.

Examen des Eſprits pour les Sciences, où ſe montrent les differences des Eſprits, qui ſe trouvent parmy les hommes, & à quel genre de Science un chacun eſt propre en particulier, Traduit de l'Eſpagnol. 12.

Formulaire d'Inſcriptions & ſubſcriptions des Lettres, dont le Roy de France eſt traité par tous les Potentats de l'Europe, & dont il les traite réciproquement, 12.

HISTOIRE Abregée du Janſeniſme, & Remarques ſur l'Ordonnance de Mr. l'Archevêque de Paris, 8.

—— de Guillaume III. Roy d'Angleterre, d'Ecoſſe, de France, & d'Irlande, Prince d'Orange,

&c. Contenant les actions les plus mémorables de ſa Vie, avec 90 Figures, 8. 3 vol.

—— du Maréchal de Gaſſion, 12. 2 vol.

—— des Intrigues Galantes de la Reine Chriſtine de Suede & de ſa Cour, pendant ſon ſéjour à Rome, 8.

—— du Gouvernement de Veniſe, par le Sieur Amelot de la Houſſaye, augmentée de l'Hiſtoire des Uſcoques, avec figures, 12. 3 vol.

—— des Troubles de Hongrie, 12. 4 vol.

Heureux Eſclave Nouvelle, avec fig. 12.

Intrigues Galantes de la Cour de France depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à preſent, 8. 2 vol.

—— Amoureuſe de la Cour de France, 12.

Lucien de la Traduction de N. Perrot Sr. d'Ablancourt, 8. 2 vol.

MEMOIRES du Marquis de Beauvau, pour ſervir à l'Hiſtoire de Charles IV. Duc de Lorraine & de Bar, 12.

—— de la Vie du Comte D*** avant ſa retraite contenant diverſes Avantures qui peuvent ſervir d'inſtruction à ceux qui ont à vivre dans le grand Monde, rédigez par Mr. de Saint Evremont, 12. 2 vol.

OEUVRES Mêlées de Mr. de S. Evremont. N. Edition, augmentée de pluſieurs pieces curieuſes & miſes en meilleur ordre. 12. 9. vol.

—— Diverſes de Mr. de Fontenelle, de l'Academie Françoiſe, 8. 3 vol.

—— de Mr. le Chevalier de Méré qui contiennent pluſieurs Diſcours ſur diverſes matieres, & ſes converſations avec le Maréchal de Clerambeau.

Le

Le Tome ſecond contient les lettres, 12. 2 vol.

—— de Scarron completes 10 Volumes 12.

OVIDE, Metamorphoſes en Rondeaux, Imprimées & enrichies de figures par ordre de ſa Majeſté. Dédié à Monſeigneur le Dauphin, par Mr. de Benſerade, avec 230. fig. 8. 2 vol.

—— Métamorphoſes, avec des Explications à la fin de chaque Fable; Augmentées du jugement de Paris; & de la Métamorphoſe des Abeillles. Nouvelle Traduction, enrichies de plus 150. fig. 12. 3 vol.

—— la même, ſans figures, 12. 3 vol.

Point d'Honneur ou ſuite de la Civilité Francoiſe, 12.

Princeſſe de Montferrat, & les Amours du Comte de Saluces. 12.

Politique & Intrigues de la Cour de Rome écrit par le Cardinal Palavicin, 12.

Propheties Remarquables du Saint Homme J. Usherius, 12.

Poëſies Paſtorales, avec un Traité ſur la Nature de l'Eglogue, & une Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes, par Mr. de Fontenelle de l'Academie, 8.

Paſtor Fido, 32. *Ital.*

Recueil de Pieces Galantes en Proſe & en Vers, de Madame la Comteſſe de la Suſe, d'une autre Dame, & de Monſr. Peliſſon, augmenté de pluſieurs Elégies, 12. 2 vol.

Romant Comique de Scarron, 12. 2 vol.

Relation du Voyage de Siam, par l'Abbé de Chaumont, 12.

Saint Evremoniana, ou Recueil de diverſes Piéces curieuſes, avec des penſées judicieuſes, de beaux traits

traits d'Hiſtoire, & des Remarques trés utiles, de M. de Saint Evremont, 8.

TRAITE de la Baguette Divinatoire, 12. 2 vol.

—— des plus-belles Bibliothéques de l'Europe, 12.

—— des Billets, 12.

—— de la Jalouſie, 12.

—— de la Nature & de la Grace, par M. Jurieu, 12.

—— des Bénéfices, par Fra. Paolo, 12.

—— de la Priére, par Duppa, Trad. de l'Anglois, 12.

Tablettes Chronologiques contenant avec ordre, l'Eſtat de l'Egliſe en Orient, & en Occident: les Conciles généraux & Particuliers, les Auteurs Eccléſiaſtiques, les Schiſmes, Hereſies & opinions, qui ont été condamnées &c. par G. Marſel.

—— Chronologiques contenant la ſuite des Papes, Empereurs & Roys, qui ont regné depuis la naiſſance de J. Chriſt, juſqu'à preſent G. Marſel.

VIE de Ruiter Duc, Chevalier, Lieutenant Amiral Général de Hollande & de Oüeſt-Friſe, où eſt compriſe l'Hiſtoire Maritime des Provinces Unies, depuis l'An 1652. juſques à 1676. enrichie de Figures, fol.

FIN.